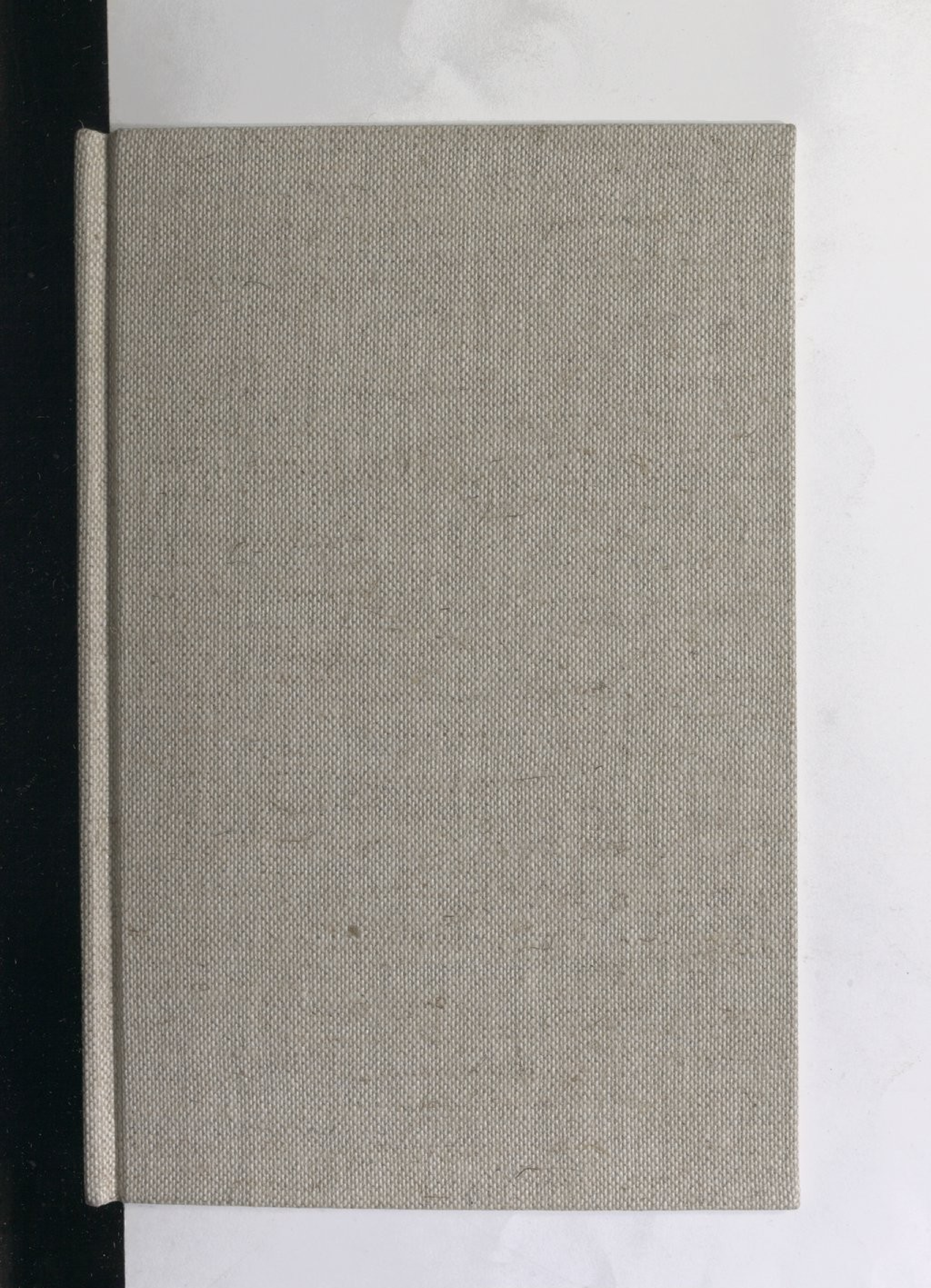
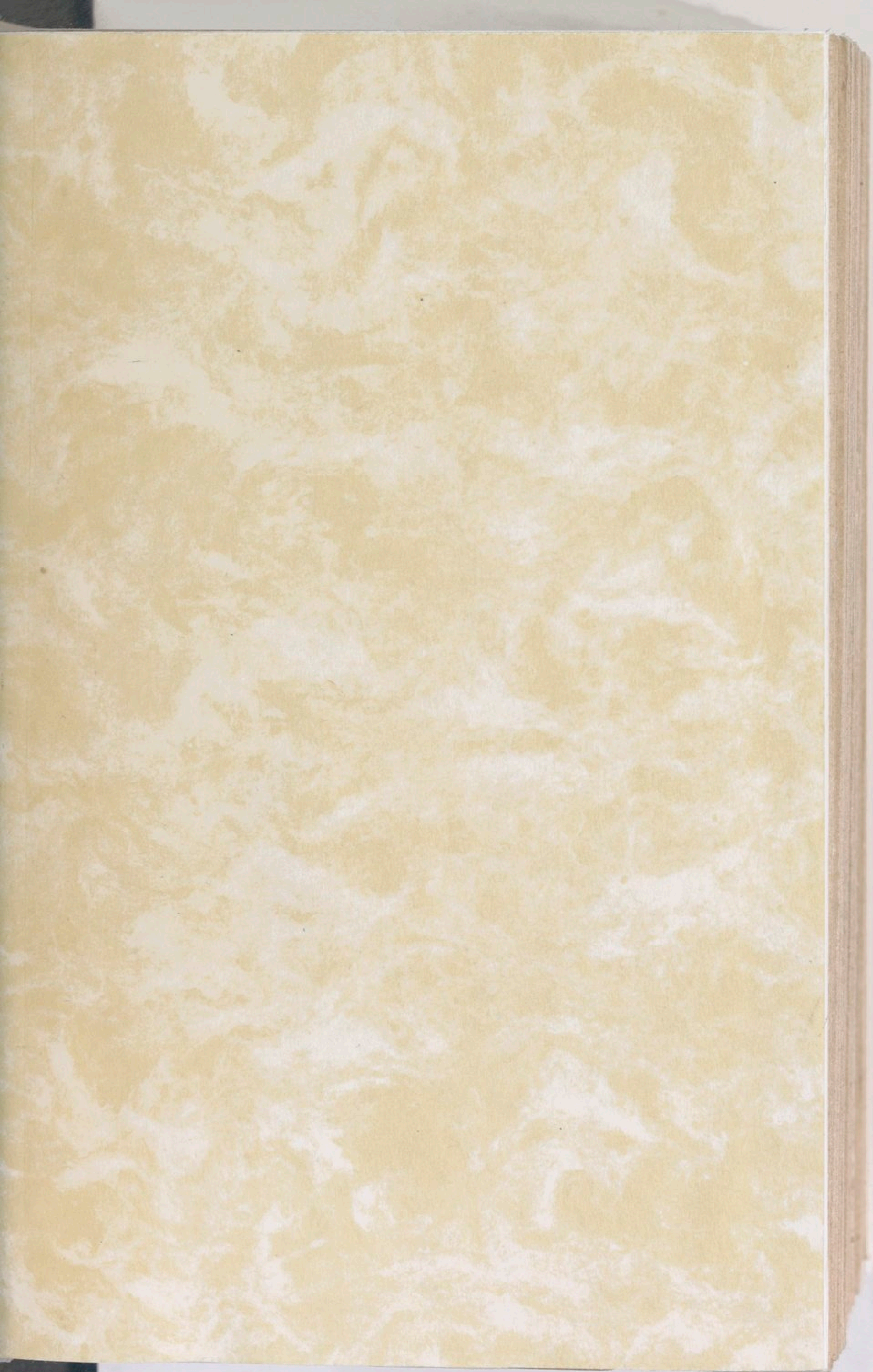
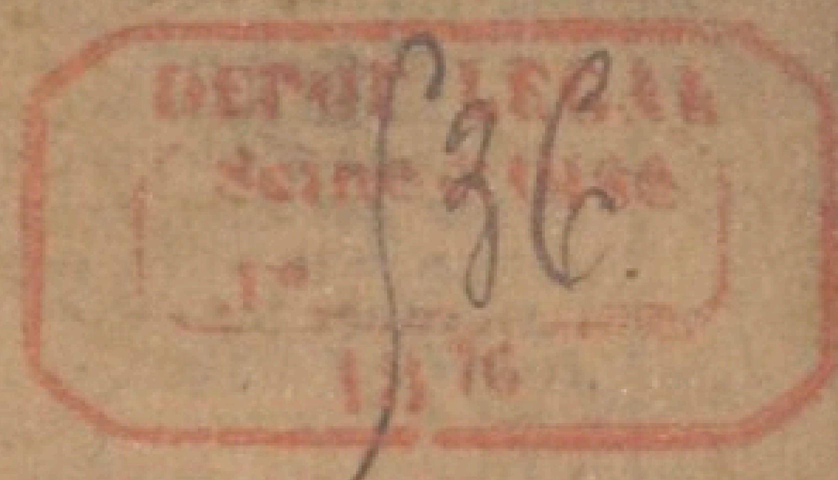
# Ernest Billaudel. La Chambre d'ébène









Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

# DÉDICACE

---

*J'offre à la rédaction du* Paris-Journal, *l'hommage de ce livre comme un cordial souvenir de l'affectueux accueil que, lui et moi, nous avons reçu d'elle.*

*Ernest BILLAUDEL.*

Paris, le 29 février 1876.

# LA CHAMBRE D'ÉBÈNE

OUVRAGES

## DU MÊME AUTEUR

LA VIE EN CASQUE.

HISTOIRE AMOUREUSE DE DEUX COUPS DE COUTEAU.

MA TANTE LYS.

UN COQUIN DE PROVINCE.

LES NOCES VERMEILLES.

LA CONSPIRATION DE SALCÈDE.

PAR DESSUS LE MUR.

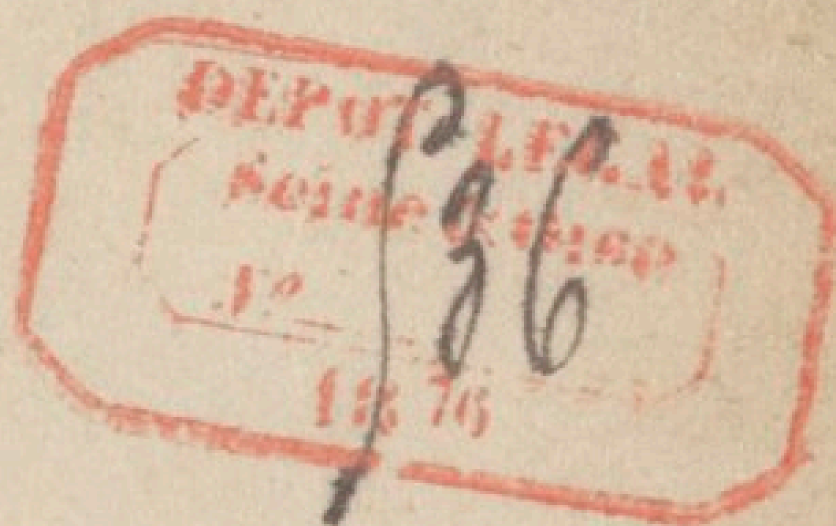
UNE FEMME FATALE.

UN MARIAGE LÉGENDAIRE, etc.

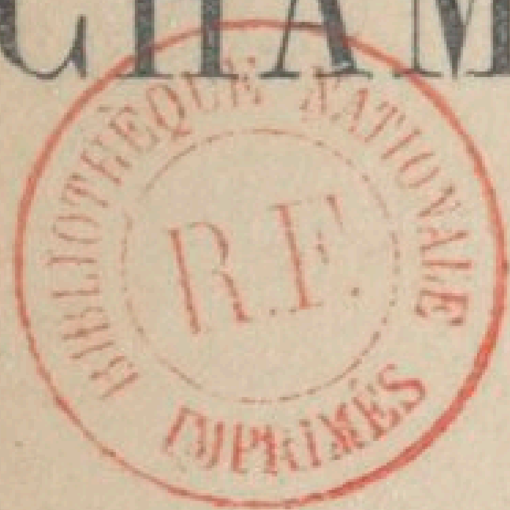
Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie

ERNEST BILLAUDEL

---




# LA
# CHAMBRE D'ÉBÈNE







PARIS
AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, RUE DE LA PAIX, 8

1876



# LA

# CHAMBRE D'ÉBÈNE

---

## LE MYSTÈRE DE LA RUE CAUMARTIN

### I

Il est sept heures du matin d'un sombre jour d'hiver. Il a gelé toute la nuit, la bise est sèche et brutale. Un ciel gris et plein de neige ajoute à la tristesse. Les balayeurs attardés soufflent dans leurs doigts, ragardant passer les rares fiacres qui ramènent les danseurs du bal de l'Opéra, blêmes et grelottants sous leurs costumes poussiéreux.

— Gare! s'écrie un cocher.

— Va donc, Corbillard de Polichinelle! répond le *virtuose du pinceau*.

Idée fort juste, très-pittoresquement expressive, ces gens ivres ou hébétés ayant plutôt l'air de sortir de l'hôpital que de la salle de l'Opéra.

Le fiacre, ainsi mené à grandes guides, s'arrêta devant le numéro 35 de la rue Caumartin. L'automédon, à demi-gelé, descendit de son siége, ouvrit la portière, et voyant que rien ne bougeait dans la voiture :

— Nous sommes arrivés, bourgeois, dit-il, et c'est pas malheureux! Eh, bourgeois de malheur, ne m'entendez-vous pas? Il dort tout de même, il dort, le sans-cœur! C'est pas pour le blâmer ce que j'en dis, ajouta-t-il. Si je pouvais, je ne tarderais guère à en faire autant. Huit heures d'horloge dans la rue Le Peletier par un froid noir, c'est *rien* engourdissant!!

— Eh là, bourgeois! termina-t-il en secouant son client, qui ouvrit des yeux stupides de fatigue et de sommeil nous sommes arrivés.

Le bourgeois s'étira, bâilla, et finalement amena en sa personne, hors du fiacre, un Polichinelle de haute taille, — fort défrisé par les galops effrénés de la nuit. Le rouge dont il s'était peint les pommettes s'était étendu en plaques par l'effet de la transpiration, et, se mêlant à la poudre délayée de la perruque, lui marbrait la figure du plus étrange tatouage.

— Combien est-ce? dit-il, en s'adressant au cocher. Ah! malheur! est-il possible de se mettre dans ces états-là?

— C'est vingt-cinq francs, bourgeois.

— Vingt-cinq francs! s'écria le polichinelle subitement dégrisé. Vous ne voudriez pas!

— Si fait, et ça vaut mieux que ça durant une nuit pareille.

— Le fait est que le zéphir est frisquet, mais je suis ton confrère, mon bonhomme, Jean-Jérôme-Antoine Parriquet, cocher du comte de Montfort-Sainte-Croix. Et tu vas me faire une diminution soignée.

— Tu ne pouvais pas le dire auparavant! grommela le cocher de fiacre. C'est dix francs que je perds. — Ce sera quinze francs, collègue.

— Voilà et deux francs de pourboire, mon gars. J'ai ton numéro, et d'occasion la maison est bonne.

Le fiacre s'éloigna et le polichinelle resta debout devant la porte du numéro 35, hésitant à sonner.

— Sapristi, murmura-t-il, il est tard, trop tard

vraiment. C'est la faute à cet animal de Lanternot qui nous a emmenés souper chez le marchand de vin. Il a fallu, — rien à dire. C'est qu'il est drôle, ce Lanternot! mais d'un drôle! Pas vrai qu'il est drôle?

Pourvu que madame ne m'ait pas commandé pour ce matin! Mais bah! ce n'est pas possible : j'avais la permission de minuit, et madame, qui est allée au bal avec M. le marquis son beau-frère, ne sera rentrée que ce matin. Elle dormira vraisemblablement jusqu'à midi.

Cependant je ne voudrais pas que ce gros tonneau de concierge le dise à M. le comte, car, je crois que le mien (sans jeu de mots) ne serait pas long à établir, M. le comte est si sévère dans le service!

Sur cet épouvantable calembour, le Polichinelle dont nous savons la position sociale partit d'un grand éclat de rire, qui acheva, avec le froid piquant du matin, de le réveiller. Rassuré moralement, il s'enveloppa dans le manteau à collet dont il s'était précautionné, enleva sa perruque en un tour de main, sonna vivement et pénétra dans la maison.

— Bonjour, gros père, fit-il en passant devant la superbe loge du concierge.

— Ah! c'est vous, monsieur Antoine, répondit celui-ci. Vous êtes bien matinal! A quelle heure êtes-vous donc sorti? Je n'ai pas tiré le cordon depuis une heure du matin, quand M. le marquis a ramené madame la comtesse.

— J'avais la permission de minuit, répondit M. Antoine, vexé de ne pouvoir tromper le concierge et d'être à sa merci. Ne dites pas que je ne suis revenu que ce matin. Je visite mes chevaux et je reviens aussitôt. Vous viendrez, j'espère prendre du vin blanc?

— Ce n'est pas de refus, M. Antoine.

— Madame n'est pas levée, je suppose?

— Madame la comtesse est rentrée vers une heure,

et vous pouvez vous rassurer, personne n'est encore descendu à l'appartement du premier.

Le concierge rentra chez lui, et lorqu'il eut le dos tourné, le Polichinelle s'élança lestement dans l'escalier pour aller revêtir un costume moins fantaisiste, M. Antoine n'ayant pas une confiance absolue dans la discrétion de son interlocuteur.

A peine eut-il disparu, qu'un second fiacre s'arrêta devant la porte. Une charmante Perrette, dans le costume traditionnel de ces dames du Pot-au-lait, en descendit, tout en s'enveloppant de son mieux dans un grand châle tartan qui laissait, quoi qu'elle voulût, apercevoir ses jambes couvertes de bas de soie rouge à coins noirs et ses petits pieds chaussés de souliers mordorés, détails qui ne sentaient pas trop la bergerie.

La Perrette, violette de froid, essaya comme le Polichinelle, de passer inaperçue; mais l'Argus du cordon savait son métier. Comme la jeune fille posait pied sur la première marche, il l'arrêta court par un :

— Bien le bonjour, mademoiselle Betsy! Où courez-vous donc si vite dans cette jolie toilette de carnaval?...

Betsy rougit jusqu'au blanc des yeux. Elle s'arrêta.

— Surtout, père Paturaud, ne dites pas à madame que je suis rentrée... si tôt. Elle me gronderait, et si vous ajoutiez que je suis allée au bal en Perrette, ça serait bien fini : je partirais demain. Je vous descendrai une bonne bouteille de madère de l'office si vous êtes discret, père Paturaud.

— Suffit, mignonne, je me tairai. Mais faites voir le gentil costume. Etes-vous jolie tout de même! Il faut que je vous embrasse, foi de Paturaud.

Il l'embrassa sans qu'elle fît grande résistance. Elle avait si peur.

Betsy s'élança à son tour dans l'escalier. Devant l'appartement du premier, elle trouva le Polichinelle qui écoutait, l'oreille collée à la serrure.

— Oh! M. Antoine! fit-elle, surprise et cramoisie de honte d'être vue ainsi par quelqu'un de la maison.

— Mademoiselle Betsy! Voilà, en vérité, quelque chose de surprenant! dit le cocher se drapant de son mieux dans son carrick, tandis que la jeune fille faisait des efforts infructueux pour s'envelopper dans son plaid.

— Oh! répondit Betsy, je suis allée voir ma vieille tante.

— Avec ces jolis petits bas et cette jupe qui va jusqu'aux genoux? interrompit le cocher goguenard.

Si Betsy avait pu rougir davantage, elle n'eût pas manqué de le faire.

— Écoutez, M. Antoine, et ne me trahissez pas.

— Moi, vous trahir! fit le cocher en ent'ouvrant son manteau et laissant voir la bosse légendaire, rouge et or. Vous n'avez rien à craindre.

— Quoi! vous aussi, vous étiez au bal de l'Opéra!

— Oui, mignonne, moi aussi.

— Antoine, qu'allez-vous pensez de moi? Je suis allée là avec Annette de chez madame de Hermanoz, la femme du banquier. Madame est partie hier soir en m'annonçant qu'elle n'avait pas besoin de moi et que je pouvais aller coucher chez ma tante. J'ai couru chez Annette et... me voilà.

— Je vous vois bien, Betsy, et je vous avoue que j'en suis fort surpris.

— Et pourquoi donc?... Au fait, qu'écoutiez-vous donc si attentivement?

— Votre pas, Betsy, ou du moins ce que je croyais votre pas.

— Mon pas!... vous avez entendu marcher dans l'appartement?... C'est impossible, Antoine. Vous savez bien que monsieur est en voyage. Madame est donc à cette heure absolument seule... et elle dort... assurément,

— Je vous affirme, Betsy, que j'ai entendu très-distinctement marcher. — Craignant que mon ab-

sence n'ait été remarquée, je guettais, pour me renseigner près de vous. J'allais frapper, quand vous êtes arrivée...

— Peut-être madame était-elle indisposée, Antoine? Vous savez que je couche d'ordinaire dans le cabinet attenant à la chambre de madame la comtesse. Et si elle est debout à pareille heure, si elle m'attend elle me verra dans ce costume... Ma place est perdue, Antoine, c'est sûr cela...

Et Betsy se mit à pleurer.

— Entrez tout doucement et vous arriverez peut-être inaperçue jusqu'à votre chambre.

Cette conversation avait lieu à voix basse, et pour cause.

Tout à coup Antoine se baissa de nouveau vers la serrure, son visage exprima la plus vive surprise et une nuance d'inquiétude. — Il fit signe à Betsy de se taire.

— Qu'y a-t-il? demanda la jeune fille qui pâlit.

— Il y a qu'on marche encore, avec précaution, mais on marche.

— Avec précaution!

— Oui, certes.

— Regardez par le trou de la serrure. Vous verrez l'antichambre dans toute sa longueur. Dites-moi si vous apercevez quelqu'un. Et cette pauvre madame qui est toute seule! Antoine, si c'étaient des voleurs? Madame avait cette nuit tous ses diamans.

— Mais je ne vois rien, Betsy, rien absolument.

— Vous êtes brave, Antoine, je vais ouvrir, je ne puis pas laisser madame ainsi. On nous pardonnera, je vous assure. Ouvrons.

Et la charmante fille essuyant ses larmes avec la résolution que puisent les femmes dans les grandes circonstances et qui les rend les émules des plus vaillants en fait de courage, introduisit vivement sa clef dans la serrure et tenta d'ouvrir.

Mais la porte résista.

— Mon Dieu ! Antoine, dit la jeune fille en pleurant à chaudes larmes, je ne peux pas y parvenir. Sûr il se passe quelque chose d'extraordinaire.

— Laissez-moi faire, Betsy, il y a quelques meubles contre la porte, c'est pourquoi vous ne pouvez la pousser.

Le vigoureux cocher, taillé en hercule, jeta son manteau et s'appuya de toutes ses forces contre la porte rebelle. Elle ne céda point ; mais cependant l'entrebâillement fut assez grand pour que l'on pût s'assurer que la conjecture d'Antoine était fondée.

La porte était barricadée à l'intérieur au moyen d'un énorme meuble qu'on avait poussé contre elle, et dont on avait en outre scié les roulettes en bois de Gayac pour le rendre inébranlable.

Les deux domestiques consternés se regardèrent. Betsy avait les traits décomposés.

— Descendez prévenir Paturaud, mademoiselle Betsy. Il est plus solide encore que moi. A nous deux nous déplacerons le meuble. Je crois que je l'ai déjà ébranlé !

Betsy ne fit qu'un bond jusqu'à la loge.

— Père Paturaud, dit-elle d'une voix que l'émotion rendait indistincte, père Paturaud, montez vite.

— Que voulez-vous? demanda le galant concierge, a-t-il, joli lutin?

— Montez, vous dis-je, il y a quelque grand malheur là-haut.

Le concierge et Antoine furent bientôt à l'œuvre. Grâce à leurs efforts réunis on put pénétrer dans l'antichambre.

— On n'entend rien, dit Betsy blême d'épouvante.

— Vous vous serez trompé, Antoine.

Le domestique sourit. Il était sûr de son fait. Il indiqua du doigt l'énorme armoire pleine d'armes de chasse et d'échantillons de minerais rares.

— Et ça, dit-il, est-ce madame qui l'a placé là toute seule.

Cette raison était écrasante.

— Allez dans la chambre de madame la comtesse, dit le concierge, vous viendrez nous dire s'il est arrivé réellement quelque chose.

— Jamais je n'oserai, jamais ! s'écria Betsy se signant.

— J'irai, moi, dit Antoine, oubliant son étrange costume.

— Prenez garde, Antoine, dit le concierge, qui n'égalait pas en bravoure le domestique...

— Il n'y a pas de danger, répondit le cocher, et quand bien même, il serait honteux de ne pas secourir madame.

Il entra cependant avec quelques précautions dans la salle à manger.

Les rideaux en velours vert étaient encore tirés depuis le dîner de la veille.

Il les écarta vivement ; un flot de la lumière grise du matin pénétra dans la pièce, rien n'y était dérangé.

— Personne, dit-il à demi-voix à ses deux compagnons. Pourtant j'ai entendu.

On passa de la salle à manger dans le grand salon. La porte de communication, toute ouverte les y sollicitait.

Dans ce salon, la grande robe de soie violette, recouverte de dentelle, de madame la comtesse de Montfort, étalait ses traînes sur deux ou trois chaises.

Ce salon était voisin de la chambre de la jeune femme, et l'on apercevait, à travers la porte entr'ouverte par laquelle on y pénétrait, comme une lueur.

— Madame n'a pas encore éteint sa bougie, dit Betsy dont les dents claquaient ; madame lit sans doute. Mais comment ne nous a-t-elle pas entendus. Vous avez fait tant de tapage pour entrer dans l'appartement !

Tous trois s'arrêtèrent et écoutèrent un instant. Aucun bruit n'arrivait jusqu'à eux.

— J'ai peur, répéta de nouveau la femme de cham-

bre. Antoine, allez jusqu'à la porte de madame. Je prends tout sur moi. Allez.

Après une seconde d'hésitation, le cocher traversa le grand salon et arriva sur le seuil de la chambre à coucher. Là il poussa soudain un cri terrible.

Ce cri fit accourir Betsy et Paturaud. Betsy tomba à genoux sur le seuil en cachant sa figure dans ses mains. Tous trois demeurèrent à la même place, cloués par l'épouvantable spectacle qui frappait leurs yeux.

Au milieu de cette vaste chambre à coucher aux boiseries d'ébène, aux lourdes tentures de soie de nuance grenat, le corps de la comtesse Hermine de Montfort était étendu à demi couvert d'un tapis de table qu'elle avait entraîné dans sa chute.

Un grand Christ, seul ornement de cette chambre sévère, s'accrochait à la noire muraille qui rendait encore plus nets ses contours d'un blanc mat, et l'expression douloureusement sublime de son visage.

Le regard mourant du crucifié divin semblait s'attacher sur ce cadavre refroidi, et lui parlait quelque mystérieux langage de piété et de pardon.

Les yeux ouverts de la morte semblaient également tournés vers lui, et je ne sais quelle expression de défi et de dédain paraissait encore affirmer la révolte jusque dans la mort.

Le coin des lèvres était remonté comme dans un sourire et laissait apercevoir les dents de nacre. Elle avait dû tomber foudroyée, comme l'ange déchu dont elle semblait l'image.

Un flacon de révulsif à moitié vide était jeté à terre à quelque distance. On avait tenté de la secourir, mais en vain.

Jamais décor plus sombre, plus superbe, ne s'est mieux appliqué à la mort.

Si dans le boudoir voisin les recherches les plus délicates du luxe annonçaient la présence habituelle de l'élégante comtesse, tout dans cette chambre

révélait la demeure du comte de Montfort, le breton sévère et religieux.

La porte du boudoir était ouverte, tout y demeurait dans le plus grand désordre, les siéges et les meubles renversés.

Les merveilleuses chinoiseries des étagères étaient éparses, çà et là, les rideaux vivement tirés, conservaient dans leurs plis rigides l'empreinte de cette brusquerie. Mais dans la chambre d'Ébène, rien n'avait été dérangé, elle conservait, malgré le crime, son caractère et sa tristesse grandiose et voulue.

Ce corps revêtu d'une chemise de batiste brodée gisait déjà raidi par la mort et les traits contractés par une expression menaçante. Les longs cheveux blonds de la jeune femme étaient épars sous elle comme un splendide oreiller. Au-dessus du sein apparaissait une blessure pourprée qui n'avait point saigné et n'était guère large de plus de deux centimètres.

Mais l'arme meurtrière avait traversé le corps de part en part, car le tapis de haute laine blanche sur lequel le corps reposait était empreint d'une vaste tache brune de sang extravasé. Ce sang gagnait de proche en proche jusqu'à la boiserie. Pompé par le tissu, il était arrivé jusqu'à la porte, et Betsy reconnut à son odeur âpre et nauséabonde qu'elle s'était agenouillée dans l'épouvantable ruisseau.

Peu s'en fallut qu'elle ne s'évanouit.

— Voilà l'affaire ! dit enfin le cocher lorsqu'il put parler. J'avais entendu les scélérats ! Ils ne peuvent être bien loin. Nous retrouverons leur trace.

C'était un spectacle singulier que cet homme dans son étrange costume, la figure bouleversée par l'émotion, que cette paysanne d'opéra-comique, à genoux dans le sang auprès de ce cadavre rigide, à l'expression presque menaçante. La bougie touchait à sa fin. Elle épanchait la cire sur sa collerette de cristal en jetant de grandes lueurs par intervalles.

Il semblait qu'on l'eût laissée là pour veiller ce funèbre sommeil.

Cette bougie, cette flamme incertaine qui tout à l'heure allait s'éteindre, c'était cependant le témoin, le seul témoin de ce drame. Un profond silence régnait alors dans l'appartement.

— Quel affreux malheur, dit à voix basse le père Paturaud. Il faut cependant que j'aille prévenir la police.

— Un moment. Voyons d'abord si personne ne se cache dans l'appartement, dit le cocher dont l'énergie naturelle reprenait facilement le dessus. Faisons notre petite enquête à l'instant.

Il se pencha sur le corps de la comtesse et considéra quelques instants la plaie triangulaire dont nous avons parlé...

— C'est un coup de poignard, dit-il. Et puis se ravisant et désignant du doigt une épée de combat qui gisait à terre :

— C'est un coup d'épée, et voici l'arme.

— C'est une épée de monsieur le comte ! dit Betsy...

Cette épée, qu'aucun des personnages introduits par nous dans ce récit, ne toucha, par respect pour l'instruction judiciaire, était une arme de combat à coquille trouée, flexible et longue. On pouvait voir la pareille accrochée à une panoplie de l'antichambre.

Le lit, découvert, avait été foulé, mais il ne présentait aucune trace de lutte. Il semblait quitté par une personne dont aucun drame n'a troublé le sommeil.

— Les brigands se sont enfuis par l'escalier de service, dit M. Antoine.

— Alors, répliqua le concierge, nous les tenons, parce que j'ai fermé la loge avant de monter ici, et la porte de l'hôtel n'est pas facile à forcer.

Il descendit rapidement, et, ne trouvant personne,

n'entendant rien dans le vestibule, il remonta par l'escalier de service et essaya d'ouvrir la porte de l'appartement donnant dans les cuisines. Mais cette porte était fermée d'un verrou intérieur.

Il revint aussitôt par le grand escalier.

— Par où donc se sont-ils enfuis ? demanda-il.

Cela devenait difficile à deviner, car toutes les fenêtres étaient closes, et, d'ailleurs, sauter du premier dans la rue Caumartin, à sept heures du matin, n'est pas un acte commode ni un véritable moyen d'évasion.

Betsy, un peu rassurée, s'approcha de sa maîtresse et prit sa main glacée, qu'elle laissa tout aussitôt retomber avec un geste d'effroi.

— Pauvre madame ! dit-elle en sanglotant.

Un peu d'écume rosée se laissa voir au coin des lèvres de la morte, ainsi qu'il arrive d'habitude lorsque le poumon est perforé. Les yeux étant grands ouverts, le regard fixe et terrible, il restait, de l'âme envolée comme une expression hautaine qui ne semblait ni l'effroi ni la colère.

De ce côté psychologique comme de tous les autres on pouvait se perdre en conjectures.

Betsy essuya les lèvres et tenta de fermer les yeux.

— Ne touchez pas ! s'écria le cocher, ne touchez pas, vous ne savez donc pas où cela pourrait nous conduire ?

— Quoi, vous pensez qu'on nous pourrait accuser !

— Je ne crois rien et j'ai peur de tout, répondit M. Antoine, et si bête que soit devant une affaire pareille ce costume de Polichinelle, je ne l'ôterais pas pour tout au monde : je puis prouver un alibi, grâce à Dieu ! et vous aussi, mademoiselle Betsy ; je vous engage donc à faire comme moi.

— Mais, hasarda timidement la jeune fille, si madame s'était tuée elle-même ?

— Voulez-vous remarquer avec moi qu'il y a quatre

mètres au moins de l'endroit où se trouve l'épée au corps de madame la comtesse? La plaie me paraît de celles qui tuent instantanément; le cœur et le poumon ont été traversés de part en part. Madame a été foudroyée.

— Mais c'est horrible cela, Antoine ! ! ! Et Monsieur qui est à Genève pendant cette catastrophe !

— En tous cas, interrompit le père Paturaud, on n'a rien volé.

— Comment le savez-vous? interrompit vivement le cocher.

— Dame ! on aurait pris cela avec le reste, ce me semble.

Et le concierge désignait du doigt les écrins encore ouverts, où la comtesse en rentrant du bal avait, à la hâte, déposé ses diamants qui s'étalaient sur une table à côté même de la bougie.

— Voilà qui est fort ! s'écria le cocher, je m'y perds.

— L'important, termina le concierge, c'est de prévenir la police, et j'y cours.

Quelques minutes plus tard, le bruit s'était répandu dans ce populeux quartier qu'un assassinat avait été commis rue Caumartin. Une foule considérable commençait à entourer les abords de la maison.

Le commissaire et les agents de la sûreté arrivèrent bientôt et empêchèrent la foule de se précipiter à leur suite dans le magnifique escalier de la maison.

L'enquête commença tout aussitôt.

Elle se heurta tout d'abord à l'impossibilité qui avait frappé les domestiques.

L'appartement n'avait que deux issues. La première, la porte d'entrée, avait, ainsi qu'on l'a vu, été barricadée de l'intérieur par les auteurs du crime, au moyen de l'énorme armoire que les forces réunies de deux hommes eurent peine à déplacer.

La seconde, la porte de l'escalier de service, était

également fermée à l'intérieur et les verrous se trouvaient encore tirés. Dès lors par quelle issue les assassins ou l'assassin unique avaient-ils pu s'échapper, puisque la plus simple inspection de l'appartement de la victime suffit à l'instant à établir qu'ils étaient en fuite ?

On en était là des investigations, et les trois témoins qui pénétrèrent, ainsi que nous l'avons raconté, dans l'appartement, venaient d'être minutieusement interrogés, lorsque le juge d'instruction arriva.

Aux premières questions qu'il posa :

— C'est un crime comme nous n'en avons jamais vu, dit l'un des agents, il faut que le coupable se soit évaporé.

— On ne s'évapore pas, mon ami ; il faut qu'il y ait une issue, et nous la trouverons. En attendant, gardez à vue ces trois personnes. Qu'elles ne puissent communiquer avec personne, ni entre elles, tout au moins jusqu'à mon interrogatoire.

On commença aussitôt les recherches par l'armoire barricadée, qui était en chêne noir, ne possédant aucun double fond.

On sonda les parquets, les cheminées, on examina les balcons, les gouttières. Le balcon était à environ douze mètres du sol. En face et au-dessus, un marchand de marrons et un commissionnaire avaient leur boutique volante. Ils furent appelés des premiers.

Depuis cinq heures du matin ces gens étaient à leur poste, et certes si quelqu'un eût tenté de s'enfuir par cette route aérienne, ils n'eussent pas manqué de l'apercevoir.

La cour de l'hôtel était, comme nous l'avons dit, sans issue.

D'ailleurs à quoi bon les recherches extérieures ? Il est d'une impossibilité absolue de refermer du dehors une fenêtre par laquelle on s'évade, et suivant le

dire unanime des trois serviteurs, toutes les fenêtres étaient closes.

D'ailleurs, bien qu'on n'eût entendu dans l'hôtel aucun cri, aucun bruit, n'était-il pas certain que, quelle que fût l'heure du crime, l'assassin était encore dans l'appartement, puisque M. Antoine, cocher de la maison, l'avait très-distinctement entendu marcher avec précaution?

Lorsque toutes ces mesures eurent été prises avec l'intelligence et la précision qui distinguent la police de Paris, le juge d'instruction, voyant qu'elles n'avaient amené aucun résultat, se mit à réfléchir profondément.

C'était là un homme d'une grande expérience des bas-fonds parisiens et de la manière dont les bandits opèrent. Il y avait plus de quinze ans qu'il occupait sa haute et délicate position. Jamais jusqu'alors un crime ne s'était offert à lui avec un problème aussi obscur.

Il ouvrit les meubles de la chambre à coucher et successivement ceux des autres pièces. Dans l'armoire à glace de la comtesse de Montfort, il trouva quinze cents francs en or, la clef était demeurée sur la porte.

Dans la salle à manger les dressoirs contenaient l'argenterie intacte. Les papiers n'avaient point été fouillés, et tout était dans le plus grand ordre dans le reste de l'appartement.

A défaut d'indices matériels, il résolut de rechercher aussitôt les preuves morales.

Il manda par devant lui Betsy.

Celle-ci tremblait de tous ses membres et ne pouvait retenir ses sanglots.

— Remettez-vous, mon enfant, lui dit-il, vous n'êtes pas en cause. Vous êtes-vous bien amusée cette nuit au bal? interrogea-t-il dans un sourire. Asseyez-vous là, près de moi. Je suis sûr que vous avec beaucoup dansé et que vous ne vous doutiez guère de l'horrible drame qui se passait ici?

— Oh ! pour cela, non, monsieur, bien sûr. C'est pourtant mon absence qui est cause que...

Et de pleurer de plus belle.

— Notre vie est dans les mains de Dieu.

— Et puis, madame m'avait autorisé à m'absenter. Je ne l'avais pas demandé, monsieur, cela venait de madame elle-même qui m'a dit hier soir.... Loriaux, le valet de chambre, est là pour en témoigner...

— Ah ! fit le juge subitement intéressé, madame de Montfort vous a invitée à profiter de son absence?

— Oui, monsieur, madame m'a dit ceci : Betsy, mon enfant, vous avez, vous aussi, besoin de distraction, allez passer la nuit chez votre vieille tante. Et soyez ici de bonne heure.

Et comme j'insistais, voulant être là au retour de madame et pour son déshabillé, elle m'a dit :

« Je me passerai très-aisément de toi, Betsy, veille au feu et bonne nuit, mon enfant, je rentrerai de bonne heure.» Et madame est partie, monsieur, gaie, heureuse, au bras de monsieur le marquis. Elle était si belle hier soir... Et maintenant...

— Oui, je comprends votre chagrin et j'y compatis. Et comment était mise madame ?

La Perrette alla chercher la robe de sa maîtresse qu'elle vit voir au vieux magistrat. Le juge en retourna les poches soyeuses sans plus de cérémonie que s'il se fût agi de celles d'un voleur au poivrier.

— Rien, murmura-ti-l, rien. Où donc allait ainsi la comtesse ?

— Au bal du banquier Hermanoz, monsieur le juge.

— Mais c'était là, si je ne me trompe, un bal masqué et paré ?

— Oui, monsieur, et voici sur cette chaise le domino de madame, le domino rose à nœuds de velours

noir. Il y en avait un autre que j'avais porté dans la journée à l'hôtel Hermanoz; celui-là était vert avec des nœuds de velours pourpre.

— Pourquoi, selon vous, ces deux dominos ?

— C'est bien simple, et madame m'en a expliqué elle-même la raison. On devait se démasquer à l'heure du souper. On se remasquait ensuite ; mais le mystère était brûlé. Voilà pourquoi madame devait échanger son domino rose contre un domino vert aussitôt le souper fini.

— Et ce domino est bien celui que vous avez porté chez le banquier?

— Oui, monsieur, madame les avait tous deux à sa disposition. L'autre est encore chez M. Hermanoz.

— A qui appartient cette maison, mon enfant, le savez-vous ?

— Oui, monsieur, à M. le marquis de Montfort Sainte-Croix, le beau-frère de madame... Le marquis habite la maison voisine...

— Comment, étant si proche de cet assassinat, n'est-il point encore venu s'informer du rassemblement de curieux dont la rue est pleine?

Le juge achevait à peine cette phrase que le marquis de Montfort Saint-Croix parut au seuil de la chambre.

Il était pâle et défait et encore en toilette de bal, si toutefois l'effroyable désordre de sa tenue et de ses traits conservait encore quelques restes d'apparat.

Cette émotion s'expliquait aussitôt par l'événement inattendu et la position de ce chef de famille devant le corps de sa belle-sœur en l'absence de Gontran de Montfort, le mari de la victime.

— Que viens-je d'apprendre? s'écria-t-il, c'est donc vrai? Ah! pauvre, pauvre Hermine !

Il se jeta à genoux et contempla quelques instants le corps de la comtesse avec une expression épouvantable de désespoir et d'horreur ; mais il ne parla ni de l'assassin ni de la vengeance.

Le juge l'observait sans relâche.

— Vous accompagniez madame de Montfort, monsieur le marquis? lui demanda-t-il enfin. Veuillez nous donner quelques détails sur vos rapports avec la comtesse de Montfort et sur cette première partie de la nuit qui se passa chez le banquier Hermanoz?

— Monsieur le juge d'instruction, c'est bien simple. Mon frère, le comte de Montfort Sainte-Croix, est appelé fréquemment par ses occupations à des voyages lointains. Il a créé, dans l'Oural, une exploitation de mines de cuivre extrêmement riches, dont le conseil d'administration réside à Genève. A l'heure présente, mon frère est en cette ville, ignorant l'horrible malheur qui nous frappe.

Toute la famille de la comtesse qui se compose, il est vrai, de peu de personnes, habite la Bretagne, les environs de Dinan. Mon frère demeure à Paris depuis dix-huit mois environ. Je lui ai loué cet appartement d'une maison qui m'appartient.

Mon hôtel particulier est proche de cet immeuble. J'étais donc tout porté pour conduire dans le monde ma belle-sœur, la femme du seul frère que je possède et que j'aime tendrement, l'ayant pour ainsi dire élevé, puisque j'ai dix ans de plus que lui.

La pauvre femme fut demeurée fort seule et fort ennuyée, si je n'eusse été là pour lui servir, en ma qualité de chef de famille, de chaperon et de porte-respect, car mon frère est un ingénieur très-occupé et peu accoutumé aux fêtes parisiennes.

Un de nos amis communs, vice consul des principautés Danubiennes, le banquier Hermanoz, donnait hier un bal costumé dont on disait merveille.

Hermine, c'était le nom de cette pauvre créature, me demanda de l'y conduire. Je m'en fis une fête, et hier je la vins prendre à dix heures, vêtue d'une robe que vous pouvez voir dans le salon voisin et couverte au-dessus d'un domino rose à rubans noirs.

Le bal et le souper ont été fort gais. A l'annonce

d'une indisposition survenue au maître du logis, je l'ai ramenée moi-même à une heure et demie du matin dans mon coupé, et je suis allé à mon cercle, après avoir repris chez moi quelques billets de banque, car j'avais beaucoup perdu cette nuit.

Ce matin je viens d'apprendre l'épouvantable accident...

— Ce n'est pas un accident, monsieur, c'est un crime, bel et bien. Je vous serais obligé de vouloir me dire si, lorsque vous reconduisîtes madame de Montfort, vous êtes monté jusque dans cet appartement.

— Non monsieur, cet immeuble ne contient que trois locataires et chacun d'eux à son escalier différent. Mon frère a seul la clef de la porte d'entrée, afin de lui éviter la surveillance du cordon. Cette clef, ma belle-sœur l'avait emportée pour ne réveiller personne, puisqu'elle profitait de ma voiture et que ses domestiques avaient reçu la permission de disposer de leur soirée.

Elle rentra donc seule et mon cocher ne s'est éloigné que lorsque la porte de la maison se fut refermée sur elle.

— Alors, vous ne soupçonnez absolument rien de ce qui a pu se passer lorsque cette jeune femme eut regagné son appartement ?

— Absolument rien. Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, mon hôtel est proche de cette maison ; j'y retournai quelques instants plus tard. Lorsque je repassai, les fenêtres de la chambre à coucher de la comtesse étaient éclairées.

— Vous ne savez rien de plus sur ce crime ?

— Rien, monsieur ; je n'ai plus qu'à vous exprimer le désir qu'il ne demeure pas impuni.

— Nous ferons, monsieur, de notre mieux, vous pouvez en être certain.

— Une question encore, dit le juge d'instruction, et pardonnez-moi de vous la faire. La justice ne saurait être indiscrète.

— Dites, monsieur, j'y répondrai,

— Vous étiez, m'avez-vous dit, le porte-respect de la comtesse, votre belle-sœur.

— Oui, monsieur.

— Il est des choses que vous auriez pu voir, ou soupçonner sans les vouloir approfondir, parce que vous manquiez du pouvoir de les réprimer...

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Je vais alors tâcher de me mieux expliquer. Vous portez un grand nom, monsieur le marquis, vous jouissez d'une immense fortune, vous êtes, pardonnez-moi ce mot qui correspond exactement à ma pensée, ce que le monde appelle un viveur. Vous n'attachez peut-être pas une importance énorme à certaines choses.... Soupçonnez-vous madame de Montfort d'avoir un amant ?

Le marquis était pâle. A cette question, il sembla que tout le sang du visage lui affluait au cœur. Il devint blême.

— Ma belle-sœur, s'écria-t-il d'une voix altérée, Hermine aurait eu un amant ? Voudriez-vous insinuer que je l'eusse toléré, que j'eusse pu y prêter les mains ?

— Monsieur, la justice que je représente ici n'a que faire d'insinuations, répondit gravement le magistrat. J'ai le devoir de faire autour d'un crime épouvantable la plus sérieuse enquête. Je le remplis. Répondez, je vous prie, quel que soit le trouble légitime dans lequel vous jette une telle question à laquelle il ne faut attacher aucun sens offensant.

— Monsieur, répondit le marquis, je vous affirme que personne autour de moi ne courtisait ma belle-sœur, et que cette pauvre et charmante créature ne distinguait personne. Elle aimait son mari.

— Prolonger plus longtemps un semblable entretien sur un pareil sujet, monsieur le marquis, serait vous infliger une torture devant laquelle je recule. En d'autres temps et hors de l'émotion dans laquelle je vous laisse, nous le reprendrons.

Ce fut le tour du marquis d'interroger :

— N'avez-vous donc aucun indice qui vous mette sur la trace du coupable ? demanda t-il.

— Aucun jusqu'ici, je puis vous l'avouer, monsieur le marquis. Il y a dans cette affaire d'inexplicables circonstances.

Le marquis de Montfort Sainte-Croix comprit que son interrogatoire s'arrêtant là, il n'aurait plus à continuer l'entretien. Il retourna de nouveau près de la morte, dont le cadavre demeurait étendu dans la situation où on l'avait trouvé.

Il contempla longuement la pauvre jeune femme endormie de l'éternel sommeil. Les traits fatigués du gentilhomme avaient pris une teinte plombée, je ne sais quel rictus affreux contractait ce visage d'ange déchu, car le marquis à quarante-cinq ans conservait les restes d'une beauté supérieure et d'une extrême élégance.

— Adieu, murmura-t-il, adieu, Hermine.

Et s'agenouillant auprès du corps en murmurant des paroles que personne n'entendit, il prit entre ses doigts la main glacée de la comtesse et y déposa un baiser qui sembla l'impressionner étrangement.

Quand le marquis se releva, deux larmes coulaient sur ses joues, deux larmes rares, paraît-il, car les serviteurs rangés dans les salles voisines qui les remarquèrent, se dirent les uns aux autres :

— Le marquis a pleuré !

## II

Le juge d'instruction fit de nouveau comparaître Betsy.

— Eh bien, lui dit-il, voilà, mon enfant, un terrible exemple qui réveillera, je pense, votre zèle.

Betsy éclata en sanglots si vifs, si vrais, que le magistat comprit aussitôt que la jeune fille était profondément attachée à la comtesse.

— Monsieur, cria-t-elle, je vous le jure, ce n'est pas ma faute ! J'avais la permission de madame d'aller passer la nuit chez une de mes tantes. Je l'ai passée au bal cette nuit, et ce me sera un remords éternel d'avoir dansé tandis qu'on assassinait ma pauvre maîtresse.

— Calmez-vous, mon enfant, il est des choses qu'on ne peut prévoir. Répondez nettement aux quelques questions que je suis encore obligé de vous poser.

— Vous étiez du service intime de la victime.

— Oui, monsieur, j'étais la femme de chambre de madame la comtesse.

— Y a-t-il longtemps que vous étiez attachée à son service.

— Depuis son arrivée à Paris. Dix-huit mois environ.

— Madame de Montfort était-elle bonne pour ses domestiques ? Aucun d'eux n'avait-il à se plaindre d'elle ?

— Aucun que je sache, monsieur. Madame, qui avait cependant le caractère entier et impérieux, était excellente au fond. Jeannie, la cuisinière, qui est venue avec elle du château de Kérallan, en Bretagne, et qui l'a connue enfant, dit que là-bas elle était adorée de tout le monde. Jeannie est là qui pleure dans l'antichambre, comme nous tous. Monsieur peut l'interroger.

— La comtesse, mon enfant, recevait-elle beaucoup de visites ?

— Non, monsieur, M. le comte est fort souvent absent et madame, qui avait une manière de vivre et de voir particulières, fréquentait fort peu de personnes. C'est la seconde fois que madame est allée au bal depuis son arrivée ici,

— Elle n'aimait pas le monde ?

— Le monde d'ici, non. Madame avait coutume de dire que la noblesse véritable est aux champs. Elle parlait de ses landes et de ses forêts avec une sorte de vénération.

— Pourquoi donc habitait-elle Paris ?

— Madame a voulu venir à Paris. Jeannie le disait souvent.

— Il y a là une contradiction qui ne s'explique guère. Au surplus, c'est là une affaire secondaire. Votre maîtresse, mon enfant, n'avait-elle point de relations... particulières.

— Si fait, monsieur, M. le marquis la visitait presque chaque jour.

— Je ne parle pas du marquis, je parle de...

— De qui, monsieur ?

— N'avait-elle point d'amant ?

— Ah ! grands dieux, non ! madame ! une si honnête personne ! Pauvre madame ! ajouta avec un accent de reproche dont on ne pouvait suspecter la sincérité, la soubrette qui ne put s'empêcher de jeter un regard sur le cadavre de la pauvre calomniée.

Elle ajouta :

— Puis-je couvrir le corps de madame, demanda-t-elle en rougissant.

— Oui, mon enfant, faites, mais laissez le corps exactement où et comme il est. Je vois que vous êtes une honnête fille, allez changer de costume. Un instant, cependant, racontez-moi comment vous avez découvert le cadavre.

Betsy, fit avec sa franchise ordinaire, le récit que nous venons de donner ici. Le juge l'éeouta jusqu'à la fin.

— Et maintenant, ma fille, dites-moi si aucun domestique n'a quitté la maison depuis peu de temps ?

— Aucun, monsieur.

— Aucun d'eux n'a eu de querelles auxquelles le nom de la comtesse ait été mêlé ?

— Aucun, que je sache.

On appela successivement M. Antoine, l'héroïque Polichinelle, et le père Paturaud; leur déposition fut identique à celle de Betsy.

— Allons, murmura le magistrat, en l'absence du mari dont nous saurons peut-être quelque détail intime qui nous servira de flambeau, il n'y aura rien à faire. Ce drame là, c'est une vraie bouteille à l'encre.

On avait télégraphié à Genève le terrible événement au comte de Sainte-Croix.

On recommença de nouveau les recherches avec une plus minutieuse patience. Les plus fins limiers de police avaient été mandés. On ne trouva rien.

Alors sur la permission des magistrats, après qu'une photographie exacte de la chambre au moment du meurtre eut été prise, on autorisa les serviteurs à déposer le corps sur un lit de parade qui fut à cet effet dressé dans le salon.

Betsy veilla le corps de la morte.

A minuit le comte arriva. Il semblait en quelques heures avoir vieilli de dix années.

Aussitôt entré il écarta d'un geste les personnes qui se pressaient autour de lui et fit signe qu'on le laissât seul avec la morte.

Comme Betsy s'éloignait.

— A-t-on prévenu madame de Kérallan ? demanda-t-il.

— Nous avons sur l'ordre de M. le marquis télégraphié à tous les parents de madame.

— Mon frère est venu ? interrogea le jeune homme. Je m'étonne de ne pas le voir ici.

— M. le marquis est accablé de douleur ; il vient ici dix fois le jour, mais s'en retourne aussitôt. Il ne peut supporter la vue de madame.

— Bien, dit-il, s'il venait qu'on le prévienne que je suis ici.

Betsy s'éloigna; le comte Gontran de Monfort s'approcha du lit où reposait sa femme.

C'était un lit de repos qu'on avait pour la circonstance garni de velours noir, de dentelles et de fleurs.

Hermine semblait dormir et je ne sais quel fugitif incarnat recouvrait la pâleur de ses joues. Une sorte de mystérieuse douceur semblait être enfin descendue sur ses traits impérieux.

On avait natté ses longues tresses blondes que tout Paris a connues, si peu de temps, hélas! Un énorme bouquet de camélias blancs et roses reposait sur ses pieds, et tout autour de sa tête les violettes de Parme l'entouraient comme d'une parure de bal et répandaient dans tout le vaste salon leur fin et pénétrant arôme.

Ces fleurs étaient un envoi du marquis. Betsy les avait déposées autour de la morte avec son goût naturel.

Gontran de Montfort, en arrivant près de cette couche funèbre se laissa tomber à genoux avec un cri déchirant qui dut briser tous les fibres de son cœur.

— Hermine! cria-t-il, Hermine!

Ce fut là tout ce qu'on entendit, la lourde portière étant retombée sur Betsy.

Ce que le malheureux dit à sa compagne endormie pour toujours, demeura un secret entre Dieu, la morte et lui. Il demeura là toute la nuit, et ce ne fut qu'au grand jour qu'il sortit de la chambre, le visage d'une pâleur de marbre, et sillonné de larmes.

Il donna d'une voix brève des ordres pour les obsèques.

— Monsieur, hasarda Loriaux, le valet de chambre, monsieur sait qu'on doit procéder ce matin à l'autopsie légale.

— Vous avez raison, répondit le comte, je l'avais oublié. Tâchez que cela se fasse sans conversation et sans cris. Surtout qu'on ne me dérange point.

Avec un soin minutieux et bien extraordinaire chez

un homme accablé d'une aussi profonde douleur, il prit les plus complètes dispositions.

De temps à autre il demandait si le marquis n'était pas arrivé. Celui-ci fit répondre que cette entrevue lui serait cruelle et qu'il suppliait qu'elle fût évitée.

Le lendemain, c'est-à-dire le matin du troisième jour, madame de Kérallan arriva.

Madame de Kérallan était la belle-mère d'Hermine. C'est cette merveilleuse créole dont les yeux bleus et les cheveux noirs ont fait l'admiration de tous les baigneurs de Saint-Malo et de Dinard, en l'an 1860. Il y a un siècle, mais il est des figures qui ne s'oublient point. Le reste de ce récit la fera mieux connaître.

Elle ne poussa pas un cri; elle fut forte, courageuse, héroïque, et pourtant l'on savait dans l'entourage breton de la comtesse qu'une profonde intimité liait entre elles les deux jeunes femmes. Elle présida à tous les apprêts de l'ensevelissement avec des soins pieux.

— Ah! dit-elle au comte quand ce fut terminé et que le couvercle d'acajou eut été vissé sur la bière; pauvre créature disparue! Que ton père ignore à jamais que tu l'attends. Ce serait sa mort. Maintenant il nous reste à percer à tout prix, Gontran, l'épouvantable mystère qui entoure cette mort.

Gontran de Montfort ne répondit point; il demeura quelques instants silencieux et comme oppressé par sa pensée.

— Alberte, lui dit-il enfin d'une voix changée, vous savez la profonde estime dans laquelle je vous tiens. Je vous devais Hermine. Vous avez assisté sur nos belles grèves de Kérallan à l'éclosion de ces sentiments si purs, si doux qui ont fait le charme de ma vie et dont le souvenir sera mon éternel tourment. Que le terrible secret que je verse en votre ferme cœur, pour qu'au besoin j'y trouve assistance et refuge, y demeure enseveli. Il est inutile de chercher le meurtrier d'Hermine, c'est moi qui l'ai tuée.

## III

Un brusque moment de silence suivit ces paroles dites d'une voix basse et toute changée.

Madame de Kérallan crut un moment que cet épouvantable attentat avait rendu le jeune homme subitement insensé !

Elle le regarda quelques secondes, et l'expression de son regard empreint d'une profonde pitié fit sans doute comprendre suffisamment sa pensée au mari de la victime — car Gontran s'avança vers elle et lui serrant les deux mains avec une sorte de désespoir farouche :

— Je ne suis pas fou, répéta-t-il, Alberte, ne prenez pas le change : je vous le répète; j'ai frappé ma femme; je l'ai volontairement couchée dans ce cercueil.

Alberte éclairée, soudain, d'une lueur de vérité, chancela sous le coup de la plus violente émotion qu'elle eût jamais éprouvée. Mais se remettant aussitôt par un prodige de volonté... elle courut aux portes du salon dont elle poussa les verrous. Puis pâle et le visage bouleversé d'une terreur sans limites :

— C'est vous ! dit-elle, vous, malheureux ! dites-moi tout, à l'instant, je l'exige. Puisque vous avez parlé, je veux être juge. Il est dans la vie des circonstances où, selon ma conscience, un homme doit savoir mourir. Si l'heure est venue, je saurai vous le dire, Gontran.

— Je n'ai rien de plus à ajouter, Alberte, si ce n'est ceci : je la tuerais encore si c'était à refaire.

Et comme elle demeurait saisie d'horreur :

— Cela m'étouffait, Alberte. Maintenant que j'ai parlé, me voici sinon plus tranquille, du moins prêt à envisager mon action en homme. Oui, je le répète, je le referais. Cependant la conscience est un juge prévenu en une telle cause, surtout en présence de l'amour passionné que je portais à cette créature : je sais, Alberte, que si la justice pénètre ce mystère et qu'elle m'y trouve, elle m'absoudra. Hermine avait un amant... mais le scandale sanglant qui rejaillirait sur nos blasons me cloue les lèvres. Je dois me taire.

— Un amant! ma noble Hermine, ma fille, ma chère Hermine! Gontran, c'est impossible, je fais un rêve affreux, n'est-il pas vrai?

Et se rapprochant de lui :

— Vous avez raison, dit-elle, à voix basse, il faut que cela demeure un secret. Mais peut-être, dans votre trouble, n'avez-vous pas pris toutes les précautions. Il ne faut pas qu'on le sache, Gontran. Parlez, parlez vite. Quelle horrible drame! Si on venait à savoir la vérité! Ne vous soupçonne-t-on point, au moins?...

— Grâce à je sais quel étrange hasard, nul n'a pensé à moi. On a cru à quelque vol, à quelque vengeance, à l'un de ces crimes dont le but demeure dans l'ombre et qui ensanglantent périodiquement cette étrange ville. Mais nul jusqu'ici ne s'est avisé que ce pourrait être un châtiment.

J'étais absent de Paris, la compagnie des mines de cuivre de l'Oural dont je suis l'un des administrateurs et l'ingénieur en chef, a son siége à Genève. Je m'y étais rendu.

Vous savez que les banquiers espagnols Hermanoz et Cie sont avec moi dans cette énorme affaire. Je ne trouvai pas en arrivant à Genève les papiers dont j'avais besoin pour la révision de nos statuts. Écrire eût été trop long. J'avais quatre jours devant moi, je préférai revenir à Paris les prendre

moi-même et passer quelques heures auprès d'Hermine, que je me reprochais de laisser isolée trop souvent dans cette solitude parisienne pour laquelle je la croyais si peu faite, malgré son désir d'y vivre. Mais vous savez, Alberte, les affaires, en ce siècle maudit, ont des serres qui nous lient et des ailes qui nous emportent. Je partis donc avec le désir de la surprendre par ma visite inattendue. Il y avait près d'un mois que je l'avais quittée. Je devais aller en Russie et ne rentrer à Paris qu'au commencement du printemps.

Cependant, la responsabilité étant grande, je courus en débarquant chez Hermanoz.

— Il vous a vu!!

— Il semble, Alberte, que Dieu, qui m'a conduit ici en juge et en bourreau, ait préparé d'avance toutes les voies. Hermanoz est mort d'une apoplexie foudroyante, la nuit même de son bal. A deux heures du matin, la nouvelle de son indisposition grave a circulé. On a commencé de demander les voitures. A cinq heures, il était mort. On jouait encore dans l'hôtel. Il a fallu prévenir les invités.

— Lui seul, Gontran, vous a vu; en êtes-vous bien sûr!! En vérité, c'est un épouvantable drame que tout ceci.

— Lui seul m'a vu, voici comment :

J'arrivai vers sept heures du soir à ses bureaux; les employés en étaient partis, lui seul travaillait encore.

A ma vue il eut un mouvement de joie.

— Gontran, me dit-il, soyez le bienvenu; je parie que vous revenez tout exprès pour assister à ma fête de ce soir.

Je répondis que j'ignorais absolument qu'il donnât un bal.

— Un bal splendide, dont tout Paris parlera, me dit-il, un bal travesti, mais convenable, entendez-vous bien; on se démasquera dans le petit salon où

je me tiendrai à l'arrivée. Les apprêts de cette fête m'ont mis sur les dents, cher ami. Je me sens un mal de tête affreux, mais tout est disposé, et les tapissiers sont partis tout à l'heure. J'aurai la fine fleur du high life, mon bon. Et pour tout dire, et pour ne parler que d'une seule, la reine, il est vrai, des beautés mystérieuses dont mon bal s'honorera, le marquis de Montfort Sainte-Croix m'a promis de nous amener la comtesse.

— Ma femme ! m'écriai-je, ma femme assistera ce soir à ce bal paré ?

— Mais oui, avec le chef de votre famille, avec le marquis, un homme sérieux ; cela me semble très-convenable, cela me rend très-fier, car la comtesse de Montfort ne se prodigue point.

Une idée singulière me traversa l'esprit en ce moment.

Je ne trouvais absolument rien de blâmable à ce fait que la comtesse assistât à un bal donné par un de mes meilleurs amis, et conduite là par mon frère aîné. J'avais recommandé au marquis de distraire de son mieux ma jeune femme et je le savais sous ce rapport homme de ressources. Mon frère avait accepté, sans enthousiasme, je dois le dire. Il a conservé des habitudes de viveur trop enracinées pour se plaire beaucoup dans la compagnie un peu grave d'Hermine.

Ici les regards du comte tombèrent sur le cercueil et un flot de larmes lui tomba des yeux.

— C'est affreux ce récit, murmura-t-il, c'est une torture sans nom. — J'oublie qu'elle est là.

Après un instant il continua.

— Je voulais, dit-il, surprendre et intriguer un peu la comtesse qui me croyait à cent cinquante lieues de Paris.

Je fis part de mon projet à Hermanoz qui battit des mains d'enthousiasme.

— Superbe, s'écria-t-il, admirable ! et adopté.

Mais il faut que personne ne vous voie dans mon hôtel où vous êtes trop connu. Vous demeurerez ici près de la caisse, ou nul n'entre que le caissier et moi. Je vous apporterai tout à l'heure moi-même, le repas le moins frugal qui me sera possible pour n'éveiller aucun soupçon et un domino, tel qu'en doit porter le diable lorsqu'il se rend au sabbat. Un domino de couleur feu que je me destinais.

Ce programme accepté séance tenante, fut suivi de point en point. A dix heures, Hermanoz vint me prendre, et désignant la comtesse masquée et revêtue elle-même d'un domino.

— Voilà ta femme, me dit-il.

Et me désignant un Alcofribas superbe et masqué jusqu'aux dents qui accompagnait Hermine.

— Voici ton beau-frère. Maintenant je retourne à mes devoirs de maître de maison·

Je trouvai, je l'avoue, un grand plaisir à marcher ainsi, invisible, dans le sillon que traçait ma femme à son cavalier au milieu de cette foule élégante. Un flot de masques nous rapprocha quelques secondes. J'entendis distinctement la question qu'elle fit au marquis.

— Avez-vous des nouvelles ? Moi je n'en ai pas.

— Non, mais Hermanoz m'a dit ce matin qu'*il* est toujours à Genève.

Je fus heureux de voir que, même dans une fête, j'occupais la pensée d'Hermine.

— Quelle cohue, Hector ! Ayez bien soin de moi, je vous en prie.

Vous savez, ma chère Alberte, combien cette jeune femme énigmatique fut toujours peu expansive. Pour moi, je la trouvai toujours affectueuse [et dévouée, mais un peu sévère et point démonstrative de sa tendresse. Mais avec mon frère elle eut toujours, quelque effort que celui-ci ait fait pour lui plaire, une sorte d'éloignement visible.

Je fus ravi de ce favorable changement. Malgré sa folle existence et son peu de scrupules, mon frère

est ma plus vieille affection. Il m'était pénible de voir une sorte de haine cachée demeurer contre lui dans le cœur de ma femme.

Je comprends pourquoi cette haine aujourd'hui. Hermine, plus fausse que le mensonge lui-même, voulait tromper la surveillance du marquis, si expert aux intrigues et qui n'eut manqué de lui reprocher sa trahison et la honte dont elle nous couvrirait.

J'eus d'ailleurs presque aussitôt la preuve du soin chatouilleux que mettait le marquis à faire respecter sa belle-sœur.

Un groupe de valseurs vivement lancés heurta, sans le vouloir, assez violemment Hermine. Son masque tomba.

Elle ne put retenir un léger cri et porta la main à son visage pour le retenir. Hector la crut blessée et se retournant avec la rapidité de l'éclair il arrêta net le danseur et le cloua sur place avec ces mots dits à voix basse et de tels yeux flamboyants que le malheureux jeune homme intimidé obéit aussitôt.

— En bas le masque, monsieur, et de promptes excuses !

Au souper tout le monde se démasqua. Je conservai cependant l'incognito quelque temps encore, et j'eus la satisfaction d'entendre ma femme qui avait changé de domino, affirmer à un groupe de jeunes femmes, avec le plus charmant aplomb qu'elle n'assistait pas à la première partie du bal.

J'allais à mon tour me faire reconnaître, après l'avoir quelques instants intriguée, lorsque le bruit commença à se répandre dans le bal de l'indisposition de notre amphytrion.

Je quittai précipitamment la salle et je courus dans la chambre d'Hrmanoz où l'on venait de le transporter.

Je vis aussitôt, à sa face pourpre et congestionnée, qu'il s'agissait d'une attaque d'apoplexie. Sa famille l'entourait déjà. Ce n'était pas, au milieu de la dou-

leur et de l'effarement général, le cas de montrer un empressement inutile.

Je rentrai dans la salle de bal pour y chercher Hermine et l'emmener... Mais j'eus beau fouiller l'un après l'autre les vastes salons d'Hermanoz, je ne vis rien qui pût me rappeler le visage ou la toilette de ma femme.

Nombre de personnes déjà instruites de la vérité, se portaient vers le péristyle. On demandait de toutes parts les voitures.

Je pensai que mon frère, que je n'apercevais plus, l'avait reconduite chez elle, et je m'y rendis aussitôt.

De la rue de la Pépinière à la rue Caumartin, il n'y a qu'un pas. J'arrivai à temps pour voir la voiture du marquis remettre Hermine à la porte du perron.

J'allais rentrer à sa suite à l'hôtel lorsque, très-préoccupé de la situation nouvelle que ne manquerait pas de créer à notre Société de l'Oural la mort possible d'Hermanoz et le retard apporté par l'apposition des scellés sur les papiers que j'avais abandonnés dans le cabinet du banquier, je pris une résolution nouvelle.

Je retournai en hâte au bal. La foule allait diminuant, mais grâce au désordre et à ma connaissance parfaite de tous les êtres je pus pénétrer jusqu'au cabinet d'Hermanoz sans être arrêté. J'y repris tous les papiers qui m'appartenaient, j'interrogeai un des nombreux serviteurs, loué pour la circonstance, sur l'état de mon malheureux ami, le domestique secoua la tête.

— Je crains bien, me dit-il, que ce ne soit fini.

En ce moment on s'était décidé à annoncer officiellement aux invités qui s'attardaient encore dans les salons, n'y pouvant croire, la fatale nouvelle.

Je fus congédié avec une centaine de personnes, et je revins plongé dans de douloureuses réflexions et toujours à pied jusque dans cette maison.

J'entrai, grâce à la clef particulière que je possédais seul.

Bien que la triste nouvelle que j'apportais diminuât singulièrement le plaisir de cette entrevue toute de surprise, je me réjouissais de revoir Hermine.

J'arrivai donc à mon appartement sans avoir rencontré ou éveillé personne. Betsy même, qui couche dans le cabinet contigu à la chambre de la comtesse, ne s'y trouvait pas.

Je fus au courant de ce détail, parce que ce cabinet où couchait d'ordinaire la femme de chambre durant mes absences, communiquait directement avec la chambre à coucher d'Hermine.

Lorsque je voulus ouvrir la porte du boudoir qui précédait la chambre de ma femme, je trouvai cette porte fermée au verrou, — sachant que Hermine était seule en ce vaste appartement, je ne m'étonnai point d'une telle précaution, et je fis le tour par le cabinet dont je viens de parler.

Bien que le sang me monte du cœur à la gorge et que l'émotion m'étouffe au seul souvenir de cette heure maudite, je veux cependant évoquer chaque détail, et vous allez assister au drame.

Je crus entendre un bruit de voix qui me cloua de surprise sur le seuil. Qui donc pouvait être chez la comtesse à pareille heure ?

Puis le souvenir de Betsy me revint. Je souris moi-même de ma frayeur. J'entendis alors distinctement la voix de ma femme, nette et vibrante, parlant cette fois avec un accent de profonde terreur.

— Je vous dis, mon ami, que l'on a tout à l'heure tenté d'ouvrir la porte du boudoir.

Je m'arrêtai de nouveau. Mon ami ! Le sang à ce mot s'était de nouveau figé dans mes veines. C'était un homme. Un homme chez moi ! Hermine, aux bras d'un autre ! Le coup fut si rude que je me retins au mur pour ne pas tomber et que je demeurai quelques secondes cherchant à retrouver mes esprits.

Par un inexplicable phénomène, les moindres mots m'arrivaient à travers l'épaisseur de là porte aussi distincts que si j'eusse été près d'elle.

— J'avais heureusement poussé le verrou, continuait Hermine; c'est peut-être Jeannie inquiète de moi, et sachant l'absence de Betsy.

Sans doute ce doit être elle... j'étais folle vraiment! . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Puisqu'on n'a point sonné du dehors et que la porte de l'hôtel n'a point été ouverte. . . . . .

Ce ne peut être qu'une personne de la maison. .

Je n'entendais point la voix de l'homme qui lui répondait. Cependant je crus comprendre aux réponses d'Hermine qu'il niait qu'on eut essayé d'ouvrir.

— Je vous l'affirme, répondait impatiemment la malheureuse, j'ai très-nettement entendu.

Tout à coup elle poussa une clameur d'angoisse :

— Si c'était lui, fit-elle? Vous n'ignorez pas qu'il a des doubles clefs et qu'il peut rentrer ici à toute heure... par ce cabinet que j'ai eu l'imprudence de ne point fermer...

Elle se leva pour courir au verrou mais il était trop tard, j'étais déjà sur le seuil de la porte, terrible d'aspect sans doute car amour, souvenirs, espérances, tout avait en moi sombré du même coup dans une colère sans limites.

Je ne vivrai plus que pour la vengeance.

Je restai une seconde immobile. Une lampe veilleuse éclairait toute la pièce de ses lueurs incertaines. Hermine était couchée selon toute apparence et s'était levée pour courir à l'entrée du cabinet. Elle se trouvait debout à quatre pas de moi me contemplant avec des yeux agrandis par la stupeur.

Elle jeta un cri, un seul.

— C'est lui, fit-elle, sauve-toi ! ! !

En disant ces mots avec une extraordinaire et subite résolution, elle étendit les bras en avant comme pour me barrer le passage.

Je m'étais effacé ; j'avais, à la clarté douteuse, distingué comme une ombre qui s'enfuyait. Je m'élançai pour la rejoindre.

L'homme ne pouvait être bien loin, il avait disparu dans le boudoir, je l'y suivis, ne l'y trouvant point, je me précipitai vers l'antichambre pour lui barrer la retraite. Je saisis en passant une de mes épées de combat. Je voulais me venger, faire justice à l'instant, c'était ma seule pensée.

Le sang m'aveuglait.

L'antichambre était vide, Alberte, le misérable avait disparu. Je ne pus retenir une exclamation de désappointement cruel. Et pourtant les fenêtres étaient closes, les jalousies abaissées. Je n'avais entendu aucun bruit. Par où cet être invisible s'était-il enfui ? Je fouillai de nouveau le salon. Quand je rentrai dans la chambre d'Hermine je la trouvai à la même place où je l'avais laissée.

Elle m'accueillit par un éclat de rire qui me broya le cœur. Cette femme-là ne m'avait jamais aimé, pas une seconde, pour mêler à mes cruelles tortures cette odieuse raillerie en un pareil moment.

— Vous ne le trouverez pas. me dit-elle, il est inutile de le chercher davantage.

Je m'arrêtai, ne trouvant pas une parole qui pût rendre le mépris et l'exécration que je ressentais pour celle que j'avais tant aimée. Puis je marchai vers elle. Elle m'attendait de pied ferme, avec cet air de bravade hautaine que vous lui connaissez.

— Tuez-moi, me dit-elle, je l'aime.

Le nuage sanglant m'aveugla de nouveau. Je frappai, Alberte, je frappai sans pitié, sans remords, comme un bourreau.

Elle tomba tout d'une pièce, les bras étendus sur le tapis de sa chambre, et moi pauvre fou d'épouvante et de douleur, je m'enfuis.

Il était dit que Dieu protégerait ma fuite comme il avait favorisé ma venue. Je ne rencontrai personne,

alors j'errai par les quartiers lointains de la ville pour tromper ma fièvre.

J'ignore où je suis allé; je crois bien que je suis demeuré plusieurs heures assis sur un banc du boulevard de l'Hôpital; je ne sentais ni le froid ni la neige.

Comment à l'heure présente ne suis-je pas au fond de la Seine, débarrassé de ce remords, de ce fantôme cruel et charmant à la fois; débarrassé surtout de ce secret et de la vie terrible qu'il va me faire, je n'en sais rien.

— Je le sais moi, répondit Alberte de Kérallan, vous devez vivre pour qu'aucun soupçon ne plane sur l'honneur de nos deux familles. Vous devez vivre pour que l'on ne puisse prévoir ce drame affreux. Vous devez vivre, termina-t-elle enfin, sentant les larmes lui monter du cœur aux yeux et l'étouffer, pour pardonner à la mémoire de la malheureuse que vous aviez le droit, mais que vous avez eu la cruauté de punir si terriblement.

Ne craignez pas que ce secret mortel soit tombé dans une conscience faible et assez peu soucieuse d'elle-même pour le laisser échapper.

Il importe maintenant que M. de Kérallan ignore comment sa fille est morte. Vous aurez là, Gontran, un châtiment de votre promptitude. Il faut que ce vieillard. qui vous chérit comme son propre enfant, continue de vous voir et qu'il puisse revenir avec vous sur le passé; qu'il n'entende sortir de votre bouche que des regrets et de doux souvenirs.

Il faut revenir à ce foyer que vous avez trouvé plein et qui sera éternellement vide. Il faut que vous remplaciez celle qu'on adorait et qui n'est plus. Vous êtes condamné à feindre des sentiments que vous n'avez plus. Il le faut, au nom des choses les plus saintes : La famille et l'honneur du nom.

Gaston demeura quelques instants silencieux.

— J'ai frappé, j'ai puni. Il ne reste plus en moi ni blâme ni fureur. Tous les sentiments terribles se sont

évanouis. Je ne me souviens que des jours tranquilles passés aux Roches-Vertes, des longues promenades sur les grèves, alors qu'elle égrenait sur son chemin de sable ses beaux éclats de rire. Heureux temps, Alberte !

Je la revois encore avec sa démarche de déesse, ses beaux cheveux blonds retenus par un simple nœud de velours, flottant sur ses épaules, son sourire si fier et si pur à la fois, son audace charmante et ses naïves questions d'une fille élevée au champs, qui ne sait rien des misères morales de notre monde. Vous m'aviez donné un ange, Alberte. Qui donc me l'a changé en démon ?

C'est là le problème, dit-il d'une voix sourde, — et parmi les tâches que je me suis imposé de remplir, c'est la principale, — je jure de l'accomplir.

Il alla s'agenouiller devant le cercueil, et là il pria longtemps, — jusqu'à l'heure où la cérémonie commença.

Le comte Gontran de Montfort prit la tête du cortége, qui le suivit à la Madeleine. L'assistance était immense. Le bruit de la mort tragique de la comtesse, avait attiré une foule fiévreuse de curiosité et aussi de compassion. Le mystère qui entourait ce meurtre, les conjectures que chacun faisait avaient contribué à le grossir, et plus de cinq cents personnes n'avaient pu trouver place dans l'église.

Le cercueil traversa cette foule respectueuse, laissant derrière lui le délicat parfum des fleurs dont il était couvert.

Tous les yeux étaient fixés sur le mari. Il était pâle et ses yeux brillaient de l'éclat de la fièvre. Mais il supportait courageusement ce calvaire.

— Ce pauvre Gontran! dit le marquis de Vaucigny, il fait bonne contenance. Cependant il adorait sa femme et un pareil coup était bien fait pour l'atterrer.

— Moi, hasarda à son voisin le vicomte de Mon-

dragon, il y a quelque chose qui me renverse d'étonnement. Comprenez-vous pourquoi le marquis de Montfort Sainte-Croix n'est pas auprès de son frère ?

— Il accompagnait, paraît-il, la victime au bal d'Hermanoz, avec lequel il était, comme vous savez, fort lié. Et l'émotion qu'il a éprouvée de ces deux événements, l'a, dit-on rendu malade. Il est au lit.

— Je ne le savais pas si sensible, répondit simplement M. de Mondragon, qui se perdit dans la cohue élégante dont l'église était remplie.

Il essaya de sortir de la Madeleine, mais la chose n'était point aisée.

Il pouvait cependant atteindre une des portes latérales et il allait s'éloigner lorsque son regard fut attiré par un personnage dissimulé évidemment derrière un des piliers latéraux.

— Montfort Sainte-Croix, murmura-t-il, on le disait alité ! ! Le fait est qu'avec cette mine de déterré il serait assurément mieux au lit. Mais puisqu'il s'est traîné jusqu'ici, pourquoi se cache-t-il, pourquoi n'est-il pas dans le chœur avec le deuil et la famille ? Il est dit que dans toute cette affreuse affaire tout sera problème.

Et le jeune homme, profitant d'une éclaircie, disparut à travers les rangs pressés des curieux.

Il restait, en effet, autour de cette affaire, même après le récit que nous venons de donner, des obscurités et des lacunes. L'habile juge d'instruction, eût-il eu cet écheveau précieux, n'eût assurément pu trouver tous les fils de cette sombre affaire.

Puisque le comte de Montfort était sorti de la maison après le meurtre d'Hermine, comment les portes se trouvaient-elles intérieurement barricadées lorsque les domestiques tentèrent de pénétrer dans l'appartement?

Qui avait poussé contre la porte d'entrée cette énorme armoire?

Qui donc marchait encore à sept heures du matin

dans l'appartement de la comtesse, sans appeler au secours et sans réclamer la justice?

Par où le coupable s'était-il enfui lorsque le comte avait pénétré dans la chambre de sa femme?

Et quel était enfin cet amant mystérieux d'Hermine, une des plus nobles filles de la chaste Bretagne?

La suite de ce récit éclairera ce drame au bord duquel la justice s'est arrêtée jusqu'ici et devant lequel elle se tait, puisque au mari offensé appartient le droit de se faire justice lui-même.

---

# LE CHATEAU DES ROCHES-VERTES

## I

A quatre lieues de Dinan, la poétique ville bretonne qui porte encore fièrement dans ce siècle, où les hommes et les choses sont en ruines, sa couronne de murailles du quatorzième siècle, en se dirigeant vers la mer par la route de Saint-Brieuc, on trouve un chemin de traverse qui tire à travers bois.

Un poteau indique le prochain village, dont on aperçoit au loin, sur l'arête crayeuse de la falaise, le clocher de pierre blanche : Kérallan, 10 kilomètres ; les Roches-Vertes, 12 kilomètres.

C'est là que nous menons le lecteur, et nous ne verrons le château des Roches-Vertes qu'au moment même où l'Océan étendra jusqu'à l'infini sous nos pieds ses volutes verdâtres.

La falaise a près de trois cents pieds de haut à cet endroit. Le village de Kérallan ne contient que quelques familles de pêcheurs et les tenanciers du marquis, lequel habite les Roches-Vertes, — l'été comme l'hiver, — chassant l'hiver, voisinant durant les

mois où le soleil oppose ses rayons d'or à l'or des genêts bretons.

Un bon temps que l'été pour cette merveilleuse contrée,

La terre de granit, recouverte de chênes,

le sarrasin blanc fleurit sous les pommiers, l'immense échiquier des vergers ressemble à la robe multicolore qu'on met à Notre-Dame pour les Rogations, la fête des biens de la terre.

Un vrai breton ne quitte pas sa contrée. Ainsi faisait M. de Kérallan.

Du point où nous sommes nous apercevons cette anse taillée dans le grès rouge par l'éternelle caresse des vagues.

La falaise minée s'est écroulée en demi-cercle. D'énormes rochers gisent çà et là sur le sable couvert de végétations marines. Il semblerait que ce sont des monstres échappés de l'Océan et qui dorment échoués sur la grève.

Au fond de ce cirque sauvage un grand château du XVII<sup>e</sup> siècle, dont le vent de mer et l'humidité ont noirci les murs de pierre, semble contempler la mer par toutes ses fenêtres.

Il est à peu près protégé des vents d'ouest par les dernières lignes d'une forêt de sapins qui vient mourir à la côte et dans lesquels le vent du nord chante ses rudes mélodies durant les nuits d'hiver.

Le temps n'a point mordu sur cette habitation entêtée et fidèle, la mousse et les fucus ont envahi ses premières assises, la prenant sans doute pour un rocher. Les vagues viennent battre son pied durant les marées d'automne.

Autour des Roches-Vertes règne une longue terrasse taillée à cru dans le granit.

De cette terrasse on voit l'eau noire de la baie, rendue plus noire par les roches sombres qui l'environnent, et tout un paysage infini, presque divin de profondeur.

Là-bas, vers l'intérieur des terres, dans ce fouillis de verdures, une aiguille blanche, c'est la flèche d'Evran ; plus loin encore dans le fond bleuâtre, la tour noire de Bécherel.

Du côté de la mer, les flots moutonneux s'éloignent parsemés de voiles grises, les îles de Saint-Mâlo se découpent en jaune sombre, tandis que ses maisons s'étagent sur l'azur du ciel. Enfin, tout au bout, semblables à des nuages blancs immobiles, les découpures pâles des rochers crayeux de la baie de Cancale.

L'Eté, c'est un endroit créé par la baguette magique de la fée Myrielle. L'hiver, le sombre enchanteur Merlin reprend son empire. Il secoue sur toute cette nature incomparable les nuées lourdes et ternes et les rafales de l'ouest. On n'entend plus rien que les voix gémissantes de l'air et la marche des grandes vagues voyageuses.

Jamais site plus mélancolique ne disposa mieux les âmes à la méditation et aux tristesses.

Ce château, auquel on arrive ainsi à travers la lande, est habité par un gentilhomme que les libéraux du pays nomment le dernier des Chouans, et que les conservateurs religieux appellent l'héroïque royaliste.

M. de Kérallan est le plus riche propriétaire du pays ; le village de son nom lui appartient presque en entier. La forêt de Kérallan, ancien apanage de sa famille, que la Restauration lui a rendue, occupe une étendue d'un millier d'hectares, et touche à la forêt de Rancé, un bien domanial.

Le marquis de Kérallan est un de ces derniers Bretons qui n'ont rien renié et ne prétendent point abdiquer, les autres fissent-ils bon marché d'eux-mêmes.

Le marquis à été caractérisé par un mot de son jeune et charmant voisin, M. de Monfort-Sainte-Croix :

— M. de Kérallan est absurde et superbe.

A la première nouvelle de l'héroïque bagarre qui suivit la tentative de S. A. R, madame la duchesse de Berry, il avait pris cent mille francs en or, un bon fusil, un cheval de chasse, et il était parti pour servir la bonne cause.

Les populations tranquilles le regardèrent passer sans qu'il y prît garde, sans qu'il songeât que cette société si calme ne sentait plus la poudre et ne comprenait guère les folies loyales.

— Il allait se faire tuer, disait-il, pour l'exemple.

Quand il arriva tout était fini. On lui demanda ce qu'il était venu faire de si loin.

— Mon devoir, répondit-il.

— Un devoir qui n'a pas de sens commun.

— Ma conscience n'a pas souci du sens commun, répondit-il.

Le marquis et sa femme habitaient l'hiver leur hôtel de Dinan à l'extrémité de la pente rapide et célèbre du Jerzual. L'été ils revenaient aux Roches-Vertes.

Les nobles époux n'avaient qu'une fille, Hermine de Kérallan.

Le temps s'écoulait sans bruit autour de ces heureux époux. La grosse affaire était le bonheur de ceux qui les entouraient.

Nul n'était pauvre sur les terres de M. le marquis. Ses énormes revenus passaient en bonnes œuvres en dots de jeunes filles, en constructions d'écoles et de presbytères.

La marquise mourut comme Hermine atteignait sa huitième année.

On était accoutumé à voir le marquis faire, à deux heures précises, avec sa femme, le tour des remparts de Dinan, après quoi l'on rentraït par la porte de Bretagne, ou l'on remontait doucement le Jerzual, semant les charités accoutumées.

Les Dinanais virent désormais le marquis accomplir seul sa promenade et sa tâche habituelle, et ce fut le seul changement que produisit sur la population la disparition de la marquise. Mais dans cette existence commune, hermétiquement close et méticuleusement réglée du marquis, ce fut un deuil profond et un évènement qui laissa des traces immenses dans l'esprit du vieux gentilhomme.

Il se livra dès lors à l'éducation d'Hermine suivant ses rudes théories particulières ; faisant assurément tout l'effort qu'on peut attendre d'un bon cœur et d'un esprit honnête, mais l'élevant plus en Achille, suivant ainsi ses instincts personnels, qu'en fille du monde.

Il semblait aux yeux de M. de Kérallan qu'Hermine ne dût jamais avoir d'autre existence que celle qui lui était préparée dans les antiques demeures de ses parents.

Elle accompagnait son père dans les soirées quotidiennes de la noblesse dinannaise. Le marquis jouait au reversi, et la jeune fille causait des *faits divers* du jour avec quelques amies de son âge.

Rien ne lui révélait les splendeurs qui attendent les héritières de cent mille livres de rentes en des pays moins murés que la vieille province bretonne.

Hermine, accompagnée de la dame de compagnie de la feue marquise, allait chaque dimanche assister à la messe de Saint-Sauveur.

Cette vieille personne, Anglaise raide et méthodique, accomplissait ponctuellement ses devoirs auprès de l'enfant, l'initiait à sa propre langue, la reprenait pour le moindre manquement à la discipline ou aux bienséances.

Elle en faisait en un mot une jeune personne accomplie dans toutes les choses du *cant*. Mais elle n'empêchait pas, au contraire, que l'ennui ne se glissât au milieu de ces leçons automatiques où tout se traduisait pour ainsi dire en chiffres, même

les sentiments qui partant de A ne doivent jamais dépasser F.

On resta trois années après la mort de la marquise sans retourner aux Roches-Vertes. Le marquis ne pouvait plus se passer de la promenade habituelle au cimetière, visite à sa compagne de tant d'années. Il lui semblait que regagner sans elle ce vieux château solitaire, c'était la perdre de nouveau.

En attendant, il reportait, sans qu'il y parût autrement que par une flamme attendrie du regard, lorsqu'il la contemplait à la dérobée, toute son affection sur Hermine.

Certes, jamais l'enfant quelle que fût sa perspicacité première, n'eût deviné l'immense affection qui couvait au fond du cœur de ce grand vieillard à cheveux gris, dont le parler un peu rude ne se pliait que difficilement aux inflexions caressantes.

Et pourtant il la conduisait chaque jour lui-même à la promenade, l'excitant au jeux de son âge.

Un jour, le père et l'enfant s'arrêtèrent proche d'une boutique de saltimbanques, devant laquelle une mignonne créature de dix à onze ans dansait, en montrant dans le plus angélique sourire, ses petites dents blanches.

Il faisait froid, un de ces froids du mois de décembre qui bleuissent les joues et étreignent la gorge.

Hermine, enveloppée de fourrures, regardait la pauvre petite vêtue de son maillot de coton rose, qui dansait, les lèvres violettes, les yeux cernés, la figure pâlie, simulant la joie à s'y méprendre, si ce n'est que, quand la musique se taisait, son sourire factice s'arrêtait en même temps, laissant aussitôt place à une mine souffreteuse, à une toux profonde, à une attitude fatiguée.

— Père, dit soudain Hermine, vois donc la petite danseuse, ne croirait-on pas qu'elle est malade ? Et pourtant elle danse si bien ! Je ne danse pas, moi, quand je tousse, on me le défend aussitôt.

Le marquis ne répondit rien. L'enfant avait tiré de sa poche un drageoir d'écaille rempli de pâtes et de pastilles. Elle se haussait sur la pointe du pied et le tendait à l'enfant.

— Prends, lui dit-elle d'un air protecteur, prends et ne danse plus, mignonne, tu tousses trop.

L'enfant regarda un instant la petite fille si richement vêtue qui lui parlait ainsi, craignant évidemment d'être victime de quelque moquerie dont les gens grossiers ne sont point avares vis-à-vis des pauvres qui se dévouent pour les amuser.

Puis, reconnaissant un visage compatissant et gracieux, elle s'humanisa bien vite et prit la boîte qu'on lui tendait.

Aussitôt, l'homme qui était assis au contrôle des entrées de la baraque accourut. Il gronda l'enfant d'avoir accepté sans vergogne.

Cet homme, le père de la petite, qui se nommait Mariannic, s'exprimait en termes choisis qui frappèrent le marquis.

M. de Kérallan lui fit signe de venir à lui.

Pendant ce temps, Mariannic, un peu honteuse, causait de la plate-forme avec sa nouvelle amie et lui expliquait, dans son naïf langage, que l'on ne danse pas toujours pour son plaisir.

— Vous me semblez avoir plus d'instruction que n'en ont généralement vos compagnons de grandes routes, demanda le vieux gentilhomme.

L'homme sourit amèrement.

— Je suis au moins, répondit-il évasivement, le seul qui sache lire. J'ai fait mes études au petit séminaire de Saint-Brieuc.

— Vos études!...

— En partie, oui, monsieur, mais je ne me sentais pas de vocation pour la robe de prêtre. J'avais au fond du cœur un instinct d'indépendance trop grand pour vivre de cette vie calme et réglée jusque dans ses moindres actes.

En rentrant un jour au village, je fis route avec une sorte de bohémienne qui était admirablement belle et dont je devins amoureux. Je quittai le séminaire pour la suivre, je l'épousai; cette enfant, la petite Mariannic, est sa fille. Je me suis utilisé dans cette troupe suivant mes aptitudes et depuis la mort de ma femme je la subis sans me plaindre. Qui donc m'occuperait après une semblable vie pour toute recommandation?

— Vous êtes Breton cependant, et vous ne l'avez pas oublié.

— Non, certes, mais j'ai quitté le séminaire, et le nombre des Bretons est grand qui tient un tel acte pour une infamie.

Tout cela était dit avec une humilité et une simplicité frappantes.

Le marquis demeura quelques instants pensif. Il étudiait l'étrange physionomie de l'homme qu'il avait devant lui, et le merveilleux visage de la petite Mariannic.

L'enfant profitant de la représentation à l'intérieur de la baraque, était descendue au milieu des spectateurs et suivait Hermine sur la belle promenade ombragée qui encercle de verdure l'antique muraille de Dinan. Les deux petites filles paraissaient au mieux ensemble.

— Ce n'est pourtant pas une existence qui vous permette d'élever convenablement cette jeune fille, dit le vieux gentilhomme.

Une violente émotion contracta le visage da l'ex-séminariste.

— Hélas, dit-il, c'est là mon souci! Mais le moyen de rentrer dans la vie commune, quand on en est depuis longtemps sorti?

— Comment vous nommez-vous?

— Mon nom importe peu, monsieur, à l'humble condition dans laquelle je vis. Mais en raison de mon origine bretonne et des contes de veillée de ces pays

dont nous ne sortons guère, on me nomme le Korigan. J'improvise, comme autrefois dans les troupes de comédiens ambulants, des pièces de théâtre aussi naïves que possible et tout à la portée des esprits qui nous écoutent.

J'y introduis des fées et des korigans, petits génies des landes, de là mon nom, monsieur, je n'en veux point avoir d'autres. Je tâche même, depuis que ma fille aînée m'a quitté, d'oublier mon nom véritable.

— Vous avez donc d'autres enfants ?

— J'avais une fille, monsieur.

— Est-elle donc morte? N'attribuez ma curiosité qu'à l'intérêt que vous m'inspirez, je vais tenter de vous en offrir une preuve.

L'homme hésita un instant.

— Non, monsieur, dit-il enfin, elle n'est point morte, je l'aimerais mieux ainsi.

Pour notre malheur nous avons suivi notre troupe à Paris. Ma femme n'existant plus alors. Nous donnions des fêtes dans les villages voisins. Nous jouions alors une petite pièce où les quatre parties du monde avaient leur rôle.

Ma fille aînée jouait celui de l'Asie.

Elle avait alors dix-sept ans et elle était jolie comme les amours, sous sa parure de plumes et d'oripeaux. Je ne fus pas le seul à m'en apercevoir, paraît-il, car un beau soir en rentrant dans la baraque nous n'y retrouvâmes pas ma fille.

Elle était partie.

Je fis les derniers efforts pour la retrouver. Mais nous étions pauvres, et puis, les saltimbanques, ces choses-là ne sont-elles pas faites pour eux? Leurs filles appartiennent d'avance à la débauche publique.

On me rit au nez quand je la réclamai. Les plus compatissants m'accompagnèrent d'un « Pauvre diable ! ! ! » plus humiliant qu'un outrage. Il fallut

partir en laissant là mon enfant, ma perle, ma joie, et je suis demeuré seul avec Mariannic.

Voilà pourquoi je voudrais ne jamais me souvenir, même de mon humble nom si honnête, que cette malheureuse traîne dans la boue. Encore ai-je la perspective qu'après avoir élevé celle-ci, quelque cabotin ou quelque désœuvré de province ne me l'enlève pour en faire sa maîtresse. Comme l'autre, comme on fait pour toutes.

Il y a une fatalité, monsieur, sur les pauvres gens, qui s'ajoute quelquefois à leur indigence, et alors le malheur atteint des limites qu'on n'imagine point.

— Elles s'arrêtent cependant, ces limites, dit en souriant M. de Kérallan.

— Non, fit en secouant mélancoliquement la tête le malheureux nomade. La fatalité est une déesse impitoyable. Elle nous poursuit jusqu'à la mort.

Le langage choisi, l'air à la fois souffrant et résigné du malheureux achevèrent de séduire le marquis, tandis que les jolies histoires et le bon sourire de Mariannic gagnaient absolument Hermine.

— Ecoutez-moi, dit enfin le marquis en tendant au Korigan sa carte, vous viendrez ce soir à l'hôtel. Avec cette carte vous arriverez facilement jusqu'à moi. Démontrez-moi la vérité de ce que vous venez de me raconter, et je me charge de votre avenir et de celui de votre enfant.

Le marquis vit une telle expression de joie sur le visage de Korigan qu'il craignit de le voir tomber à ses pieds dans l'effusion de sa reconnaissance. Il s'éloigna en toute hâte, emmenant avec lui la petite Hermine, laquelle ne se lassait point d'envoyer à sa nouvelle amie toutes sortes de baisers.

Le Korigan et la fille furent exacts au rendez-vous, comme on le pense.

La petite Mariannic amena avec elle un agneau noir, son élève, qui accomplissait une quantité de charmants tours. Elle en fit présent à mademoiselle

de Kérallan, qui déclara ne vouloir jamais se séparer de sa nouvelle amie.

— Nous ne la verrons cependant que l'été lorsque nous irons aux Roches-Vertes répondit le marquis. Mariannic accompagnera son père, qui devient maître d'école au village de Kérallan.

## II

Deux mois plus tard, on se retrouva sur le bord des genêts verts, à quelque distance du cours sinueux de la Rance.

Le nouveau maître d'école habitait alors à l'extrémité du village, sur la lisière de la forêt d'Ille-et-Rance, une charmante maison champêtre sous d'énormes châtaigniers. Le pauvre homme, heureux de se réhabiliter, s'adonnait à la besogne avec un merveilleux courage.

Levé dès l'aube, il cultivait son gentil jardin, donnant à Mariannic ses leçons du matin, tirant parti avec une adresse qui s'appliquait à tout, de son petit domaine.

Comme Mariannic avait l'habitude de nommer son père du nom de Korigan, les enfants du village l'imitèrent aussitôt.

A quelque dizaine de lieues de Saint-Brieuc, l'ancien séminariste ne se souciait pas de reprendre son nom réel; il s'était donc contenté de ce surnom, qui lui donnait d'ailleurs comme un avant-goût de Croquemitaine vis-à-vis des tapageurs. Ceux-ci, en effet, n'étaient point éloignés de le croire proche parent des génies des forêts bretonnes, ne fût-ce qu'à cause de sa physionomie un peu étrange, de son allure cahotée et surtout de sa fille Mariannic.

Si douce qu'elle pût être, ses cheveux noirs crépus, ses grands yeux glauques, son sourire énigmatique, sa malice naturelle et surtout les tours extraordinaires qu'elle savait faire exécuter aux animaux en apparence les moins obéissants, tout contribuait à lui donner sur les vingt-cinq à trente enfants qui fréquentaient l'école, et dont beaucoup avaient son âge, une influence extraordinaire.

Au fond, on en avait peur, et les enfants finirent par faire partager à leurs parents cette sorte de crainte superstitieuse pour Mariannic d'abord et pour le père ensuite ; car le père d'une si particulière créature devait être pour le moins aussi sorcier qu'elle-même.

Au demeurant, leur réputation grandit.

Le Korigan avait fait d'assez bonnes études, et ses voyages lui avaient apporté leur contingent d'observations utiles, de recettes pratiques pour une foule d'accidents.

Il était rebouteux habile, officier de santé passable.

Il prédisait aisément en homme qui fut souvent l'amant de la belle étoile, le temps qu'il devait faire et n'avait point son pareil à deux lieues à la ronde pour guérir les moutons atteints de la clavelée.

Il ne croyait point aux *sorts* et n'hésitait pas à se promener la nuit, le long de la rivière, sous les saulaies, à l'heure même où la lune montre ses cornes. Il ne craignait ni les lavandières ni les méchants esprits de la nuit.

Il tendait ses cordeaux à leur barbe, et souvent étaient-ils, à l'aube, chargés de poissons.

Vous m'avouerez qu'il faut être quelque peu d'accord avec ce monde lunatique et supernaturel pour oser se livrer à de telles fantaisies audacieuses.

Aussi, lorsque les enfants se sauvaient le soir, en passant devant la petite maison dérerte du père Korigan, les vieux hochaient la tête et se hâtaient

aussi, non par peur de maléfices, leur superstition n'allait pas à l'encontre du maître d'école à de tels excès, mais parce que le bruit courait que l'enfant étrange du bonhomme participait un peu de la nature des êtres invisibles et redoutés qui gardent les mystères des prés et des bois.

En effet, à mesure que Mariannic grandit, elle prit chaque jour davantage le type *tsigane* auquel appartenait sa mère, et ses goûts un peu sauvages ne démentaient point son origine.

Elle ne faisait rien comme tout le monde, demeurant souvent comtemplative durant plusieurs heures, aimant le ciel, patrie mystérieuse de ces âmes errantes, étudiant d'instinct la marche des astres. Ou bien, utilisant une activité et une adresse miraculeuses, elle se souvenait du seul métier qu'on lui avait montré durant son enfance.

Elle confectionnait avec des brins de bouleau rouge et de l'osier à demi séché des paniers et des corbeilles que l'on vendait très-cher aux colporteurs de Saint-Malo.

Cependant on les aimait, en s'en défiant un peu, dans le village de Kerallan et dans ceux de Montfort et de Sainte-Croix, qui sont des bourgs de pêcheurs descendant la falaise jusqu'à la mer, ou plutôt l'escaladant de leurs vieilles maisons déjetées, faites de vieilles coques de navires et recouvertes d'une carapace d'ardoises que moisit l'écume de la mer.

Ces deux êtres étaient serviables à l'excès, et s'occupaient des gars.

Mariannic menait les rondes et chantait le dimanche, sous les châtaigniers de la place, de jolies chansons.

Jamais l'un et l'autre ne manquaient aux offices, et le recteur avait un jour répondu à un pêcheur qui craignait les sortilèges de Korigan :

— Tu es un grand niais, Kardec, va chercher tes filets et embarque-toi sans peur, mon pauvre gars.

Le maître d'école est un bon chrétien, auquel tu devrais bien ressembler. Tu ne le griserais pas comme tu le fis dimanche dernier.

Lorsque mademoiselle de Kérallan quittait au printemps avec le marquis le sévère hôtel Louis XIII, qu'on habitait à Dinan dès l'automne, c'était une fête pour l'enfant, qui devint bientôt jeune fille, de retrouver *sa trouvaille*, la païenne, comme disait le marquis.

Mariannic gardait en effet de ses habitudes d'enfance une foule de pratiques bizarres, comme de jeter deux pierres en croix dans un ruisseau avant de se risquer à le traverser à gué, comme de dessiner la tête d'un bélier sur la partie des arbres qui se tourne vers le levant, etc., etc.

En somme, l'esprit vif et la grâce charmeresse de Mariannic avaient gagné tout le château, et chacun aimait la fille du maître d'école.

Le Korigan semblait chaque jour une plus excellente acquisition.

Hermine et Marianne ne se quittèrent point, jusqu'au jour où l'une et l'autre eurent quinze ans.

C'était de ces amitiés d'anges comme en ont les jeunes filles entre elles, où le plus petit chagrin sert de prétexte, comme la plus mince joie, à des confidences pleines de larmes ou d'enthousiasme, de plaintes ou de battements de mains, — nous allions dire de battements d'ailes, — grandes confidences qui ne disent rien, grands soucis qui n'ont point de racines et se terminent le plus souvent par quelque éclat de rire inattendu, né, comme la peine, d'une illusion, de moins encore.

Et puis, à vrai dire, elles n'étaient pas seules.

A cet âge crépusculaire où le cœur commence à se révéler sans se comprendre encore, à cette heure où je ne sais quel étrange besoin d'affection envahit les jeunes filles, il y avait auprès d'elle un jeune homme de dix-huit à vingt ans à peine, voisin de campagne

de M. de Kérouallan, et fils de la marquise de Sainte-Croix, dont on aperçoit à l'automme le château blanc à travers les futaies rousses.

Gontran de Montfort-Sainte-Croix, élevé par une mère soigneuse qui voulut le faire à son image, n'avait jamais quitté le pays.

Dans cette atmosphère tranquille, il avait grandi, conservant une jeunesse de sentiment qu'ou ne retrouve plus lorsqu'on a mis le pied dans la haute éducation de nos villes.

Point de compagnons, l'étude pour distraction, et, à ce régime, on ne s'étonnera pas de la gravité précoce du caractère de Gontran, pas plus que de la fraîcheur naïve de son âme.

Il s'était constitué le gardien des deux amies dans leurs promenades, et tous trois s'en allaient à l'aventure le long de la grève ou dans la forêt, courant, jouant, chantant tout le long du chemin, comme des enfants qu'ils étaient, mais s'arrêtant parfois et marchant les bras entrelacés, parlant à demi-voix, l'œil ému, le cœur agité, la joue un peu pâle.

Hermine y mettait déjà un brin de cette coquetterie qui naît en même temps que la femme. Bien que la pure innocence fût au fond de toutes ses pensées, la fillette s'apercevait déjà que sa grâce encore mièvre, ses cheveux blonds flottant en masses opulentes sur ses épaules à peine dessinées, attiraient et retenaient les regards du jeune Breton.

Elle commençait à sentir son influence, et moitié enfant, moitié femme, en abusait déjà.

Elle le rebutait parfois et l'accueillait avec une mine sévère, puis l'instant d'après, passait sans transition (les transitions, n'est-ce pas la science?) à de folles gaietés, à un abandon charmant lorsqu'elle l'avait vu sombre et chagriné.

Mariannic assistait à ces promenades, apportant son contingent de gaieté, fort peu troublée encore de ce qui commençait à émouvoir ses amis.

Cela dura deux années, pendant quatre mois de belle saison.

Il n'était pas rare de rencontrer ce trio au pied de quelque grand châtaignier, dans l'ombre d'une haie de sureaux, déjeunant d'une galette de blé noir et d'un bol de lait écumeux que Mariannic allait quérir à la ferme voisine.

Cette absence de la Korigane était le moment des petites confidences. On se disait tout bas des choses qui n'étaient rien moins que secrètes, mais qui prenaient en ce demi-mystère une singulière saveur.

— Monsieur Gontran, dit un jour Mariannic, c'est comme un amoureux que vous auriez comme ça, voyez-vous, mademoiselle Hermine, et nous nous en irions aux champs, comme nous faisons ; une supposition... vous seriez le mari de la femme, et...

— Et toi, dit en riant aux éclats, Hermine, quel serait ton rôle ?

— Oh! moi! ! un bon génie, un diablotin noir attaché à votre service.

— Qu'en pensez-vous, Gontran ? Voulez-vous être mon mari ?

— Est-ce sérieusement que vous me demandez cela, ma petite Hermine ? dit le jeune homme en s'arrêtant brusquement et contemplant la mignonne créature avec des yeux lumineux et doux où l'on sentait déjà comme une affection passionnée.

— Très-sérieusement, mais c'est pour rire bien entendu.

— Si c'est pour rire, Hermine, je n'ai rien à répondre.

— Mais puisque je vous prie de répondre, Gontran ?

— Non, Hermine, sérieusement ou pas du tout.

— Ça serait gentil, Gontran, si nous étions ainsi mari et femme. Mais vous êtes si grand, si grave, vous ne riez pas, vous. Regardez Mariannic qui rit

jusqu'aux oreilles. A la bonne heure ! ! Vous me feriez peur.

Ces promenades, ces discours, ces jeux que la marquise de Sainte-Croix, ne voyant dans cette jeune fille de treize à quatorze ans qu'une enfant, autorisait, tantôt en les suivant à distance, ou en les abandonnant à la garde de quelque paysan qu'on perdait exprès dans les bois, tout avait contribué à developper dans le cœur de Gontran une sorte de passion primesautière dont ce récit est l'histoire.

Hermine de Kérallan éprouvait de son côté une vive affection pour cet ami si patient, si doux, si empressé. Mais il n'y avait là que des impressions nouvelles et la curiosité qui s'y rattache.

Aussi n'y eut-il guère de différence entre la douleur qu'elle éprouva de quitter Mariannic et le chagrin de laisser Gontran de Montfort, car ce mauvais jour arriva.

L'insouciance et la vie fugitive à travers les bois, lorsqu'on échappait à l'institutrice, l'école buissonnière le long de la Rance ou sur les belles grèves brunes de l'Océan, tout cela dut être abandonné.

Le marquis avait décidé que sa fille irait en pension au Sacré-Cœur de Rennes; il fallut partir, se séparer pour de longues années, car c'était là un couvent cloîtré du bon vieux temps : on n'en sortait que les études finies. Aussi les jeunes filles nobles y entraient-elles un peu tard et ne le quittaient le plus souvent que pour entrer dans le monde.

Hermine pleura beaucoup. Les Roches-Vertes étaient son séjour de prédilection ; fille libre, librement élevée sur le bord des vastes landes où fleurit le genêt d'or, elle aimait l'espace, l'air, les arbres géants des antiques forêts gaéliques. Son imagination ardente l'entraînait déjà loin du monde réel qu'elle soupçonnait, qu'elle dépassait sans l'avoir connu.

En dehors de Gontran, c'était dans cette imagina-

tion, dans ce besoin de rêver qu'il fallait chercher la source de cette amitié qui l'unissait à la fille du Korigan, dont l'esprit ne prenant jamais de repos, courait éternellement les grandes routes de la fantaisie.

Les adieux furent tendres et tristes.

— Hélas! nous ne pourrons pas nous écrire, disait Hermine : au couvent on décachète et on lit, paraît-il, toutes les lettres. Ce ne seraient plus nos causeries secrètes, ces folies que nous contions dans les bois...

Gontran se sauva pour ne pas pleurer. Mariannic ne répondait point,. étant, en général, peu diseuse, mais grande écouteuse. Elle se contentait de regarder avec ses grands yeux désolés sa charmante protectrice.

— Jurez, dit Mariannic, que vous n'oublierez jamais votre petite Korigane, jurez-le.

— Je jure de t'aimer toujours de même.

Quant à Gontran, il vint le soir aux Roches-Vertes avec sa mère.

— Nous allons nous séparer, Hermine, dit-il à la jeune fille lorsqu'après le dîner du château ils purent s'enfoncer dans les sombres allées du parc. Voulez-vous porter cette petite bague d'argent en mémoire de moi?

— Je vous le promets, mon bon Gontran, répondit Hermine attendrie et les yeux remplis de larmes.

— Hermine?

— Gontran!

— *Sérieusement*, aujourd'hui, voulez-vous que je vous parle?

— A quoi bon? J'aurai beaucoup de chagrins de votre absence. Gontran, dit-elle en passant la petite bague d'argent à son doigt. Adieu, Gontran, pensez à moi.

Elle le laissa seul, plongé dans une véritable douleur.

Lui aussi quittait ces landes pour longtemps, il

entrait à l'Ecole polytechnique. La vie réelle commençait pour tous deux.

C'est ainsi que la jeune fille s'en fut au grand couvent de Rennes.

Mais les images de ses grands bois, où le vent de mer secoue la voix de ses vagues mugissantes hantaient toujours ses oreilles. Elle écoutait, souvent pensive et comme absorbée, ces tout puissants souvenirs de la nature au milieu de laquelle elle avait grandi.

Son âme était pereille à ces beaux coquillages de nacre auxquels il suffit d'appliquer l'oreille pour entendre le fracas de l'Océan dont ils viennent et dont ils semblent avoir avoir emprisonné l'écho.

Et puis les contes moitié gaëls, moitié tsiganes que Mariannic, avec sa conviction enfantine, la passion dans les yeux, la foi sur le visage lui mimait plutôt qu'elle ne les lui contait, tout cela lui revenait à l'esprit et la folle du logis se donnait carrière. — Aussi la religieuse supérieure écrivait-elle au marquis, à la fin de la première année.

« Vous nous avez amené une fille dont vous ne nous avez fourni que le corps. C'est vous dire que, malgré notre surveillance, notre étude de chaque jour, elle nous échappe. Cette âme, qui nous manque et sur laquelle vous nous avez chargées d'agir, elle est restée chez vous, aux champs des Roches Vertes.

« Hermine est une *indépendante*. Cette enfant est déjà suffisamment puissante pour s'absorber en elle-même. M. l'aumônier prétend que cela ne peut manquer d'amener une prédisposition aux passions vives en toutes choses, lorsque l'âge aura mûri notre chère petite. Si nous ne réussissons pas autant que nous le voudrions, il en faut chercher la cause dans cette disposition morale.

« Peut-être l'habitude et cette concentration de la pensée useront-elles cette exubérante imagination. C'est à cela que nos efforts tendront, monsieur le

marquis. En tous les cas, il serait plus nécessaire pour l'enfant que pour tout autre de ne se retremper jamais dans cette vie romantique et libre que l'absence d'une mère laisse sans direction, et nous vous prions de nous la laisser *absolument* jusqu'au terme fixé par vous. »

## III

Durant ce temps, Mariannic achevait de grandir. Elle conduisait, pour tromper son ennui et sa solitude, le troupeau de chèvres blanches à travers la lande et le long des bois et des *levées* qui coupent à chaque borne de champ la monotonie des campagnes.

— Gare le sarrasin, la chevrette ! ! criait la mignonne lorsque la plus gourmande de sa troupe barbue allongeait sa tête de fouine à travers les fleurs roses du blé noir. Gare au loup ! Puis, avec une étrange modulation tyrolienne :

— Gare au loup... garou... ou ! ! !

Et l'on s'arrêtait pour ramasser les faînes perdues dans la mousse des sentiers, sous les grands hêtres bleuâtres, et les chèvres arrivaient graves et mangeaient en bêlant dans le tablier de la Korigane.

Un peu plus loin, c'étaient les grands espaces de genêts qu'une pluie d'or et de rayons semble avoir couverts d'une trame vermeille.

Le soleil tombe d'aplomb sur ces millions de fleurs safranées, il se dégage de la terre chaude comme des bouffées d'âpres parfums, les mouches à miel bourdonnent dans l'air brûlant. Les pauvres bêtes fatiguées se couchent dans les buissons et sur le bord de la forêt.

La vue se perdait au loin sur le vaste horizon que nous avons décrit plus haut. Le ciel implacable pesait de tout son poids sur la terre. Une étouaffnte torpeur semblait s'emparer de tous les êtres créés.

Personne n'apparaissait dans la limite du regard. Les paysans accablés par la canicule dormaient sous les pommiers. Les voiles rouges pendaient aux mâts sur le coin de l'Océan qu'on apercevait dans un V de la falaise blanche.

Mariannic rêvait.

Elle songeait qu'elle allait atteindre seize ans et que des sensations et des pensées d'une douceur infinie commençaient à s'éveiller en elle.

Ces extases intimes, la fille de la gipsy ne les connaissait pas encore, et le charme inexprimable qui s'imposait à elle ne lui laissait plus de repos.

C'était une créature pétrie de la plus fine argile humaine que Mariannic à seize ans. Elle n'avait ni la taille de déesse, ni les yeux bleus, ni le front dominateur d'Hermine, ni surtout sa royale couronne de cheveux blonds. Mais son regard noir était d'une profondeur et d'une limpidité admirable. Mais dans cet œil tantôt resplendissant de l'éclat d'une flamme intime, tantôt noyé des mélancolies d'un cœur détendu, se cachait un charme étrange qu'on ne rencontre presque jamais dans les filles des champs. On sentait l'âme vibrante au fond de ces yeux-là.

Et son sourire!

Ce n'était pas pour rien qu'on la disait sorcière, ce sourire était fait pour damner tous les gars de la côte, fins ou bêtes, sans distinction, de la pointe du Conquet au Mont-Saint-Michel.

Mais Dieu, qui met souvent le remède à côté du danger, avait effarouché les pieux et crédules Bretons et leur avait laissé croire simplement que cette rare merveille était un *peu païenne* à l'occasion. Aussi n'eut-elle point d'amoureux, bien que Mariannic ne manquât point à la danse et se plût à marquer la me-

sure avec des castagnettes, dernier souvenir de sa vie d'aventures.

Nul ne la faisait danser. On lui parlait avec un respect mêlé de superstition, et l'on se signait à son approche sans en avoir l'air.

Et puis chacun à six lieues à la ronde portait à la famille de Kérallan un profond respect. Personne n'ignorait que Mademoiselle aimait Mariannic et cet honneur que lui faisait Hermine la mettait du même coup hors de pair et empêchait les épouseurs les plus hardis de s'approcher de la favorite.

— Elle sera bien rentée, ma fine, revienne notre mignonne ; ce ne sera pas pour un gars d'ici.

N'empêche cependant que chacun de ces gars robustes voyait bien en elle la plus délicieuse fille du canton, mais sa race si singulièrement supérieure suffisait à la classer.

Donc elle s'était assise, réfléchissant à son sort et consultant les lignes de sa main.

— Voilà bien, dit-elle, la ligne de vie et le mont de la Lune, négoce et fortune lorsque Jupiter ne vient pas, l'orgueilleux, s'opposer au bonheur. Mais d'où viennent toutes ces raies qui sont, dit la science, de l'Empire de Misère?

Elle s'arrêta un instant absorbée par quelque pensée riante.

— Le reverrai-je?

Il y aura bien des traverses, ajouta-t-elle. Et puis quand je fais les cartes pourquoi donc Hermine est-elle mêlée à tout cela?

Hermine!! Pourquoi s'inquiéter, Hermine n'est-elle pas mêlée à toute ma vie? Quelle extraordinaire destinée!!

Ah! certes, sur le visage souriant et rose de Mariannic, à cette heure caniculaire, lorsque la violente lumière du ciel, passant à travers l'éventail des feuilles de châtaignier, l'enveloppait de rayons verts, il n'y avait point de trace de lassitude ou de sommeil.

Elle était éveillée, la mignonne, et se sachant bien seule au milieu de son troupeau fatigué de chaleur, elle se souvenait.

De quoi se souvenait-elle, cette charmeresse indifférente qui ne s'était même point aperçue de l'attrait mitigé d'effroi qu'elle inspirait ?

Elle songeait qu'un soir en revenant par la lande de Landivic vers le clos de feu Pommerelle, chantant sa chanson du garou pour faire sauver les *mal pensants*, elle s'était rencontrée dans l'ombre indécise avec un beau jeune homme.

Quel âge avait-il, ce beau jeune homme ? A la vérité, la pauvrette n'en pouvait rien dire.

On n'y voyait point assez pour distinguer le monde, mais dans le demi-clair, elle s'était aperçue que c'était un gars de haute taille, — mieux vêtu que ne le sont les gens de ce pays, — il portait un fusil et une gibecière pleine de lapins.

Ils se croisèrent donc à l'endroit du Calvaire de Pommerelle, et, en s'arrêtant pour fléchir le genou, elle jeta un coup d'œil en arrière pour voir un peu quel *nouvel homme* c'était là.

Le nouvel homme s'était arrêté tout au travers de la route et la contemplait comme une madone.

Il est vrai qu'en revanche cet indiscret avait pu voir la korigane qui venait à lui dans les rayons du crépuscule.

Mariannic rougit beaucoup, puis elle trembla lorsque le chasseur se retourna et vint auprès d'elle.

La levée de Pommerelle est haute auprès du Calvaire. On ne pouvait rien voir de ce qui se passait là.

Le chasseur profita de ce que la pauvrette se hâtait par peur et baissait les yeux, honteuse de son mouvement de curiosité, il lui passa doucement le bras autour de la taille et lui dit d'une voix caressante :

— Voulez-vous me permettre de faire route en votre compagnie, ma belle fillette, jusqu'à Sainte-Croix.

Mariannic rouge et offensée, se dégagea vivement.

— Laissez-moi, monsieur, je ne vais pas à Sainte-Croix, dit-elle, et je n'aime pas les cajoleux.

— Fi ! la farouche ! ! ! répondit le jeune homme ; puis, il reprit en chantant d'une voix de baryton charmante et délicieusement timbrée cette strophe d'une romance des Porcherons :

Si douce et si cruelle
Comment vous désarmer,
Ou bien soyez moins belle,
Ou bien sachez aimer !

Mariannic l'écouta avec un ravissement qu'elle ne chercha point à dissimuler, mais se hâtant toujours.

On allait arriver à l'extrémité du clos de Pommerelle et de la haute levée qui l'entourait, on se retrouverait sur le chemin qui se bifurque un peu au-delà, se dirigeant vers Kérallan d'une part, vers Sainte-Croix de l'autre.

Le chasseur, qui s'aperçut aisément de l'intérêt que prenait Mariannic à sa chanson, lui dit en s'arrêtant de nouveau :

— Moi, mignonne, je vais à Sainte-Croix, mais rien ne m'empêche de vous reconduire jusqu'à Kérallan. La nuit est venue, et ne fût-ce qu'à cause des loups-garous que vous évoquiez tout à l'heure dans votre chanson sonore, vous ne pouvez vous en aller ainsi sans un protecteur et... un ami,

Qui saura vous défendre
S'il vous faut réclamer,
Un bras pour vous défendre,
Un cœur pour vous aimer.

— Il n'y a point de méchants dans notre pays, monsieur, répondit après un silence la petite Mariannic, qui n'avait pu se tenir de rester immobile à l'écouter encore. Voici mon chemin et le vôtre; votre servante, monsieur.

— Mais les loups-garous, les korigans.

— Je suis une korigane, monsieur, ne le voyez-vous pas? dit-elle, avec une coquetterie soudaine et tout ingénue.

En ce moment un rayon de lune venait de percer le rideau de nuages et Mariannic, levant la tête, dirigea vers son interlocuteur son visage en pleine lumière, ce visage d'une si étrange originalité, d'une beauté tout à fait orientale.

— Caramba ! s'écria le jeune homme avec un vif mouvement de surprise, je ne vous savais pas si jolie. Comment vous nommez-vous, mignonne?

Mariannic rabattit vivement sur ses traits le chapeau de paille qui pendait sur son épaule.

— Je vous l'ai dit, monsieur, je suis une korigane, — fit-elle.

— Laissez donc cette plaisanterie, répondit le chasseur avec une nuance d'impérieuse impatience, vous êtes royalement belle, et je ne vous ai jamais vue en ce pays.

— Voici pourtant, monsieur, quatre ans bientôt que j'y habite.

— C'est merveilleux ! — Que fait votre père ?

— Il est maître d'école à Kérallan.

— J'y suis! le *rebouteux!*

— Oui, monsieur, c'est cela.

— Mais vous êtes mademoiselle Mariannic ?

— Vous savez mon nom? interrogea-t-elle rougissante.

— Mariannic, écoutez-moi. Vous n'êtes pas faite pour les rustres qui vous entourent. Vous ne sauriez être la femme d'un paysan. Vous avez fait, ma parole d'honneur, une grande impression sur mon cœur, et je ne suis pas loin de me sentir tout à fait amoureux de vous.

Mariannic attacha, pour la seconde fois, ses grands yeux sur lui.

L'homme qui lui parlait ainsi était, bien qu'on

ne s'en aperçût pas dans la pénombre, un homme de trente à trente-cinq ans, d'une haute taille et de formes élégantes. L'œil d'un bleu un peu dur tenait, pour la fixité et l'éclat, du regard perçant des oiseaux de proie. Une barbe blonde et soyeuse encadrait cette physionomie aristocratique et expressive, dont les traits et le sourire disaient la pensée avant que le langage ait eu le temps de la formuler.

Ce regard empreint d'une sorte de désir magnétique pesa sur la jeune fille, qu'il commença de gêner horriblement.

Il s'en aperçut, détourna les yeux, et la sentant plus à l'aise, commença de lui parler d'amour dans un discours aisé et passionné tout à la fois.

Mariannic écoutait ce langage inconnu, sans l'interrompre, comme on écoute, sans en comprendre autre chose que les sons, une langue harmonieuse et inconnue.

Bien des choses dans ces phrases de miel répondaient aux instincts secrets de son cœur et le poison, en tombant là, avait rencontré la meilleure terre pour y germer, pour y fleurir.

Mariannic, comme toutes les filles de ces races dispersées qui nous viennent du Levant mystérieux, avait dans l'âme la fierté et le dédain de ces aristocraties errantes.

Elle se sentait supérieure à ceux au milieu desquels elle vivait, et ne s'étonnait aucunement de leur superstitieux respect. C'était là une chose due.

Aussi la langue dorée de cet inconnu trouva-t-elle le chemin tout grand ouvert qui menait à sa pensée intime.

Voilà pourquoi, lorsque le chasseur, après l'avoir amenée jusqu'au bord de la forêt, à quelques pas de la maison du Korigan, se contenta, avec un respect affecté, de prendre ses petites mains brunes, aux doigts effilés, de les serrer contre lui-même et lui dit au revoir, il était loin de soupçonner l'incendie développé

dans l'âme de Mariannic, incendie que cette âme concentrée garda sans peine, entretint avec le soin des vestales, car elle trouvait dans ces flammes une volupté puissante et inconnue.

Voilà comment Mariannic, par le soleil torréfiant d'août, sous les châtaigniers de la forêt d'Ille-et-Rance, à proximité des bois de Sainte-Croix, rêvait à son bonheur mystérieux. Elle avait cru, la pauvrette, à cet amour, pour une fille zingare, né dans une soirée d'été, d'une rencontre solitaire.

Comment en aurait-elle douté? Il lui semblait qu'elle aimait elle aussi ce bel inconnu, le chasseur qui se présentait ainsi à l'heure où les génies quittent leur retraite, où les fées dansent dans les clairières, si étonnamment pareil au chasseur des ballades que lui contait dans son enfance sa mère bohémienne.

Elle l'avait à peine entrevu, pourtant ; les filles n'ont point l'audace des hommes, mais il savait qu'elle était belle : ne le lui avait-il pas dit?

Qui donc était-il, cet élégant chasseur qui portait son léger fusil damasquiné comme les beaux seigneurs de ses contes portaient leur épieu.

Elle eût voulu le revoir, lui parler encore. Il y avait déjà huit jours que ces graves événements s'étaient accomplis, et il n'était point revenu.

Il avait cependant dit qu'il reviendrait!

Et déjà sur ce beau rêve de vierge en première émotion, tombait une larme ainsi qu'il arrive dans toutes les émotions où le diable guette nos sourires.

Soudain un léger bruit se fit entendre dans le fourré voisin.

La Korigane crut à la présence de quelque chevreuil effarouché par son voisinage. Elle entra résolûment, pour le voir courir, sous la voûte des arbres. A peine y fut elle qu'elle demeura muette et toute saisie, et si pâle qu'il sembla que le sang cessait de courir sous sa peau brune et presque dorée.

C'est que le chasseur du clos Pommerelle était là debout devant elle, les mains jointes et comme en contemplation.

Que de fois, durant cette longue semaine, elle avait mené ses chèvres aux champs, en prenant ce chemin des écoliers qui passait au pied du vieux Calvaire!

Qu'espérait-elle y rencontrer? Doit-on dire espérer ou craindre? L'âme des jeunes filles innocentes est un monde délicat et caché qu'on ne peut ouvrir avec la clef de notre lourde logique.

Elle resta donc interdite et stupide, n'osant ni fuir, ni s'avancer au-devant du jeune homme ; mais elle tremblait au fond qu'il ne s'en allât sans lui parler.

— Voici huit jours que j'attends cette heure, mignonne ! lui dit-il avec cette voix qui avait le don de remuer le cœur de Mariannic.

Et sans attendre de réponse, il s'assit sous un hêtre énorme et lui fit un signe pressant de l'y venir rejoindre.

Il eût fallut que ce savant en amour fût un naïf incomparable pour qu'il n'eût pas remarqué l'émotion extraordinaire dont Mariannic s'était vue prise en sa présence inopinée. Il ne pouvait se tromper sur les motifs de ce trouble charmant de la jeune fille.

La plaie se laissait voir à nu dans la première surprise.

— Non, monsieur, essaya de dire la pauvrette, qui pressentait cependant, dans ce bois perdu, à cette heure de sieste universelle, un danger pour elle en un pareil tête-à-tête. Il faut que je veille à mes chèvres : les bêtes sont trop près du blé noir, et nous ne sommes pas assez riches pour payer les dégâts.

— Tes chèvres dorment, mignonne, et moi seul, à cette heure et, par ce pesant soleil, je suis debout aux alentours, pensant à toi pour t'adorer, car je t'aime, Mariannic, à en perdre la raison.

Elle leva sur lui ses yeux où le plaisir se lisait. Elle avait retrouvé ses couleurs.

— Vous avez vraiment retenu mon nom, fit-elle.

— J'ai bien souvent rôdé autour de ta maison pour t'apercevoir.

Il s'aperçut que ce tutoiement gênait Mariannic, et reprit avec une humilité feinte :

— Et je ne vous ai pas vue, ma toute belle. Aujourd'hui, cependant, je vous ai suivie, et je puis vous parler en toute assurance sans vous compromettre aux yeux des villageois, — ni moi non plus, ajouta-t-il intérieurement.

— Qui donc êtes-vous, monsieur, demanda Mariannic. Un garde-chasse de M. le marquis de Montfort, sans doute ?

— Un garde-chasse ? Oui, pourquoi non?

— C'est que vous avez un langage si différent des paysans que...

—C'est que je suis allé longtemps en pension, mignonne. Ne voulez-vous pas vous asseoir près de moi ?

L'enfant regarda autour d'elle, et, après une nouvelle hésitation, s'assit loin du *garde-chasse* et en face de lui.

— Faites-moi voir votre main, monsieur, dit-elle après un silence.

— Ma main ! pourquoi faire, en vérité ? En voici bien d'une autre.

— Si vous voulez m'être agréable...

— Une diseuse de bonne aventure! Pardieu, c'est plus drôle encore que je ne l'aurais supposé. Quel lutin diabolique égaré dans ce saint pays ai-je donc trouvé là ? Si je lui faisais raconter son histoire, cela doit être de la magie blanche, en vérité !

La pauvrette, sur la prière du chasseur, lui conta ce que nos lecteurs savent. Elle mit dans son récit cette passion, cette émotion qui avaient gagné le cœur d'Hermine. Ils conquirent tout à fait celui du jeune homme.

— C'est qu'elle est exquise, tout bonnement, il n'y a pas d'autre mot, cette petite zingara, et c'est l fille du maître d'école du village. Je ne m'ennuiera pas autant près de ma mère que je l'avais tout d'a bord supposé. C'est une éducation. — Je suis sû qu'elle est plus jolie encore qu'Asie, la prima donn des Fantaisies-Parisiennes.

Allons, c'est dit, je la formerai et je la ramènera toute crue, comme dit Cardaillan, sur le boulevard où tout le monde la regardera, la pèsera, la voudr surtout.

— A qui la petite bohême? Mille louis que je l souffle au marquis.

La souffler ! ! ! Le plus souvent ! Cette petite-là mes biens bons, m'adorera dans dix minutes et m préférera malgré vos enchères, à tout le champ.

Oui, mais il faut ici de la prudence, car ma mèr ne plaisante pas, ma vieille tante à héritage de Commereuil encore moins, et il n'y a pas jusqu'à mo voisin, le chouan chouannant de Kérallan, qui n se trouve en droit, le cas échéant, de m'adresser de reproches.

Cette petite est divine, en vérité! Ne m'a-t-elle pa déjà trouvé le rôle qui convient le mieux en tout cette affaire?

— Je vous ai demandé votre main, monsieur. Au fait... monsieur... Comment vous nommer ?

— Monsieur Pierre.

— Monsieur Pierre.

— C'est cela, voici ma main.

— La ligne de vie est brisée, dit la jeune fille après avoir examiné quelques instants cette main, dont elle ne remarqua ni la bague armoriée, ni l finesse aristocratique. Vous mourrez jeune, monsieur Pierre.

— Je mourrai jeune, charmante fille? C'est un raison de plus pour que je vive de mon mieux. E pour commencer, prenons les biens qui s'offrent à moi.

Il prit les mains qui tenaient la sienne, et profita de la circonstance pour déposer un baiser de feu sur les bras hâlés, mais charmants, de Mariannic.

Elle se recula vivement.

— Laissez mes bras, dit-elle en colère, ce n'est point un jeu. Je voudrais voir encore votre destinée, savoir si vous dites vrai.

— Laissez donc, mignonne, votre science est un grand mensonge. Ce n'est pas dans ma main qu'il faut lire le bonheur, mais dans mes yeux ; je le récolterai sur vos lèvres. Vous plairai-je, ma mignonne ?

Elle le regarda ingénument.

— Je ne dis point non, répondit-elle. Si vous voulez être mon mari, mon père ne s'y refusera peut-être pas. Cependant il dit que je suis jeune encore. Monsieur Pierre, où donc habitez-vous ?

— J'ai une jolie maison dans les bois.

— Oh ! tant mieux, fit-elle en battant des mains, j'ai deux corbeaux apprivoisés qui se percheront dans les arbres et viendront manger dans ma main. Vous viendrez, n'est-il pas vrai, voir mon père ?

— Oui, certes, dès demain. Etes-vous rassurée désormais ? et consentirez-vous à venir causer de plus près ?

— Chanterez-vous encore, monsieur Pierre ? J'aime votre voix.

— Je chante toute sorte de mélodies simples et d'ariettes d'opéra.

Mariannic l'écoutait avec une admiration croissante.

Le marquis de Montfort Sainte-Croix, plus communément appelé de Sainte-Croix, pour le distinguer de son frère le comte de Montfort, de quelques ans moins âgé, était un des meilleurs élèves de Duprez ; c'était presque un artiste, et mieux certainement qu'un amateur.

Les heures se passèrent ainsi en causeries que nul ne vint déranger.

Le faux garde-chasse promit d'aller promptement trouver le maître d'école, assura qu'il reviendrait le lendemain.

Ce manége dura tout un grand mois, la farouche enfant aimait le marquis. Elle l'aimait avec toute la fièvre de sa nature passionnée. Elle ne comprenait point qu'il ne vînt pas à la maisonnette de Kérallan. C'était chaque jour nouveau prétexte. Nouvelles instances aussi de la part du marquis pour qu'on se montrât moins cruelle. Mariannic pleurait.

— Vous savez bien que ma sœur s'est perdue et qu'elle s'en est allée on ne sait où, avec un homme, à ce que dit mon père qui la pleure tous les jours. Je veux rester sage, monsieur Pierre. Marions-nous, s'il vous plaît et si vous êtes sincère. Que dirait mademoiselle Hermine!!! Laissez-moi, monsieur Pierre, ne m'embrassez point ainsi, ou j'appelle!

Et la pauvrette s'échappait des bras du marquis avec une résolution dont l'énergie fatiguait et irritait à la fois l'impatient jeune homme.

— Et pourtant, murmurait-il, elle m'aime, je n'en saurais douter. Où diable les scrupules vont-ils se nicher?

Les jours caniculaires se prolongèrent cette année-là plus que de coutume. Leurs entrevues furent fréquentes. Enfin, la patience d'Hectore de Sainte-Croix fut la moins forte.

Un jour il trouva Mariannic dormant sous les saules, et rêvant sans doute de cet amour qui occupait toute sa pensée. La nature engourdie fut sa complice.

La pauvrette succomba avant même de s'être rendu compte de sa situation et de sa faute. La veille, le traître avait mêlé à la boisson qu'emportait l'enfant dans une gourde d'osier je ne sais quel breuvage enivrant, plein de rêves malsains et de lourdes somnolences.

A peine si Mariannic à son réveil, en face du visage

triomphant de son séducteur et de son propre désordre, eut une vision de ce crime.

Elle poussa un cri et s'évanouit.

Lorsqu'elle revint à elle, elle pleura de grosses larmes, puis elle pardonna comme font les femmes aimantes. Mais ce fut pour supplier chaque jour le garde-chasse de réaliser l'union promise.

Cependant on commençait à gloser dans le village. Des bûcherons avaient quelquefois aperçu, sans reconnaître l'homme, le couple se promenant çà et là dans les landes et sur les grèves qui avoisinent les Roches-Vertes.

On ne soupçonna point tout d'abord le mal commis. Ces chastes populations sont plus disposées à croire au bien qu'à supposer le crime. Mais un ancien de l'endroit avertit le Korigan.

Le soir, le maître d'école fit venir Mariannic et lui parla de sa sœur ; il lui demanda la vérité et le nom de celui qui l'escortait ainsi sans souci de leur réputation.

Mariannic ne répondit rien et pleura de plus belle. Alors le père offensé supposa le pire et s'emporta jusqu'à lever la main sur sa fille, qui se jeta à ses pieds et lui avoua tout.

— Un garde-chasse ? dit-il, sans doute un de ceux de Sainte-Croix, un garde de la vieille demoiselle de Commereuil. Après tout, cela n'est pas un méchant parti. Mais tu es une malheureuse d'avoir faibli. Où demeure ce garçon ? j'y veux aller de ce pas.

— Mais je l'ignore, mon père, répondit Mariannic.

— Comment ! tu ne sais point le village de ton galant ?

— Non, mon père.

— Mais son nom, au moins ?

— Il se nomme Pierre.

— Pierre qui ? Son nom de famille ?

— Je ne sais rien autre.

Le Korigan se mit en campagne. Il interrogea

toutes les garderies des trois forêts voisines, nul ne put lui dire quel était ce Pierre, garde-chasse.

— On t'a trompée, Mariannic, dit l'ancien saltimbanque.

— C'est impossible, dit la jeune fille, qui dépérissait à force de pleurer, et puis aussi parce que, ne sortant plus du logis, elle était privée de l'air libre de la forêt et rejetée violemment dans ses chagrines pensées.

— Ecoute, dit au bout de six semaines de démarches inutiles le père de Mariannic, nous n'avons plus qu'un moyen : retourne aux champs, reprends tes habitudes. Seulement, je t'observerai de loin, je t'en avertis. Pierre te cherche assurément, et tu serviras d'appât pour prendre ce renard.

— Au moins, mon père, ne lui faites pas de mal.

— Sois tranquille, dit le Korigan d'une voix effrayante ; ceci est mon affaire.

Cet ancien séminariste était au fond un homme d'une volonté et d'une résolution terribles. Dans un récent incendie, il avait successivement arraché aux flammes toute une famille ; les cheveux brûlés, les yeux à demi aveuglés, il s'était une dernière fois rejeté résolûment dans la fournaise.

Mariannic retourna donc à la garde de ses chèvres. Elle craignait maintenant de rencontrer ce menteur. Au fond, elle cherchait encore à l'excuser et le voyait toujours tel qu'il s'était montré à elle.

Hector la cherchait en effet vainement. Aussi, lorsqu'il l'aperçut, courut-il à elle et l'accabla de reproches sur son absence.

— Avons-nous fait alors tous deux ce que nous aurions dû ? lui demanda-t-elle gravement. Je serai mère, le savez-vous, mon ami, et cette nouvelle vous décidera-t-elle à rompre le silence étrange que, malgré tant de promesses, vous avez gardé jusqu'à présent ?

— Oïe ! murmura le marquis, voilà mes projets à

terre. Plus moyen d'emmener Mariannic à Paris. Heureusement, je ne me suis point nommé. Allons, un petit sacrifice remettra les choses au point, et j'aurai ici la plus aimable maîtresse. Je lui arrangerai quelque maisonnette perdue, que je meublerai confortablement : un rendez-vous de chasse où nous irons souper pour n'effaroucher personne, surtout ma prude tante de Commereuil. L'enfant sera la reine de Saba de cette Ethiopie. Il semble, en vérité, que cette pâleur lui aille mieux que ses couleurs d'autrefois.

— Mais, lui dit-il, c'est impossible ce que vous demandez là. Et puis à quoi bon ? nous en aimerons-nous mieux ensuite ? Quoi de plus charmant que ce mystère qui enveloppe nos amours ? Vous vous enfuierez dans quelques jours de chez votre père, et je vous mènerai jusqu'à l'événement dans une retraite qui n'est connue que de moi.

— Ah ! Pierre, que vous m'avez trompée ! s'écria la jeune fille avec un découragement sans limites.

— Pierre ! s'écria d'une voix terrible le Korigan, qui se montra soudain. Pierre n'existe pas. Ce traître, cet infâme, ce lâche suborneur ne s'est jamais appelé Pierre et ne t'épousera point. Celui-là, vois-tu, pauvre Mariannic, c'est le marquis Hector de Sainte-Croix.

En s'entendant qualifier ainsi, le gentilhomme, habitué au respect de toute cette population soumise comme autrefois à ses anciens seigneurs, fit un geste pour s'élancer sur le paysan.

— Ne bougez pas, monsieur, lui dit-il, ou, foi d'honnête homme, je vous tue avec ce fusil que je tiens là et qui est le vôtre. Il n'y aura qu'un accident de chasse de plus et un misérable de moins. Nous sommes seuls ici dans la lande. Vous êtes un lâche, monsieur de Sainte-Croix. Mais j'aurais dû mieux veiller sur Mariannic. Nous nous reverrons.

Il s'éloigna, emmenant avec lui la jeune fille et

laissant le marquis de Sainte-Croix immobile et impuissant.

Le lendemain, l'école de Kérallan ne s'ouvrit point.

Le Korigan et la Korigane, comme on disàit, avaient disparu du pays.

M. de Kérallan, éclairé par les lettres du couvent sur l'influence dangereuse de la nature de Mariannic sur celle de sa fille, ne fit aucune recherche. Il supposa que le besoin de la vie nomade les avait repris, ainsi qu'il arrive d'ordinaire.

Les paysans supposèrent que les fées et les lavandières avaient fait justice de ces audacieux qui ne les craignaient point. On redouta davantage les fées, mais on ne plaignit pas les deux victimes, surtout nul ne s'inquiéta de rechercher leurs corps.

## IV

Le marquis Maurice-Hector de Montfort Sainte-Croix habitait le château de Sainte-Croix, chez mademoiselle de Commereuil, sa tante. Il y venait généralement avec son frère, le comte Gontran, plus jeune que lui d'une dizaine d'années environ.

La marquise de Sainte-Croix était valétudinaire depuis la naissance de Gontran, qu'on nommait en famille Gontran de Montfort, pour le distinguer de son frère, qui portait le titre de famille. Elle habitait presque toute l'année chez mademoiselle de Commereuil, sa tante.

Celle-ci, désireuse de rendre la splendeur à la famille de Sainte-Croix, médiocrement riche, eu égard à son ancienne opulence, avait, par testament, disposé de toute sa fortune princière (deux cent mille

livres de rentes environ), en faveur de l'aîné des fils du marquis de Montfort, son neveu, dont nous venons de voir un *exploit*.

Mademoiselle de Commereuil, dernier vestige de ce XVIIIe siècle si bien nommé le siècle de l'esprit et des élégances, touchait à quatre-vingt-huit ans.

C'était aussi, cela n'est que trop prouvé, le siècle des corruptions. — Le marquis, père d'Hector, fut élevé dans la tradition et dans le goût des mœurs frivoles du règne de Louis XV.

L'amour et le sentiment, comme il le disait lui-même, sont les passe-temps les plus agréables d'un homme bien né. Ce sont là des choses sans conséquences.

Mademoiselle de Commereuil, qui semblait invulnérable à toutes les insultes du temps, partageait la manière de voir du marquis de Montfort Sainte-Croix son neveu à l'égard des *mauvais sujets*, dont il était d'ailleurs le parfait modèle sans le moindre débraillé; mais aussi sans un brin de conscience. Elle riait de ses folies à soixante ans et se faisait conter, en se cachant derrière son éventail, les prouesses de ce charmant scélérat.

— Le fléau des boudoirs, disait-elle. Il est du dernier bien!

Cet aimable vaurien mangea cent mille livres avec des demoiselles d'opéra, et lorsqu'il lui resta les miettes de sa belle fortune, trente mille francs de revenu, à peine, il envoya sa jeune et charmante femme, ruinée par le chagrin, les soucis et l'abandon bien avant le temps, vivre chez mademoiselle de Commereuil.

Heureusement celle-ci voyait à cette époque fondre avec l'âge son égoïsme et trouvait bien triste sa solitude de Saint-Croix.

Madame de Sainte-Croix fut donc, elle et son jeune fils, reçue à bras ouvert. La vieille demoiselle mon-

trait à cette époque patte blanche à la religion, dont elle se moqua si longtemps.

— Je suis encyclopédiste, avait-elle répondu durant soixante années à tous ceux qui lui demandaient son opinion sur un cas de doctrine ou sur un point de fait.

La pieuse marquise, grâce à ce retour à des principes plus sérieux, put élever le comte Gontran dans des idées de travail et de vertu qui devaient lui être certainement nécessaires dans la vie.

En effet, le marquis de Sainte-Croix avait gardé près de lui son fils aîné, alors âgé de dix-huit ans, sous le prétexte de le *former* à la vie. Il lui tenait ce langage :

— A la mort de mon père, j'ai hérité de cent vingt mille livres de rentes. C'était après la restauration. Le milliard nous avait rendu deux millions, et les Bretons bretonnants fidèles nous restituèrent, à peu près à la même époque, presque toutes nos métairies vendues comme biens nationaux. Ce n'était que juste ; mais tout le monde ne fait pas son devoir, car alors la vertu serait commune, le vice très-rare, les hommes farouches, les femmes revêches, et nous resterions à nous ennuyer derrière nos majestueuses épouses.

J'ai mangé trois millions, mon pauvre Hector, voilà pourquoi j'ai l'estomac surmené, les dents longues et jaunes et un commencement d'asthme qui m'étouffera.

Tu verras ce que je dis. J'en ai encore pour quinze mois environ. Je ne me tromperai guère. A soixante ans, quand on a bien vécu, on doit partir content de son sort. *Contentus suâ sorte*. Cela est rudimentaire. D'autant que la goutte, les rhumatismes, les catarrhes vous attendent à la porte, avant-garde de la Camarde.

Foin de cette danse macabre autour de mon pauvre corps. Il faut mourir debout lorsqu'on a si bien tenu son siége à table… et ailleurs.

Trois millions, Hector, à soixante ans ; et j'ai fait, je t'assure, honneur à mon nom. Richelieu ne m'allait pas à la jambe ; demande à ma tante qui l'a connu, Richelieu ! Je voudrais le voir dans notre sport actuel. Le vin de Bordeaux ne le soutiendrait pas quinze jours.

J'en viens où je souhaitais d'arriver : à ceci. Dans quelques années, dans quelques mois, demain peut-être, mademoiselle de Commereuil n'existera plus et tu posséderas une fortune territoriale de plus de six millions. Tu seras donc deux ou trois fois plus riche que je ne le fus. Tu ne t'amuseras pas plus que je ne le fis. Tâche de te distraire avec la même intelligence. Je ne toucherai point au capital qui me reste. Ceci est sacré, c'est le mince douaire de ta mère et l'apanage de ton frère Gontran.

Je t'avoue, sans aucune espèce de scrupule, que j'ai mangé ta part; ma tante te réserve un autre gâteau. Maintenant, je vais tâcher de te donner une maîtresse qui vaudra mieux, si tu l'écoutes, que toutes celles que ta jolie tournure et ton charmant visage te pourront procurer.

— Une maîtresse? que dites-vous là, mon père?

— Un instant ! Ne confonds pas, je te prie, interrompit avec un sourire le marquis. Il s'agit seulement de ma vieille expérience, Hector. Voilà celle qui doit te diriger.

Cette *vieille expérience* réduite en axiômes et en une série de petits principes courts et précis, fit en quelques semaines d'Hector de Sainte-Croix un garçon sans aucune sorte de scrupules, sec de cœur, froid au fond, si de chaude apparence.

Juste assez prodigue pour qu'on le crût follement généreux, et pas assez pour ne pas mettre les deux bouts ensemble avec une impitoyable justesse.

Ces éducations de pères libres ont du bon, comme on voit ; elles dressent quelquefois les mauvais sujets à naviguer avec une boussole sur la mer du plus

mauvais monde et des plus fausses idées, en relevant le point imperturbablement, au milieu des plus fougueux orages, et tranquilles au sein des passions les plus échevelées.

A vingt-cinq ans, c'était un parfait dandy, un gentleman sans pareil pour le tact, et renommé de la Madeleine à l'Ambigu pour la façon leste et cavalière avec laquelle, pour rester le cœur léger, il rompait les liaisons dans lesquelles on le jugeait le plus engagé.

Cette façon d'être, qui paraît-il ne passe point pour la plus maladroite, lui avait attiré de la part des femmes du monde et des filles du théâtre de grandes passions flambantes, dont l'éclat et le scandale attirèrent le Paris curieux.

Ce nouveau Lovelace eut son genre de célébrité, dont il tira vanité.

Il passait au club pour ne point rencontrer de cruelles, et si le marquis son père, alors complètement retiré entre son valet de chambre et son médecin, dans un entre-sol de la rue Taitbout, garda tout en faisant fi, une profonde admiration pour feu le duc de Richelieu, de galante mémoire, son modèle *in petto*, on peut dire qu'Hector de Sainte-Croix prit au dix-neuvième siècle, vers le commencement du second empire, la place de l'aimable Lauzun.

Il est naturel, humainement parlant, que l'on tire quelque vanité des choses où l'on excelle. Le jeune homme n'était pas peu fier de sa réputation d'homme à bonnes fortunes, et n'épargnait rien pour la justifier, soit en étonnant la galerie par l'éclat de ses ruptures, soit par la désinvolture merveilleuse avec laquelle il torturait le cœur des malheureuses assez déshéritées du sort pour l'avoir un moment aimé !

Il choisissait ses maîtresses alternativement dans les classes les plus hautes de la société et dans les plus infimes.

Il paraissait un jour à l'Opéra avec une fille in-

connue et gauche, à laquelle il s'évertuait, durant quelques mois, à donner le ton et le savoir vivre auquel les femmes, à quelque monde qu'elles appartiennent, se plient si aisément.

Presque toujours cette créature était d'une beauté saisissante. Puis soudain, il laissait retomber avec une cruauté calculée, et parce que son amour-propre y trouvait son compte, la malheureuse créature sur l'asphalte ou dans le faubourg où il l'avait cueillie, mais flétrie, et bonne désormais pour les débauches subalternes.

A la blonde succédait quelque rousse merveilleuse.

A celle-ci, soudain on opposait quelque jeune femme de la bourgeoisie ou du haut commerce, séduite par le ton princier et la beauté véritablement fatale de ce mauvais ange.

Enfin, il accomplissait comme un métier (et nul de ceux de cette capitale où la fortune use si vite ses adorateurs ne fut aussi dur) cette tâche de séduire chaque jour quelque nouvel « objet », comme disait le vieux marquis, que les récits d'Hector rajeunissaient.

Parcourir sans cesse les divers quartiers de Paris, les plus éloignés comme les plus centraux, observer sans cesse, et une fois la proie trouvée ne la plus quitter, l'étudier avec des soins infinis, la faire épier, par d'autres à prix d'or, et lorsque les habitudes et le caractère étaient connus, en faire le siége jusqu'à la capitulation.

Il est, parmi les désœuvrés de la grande ville, assez de ces modèles faciles à reconnaître, mais heureusement moins bien doués qu'Hector.

Nous ne nous appesantirons donc pas davantage sur ce type, excusable seulement parce qu'il tenait ses vices de la plus fausse éducation qui se pût donner au monde.

Mademoiselle de Commereuil, qui ne dépensait pas vingt mille livres tout en vivant comme au pays de

Cocagne, dans son grand château de Sainte-Croix soutenait le train et le luxe de son petit-neveu héritier, sans trop se plaindre.

Elle avait pris des idées pieuses, mais gardé l'indulgence pour la jeunesse, ne se croyant pas le droit pour avoir renié le diable, de proscrire ceux qu'il détient encore. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

On voit désormais cette famille et les personnages qui la composaient.

A l'époque où Mariannic vint avec le Korigan habiter le pays, le marquis venait de mourir, ainsi qu'on l'annonça toujours, d'un asthme catarrhal, n'ayant plus rien à apprendre à son fils, et bien certain que celui-ci avait de qui tenir.

Hector qui, au fond, aimait son père, malgré ou même à cause de ses défauts, eut un véritable chagrin. Il rougit momentanément de sa vie dissipée, absurde et revint *se mettre au vert*, chez mademoiselle de Commereuil, une autre de ses sympathies qui menaçait aussi de le quitter bientôt.

Quoi qu'il chérît sa mère, dont les hautes vertus et le dévouement ne s'étaient que trop rarement exercées sur lui, à cause de l'éducation singulière qu'avait voulu le feu marquis, il gardait pour elle un respect mêlé de crainte qui l'éloignait un peu de cette femme austère.

En revanche, il s'attacha, autant du moins que sa nature frivole lui permit l'affection, à son jeune frère qui grandissait sous l'ombre des vieux châtaigniers centenaires de Sainte-Croix.

Il y eut entre ces deux frères d'âge et de natures si différents une amitié qui réjouit le cœur de la marquise et la consola des chagrins que lui causaient les débauches pour ainsi dire autorisées de son fils aîné.

Elle augura bien pour l'avenir du rôle paternel qu'aurait à jouer Hector vis-à-vis de Gontran et ne

négligea rien pour que les jeunes gens prissent l'un dans l'autre cette confiance qui est la base des amitiés durables.

Elle craignit cependant que les habitudes parisiennes d'Hector ne vinssent à éveiller la curiosité de son Benjamin et que ses récits ne l'attirassent un peu comme les feux attirent les phalènes. Mais Hector la rassura par ces nobles paroles :

— Ne craignez rien, ma mère ; si mon père m'eût laissé dans vos mains salutaires, je ne fusse pas devenu ce que je me trouve être aujourd'hui et que je me dispenserai de qualifier parce que je sens bien que je rougirais devant vous. Je vous laisserai votre Gontran tout entier.

La marquise embrassa Hector, et dès ce jour bien des fautes furent pardonnées à cet enfant prodigue qui savait au fond rougir de ses torts.

Mais on n'a pas impunément surmené son tempérament et son imagination. Il arrive une heure où ces deux forces vous mènent à leur tour.

Deux mois après l'arrivée du jeune homme, l'ennui le prit. Gontran qui allait atteindre vingt ans, ne pouvait longtemps le retenir et l'intéresser.

D'autre part, il ne pouvait, il l'avait promis, s'ouvrir à ce jeune homme froid et monastiquement élevé.

Partir pour Paris? Mais mademoiselle de Commereuil, qui sentait déjà les avant-coureurs de la mort l'envahir, lui avait demandé de ne plus la quitter. Il était chef de famille.

Il résolut donc de chercher autour de lui quelques distractions du genre de celles qu'il préférait. Nous avons vu ce qu'il choisit.

Sa stupéfaction du dénouement inattendu de son aventure n'eut point de bornes. Il n'était point homme à s'arrêter devant le courroux d'un père du rang de ce pédagogue.

Les obstacles l'irritaient, d'ailleurs. Il fouilla donc

le pays pour retrouver la délicieuse fille dont il avait volé l'honneur. Mais ce fut en vain. Les villages voisins n'avaient point vu les fugitifs.

— Après tout, pensa le marquis Hector, le caprice est passé. Elle eût été, dans ce pays si pieux et si rigide, et dans le voisinage de sa mère, un sujet de scandale et d'ennui. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et, sur cette oraison funèbre offerte à l'amour perdu, il cessa de songer à Mariannic.

Il en fut d'autant mieux détourné que mademoiselle de Commereuil mourut, lui laissant l'énorme fortune dont nous avons parlé et que les soucis de cette succession ne laissèrent pas d'être longs et fastidieux.

A quelque temps de là, la marquise, que près d'un an de séjour auprès de son fils aîné avait rassurée, mourut à son tour, lui confiant son jeune frère Gontran à son lit de mort.

Celui-ci venait de terminer ses études et de passer brillamment les examens de concours pour l'admission à l'Ecole polytechnique.

Le marquis repartit avec lui pour Paris, heureux de se retrouver libre et de reprendre sa vie légère comme la mousse d'un verre de vin de champagne.

Il suivit Gontran avec la sollicitude promise à sa mère mourante.

Lorsque le comte sortit de l'école il fit avec lui son premier voyage en Italie, et lorsqu'il fut bien sûr que ce grave jeune homme volerait de ses propres ailes, il trouva quelque part à Florence une danseuse qu'il ramena avec lui, installa boulevard Montmartre au-dessus de chez Barbedienne, dans un appartement de vingt mille francs de loyer.

Elle avait les cheveux du plus bel ocre jaune qu'on put imager. Aussi tout Paris s'écrasait-il pour voir la belle Italienne du marquis de Sainte-Croix.

— La Sainte-Croix du moment, comme on disait : Elle parut à Long-Champs en 1864, en calèche à qua-

tre chevaux d'une robe exactement pareille à sa chevelure.

Il ne faudrait pas croire cependant que cet homme, qui semblait invulnérable à un sentiment réel, parmi ceux qu'il feignait chaque jour ne l'eût jamais éprouvé.

Le marquis durant les sept à huit années de folle jeunesse qu'il passa, eut un jour ce qu'il nommait un caprice sérieux.

Disons tout de suite que ce fut une belle passion. Une passion aiguë, toute de désir; un de ces entraînements auxquels les hommes de plaisir, plus ou moins blasés, sont en butte quelquefois, malgré la confiance qu'ils acquièrent en eux-mêmes.

Ceci est un petit roman qui a trop de raisons pour entrer dans notre récit pour que nous ne le présentions pas au lecteur.

## V

Hector s'était rendu dans une fête des environs de Paris, suivant en cela l'un de ses caprices habituels qui le portaient à s'éloigner des centres de la haute société.

Il était par hasard accompagné ce soir-là d'un de ses amis, gentilhomme de grand nom, et viveur parisien comme lui-même, Paul de Cardaillan.

Les jeunes gens avaient laissé leur break à l'entrée du village et suivaient la grande rue toute pavoisée de drapeaux, encombrée de boutiques en plein vent et de baraques de montreurs forains.

— Jusqu'ici, dit Cardaillan, je ne vois guère que d'horribles bergères occupées à regarder d'autres

monstres plus laids qu'elles-mêmes. Et si notre voyage n'a que cette duperie pour but, mon cher Hector, je te tiens pour un mauvais plaisant.

— Mon cher ami, dit sérieusement Hector, voici la troisième démarche que je consacre à la plus piquante aventure du monde, et j'ai l'espoir de retrouver aujourd'hui la plus délicieuse fantaisie que j'aie encore entrevue. Car nos rapports n'ont pas eu plus de durée qu'un éclair.

— Que me contes-tu là? Pourquoi m'as-tu donc amené, car il ne s'agissait selon toi que nous changer un peu d'air et de milieu. Une simple berquinade!

— Je t'ai fait venir, Paul, pour savoir de toi si je me trompe et si réellement la singulière créature qui m'a charmé mérite mes hommages.

— Tu es plus apte que moi, terrible Lovelace, à cette besogne qui ne regarde que toi. Nous devons donc trouver ici cette femme mystérieuse?

— Eh! le sais-je, mon ami? Voici le troisième jour de mes recherches, et je ne l'ai point retrouvée. C'est un véritable supplice que cette curiosité qui m'entraîne. J'espère que tu te moqueras de moi et que je serai guéri. Je me sens ridicule, Cardaillan, et si je persévère en cette idiote poursuite, il faut qu'il y ait là quelque sortilége. Moque-toi de ma folie, mon bon.

— Conte-moi tout, au moins. Je m'ennuyais un peu et je commence à m'amuser. L'aventure doit avoir son côté piquant.

— Il y a aujourd'hui quinze jours, reprit Hector, je me trouvais à Saint-Germain; j'étais venu voir la fête des Loges. Tu connais la manie qui me pousse, en ces sortes d'excursions, à choisir de préférence aux hôtels confortables de la ville les bonnes grosses auberges des faubourgs.

Sans être déguisé, je m'étais fait une tête de provincial qui tenait le milieu entre le clerc d'huissier et le commis-voyageur : Habit écossais, chapeau rond en feutre. Tu me vois d'ici.

J'aperçus tout à coup, tandis que je dinais au coin du feu de la grande salle du Coq-Hardi, c'était le nom de mon auberge, descendre l'escalier en escargot qui conduisait à l'étage supérieur, une jeune fille blonde, de grande taille, très-décemment vêtue, et voilée jusqu'aux dents.

Elle vint s'asseoir de l'autre côté de la vaste cheminée, et demeura les yeux fixés sur les flammes dans une rêverie profonde.

J'apercevais à peine ses yeux à travers le voile, et les traits de son visage me semblèrent fins et délicats.

Tu sais, mon cher Paul, si je suis d'une nature inflammable. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées et je n'avais pas dit un mot à cette inconnue, que je décidais *in petto* de ne point chercher ailleurs la bonne fortune que mon étoile semblait m'amener à point nommé.

Et cependant, telle était la démarche chaste et l'excellente tenue de cette jeune personne que j'hésitais, je n'osais vis-à-vis d'elle user des mille moyens d'aborder une femme seule, dans un pareil lieu, qu'offre le hasard, pour peu qu'on l'y encourage.

Et pourtant il semblait que tout concourût à me faire la partie belle.

Tous les gens du Coq-Hardi, à l'exception d'une vieille servante sourde qui s'agitait dans la cuisine prochaine, étaient aux divertissements. On n'entendait aucun bruit que l'éclat lointain des musiques foraines.

Cette pièce vulgaire, au papier maculé par les doigts sales des servantes, les lithographies absurdes qui s'accrochaient au mur, ce quinquet fumeux qui pendait au-dessus d'une tête que je soupçonnais à l'avance absolument délicieuse, tout lui servait de repoussoir, et je n'eusse pas trouvé de cadre qui la fît mieux valoir.

Je me dépitais donc de ma sottise, et j'allais sortir sans doute d'embarras par quelque phrase bien bête,

lorsque je crus m'apercevoir que j'étais l'objet de l'attention de ma voisine. Je ne sais pourquoi son regard me gêna un instant.

C'était assurément chose nouvelle pour moi, et je m'en étonnais, lorsque tout à coup elle releva son voile et me révéla la plus idéale figure qu'il m'ait été donné de voir en ma vie.

Etait-elle vraiment belle, Cardaillan ? Voilà ce que je ne saurais affirmer.

La beauté des femmes me semble une affaire de convention. Tel visage nous séduit qui ne tente pas notre prochain, et pourtant les lignes en sont pures pour tous les deux. Il faut donc qu'une certaine flamme se dégage, qui nous échauffe le cœur par les yeux et, sur mon honneur, Cardaillan, tel fut l'effet que je ressentis.

Tu ne t'étonneras point que je me raisonne ainsi ; je n'ai pas cessé d'analyser mon éblouissement depuis ce maudit jour-là.

Je restai donc stupéfait et sans parole. Ce fut cette personne qui rompit presque aussitôt le silence.

— Y a-t-il loin, me demanda-t-elle, d'ici à Paris?

— Cinq ou six lieues, lui répondis-je.

— La route est-elle sûre ?

Je crus avoir mal entendu.

Il y a tant de pataches, de diligences, de voitures de maîtres, sans compter le chemin de fer, que je ne compris pas de suite la question.

— Je vous demande, répéta-t-elle en souriant, si la route est sûre pour une personne qui serait forcée de la faire à pied.

— Assurément, lui dis-je, elle n'est que trop fréquentée pour l'agrément des piétons, qui se trouvent avoir à choisir entre la boue les jours de pluie et la poussière les jours de soleil.

— Et la nuit, demanda-t-elle, en baissant la voix, n'a-t-on rien à craindre?

Cette fois l'invitation me sembla directe. Et pourtant

il y a dans la vraie chasteté quelque chose qui ne trompe pas les loups de bergerie tels que nous. Il me parut que cette jeune fille énigmatique n'était point une effrontée, mais bien plutôt une ingénue.

Une ingénue seule à pareille heure dans cette grossière hôtellerie, cela me parut invraisemblable,

— Voulez-vous donc vous y rendre seule, et cette nuit?

— Peut-être, me répondit-elle.

— En ce cas, me permettrez-vous de vous servir de cavalier?

— Vous iriez à pied à côté de moi d'ici à Paris? dit-elle avec un grand éclat de rire argentin qui acheva de me tourner la tête, déjà bien compromise.

— Je n'ai pas dit cela. Je sais quelque part une voiture qui nous y conduirait en deux heures.

— Oui dà !

— Cela vous sourit-il ? Où faut-il vous conduire?

— Je n'en sais rien, monsieur.

Ce discours me parut inouï. Elle s'aperçut sans doute de mon étonnement, car après m'avoir contemplé quelques instants, cherchant sans doute sur mon visage si j'étais réellement digne de sa confiance, elle me dit en excellents termes :

— Je ne suis point décidée encore à partir, monsieur, mais le jour approche. La vie que je mène me déplaît. Avec le dégoût, les envies de fuir me sont venues et je fuirai.

— Mais quelle est donc cette existence dont vous vous plaignez?

— Si je vous le dis ne me mépriserez-vous pas, monsieur?

— Vous me semblez, quelle que soit votre profession, l'exercer contre votre gré ; dès lors ce qu'il y a de blâmable disparaît. Mais quel est donc cet affreux métier.

Elle rougit et me dit :

— Venez ce soir dans deux heures au champ de foire et entrez dans la baraque qui a pour enseigne :

*Aux Miracles aériens,*

vous le saurez.

— Et, lui dis-je, piqué au vif dans ma curiosité, vous me permettrez de vous ramener quelque jour à Paris ?

— Oui, peut-être. Tout, plutôt que vivre toujours ainsi.

— Mais où comptez-vous aller dans la grande ville?

— Je vous répète que je m'en remets à la grâce de Dieu. Depuis deux ans, j'ai pris dans le jour des leçons de couture et de broderie. J'y suis assez habile aujourd'hui. Je gagnerai ma vie.

— Et que diront vos parents ?

— Ma mère est morte. Mon père aura beaucoup de chagrin ; mais ma petite sœur le consolera, et, d'ailleurs, il est impuissant à me tirer de ce triste état que j'exerce. Nous devons beaucoup au maître de la troupe, et je crois que nous serons de plus en plus ses esclaves, si je ne romps pas avec lui.

— Savez-vous, lui dis-je avec un sourire, que vous êtes charmante et que les amoureux doivent rôder en foule autour de vous.

— Les amoureux, me répondit-elle, ne me font pas peur. Je n'ai point affaire à eux.

Ceci fut dit d'un ton résolu et crâne, et d'un grand accent de vérité.

— Cette petite saltimbanque m'agace, pensai-je, sans croire désormais beaucoup à sa vertu.

— Vous m'aiderez, me dit-elle. Vous me direz comment on trouve de l'ouvrage.

— Oui, certes, m'écriai-je.

Elle se leva après quelques mots échangés de temps à autre, car elle avait abaissé son voile et semblait retombée dans sa rêverie.

Je voulus l'accompagner. Elle me fit signe de demeurer.

— C'est mon heure du supplice, me dit-elle, il faut que je me hâte; d'ailleurs nous nous connaissons tous, et les camarades parleraient mal de moi si je me faisais ainsi reconduire.

Quelques instants après je me rendais aux *Miracles aériens*, après quelques coups de grosse caisse. je vis apparaître souriante à la lueur de lampions fumeux et à la hauteur de quinze mètres environ, sur une corde raide la jeune fille de l'hôtellerie.

L'admirable créature, mon ami! Ce soir-là une nuit radieuse, quoique sans lune, illuminait l'éther après une chaude journée.

La baraque était à ciel ouvert, et d'en bas on n'apercevait point la corde. Elle semblait danser dans l'espace, soutenue et portée durant ses poses gracieuses par des génies invisibles.

Je ne sais quel charme extatique s'empara de moi durant les quelques minutes que dura cette danse aérienne.

Cette femme était pétrie de grâces et de sourires. Ainsi détachée, par l'illusion, de notre terre, elle semblait une irrésistible tentation venue pour nous faire rêver des fées et des péris.

Elle me souriait. Elle semblait m'appeler à elle, et je crois bien que si ce rêve que je faisais tout éveillé eût été réel, je serais mort à ce moment de ne pouvoir la rejoindre.

Tu ne peux te figurer les sensations aiguës qui m'avaient saisi. Heureusement elle redescendit légère jusque dans les coulisses, après m'avoir fait un signe qui voulait dire : « Au revoir. »

Je m'élançai hors de la baraque pour la retrouver, mais je ne la revis pas. Le spectacle finissait. La troupe attelait déjà les chevaux étiques à ses maisons volantes. On n'avait, paraît-il, point de temps à perdre. Je revins à l'auberge.

Au fond, je pensais bien que les fêtes champêtres ayant toujours le même personnel, je ne pouvais manquer de retrouver mon apparition.

Cette fois, revenu de ma première émotion, je comptais bien être plus pressant. Mais dimanche dernier j'ai vainement fouillé la fête de Nanterre. Aujourd'hui serai-je plus heureux? je n'en sais rien, mais il est certain que je suis tout aussi fou que le premier jour.

Cardaillan l'avait écouté avec attention.

— C'est tout? lui dit-il en riant.

— C'est bien assez, je pense.

— Sais-tu ce que tu poursuis à cette heure, mon pauvre Hector ?

— Une femme séduisante, assurément.

— Tu poursuis un lutin que le diable, pour venger sans doute toutes tes victimes, a placé ce soir-là sur ta route. Tu a rêvé, mon bon, ta danseuse de corde est une illusion comme celles que donne le hatchis des Orientaux.

Tout à coup Hector arrêta vivement Cardaillan, et lui serrant nerveusement le bras :

— Une illusion! dit-il, en désignant du doigt la danseuse de corde qui semblait planer au-dessus de la foule et s'élançait en l'air par des bonds prodigieux d'audace et de souplesse, mon illusion, Cardaillan, la voilà ! !

Elle était vraiment faite pour dépasser les exagérations de l'amant le plus épris.

Ses immenses cheveux blonds naturellement crépés et retenus par un cercle de métal flottaient autour d'elle comme un manteau d'or fin. Ses jambes fines et nerveuses apparaissaient dans leur incomparable perfection, ses bras dans les larges manches de mousseline pailletée ressemblaient à des ailes.

Cardaillan ne put se défendre d'un mouvement d'enthousiasme.

— Ah ! s'écria-t-il, Hector, qu'elle est belle !...

En ce moment, la danseuse reconnut apparemment le marquis de Sainte-Croix, car elle lui sourit de loin.

— Elle m'a reconnu! s'écria-t-il.

— Heureux garçon! s'écria Cardaillan avec une admiration narquoise.

Ils entrèrent aux Miracles-Aériens, et, la représentation finie, une main mignonne sortit de derrière la toile et leur fit un signe qui signifiait clairement : Attendez.

Effectivement, quelques minutes plus tard, la danseuse de corde, vêtue des habits décents dans lesquels Hector l'avait rencontrée, vint au-devant d'eux.

— Je suis prête, leur dit-elle. Mais il faut que je dise adieu à ma chère Mary. Pauvre mignonne!

## VI

Sans s'inquiéter des observations des jeunes gens qui lui faisaient craindre des obstacles nouveaux si elle rentrait dans la voiture de famille, elle fit le tour de la vaste baraque. A quelque distance de là, on apercevait le groupe des maisons ambulantes des saltimbanques.

Les deux amis la suivirent jusqu'à cet endroit peu éloigné et la virent entrer dans l'une d'elles. Une enfant de huit à dix ans s'y trouvait seule et travaillait assise sur le lit à la lueur d'une lampe.

— Je t'attendais dit l'enfant; quand tu n'es pas là, je n'ose pas dormir. Je répète demain dans les *Quatre parties du monde*, et tu le vois, je reprise mon maillot pour figurer près de toi, qui es si belle dans ton rôle d'Asie, ma petite sœur.

— Mary, dit la danseuse, qui s'assit un instant à côté de l'enfant, il faut encore que je sorte ce soir. Ne saurais-tu dormir en mon absence?

— Tu sais bien que je ne puis dormir dans notre maison branlante que le vent menace de renverser. Et puis les mauvais gars viennent la nuit auprès de notre campement et cherchent à m'effrayer; ce qui n'est pas difficile vraiment. Le père couche dans la barraque à la garde des effets de la troupe. Ne sors pas, ma sœur. Il me semble qu'il va faire de l'orage et j'ai le cœur serré comme dans le voisinage d'un danger!

La danseuse prit l'enfant dans ses bras et la tint serrée contre sa poitrine, l'embrassant avec passion.

— Tu pleures, Asie? lui demanda Mary, qu'as-tu donc? t'aurait-on fait du chagrin? C'est sans doute Grimsby, le méchant clown anglais, qui t'aura tourmentée. Pourquoi donc rôde-t-il ainsi autour de nous? Pourquoi nous regarde-t-il avec des yeux ardents? Pourquoi te poursuit-il de ses menaces, et tout cela, assure-t-il, parce qu'il t'aime? Ne sors pas, ma petite Asie, tu pourrais le rencontrer! Il est si fort et si audacieux, cet homme-là! j'en ai peur. Mais toutes deux, que pouvons-nous craindre? Je crierais à réveiller toute la ville.

— C'est vrai que Grimsby est un méchant homme, Mary, et que de plus il a prêté de l'argent au maître, ce qui fait qu'il est le maître à son tour, et que ses persécutions me causent de l'effroi. Tu n'en peux encore comprendre la cause; mais, pauvre petite, les filles telles que nous sont bien malheureuses. Ah, Mary! Mary!!! Que je voudrais t'emmener avec moi, loin de ces monstres horribles! — Mais mon père, mon père qui nous aime tant! Perdre ses deux filles! Demeurer seul!!! Il en mourrait. Rester avec lui qui ne peut me défendre, c'est impossible. Que faire? mon Dieu, conseillez-moi!

— Ecoute, Mary, je suis allée à l'église; j'ai pendu

le cœur d'argent qui vient de maman à la chapelle de Notre-Dame. Je lui ai demandé de veiller sur toi, petite sœur, que tu n'aies pas trop de chagrin et que tu ne cesses pas de m'aimer.

Elle tenait en parlant ainsi la tête de l'enfant appuyée contre sa poitrine et la couvrait d'une véritable pluie de larmes.

L'émotion gagna tout à coup Mary, qui lui jeta ses bras autour du cou.

— Que veux-tu faire, Asie ? Je suis sûre que tu rêves des projets terribles.

Hector et Cardaillan s'étaient glissés, grâce à l'obscurité, jusqu'auprès de la baraque et ne perdaient pas une parole de cette scène touchante.

En ce moment, une ombre passa dans l'espace éclairé que projetait la lampe devant la porte demeurée ouverte, une ombre agile qui disparut aussitôt.

— Il y a quelqu'un là, dit avec terreur l'enfant. Je crois que c'est Grimsby.

— Ne crains rien, Mary, je n'en ai pas peur, moi.

— Je sais bien que tu es brave ; mais l'Anglais est si méchant !

— Puisque je suis reconnu et que l'on n'a point peur de moi, dit un nouveau personnage qui sauta d'un bond dans l'intérieur de la maison roulante, je ne vois point pourquoi je me cacherais. Ce que l'enfant ne devine pas, dit-il en s'adressant à la danseuse, tu m'accorderas que je puis, moi, le soupçonner ; et pour preuve : tu veux t'enfuir, Asie : mais tu resteras.

La jeune fille l'avait écouté sans un mouvement. Tandis que Mary, dont les dents claquaient de terreur, se cramponnait à sa sœur en poussant des cris plaintifs. Asie s'était redressée.

Elle avait relevé son voile, regardant en face l'ignoble bandit qui lui parlait avec un mépris et un dégoût dont l'expression sur sa noble physionomie avait quelque chose de sublime.

Aucun signe d'intimidation n'apparaissait sur son visage.

L'homme qui se tenait devant elle avait repoussé simplement la porte pour que l'éclat des voix n'attirât l'attention de personne.

Mais par l'entrebaillement, Hector et Cardaillan pouvaient assister à toute la scène et se tenaient prêts à porter secours à la jeune fille s'il devenait nécessaire de la protéger.

Asie semblait du reste avoir complètement oublié le voisinage de celui qui devait l'emmener à Paris.

Le saltimbanque riait silencieusement.

— Oh, dit-il, je te sais brave et je n'ignore pas combien tu me hais, mais écoute-moi bien, beauté farouche, tu m'appartiendras, tu seras ma maîtresse, ma femme si tu veux, la chose importe peu. Quoique dans notre vie le sacrement signifie peu de chose. Je te veux et je t'aurai. Ou bien...

Il s'arrêta.

— Ou bien ?... interrogea Asie.

— Ou bien, ma belle, j'aurai recours à d'autres moyens qui nous mèneront au but.

— Quels moyens ?

— Oh tu les devines !... Ton père nous doit beaucoup, ou plutôt doit au maître, ce qui est tout un. Je le chasserai de la baraque.

— Nous le suivrons.

— Vous resterez. Vous êtes des virtuoses vous autres, l'enfant et toi. Lui, au contraire, rien n'est plus facile que de nous en passer.

— Et après.

— Après tu seras à ma disposition, le jour, la nuit, sans contrôle et sans appel. Sous prétexte de surveillance, j'aurai la clef de cette voiture, qui m'appartient, et dans laquelle j'entrerai quand bon me semblera. Tu vois que je joue cartes sur table. Aussi, ma fille, ce qui convient le mieux, crois-moi, c'est de quitter ces airs intraitables et de consentir à venir

habiter avec moi. Nous autres, Anglais, nous connaissons le confortable. Je t'arrangerai une voiture semblable à un palais. Tu seras la reine de la troupe. Reine ou esclave, choisis.

— Ni l'un, ni l'autre, misérable ! Sors de chez moi, ou j'appelle.

— Essaye, dit-il, en s'asseyant auprès d'elle sur le lit.

Asie se recula vivement. Ce grand gaillard, roux, à la figure basse et cynique et doublée de taches de rousseur, lui inspirait un dégoût profond.

— Mon père va rentrer, dit Asie, il te chassera.

— Si ton père rentrait, et qu'il tentât de me chasser, comme tu dis, je lui tomberais dessus, ma belle, et lui administrerais une volée. Je suis ici chez moi.

— Vous frapperiez mon père ?

— Je me gênerais, peut-être ?

— Je vous méprise, je vous hais, j'aimerais mieux, misérable, être la maîtresse, le jouet du premier qui m'offrira sa protection que la vôtre. Vous êtes laid, Grimsby, vous êtes affreux, et je vous crache à la figure.

L'action suivit aussitôt la menace. Les traits du bandit se contractèrent ; ses yeux s'injectèrent de fiel ; il devint livide. Il fit un mouvement pour s'élancer vers Asie. Mary poussa un cri perçant.

La danseuse l'entoura de ses deux bras.

— Silence, lui dit-elle tout bas, tu vois pourquoi je pars. Mon père perdrait son gagne-pain et moi mon honneur. Ne lui parle de rien. S'il t'interroge, dis-lui que je suis partie parce que j'ai un amant, il m'oubliera. Toi, ne m'oublies jamais, aime-moi toujours ; adieu, Mary.

Durant ce discours de quelques secondes, Grimsby se demandait quelle vengeance terrible il tirerait de l'outrage qu'il venait de recevoir.

Au moment où il venait d'arrêter son plan, Asie renversa la lampe d'un revers de main et se glissant,





comme une couleuvre, entre le clown et la porte sauta sur la promenade déserte, en enfermant le bandit avec l'enfant, Grimsby, d'un coup de pied, fit sauter la porte, mais déjà la jeune fille était loin.

Le clown était agile comme un tigre : en quelques bonds il rejoignit sa victime, mais on touchait aux habitations les plus proches. — Il tenta cependant de l'enlever, et déjà, posant une main sur sa bouche pour l'empêcher de crier, il l'emportait à toute course, lorsqu'un coup de bâton vigoureusement appliqué sur les reins lui fit lâcher prise.

Il chercha un instant d'où venait l'attaque, et lâcha, pour s'y soustraire, la danseuse, qui s'enfuit aussitôt.

— *Bis repetita placent*, murmura Cardaillan, le plus vigoureux gentilhomme qu'il y eut à Paris et lui envoyant un deuxième coup de canne à toute volée, il le coucha geignant, et deux côtes enfoncées, dans la moelleuse ornière de le route.

— Est-ce assez demanda-t-il ensuite.

Mais le clown murmurait en anglais des paroles et des menaces inintelligibles.

Les deux amis rejoignirent Asie qui, dissimulée par un des hêtres de la promenade, assistait de loin à la déconfiture du drôle.

— S'il n'est pas mort, c'est moi qui paierai cela, dit-elle ; je ne puis plus demeurer dans la baraque, quand même je le voudrais ; pauvre petite Mary!

On entendait dans la nuit les sanglots et les appels désespérés de l'enfant.

— Partons, dit-elle, je rentrerais à la maison et je n'aurais plus le courage de la quitter. Ses cris me brisent le cœur.

Elle envoya du fond du cœur des baisers ardents dans la direction de l'enfant.

— Adieu, cria-t-elle, adieu, ma pauvre petite mignonne, adieu, Mary!

Puis, couvrant ses oreilles de ses mains pour ne

point entendre les clameurs désespérés qui la poursuivaient comme un remords, elle s'enfuit.

Les jeunes gens la suivirent à distance.

— Il me semble, Hector, interrogea Cardaillan, que voici une bonne fortune, où l'amour n'a qu'un rôle fort effacé.

— Attendons, dit le marquis, il ne faut point l'effaroucher.

Ils rejoignirent à quelque distance la danseuse, qui pleurait silencieusement.

— Me voilà seule au monde, leur dit-elle. Vous m'avez offert, monsieur, de me venir en aide et de m'aider à me tirer d'affaire en cette ville où je pourrai tout à la fois me cacher et me suffire.

— Vous suffire!... Mais j'entends subvenir à tous vos besoins, ma chère, et vous créer une existence digne d'envie.

— Vous êtes donc bien riche? demanda la danseuse, qui n'avait jusqu'alors vu le marquis que sous des dehors modestes.

— Assez, répondit Hector.

— Quand j'ai accepté vos services, c'est que j'ai pensé avoir affaire à un homme auquel j'étais sympathique, et qui eût été disposé à me montrer un dévouement gratuit, que j'eusse récompensé par une bonne amitié.

Ici, Cardaillan, très au fait des sentiments ordinaires de son ami en fait de galanterie, ne put retenir un grand éclat de rire.

L'idée que le grand vainqueur de Cythère, le moderne talon rouge avait ébauché cette intrigue pour se faire le complaisant d'une fille absolument dénuée de toute passion flamboyante à son endroit, très-capable, (la conversation entendue dans la maison roulante en était une preuve) de désintéressement et de vertu, lui parut extrêmement bouffonne.

Les circonstances qui l'amenaient précisément à servir de témoin pour établir les faits lui semblèrent

les plus curieuses du monde, et puisqu'il était aux premières loges, il se promit d'assister au spectacle jusqu'à la fin et d'être un juge impartial des coups.

Disons de suite que Cardaillan était profondément chevaleresque et loyal. Très-gai, très-emporté même vers le plaisir, mais ne faisant jamais dans le but de satisfaire une passion, plier les lois du plus châtouilleux, du plus intraitable honneur.

— Et, interrogea Hector de Sainte-Croix, dont la voix tremblait, maintenant que vous me savez à même, car je suis très-riche, de vous être plus utile que vous ne l'aviez pensé, vous avez changé d'avis?

— Avant de vous répondre, dites-moi, vous qui savez assez de ma vie pour me juger, et qui n'ignorez pas pourquoi je quitte cette misérable existence, dites-moi ce que je puis faire pour vivre *de moi-même*, sans aliéner ma liberté.

Je suis une fille sage, même un peu farouche. La moindre enquête auprès de mes anciens compagnons aurait pu vous éclairer à cet égard. Je veux donc rester ce que je suis, me faire respecter, sous ce rapport, par tout le monde.

Admettez à l'avance mon bon vouloir et ma sagesse, et, dans tout ce que vous me proposerez, comptez avec mon courage et n'oubliez pas... le reste.

A cette déclaration résolûment prononcée à l'extrémité d'une rue mal éclairée, dans la boue d'une promenade déserte, la joie de Cardaillan se manifesta de nouveau.

Ceux des amis d'Hector qui n'ignoraient point sa fibre irascible lorsqu'on touchait à son amour-propre, eussent difficilement compris comment il dissimula à la fois son désappointement vis-à-vis d'Asie et sa colère contre Cardaillan.

L'accent énergique de la danseuse et la manière dont elle venait de quitter son père et sa sœur pour fuir Grimsby ne pouvaient laisser aucun doute sur la

véracité de son langage et sur la force de sa conviction.

— Quelles sont vos aptitudes, chère petite ? dit Hector en la faisant asseoir sur un banc de la promenade et s'asseyant à côté d'elle, tandis que Cardaillan demeurant debout devant eux.

— J'ai toujours exercé le métier que vous m'avez vu pratiquer. — Je suis danseuse. Depuis quelque temps j'ai appris, en prévision de ce qui m'arrive aujourd'hui, un peu de couture et de broderie, ainsi que je vous l'ai dit, mais est-ce là une ressource ?

— Je ne vois qu'un moyen praticable. Vous avez tout ce qu'il faut pour devenir sur nos théâtres de genre, et même à l'Opéra, une danseuse de premier ordre. Vous avez déjà le corps rompu à ces difficiles exercices.

— Mais, interrompit Cardaillan, entre une danseuse de corde et les coryphées de l'Opéra, la distance et l'étude me paraissent longues.

— J'étudierai, dit nerveusement Asie.

— Et coûteuses, continua le jeune homme.

— Il m'importe, répondit Hector, je fais mon affaire de votre éducation.

— Jurez-moi, monsieur, lui dit-elle, vous dont je ne connais encore ni le nom ni la position sociale, que si j'accepte de vous le bienfait que vous m'offrez, je ne le paierai ni par le déshonneur ni par l'esclavage.

— Bravo ! s'écria Cardaillan, voilà une fille qui me plaît. Ecoutez-moi, mademoiselle... votre nom... ?

La danseuse hésita un instant.

— Mon nom importe peu, dit-elle. On me nommait généralement Asie, à cause d'un de mes rôles.

— Mademoiselle Asie, je vous demande la permission de vous présenter mon ami Hector de Montfort marquis de Sainte-Croix. Si le susdit Hector ne se décidait point à jurer, moi, Paul de Cardaillan, je

jure à l'instant ce que vous demandez, et je ne vous demande qu'une année pour faire de vous, avec le plus louable désintéressement, et en y mettant notre effort commun, la plus jolie danseuse de l'Académie impériale.

— Tu y mets une bien inutile chaleur, Cardaillan, dit Hector de Sainte-Croix d'un ton où l'aigreur ne se dissimulait qu'avec peine. Je jure tout ce que mademoiselle réclame de moi, et j'ai la priorité.

— C'est vrai, répondit loyalement Asie, vous avez ma parole.

Elle prit le bras du jeune homme, et ils descendirent la côte jusqu'à ce qu'en face de l'auberge ils trouvèrent la calèche fermée du marquis. Cardaillan voulait les laisser l'un à l'autre dans leurs causeries; mais Asie, que la vue du luxe de ce superbe équipage effarouchait déjà, exigea que Cardaillan les accompagnât.

— Où vas-tu la mener? interrogea tout bas celui-ci lorsque la voiture roula sur le pavé de la Chaussée-d'Antin; n'oublie pas que tu as juré et que tu dois tenir ta parole. J'ai été pris à témoin, Hector, cela oblige.

— Mon bon, nous sommes et nous resterons, s'il plaît à Dieu, les meilleurs amis du monde, mais une telle leçon est de trop. Tout est préparé pour recevoir cette jeune fille.

La calèche s'arrêta dans le haut du faubourg du Roule, devant une petite maison située près des communs de l'hôpital Beaujon.

Ce pavillon isolé et caché par les arbres mêmes de l'ancien parc attenait à un jardin d'assez vastes dimensions, eu égard à l'opulent quartier dans lequel il est situé.

Ce jardin vient, lui aussi, de ce parc celèbre, auquel il doit quelques magnifiques ombrages, sous lesquels on brave les regards des hautes demeures voisines.

L'habitation se compose d'un sous-sol très-élevé, d'un rez-de-chaussée qui se trouve exhaussé à la hauteur du premier, et d'un étage au-dessus duquel règne un cordon de mansardes.

A l'arrivée de la calèche et bien qu'il fût environ trois heures du matin, la grille s'ouvrit une vieille femme vint à la portière et les reçut au bas du perron.

— Voici la jeune dame, dit Hector.

— Tout est prêt, monsieur, suivant vos derniers ordres.

— Où est votre mari?

— A la tête des chevaux.

— Vous vous rappelez nos conventions?

— Oui, monsieur.

— Vous savez, Martine, que vous ne devez jamais sortir?

— C'est convenu, monsieur.

— Et avoir tous les soins imaginables de mademoiselle. Elle doit être votre maîtresse, voilà pour le respect; vous devez avoir pour elle les attentions d'une parente, voilà pour l'affection.

— Oui, monsieur le marquis.

— Marchez devant nous, et montrez-nous la maison.

Martine obéit.

Sans qu'il y eût dans ce pavillon le luxe extravagant dont les petites maisons de nos grands seigneurs actuels sont empreintes, on n'avait rien négligé pour que le plus admirable confort régnât dans tous les aménagements.

La salle à manger, toute lambrissée et donnant sur le jardin, que réflétaient de grandes glaces, s'ouvrait à droite. A gauche un petit salon tendu de damas de soie. Au milieu de cette pièce, un divan circulaire surmonté d'une ravissante statue de marbre, signée de Clodion. Un goût très-pur avait présidé à toutes ces dispositions.

Une sorte de serre-galerie entourait tout le pavillon, le préservant en hiver de toute froidure et l'entourant comme d'un collier d'émeraude. Tout était neuf et d'une grande fraîcheur. Le couvert était disposé, attendant les convives.

La femme de charge prit les ordres d'Hector.

— Il se fait tard, répondit le jeune homme, je crois que nul de nous, Asie moins encore que nous-mêmes, n'est disposé à un repas à pareille heure. Ma chère enfant, vous êtes ici chez vous, continua-t-il en se tournant vers la danseuse. Nul n'a droit d'y pénétrer sans votre aveu, pas même moi, qui ne suis que le premier de vos serviteurs.

Dès demain, les maîtres de toutes sortes viendront ici, car il ne suffit pas de savoir son métier, il faut encore être à même d'occuper une place élégante dans le monde.

— Pourquoi faire? interrompit Asie avec une extrême vivacité. Je ne veux de maîtres que ceux de mon futur métier. Je resterai ce que je suis.

Elle voulut néanmoins visiter la maison avec le marquis et Cardaillan. Elle prit connaissance exacte des lieux, et admira tout avec une parfaite bonne foi. Puis, elle dit :

— Je serai la fidèle gardienne, monsieur, de ce charmant palais.

— Il est à vous, mignonne, lorsqu'il vous plaira de l'accepter.

Asie ne répondit rien, sourit et reconduisit ses introducteurs jusqu'à la grille de la rue.

— Est-ce donc sérieux? te voilà désormais Don Juan platonique! interrogea Cardaillan. Tu passes ainsi cette bague de soixante mille francs au doigt d'une fille que tu ne connaissais pas hier, d'une classe inférieure, d'une beauté singulière il est vrai. Et tu t'en vas, sans un mot d'amour, sans un mot d'espoir même, obéissant, soumis, toi le fier Hector

de Sainte-Croix ! En vérité, mon bon, je ne te reconnais plus.

Hector ne répondit pàs ; mais au moment de quitter Cardaillan il lui prit la main.

— Je n'avais pas besoin que tu me dises que je deviens fou. Il m'est aisé de le constater. Cette fille-là me sera fatale, Cardaillan. Elle me demanderait de lui décrocher les étoiles pour lui en faire un collier, je prierais le diable de m'aider et je le tenterais. Tu peux me croire insensé, car je ne puis encore définir, si obstinément que je m'interroge, si c'est le désir qui m'entraîne vers elle.

Je ne peux pas définir cet extraordinaire attrait, qui n'est point ce que j'ai ressenti jusqu'à ce jour. Il faut que cette enfant-là m'aime, et si j'y réussis, je crois bien que j'aurai trouvé la maîtresse idéale qui nous retient et nous enlace.

— Tu n'as jamais aimé les femmes que pour toi-même, mon pauvre Hector. Cette honnête fille t'inspire assez le goût de sa personne pour bouleverser ton égoïsme. Tu vas l'aimer pour elle, connaître un peu le dévouement des hommes épris, toi qui toute ta vie fit semblant de l'être; et comme tu sens les avant-coureurs de cette folie d'autrui, te voilà tout troublé.

Tu sais, Hector, que ma franchise saute tous les obstacles ; ne me garde donc pas rancune de te parler ainsi. Je crois que ce sera là un feu de paille qui n'allumera aucun incendie. J'ai la conviction que si le taillis brûle, la haute futaie de ton égoïsme ne court aucun danger.

En tous cas, tu as eu, comme toujours, un bonheur insolent, et tu viens de trouver là de quoi te créer, si tu sais t'y prendre, la plus délicieuse maîtresse de tout Paris... Non plus pour la montrer, Hector, mais pour la cacher soigneusement, ainsi que font les gens prudents qui abritent leur bonheur. Rappelle-toi l'histoire de Marie Touchet.

Tu vois que je te parle en ami.

Ils se quittèrent, et c'est ainsi que la danseuse Asie prit à la fois possession du cœur d'Hector et de la maison du faubourg du Roule, au sortir de la baraque des *Miracles aériens*.

Comme le marquis Hector de Sainte-Croix l'avait prévu, sa vie fut absolument changée depuis ce moment. Il se trouva qu'Asie eut plus de dispositions naturelles au rôle d'actrice.

On lui donna des maîtres de diction, et vers la fin de la même année, grâce à la prodigieuse facilité d'assimilation des femmes, elle fut en mesure de débuter dans un des théâtres de genre.

Beaucoup de personnes du monde parisien se souviennent encore du succès qu'obtint cette tête d'une si saisissante étrangeté, cette physionomie si mobile et si passionnée, cette chevelure puissamment plantée, et qui la fit ressembler *en blond* à la *Salomé* du regretté Regnault. D'aucuns disent que cette tête superbe du célèbre tableau fut une réminiscence d'Asie.

Asie accepta tout, hors l'amour du marquis.

— Ecoutez-moi, lui dit-elle un jour. Je crois que vous m'aimez, puisque vous me le jurez. Je crois que vous me préférez à toutes les autres. Vos amis me le répètent d'ailleurs sur tous les tons, et je devrais être fière de cet amour-là et de votre conversion si je les écoutais. Il paraît que, sans le savoir, avec ma sagesse, qui est une singularité de plus dans notre monde, j'ai fait le miracle de vous enchaîner.

Donc, vous avez gain de cause et je ne contredis point à votre passion. Y répondre, Hector, c'est autre chose. Je ne puis être votrefemme et, si je vous cédais, je n'aurais pas la prétention de vous arrêter bien longtemps.

Ici le marquis se livra à l'une de ces protestations passionnées qui se répétaient chaque fois que Asie feignait de mettre en doute sa sincérité.

— Eh bien ! soit, vous m'aimerez toujours ; mais savez-vous que, n'étant tenu vis-à-vis de moi par aucun lien que le caprice, ayant toujours la lassitude, cette épée de Damoclès, au-dessus de ma tête, ma vie serait une torture ? Quel serait mon recours contre vous.

Aujourd'hui, je sais le désir ardent, acharné qui vous obsède, vous me voulez à tout prix posséder, quand vous arrivez près de cette vierge qui ne vous cède point comme toutes les autres, vous accourez quelquefois avec la volonté de parler en maître. Ne riez pas, Hector. Quand vous entrez, je le lis sur votre visage, et si quelquefois vous me voyez sourire, c'est parce que je ne vous crains pas et que je vous devine.

La moindre violence amènerait tout d'abord ma retraite. Vous me perdriez pour toujours.

Si je vous cédais, je serais demain pareille à toutes ces pauvres créatures que vous avez séduites. Et d'ailleurs, Hector, vous êtes sûr de moi. Si je ne suis pas à vous, je ne serai du moins jamais à un autre. La reconnaissance et l'affection m'en font un devoir.

— Vous pourriez aimer un homme, Asie, vous le pourriez ! ! !

— Pourquoi non ? Suis-je donc venue ici par amour pour vous ? Non, j'y suis venue... pour une autre raison.

— Vous vouliez fuir un insolent dans la dépendance duquel vous vous trouviez. Je sais cela, ma chère.

— Je vais vous faire un aveu, Hector, un aveu bizarre. Mais ne dédaignez pas trop cette confidence après l'avoir connue, car elle fait partie, en moi, de ces convictions d'enfance que toute la raison du monde, les traitât-elle d'absurdes, est impuissante à étouffer.

— Parlez, Asie, dit Hector en s'asseyant à ses pieds, votre voix seule a un charme tout puissant sur moi-même.

— Je vous l'ai dit, je suis la fille d'une zingara ; ma mère appartenait à l'une des tribus errantes qui vont à travers le continent, cherchant leur vie quotidienne et rien de plus, vie contemplative où les astres ont quelquefois plus de part que les hommes, où les sciences de l'Orient, aujourd'hui oubliées, s'enseignent encore.

— Vous m'avez déjà dit cela alors, mais où voulez-vous en venir, Asie ?...

— J'en veux venir à une prédiction que ma mère me fit lorsque j'étais tout enfant. Elle savait lire dans la main, et apprenait à mon père cette connaissance de l'avenir si contestée, lorsqu'elle se tourna vers moi et m'ouvrit les doigts.

— Voilà, dit-elle à mon père, un exemple bien singulier de la divination par les lignes. Il est dans le destin de cette enfant une particularité curieuse. Ces deux lignes qui se rencontrent brusquement, indiquent la mort. Mais comme celle-ci est une ligne d'amour, cela signifie que si l'enfant venait à aimer un homme, quelque événement funeste ne tarderait pas à la faire périr.

Etait-ce une leçon frappante pour me retenir dans la vertu, je ne sais. Mais en dehors de mes sentiments personnels, je crains que cet oracle n'ait dit la vérité et que je ne sois menacée d'un grand danger si je cessais d'être sage.

— C'est de la superstition !

— Ce sera ce qu il plaira à Dieu. Si mon cœur était touché, que m'importerait l'oracle ! C'est la seule voix que j'écouterais, mon ami.

Il n'en fallait pas davantage pour porter à son paroxysme l'affolement d'Hector.

La difficulté l'exaspérait. Il l'accablait de reproches, passait de la colère aux supplications, retournait aux menaces, et la trouvant toujours égale, souriante et prête à lui pardonner, il s'échappait, jurant de ne plus revenir chez cette Circé.

C'est alors que Paris assistait aux folies de ce prodigue, que de nouvelles maîtresses affichaient son luxe, son goût merveilleux, et reliaient la chaîne un instant interrompue de ses caprices.

Cela durait jusqu'au jour où, dominé par un indomptable espoir, par un souvenir qu'il ne pouvait éteindre, il revenait après deux ou trois mois retrouver l'actrice dont tout le monde lui vantait la beauté et dont nul, excepté lui-même, ne pénétrait la vie chaste et mystérieuse.

Lorsque Hector de Sainte-Croix perdit son père et qu'il revint au château de sa tante, Mademoiselle de Commereuil, il espérait encore vaincre par l'absence ce sentiment dont quelques amis, à peine, savaient la source et qu'admirait l'honnête Cardaillan, seul admis dans la maison du faubourg du Roule.

Nous avons vu quelle distraction trouva le marquis et le désordre qu'elle entraîna.

Ce fut une déception réelle, car nulle autre que Mariannic n'eût pu conduire à sa guérison l'amant malheureux d'Asie. Aussi, regrets d'un côté, désirs incessants de l'autre, Hector revint à Paris.

Le souvenir de Mariannic, de son amour si gracieux et si naïf, le poursuivit quelque temps, jusqu'à ce que le tourbillon parisien eût fait évanouir cette délicate et fugitive vision.

## VII

Cependant les années s'étaient écoulées. Hermine allait atteindre sa seizième année. Elle quitterait ce couvent aux murs sombres, aux jardins en quinconces où le buis dessine de si tristes caprices. Encore

est-il le seul auquel on permette de s'épanouir un peu.

« Au couvent, écrivait la jeune fille, on ne grandit pas, on vieillit. Ne perds pas une heure, cher bon père, lorsque le moment de me reprendre sera venu. Accours, je supporterai ma tombe jusqu'à la dernière minute. Une heure plus tard, j'aurais des cheveux blancs. »

Dans toutes les lettres d'Hermine il était question de Mariannic, mais le marquis de Kérallan, laissait sans réponse toutes les questions de sa fille.

Hermine se l'était tenu pour dit. Elle attendait son retour aux Roches-Vertes avec une patience qui, certes, vu l'effort, pouvait être réputée vertu.

Elle comptait bien retrouver sa petite compagne grandie comme elle et comme elle inquiète de ce monde intime, plus beau que celui de Colomb, soupçonné par tous les cœurs de seize ans.

Elle revint donc aux Roches-Vertes, affamée de mouvement et de vie. Ce fut comme une explosion de cette âme longtemps comprimée.

Trouvez-moi dans ces hommes de granit qui sortent, comme Duguesclin, tout armés de la terre de Bretagne, un homme taillé sur le modèle du marquis de Kérallan, qui n'ait ardemment désiré un fils et ne se soit longtemps nourri de l'espoir de courir avec lui sur un bon cheval les bois et les plaines à la suite d'un *daguet* ou d'un *tiersan*—de lui voir la vigueur héréditaire dans les bras et dans la stature.

Telle fut la folie du vieux Chouan.

Folie pardonnable car le nom s'éteignait.

Il fut longtemps sans enfant, et quand le marquis de Sainte-Croix, qu'on rencontrait durant ses courtes apparitions dans ses terres, eut ses deux fils avant qu'un héritier ne vînt au seigneur des Roches-Vertes, M. de Kérallan n'avait pu retenir quelques plaintes contre le sort.

Enfin la Fortune cessa de lui tenir rigueur : Hermine vint au monde.

Ce n'était pas le paladin rêvé. Le marquis la reçut cependant comme un don du ciel, et nous avons vu comme il s'en tira.

Aussi, quand il la vit devenue fille, et fille à la mode de son père, grande, fière, résolue rejetant avec un geste royal ses grandes tresses blondes en arrière, il ne put retenir un mouvement d'orgueil.

— C'est bien une Kérallan, murmura-t-il. Nous grefferons une nouvelle race sur cette belle tige.

Il n'était pas à bout de ses ravissements. Le lendemain, Hermine demanda un cheval et réclama comme un droit de suivre l'équipage du marquis dans ses laisser-courre d'automne.

Il se trouva qu'elle montait à cheval à ravir et comme naturellement. Les chasses dans la forêt de Kérallan, à laquelle celles de Sainte-Croix et celle d'Ille-et-Rance font suite, étaient la passion de l'ancien chevalier de la duchesse de Berry.

Aussi, dès cet instant, comprima-t-il sans peine le soupir qu'il ne pouvait retenir lorsque, passant chaque jour devant la vaste armure de Kéhan de Kérallan du combat des Trente, il se disait :

— Voilà un moule qui ne trouvera plus sa statue.

Quatre jours après on amena de Rennes pour mademoiselle une petite jument limousine blanche, qui semblait souffler du feu par ses naseaux roses.

Elle devint aussitôt la favorite d'Hermine et l'on courut ensemble les bois et les vallons.

Hermine eut deux ou trois jours de sombre désappointement. Cette belle liberté retrouvée lui paraissait vide, depuis que Mariannic n'était plus là pour la partager.

Elle aurait bien voulu retrouver son compagnon Gontran ; mais il était à l'Ecole des Mines ; et puis les temps étaient bien changés : les belles libertés de l'adolescence ne pouvaient se retrouver.

Elle se fit raconter ce qu'on savait de l'affaire de la Korigane par Yvonne, sa femme de chambre, et ce n'était guère.

Ce souvenir lui fut plus tenace qu'on ne pourrait le supposer, car Mariannic avait occupé la pensée d'Hermine durant de bien longues heures.

Ses lectures habituelles, lorsqu'elle comprit que la solitude était désormais son lot au château des Roches-Vertes, se portèrent sur les légendes de sa famille, et Dieu seul sait à combien une vieille famille en Bretagne peut donner lieu. Elle étudia.

Elle courut les hameaux voisins pour y faire des charités et s'y créer des amis, que ses grands yeux sauvages, son front carrément coupé, à la façon des Bretonnes, ne pouvaient manquer de lui attirer dans ces pays où le paysan n'est guères moins farouche qu'il y a cinq cents ans.

Bientôt tout le monde la connut aux alentours. Le petit cheval blanc de mademoiselle Hermine s'apercevait de loin, et les bonnes gens accouraient de la falaise et de la plaine, laissant là filets et rateaux pour venir au-devant de l'héritière et la fêter.

Elle prit donc la douce habitude de se laisser ainsi chérir, puisque la Providence voulait qu'elle n'eût point autre chose à faire.

Elle aima les foyers des pauvres où l'on s'asseoit sur le seuil de la porte, regardant au loin l'immense mer inondée de soleil que vont effleurer d'un coup d'aile les goëlans, piquant du haut de la falaise et remontant jusque dans le bleu du ciel.

Elle écouta les chants des paysans, leurs naïfs récits, elle prit part à leurs conversations, à leurs petites joies, comme à ces grosses peines auxquelles le plus simple est soumis comme le premier des grands hommes.

La poésie toucha cette âme vierge et charmante, réduite à elle-même. Nul ne vint lui dire qu'elle était

radieusement belle et ne corrompit la sainte simplicité de son discours et de son maintien.

Si elle ne dérogea point, elle prit cependant peu à peu, durant la première année de son séjour aux Roches-Vertes, une liberté d'allures et des habitudes errantes que son isolement au milieu d'un pays neuf, où chacun lui rendait l'hommage qui lui était dû, rendait excusable.

D'autant que mademoiselle était toujours accompagnée du piqueur Cloannec, solide gars s'il en fut, dévoué à sa jeune maîtresse et qui se serait assurément jeté à l'eau sans savoir nager pour en retirer Hermine.

M. de Kérallan la laissa s'épanouir à l'aise durant quelques mois. Puis il en prit souci sur les observations du recteur, qui lui fit entendre que ces habitudes masculines ne pouvaient toujours durer : la place des femmes étant à la maison où se file la laine.

Le marquis ne se dissimula point que sa fille ne supporterait pas la contrainte ; que les Roches-Vertes, lorsque le vent du nord les entoure de gémissements, avec leurs murs salpétrés et noirs, ne sont point une prison bien gaie pour une pauvre fille de seize ans qui voudrait fleurir en plein air.

Il pensa donc à lui trouver une compagne, mais la Providence lui épargna le choix. Le hasard avait ici tout préparé.

Ce fut une cousine qui tomba du ciel tout à coup, et voici comment :

Le marquis reçut un matin une lettre timbrée de Saint-Servan, qu'il ne décacheta point sans surprise.

— Qui peut m'écrire de là-bas? se disait-il en voyant une grande écriture tremblée à la manière ancienne, tracée sur du papier grossier.

— Mon cousin, commençait cette lettre...

— Je n'ai pas de cousin à Saint-Servan, exprima tout haut le vieux gentilhomme, que veut dire cela ?

« Je vous lègue, à vous le chef de toute notre famille, le seul bien qui me reste au monde, bien sur lequel j'ai si mal veillé que si vous ne le recueillez pas je crains qu'il ne périsse. C'est ma fille, mon cousin, que je vous recommande, au nom de Dieu, de Dieu que je vais rejoindre bientôt après une vie de souffrances. Je meurs rassurée depuis que je sais votre voisinage et votre renom.

» Votre cousine,

» HENRIETTE DE CADIGNEU. »

Au-dessous, le curé avait écrit : « Cette lettre m'a été confiée par la mourante. Tout est à présent fini pour elle, et je recommande de nouveau avec instance l'intéressante personne qui est la fille de votre parente. »

M. de Kérallan n'avait point fini cette lecture, qu'il courait déjà dans les corridors.

— Etienne, Jean, les chevaux au grand break. Plus vite, torribieu, plus vite ! Ces gars ont, en vérité, du beurre dans les veines !

Quand le marquis avait juré : Torribieu ! il fallait qu'il y eût quelque chose de bien grave.

Le bruit s'en répandit dans tout le château, et en un clin d'œil les deux beaux chevaux de poste du marquis, les grelots au cou, le postillon en selle, furent devant le perron.

Le marquis ne répondit point aux questions de sa fille, il se contenta de sourire et de lui dire en partant :

— Rien en tout cela qui te doive alarmer, au contraire, enfant !

Chemin faisant, le marquis se disait en excitant l'ardeur du postillon qui descendait à fond de train la rampe qui mène à la route de Saint-Malo :

— Cadigneu ! Pardieu, ce sont mes petits-cousins ! Ma grand'mère est une Cadigneu. Ils sont allés aux

îles. Ils résidaient à la Nouvelle-Orléans depuis soixante ans. Il n'est donc pas étonnant que je les aie perdus de vue.

Ce que le marquis ne pouvait encore savoir et ce qu'il apprit du curé de Saint-Servan, auquel il alla tout droit demander l'adresse de la jeune personne et le remercier d'avoir compté sur lui, ce sont les quelques détails suivants :

Madame de Cadigneu était la femme d'un gentilhomme, planteur à la Louisiane, qui vivait à la manière créole avec un faste qui n'a nulle part son égal, sans compter, se fiant sur la magnifique richesse du sol.

Monsieur de Cadigneu ne sut donc jamais l'état de ses affaires, et lorsqu'il mourut sa veuve demeura seule avec sa fille Alberte, en présence d'une succession fort embarrassée.

Il fallut s'en remettre à la bonne foi des hommes de loi.

Ils ne se firent désormais pas faute de déprédations et pêchèrent si bien, en l'absence de tout contrôle, dans l'eau trouble de cette succession qu'ils n'eurent aucune peine à faire en quelques années d'une, millionnaire une pauvre femme.

Madame de Cadigneu ne put supporter l'idée, lorsque toute la propriété fut vendue d'accepter la misère dans ce pays qui avait vu son opulence.

Elle se souvint de sa famille de Bretagne, compta naïvement sur les parents de son mari, et sans autre but que ce frêle espoir, s'en vint débarquer à Saint-Malo avec sa fille, âgée de vingt-deux à vingt-quatre ans.

Il lui restait alors une quinzaine de mille francs provenant de la vente du mobilier et des bijoux. On loua quelque part, sur la côte sud, vers les rochers, un petit chalet, dans lequel on s'installa avant de chercher la parenté.

La parenté! Il y a cent ans, les Kérallan, et les

Cadigneu étaient nombreux; mais la révolution, les guerres de chouannerie, avaient passé par là. Il ne restait alors que le marquis pour tout rejeton mâle, et madame de Cadigneu ne savait que fort peu de chose sur l'existence de la branche aînée.

Les recherches ne durèrent pas longtemps; on ne vient pas impunément des tropiques se confiner au bord de ce grand courant de la Manche, corridor des tempêtes glacées qui descendent du nord.

Il ne fut pas question désormais de sortir, à cause du froid, ce nouvel ennemi sur lequel on n'avait pas compté.

La mère imprévoyante ne sut pas mieux qu'à la Nouvelle-Orléans le prix des choses, et les tapis les meubles de luxe, la confusion du nécessaire avec le superflu , écornèrent l'humble pécule des deux créoles. On remit au printemps les recherches nouvelles.

Les malheurs vont par troupe. Une fluxion de poitrine, que toutes ces précautions n'empêchèrent pas, conduisit la mère au cimetière en moins de huit jours.

Au moment où le prêtre la confessa, elle écrivit la lettre reçue par le marquis ; ce fut le curé qui se chargea de l'envoyer à son adresse, en cachette de mademoiselle de Cadigneu dont la vieille créole redoutait la fierté.

Mademoiselle Alberte demeura donc seule au monde. Quand elle ouvrit le secrétaire, elle put constater, non sans un serrement de cœur profond, que le trésor s'était fondu comme la neige au soleil et qu'il lui rendait à peine quelques centaines de francs. Les quinze mille livres avaient duré quinze mois.

Ce cœur énergique ne sombra cependant pas dans l'âpre océan d'amertume qui envahit son âme. Elle se redressa après quelques minutes d'abattement.

— Eh bien, dit-elle à la petite servante qui assistait à cette scène, je regarderai la vie en face ; je sais

peindre les fleurs, je sais broder, je saurai coudre, et la Providence est là, après tout, pour moi, comme pour toi-même, petite, qui vis heureuse et ne sais rien de tout cela.

Cela fut dit d'une voix navrante qui fit pleurer la Bretonne.

— Dieu ne permettra pas, dit-elle, qu'une si bonne et si noble demoiselle travaille pour vivre.

— Et pourquoi non ? et le plus tôt sera le mieux.

Elle mit son chapeau de crêpe noir s'enveloppa dans son voile, livrée de deuil qu'elle endossait ainsi pour la première fois, s'en fut chez le curé de Saint-Servan et lui demanda de la recommander dans les riches maisons de la ville.

La lettre était partie de la veille, la distance entre Saint-Malo et les Roches-Vertes n'est guère de plus de huit lieues. Le curé regarda la pendule.

— La Providence a toujours l'œil ouvert sur ceux qui ne s'abandonnent point dans le malheur à de lâches désespoirs, lui dit-il gravement.

— Je n'attends ce secours de personne, et je n'ai plus de famille au monde, répondit Alberte dans les yeux de laquelle roulaient de grosses larmes.

En ce moment on entendit les grelots d'une chaise de poste rapidement conduite. La voiture s'arrêta devant la porte et, quelques instants après, un grand vieillard, l'œil animé, le visage échauffé par le voyage, se précipita dans le salon de l'ecclésiastique.

— Merci, monsieur, lui dit-il, en lui prenant les mains et les serrant avec force, merci de m'avoir prévenu et rendu le service de pouvoir venir prendre ici ma jeune parente.

Hâtez-vous de me donner son adresse, la laisser une minute dans l'embarras me semble criminel. J'aurais dû prévoir... Je devrais savoir... En vérité, je suis chef de famille, et j'ai commis l'impardonnable oubli de perdre de vue cette branche de Cadi-

gneu des Antilles, aussi bons gentilhommes, aussi dignes qu'aucun des Kérallan, nos ancêtres. Je suis bien coupable, l'abbé; l'adresse d'Alberte?

Le grand vieillard s'accusait avec une telle chaleur, un remords si vrai, que le curé sourit. Il démasqua soudain la jeune fille, qui, à l'arrivée du marquis, avait abaissé son voile et se dissimulait.

— Mademoiselle, que vous disais-je de la Providence? Vous avez cette heureuse fortune de la voir sous sa plus noble forme humaine. Voici le marquis de Kérallan, votre cousin issu de germain, quelque chose comme un oncle...

— A la mode de Bretagne, interrompit le gentilhomme radieux qui courut à Alberte. Ma cousine, je suis presque Cadigneu. Notre écusson est le même. En vérité, quelque sympathie que m'inspire votre toute gracieuse première vue, je ne puis, malgré la tristesse du moment, m'empêcher de vous gronder un peu. Combien y a-t-il de temps que vous êtes en France ?

— Quinze mois, mon cousin, répondit la jeune fille, dont le cœur serré s'ouvrait à ce chaud accueil, à cette cordialité affectueuse.

— Quinze mois ! Quinze mois à huit lieues des Roches-Vertes ! Allons, je vois que nos fautes sont communes, et que nos deux négligences se peuvent embrasser sans réserves.

Il s'avança vers elle avec cette politesse mêlée d'affection à laquelle ses cheveux blancs donnaient un grand air et un caractère vénérable. Il lui prit les mains, l'attira vers lui et la baisa au front.

— La paix est faite, dit-il, et maintenant en route, sans regarder derrière nous.

Monsieur l'abbé, qui est un de mes vieux amis, se chargera d'arranger vos affaires et de régler toute cette succession.

— Pas encore, mon cousin, dit Alberte fondant en larmes; excusez-moi de vouloir dire adieu à celle qui

ne se réveillera plus de ce récent sommeil. Pauvre mère !

Le cimetière étant proche, le marquis y accompagna sa pupille ; et tandis qu'elle s'agenouillait sur cette tombe à peine fermée, il fit mentalement le vœu de recueillir l'orpheline.

— Voilà, pensa-t-il une œuvre bonne et utile.

Et contemplant les traits à la fois doux, sérieux et timides de mademoiselle de Cadigneu.

— Voici, Dieu le veuille, et sans doute il l'a voulu, mon vœu réalisé : la sœur aînée, la sœur maternelle d'Hermine est trouvée.

## VIII

Lorsque l'orpheline, qui se croyait le jouet d'un rêve et voyait, incertaine du réel, se succéder rapidement les adorables paysages de la vallée sans chercher à sortir de son ravissement, put échapper à son trouble, elle prit dans les siennes la main du marquis.

— Croyez, mon cousin, lui dit-elle, que ma reconnaissance, pour ne s'exprimer à la première minute que difficilement...

— Laissons là votre reconnaissance, mon enfant, dit le vieux gentilhomme ; Dieu fasse que bientôt la gratitude soit plutôt mon lot. Ne croyez pas qu'en venant habiter les Roches-Vertes, vous courriez à une sinécure !

— Aurai-je donc le bonheur de vous pouvoir être utile, mon cousin ?

— Vous m'êtes nécessaire, Alberte.

Le marquis expliqua le plus brièvement qu'il put

sa situation, la tournure d'esprit de sa fille, l'inquiétude que sa vie de gentilhomme campagnard, très en dehors de la vie des grandes villes, ne lui eût pas donné toute l'expérience d'un père chargé d'une pareille âme.

Il lui exprima sa joie de rencontrer, au moment où, renonçant à se servir des soins salariés, insuffisants ou même quelquefois indignes, d'une demoiselle de compagnie, il ne savait à quel parti se résoudre, une parente accomplie, assez jeune pour partager les joies et les plaisirs d'Hermine, assez grave et assez mûrie par les événements pour l'arrêter sur la pente où cette capricieuse et puissante imagination de jeune fille pourrait glisser, si on l'abandonnait à elle-même.

— Je suis, termina le marquis, un vieux Breton simple cœur, de main forte et loyale. Dans notre famille on ne fut jamais que cela. Ce fut toujours assez. Mais comment un vieux louvetier tel que moi, qui ai passé ma vie à courir les forêts pourrait-il élever résolûment la prétention de pénétrer sans la froisser et de diriger vers la perfection une nature telle que ma chère Hermine ?

C'est, en vérité, une œuvre trop délicate pour mes vieilles mains que façonner une femme. Feue la marquise, ma femme, s'y fût assurément entendue et nous aurions fait elle et moi, une belle et bonne Bretonne. Mais il me semble que nous eussions eu quelque peine à obtenir ce résultat.

Hermine est rebelle à tout ce qui n'habite pas sa conscience de toute éternité. Elle a presque fait un défaut de nos qualités de race les plus précieuses. Etant tout d'une pièce, son entêtement la conduira facilement à s'égarer.

Je vous indique le mal, ma cousine, en vous suppliant d'apporter à le combattre tout le tact que comporte une si délicate mission.

Vous aurez quelques froissements sans doute, et

ce jeune cheval ne mâchera pas le mors aisément. Avec vous, cependant, j'espère. Ce pays tranquille, ces rares et antiques voisins qui nous entourent, vos conseils et votre exemple, nous aideront singulièrement à lui faire sans encombre et sans explosion passer l'âge des entraînements auxquels son cœur pourrait être enclin.

Croyez que je l'ai bien jugée et surtout longuement étudiée, autant que cette étude peut s'accorder avec notre œil, qui voit nettement l'effet, mais est trop grossier, le plus souvent, pour atteindre la cause au fond du cœur des femmes.

En finissant, Alberte, un dernier aveu : jai désiré un fils, Dieu m'a donné une fille ; j'ai peut-être eu trop de plaisir à voir cette fille, dernière héritière d'une race audacieuse et chevaleresque, se plaire à nos jeux masculins.

J'aurais dû la préparer dès l'enfance à ce rôle de mère de famille qui l'attend sans doute. J'en ai fait une amazone intrépide, une chasseresse, quelque chose comme une héroïne.

Je vous ai ainsi rendu la tâche beaucoup plus difficile, ma chère Alberte, mais je ne la crois pas au dessus de vous.

Nous arrivons aux Roches-Vertes, et toute une légion de bavards et de curieux qui nous aperçoit de toutes ces vieilles fenêtres commente apparemment votre arrivée parmi nous.

Alberte, que tant de confiance et de bonté avait profondément émue, ne put que balbutier quelques paroles de remerciements et des promesses auxquelles coupa court M. de Kérallan.

— Laissez, dit-il, ma petite cousine, je vous connais mieux que vous-même.

Il y eut autour de la calèche ce jour-là une grande affluence de visiteurs curieux.

Dans ces immenses châteaux, derniers souvenirs de la féodalité bretonne, la seule qui fût juste et mît

toujours le paysan en contact avec le seigneur, sans servilité de la part du premier, sans morgue tyrannique de la part du second, il y a toujours, il y a surtout aujourd'hui où la révolution a comblé, de l'aveu des plus attardés, le fossé qui séparait le prolétariat de la noblesse, une promiscuité presque complète entre le pauvre métayer et son maître richissime.

Celui qui manque de pain ou d'ouvrage entre au château, travaille à quelque ouvrage en suspens, s'attable et reçoit son salaire.

L'arrivée de cette belle étrangère et l'empressement qu'avait mis le fier marquis à courir au-devant d'elle ; avaient enflammé la curiosité.

— Ah, faillis gars !!! vous voici tous autour de nous pour savoir les nouvelles ! Eh bien ! les voici ; une fois n'est pas coutume. Voici ma nièce, Mademoiselle Alberte de Cadigneu, que vous respecterez comme ma propre fille, à laquelle vous obéirez comme il convient, et qui aura soin de vous comme nous le faisons de père en fils depuis cinq cents ans.

Qu'on aille me quérir Mademoiselle de Kérallan.

Quelqu'un répondit que mademoiselle était sortie à cheval du château il y avait à peine une heure.

— En ce cas, répondit le marquis, j'ai le temps de vous installer moi-même, Alberte. Vous habiterez l'appartement de la feue marquise ma femme.

Il la conduisit avec le cérémonial traditionnel, dont le vieux gentilhomme ne permettait à personne de se départir de chez lui, dans une chambre à coucher de grand style, meublée au temps de Louis XIV et soigneusement entretenue avec le respect que dans ces heureux pays on porte aux choses vénérables.

Cette chambre donnait dans un boudoir qui eût assurément suffit à deux de nos plus grands salons parisiens.

Ces deux pièces avec le cabinet de toilette étaient tendues de ce lampas introuvable à grands ramages couleur sur couleur qui s'agençait si bien avec le cadre blanc des boiseries sculptées.

Après s'être assuré qu'on avait veillé à tous les besoins de la jeune fille, le marquis la quitta.

— Je vous enverrai ma fille aussitôt son retour, dit-il en s'en allant.

Restée seule, Alberte s'assit, ou plutôt tomba dans un fauteuil à l'embrasure des hautes fenêtres, et resta comme écrasée par l'inattendu de ces merveilleux événements.

Il lui sembla que, par un coup de baguette de l'un de ces génies qui, dit-on, sont plus nombreux et plus proches des hommes sur cette vieille contrée qu'en tout autre lieu de la terre, elle se trouvait transportée dans quelque monde étranger.

Tout contribuait à lui donner cette illusion : le pays incomparable de rochers, de bois pittoresques, qu'elle avait traversé si vite, ces costumes bretons que portaient encore quelques-uns des serviteurs de la maison, venus autrefois du Morbihan.

En se penchant vers la fenêtre, elle aperçut le paysage mélancolique dans lequel le château posait sa silhouette sombre. Elle entendait contre les rochers auxquels se liaient les murs de la terrasse le bruit sinistre du ressac.

Au dessus d'elle le ciel, non plus de ce bleu sans tâche et sans fond des Indes, mais marbré de nuages gris; qui assombrissaient l'océan.

Son isolement lui apparut à ce moment; dans l'immensité de cette chambre, devant celle de la mer, elle comprit mieux que jamais qu'elle était orpheline, et, oubliant soudain jusqu'à la paternelle bonté du marquis, elle éclata en sanglots convulsifs.

— Mère ! cria-t-elle, reviens ! Mère, ma pauvre maman !!!

Un amer découragement, quoi qu'elle fît pour le surmonter, lui monta du cœur aux lèvres.

Pour la première fois elle sentit sa pauvreté.

Jusqu'alors, quelle que fût la médiocrité de leur situation, l'imagination de feu de la créole qu'encourageait dans ses rêves sa mère, moins positive encore, l'avait éloignée de ces tristes réalités.

— Quand nous retournerons là-bas!... disait Madame de Cadigneu.

Et les châteaux en Espagne se rebâtissaient, alors on retrouvait le passé si souriant, le climat sans pareil des tropiques ; et maintenant la lourde terre des aïeux reprenait avec son âpre aspect possession de l'âme d'abord à laquelle elle inspirait l'énergie de ses aspects, du corps ensuite qu'elle débarrassait tout d'un coup de ses paresseuses langueurs.

Ce pays de l'impossible avait disparu pour toujours, et la pauvre fille le regrettait dans cette dernière minute qui lui appartenait encore et joignait le passé au présent, l'habitation sous les bananiers au château des Roches-Vertes.

Peu à peu, de prostration en prostration, de souvenir en souvenir, fatiguée de larmes, Alberte s'était mise à genoux et pleurait, la figure dans ses deux mains, quand le bruit d'un pas léger se fit entendre derrière elle.

Elle se releva vivement, honteuse d'être surprise ainsi; et, sans se retourner, elle essuya d'un revers de mouchoir ses joues marbrées de larmes, ses yeux gonflés et se retourna.

Hermine, en costume d'amazone, ses grands cheveux blonds un peu défrisés par la course du cheval, le teint clair et animé, les yeux noirs exprimant une sorte de curiosité inquiète, était debout derrière elle.

D'une main elle tenait encore la cravache et de l'autre elle soutenait la longue traîne de sa jupe de drap.

Quand elle vit sur le visage de mademoiselle de

Cadigneu les larmes mal essuyées, elle se sentit le cœur remué par une pitié profonde... Elle était venue hostile, les yeux secs, un peu d'impatience dans la parole vibrante.

M. de Kérallan lui avait dit, lorsqu'elle l'avait embrassé sur le perron même du château:

— Hermine, mon enfant, je t'ai ramené de Saint-Malo une surprise.

— Quelle surprise? avait répondu la jeune fille. Je ne joue plus à la poupée. Quelque nouveau cheval, peut-être?

— Non pas. Une compagne, mon enfant. Une parente, une cousine à moi que j'ai tout à coup retrouvée. Va la saluer, mignonne, et tâche de l'aimer. Ce ne sera pas difficile, elle est bonne, et puis cela doit être, car elle est malheureuse.

Hermine s'en était allée, de son pas tranquille, en fille obéissante, au-devant de mademoiselle de Cadigneu.

— Ah! mon père! pensait-elle, voilà donc la demoiselle de compagnie, l'institutrice dont j'étais menacée! Quelque vieille fille de province séchée par l'isolement, rabougrie par l'égoïsme. Nous allons voir cela. En tous cas je n'ai pas dit le dernier mot et... c'est moi qui le dirai.

Lorsqu'elle vit ce jeune et doux visage, si triste, avec de grosses larmes qui descendaient doucement le long des joues, toute son appréhension et sa colère disparurent. Elle eut quelque ennui de s'être ainsi irritée contre cette personne si charmante et qui inspirait la sympathie.

Elle sentait la contagion des larmes la gagner à son tour.

— Vous pleurez, ma cousine! lui dit-elle de sa belle voix harmonieuse que l'émotion faisait légèrement trembler.

— Ce ne sera rien, un moment de souvenir. Vous êtes sans doute ma petite cousine Hermine. Vous

êtes bien belle et vous semblez bien bonne. Voulez-vous me permettre de vous donner le baiser de bienvenue.

— Oh! bien volontiers! s'écria Hermine; vous êtes bien jolie aussi, ma cousine. Et moi qui vous croyais laide! s'écria-t-elle naïvement. Ne pleurez plus, fit-elle en essuyant d'un geste charmant les larmes d'Alberte, vous ne vous ennuierez pas ici. Les Roches-Verte ne sont tristes qu'en apparence. Vous verrez que vous y mènerez une vie aimable. D'abord tout le monde vous chérira, je le veux et je vais tout de suite donner l'exemple.

Elle l'embrassa de nouveau avec une grâce caressante.

Décidément, mademoiselle de Kérallan, chez laquelle ces démonstrations étaient rares, voulait plaire à la nouvelle venue.

— Savez-vous monter à cheval? demanda-t-elle.

— Un peu, mignonne, un peu, répondit Alberte souriant, malgré son chagrin, de ces naïves questions.

— Vous n'avez pas peur de tomber, au moins! car je vous dirai qu'au château nous sommes tous très-hardis. Je saute une barrière fixe de quatre pieds avec Follette, ma jument blanche.

Je vous la montrerai tout à l'heure, ma cousine. On dit partout que M. de Sainte-Croix, notre voisin, a les plus beaux chevaux de France. Je suis bien sûre, moi, qu'il n'a pas la pareille de ma Follette. Vous aurez une amazone bleue comme celle-ci. Nous serons toutes pareilles. Vous serez ma grande sœur...

Elle chercha le nom de cette *grande sœur*. Puis éclatant de rire:

— Mais je ne sais pas votre nom!... Papa ne me l'a point dit. Il est d'une étourderie!

— Je me nomme Alberte... Alberte de Cadigneu.

— Un gentil nom! Alberte, ma chère Alberte, ma gentille, ma toute belle Alberte.

Puis s'apercevant que toute cette gaieté, malgré les efforts évidents de sa cousine, ne parvenait point à détendre le grave pli du front de la jeune fille, elle la regarda, vit ses vêtements noirs.

— Vous êtes en deuil! fit-elle toute glacée par son imprudente gaieté. Je vous demande pardon de ne pas m'en être plutôt aperçue. Papa a bien raison de me dire que je suis aussi évaporée qu'un oiseau. Pardonnez-moi, ma cousine.

— J'ai perdu ma mère il y a trois jours, répondit Alberte qui se reprit à pleurer.

La jeune fille demeura un instant immobile, réfléchissant au chagrin que doit causer la perte d'une mère. Elle était trop enfant pour avoir vivement souffert de la mort de la marquise. Elle chercha dans son cœur un mot tendre qui pût consoler cette grande peine.

— Nous en parlerons ensemble, lui dit-elle ; mais ne restons pas ici. Ma petite femme de chambre bretonne est très-adroite, malgré ses grandes coiffes bêtes et ses manches plates. En quelques minutes elle aura tout rangé chez vous, et vous vous y plairez quand vous y serez restée quelques jours.

Il faut s'habituer, voyez-vous, à cet horizon sans bornes de la mer. Elle change de couleur vingt fois le jour et je ne me souviens pas de l'avoir vue sous le même aspect. C'est très-divertissant quand on sait distinguer d'après l'état des vagues, la direction du vent et les nuages du ciel, le temps qu'il va faire. Je sais déjà m'en tirer.

Ce sont les pêcheurs, le vieux Cloannec, le père de notre piqueur, surtout, qui se sont chargés de m'instruire.

Nous apprendrons cela toutes deux. Et puis ces beaux bois d'un vert sombre ont mille apparences différentes suivant les heures du jour.

Moi aussi, lorsque je suis revenue grande fille dans cette résidence que j'avais quittée tout enfant, j'ai eu un moment de tristesse. Mais il est passé, grâce à Dieu, encore ne vous avais-je pas auprès de moi, ma cousine.

Durant ce bavardage, Hermine entraînait Mademoiselle de Cadigneu et la conduisait vers un banc de pierre couvert de chèvre-feuille duquel on distinguait tout le pays.

De là, on voyait dans les cours les chevaux que plusieurs serviteurs pansaient, et le mouvement considérable de va-et-vient des gens de la ferme et du château.

Hermine demeura quelque temps sans mot dire, pendant que sa cousine contemplait ce spectacle sublime d'une soirée d'automne au bord de la mer.

— Vos domaines s'étendent-ils loin ? demanda enfin Alberte.

— Aussi loin que la vue peut aller, répondit Hermine, sur la forêt de Kérallan et sur les genêts.

Voici Kérallan ; le village là-bas, ce clocher blanc dans cette masse de châtaigniers, c'est Sainte-Croix, et ces tourelles ardoisées qu'on découvre sur la droite c'est le château de Montfort Sainte-Croix. Mademoiselle de Commereuil, une vieille dame qui, paraît-il m'aimait beaucoup et qui est morte à quatre-vingt-douze ans, il y a une année à peine, l'habitait avec la marquise de Sainte-Croix, sa nièce, qui est morte également l'année dernière.

Nous allions autrefois beaucoup voir ces dames, qui sont notre unique voisinage. Mademoiselle de Commereuil m'accablait de bonbons et de poupées. La pauvre marquise me prenait volontiers sur ses genoux, et puis je jouais avec Gontran.

— Qu'est-ce que Gontran ? interrogea Mademoiselle de Cadigneu.

— Gontran, c'est le plus jeune fils de la marquise. Il est à l'Ecole polytechnique, à ce qu'il paraît. Depuis

mon retour du couvent, il y a quinze mois, mon père ne m'a plus conduite chez ces dames, malgré leurs instances. Il prétend que ce jeune homme est trop grand.

Trop grand, ma cousine!!! Gontran est sorti depuis trois ans de l'Ecole polytechnique, c'est presque un collégien, et l'autre un homme de trente-cinq ans au moins. Je ne vois pas le danger, et si ces dames n'étaient point mortes si mal à propos, il aurait bien fallu que nous retournions à ce charmant château de Sainte-Croix.

— De quel autre parlez-vous, Hermine? Quel est ce personnage de trente-cinq ans ?

— Celui-là, ma chère, c'est l'aîné, je ne le connais pas. Il se nomme Hector. Le marquis son père n'habitait point ici. Mon père en dit souvent plus de mal que de bien.

Depuis la mort de sa mère et de sa grand'tante, le marquis est de nouveau ici et y chasse. Il a hérité d'une fortune princière. Il n'est bruit que de ses beaux chevaux et de ses équipages. Et puis, ma chère, il ne chasse point comme mon père et comme nos Bretons. Cloannec m'a dit qu'ils avaient de beaux habits rouges, des bottes à revers, une toque de velours noir et un petit sabre au côté. C'est très-mignon. Cloannec me semble s'y connaître.

— Ces messieurs de Sainte-Croix viennent-ils quelquefois au château.

— En mon absence, le marquis Hector y venait, m'assure-t-on, quelquefois. Mais depuis mon retour, mon père, qui craint apparemment que les distractions n'abondent trop ici, a cessé de l'inviter.

Il tient trop de son père, me répond-il quand je me hasarde à lui demander pourquoi.

Au fond, je voudrais bien voir ce diable-là ; je ne le soupçonne pas aussi noir qu'on me le fait. Un jour que j'entendrai la chasse venir de ce côté, j'y cour-

rai ; nous y courrons, veux-je dire, et nous verrons passer les cavaliers.

La vieille Jeannette de Kérallan me disait hier qu'il y a de belles dames au château, qui doivent y rester plusieurs semaines.

Nous verrons les dames, Alberte !

— Mais cependant, Hermine, si votre père le défend ?

Hermine reprit soudain son front sévère.

— Quand mon père parle, répondit-elle, j'obéis; mais ceci ne rentre pas dans les défenses qu'il m'a faites.

Puis elle ajouta, après une pause, en fronçant ses fiers sourcils noirs :

— Il est des défenses dont je comprends le motif, et celle-là n'est pas du nombre. Regardez nos belles vagues vertes ; elles vont où Dieu les appelle, sans essayer de rebrousser chemin. Pourvu qu'elles aillent au but, il importe peu qu'elles suivent un capricieux chemin ou la ligne droite. Voyez ces nuages qui semblent escorter les vagues en se mirant dans l'eau, ils semblent s'arrêter et se former en montagnes étranges, puis ils reprennent leur course vers leur but inconnu.

Tout en un mot, jusqu'à ces sapins immobiles qui ont du moins le pouvoir d'étendre où il leur plaît, dans une fantaisie illimitée, le réseau de leurs racines noires, tout a suivi sa pente, sa nature, et un peu sa folie.

Nos serviteurs sont libres, ils nous servent plus par amitié que pour l'argent. Follette elle-même, que vous apercevez là, tandis qu'on la panse et qui tire de mon côté, flairant le sucre, voudrait obéir à son caprice, et moi je serais plus esclave que la vague, le vent, le nuage, l'arbre, le serviteur ou l'animal ! Non, libre je suis, libre je resterai. Si ma fantaisie, ce qu'à Dieu ne plaise, me conduit à faire mal, je saurai à la rigueur m'en punir moi-même. Ma conscience connaît son métier.

— Mais c'est de l'indépendance, ceci, ma pauvre
etite Hermine !

— Ce sera ce que vous voudrez, mais retenez bien
ue si vous-même, qui êtes destinée à vivre près de
noi, vous vous faisiez l'écho de volontés devant les-
uelles les miennes sont obligées, après tout, de s'in-
liner tout en ne cédant qu'à la force, nous ne serions
lus amies, Alberte, je vous haïrais.

Il faut m'aimer à ma manière, et non point à la vô-
re. Vous me gronderez après, et je saurai bien re-
onnaître mes torts.

— Penserez-vous, Hermine, que si vous ne vouliez
ar hasard ni vous rendre à mes observations ni en-
endre mes bonnes et tout affectueuses raisons, je
erais demain obligée de quitter cette hospitalière
naison, où je ne serai pas chez moi, où je serai pour-
ant chez nous, puisque ma famille est la vôtre. Il
udrait alors que je demandasse à l'humiliation le
ain de chaque jour.

— Non, non, non, jamais, ma cousine, reprit Her-
nine. Vous avez raison, mais j'ai voulu vous mettre
n garde contre quelques bizarreries de caractère. Le
oug m'est odieux.

— Mais en pension, cependant ? hasarda Alberte.

— En pension j'échappais à ce présent, pour vivre
lans un idéal où nul ne pénétrait. Je vous raconterai
nes rêves, ma cousine.

En les voyant apparaître ensemble dans la salle à
nanger où M. de Kérallan les attendait, le vieux gen-
ilhomme ne put retenir un mouvement de joie.

Il craignait qu'avec l'esprit absolu d'Hermine, elle
ne s'inquiétât de cette compagne de quelques an-
nées plus âgée qu'elle. La défiance eût alors empêché
l'affection.

La figure radieuse de sa fille, qui tenait par la main
mademoiselle de Cadigneu, le rassura pleinement.

C'est ainsi que la vie commune commença entre ces
rois personnes.

Alberte fut, les premiers jours, comme transport dans une autre planète.

Ces graves serviteurs qui accomplissaient auto d'elle leurs fonctions ainsi qu'un devoir noble et q lui souriaient d'un visage tranquille et ami, c grandes salles à fenêtres ogivales où les pas s nores retentissaient, cette belle figure du vie marquis, errant au milieu de tout cela comme portrait de famille détaché de son cadre, cette pét lance d'Hermine qui semblait, dans ce Château Sommeil, la vie personnifiée, tout l'étonna, puis charme vint après la surprise.

Huit jours ne s'étaient point passés que mademo selle de Cadigneu n'eût échangé cette existence po aucune autre. Elle jeta décidément l'ancre aux R ches-Vertes et pria Dieu de l'y laisser toujours.

Ce vieillard aurait besoin de soins, elle résolut lui consacrer, par reconnaissance, toute sa vie. He mine une fois mariée, il n'aurait perdu qu'une fille

Elle s'attacha de parti pris, résolûment, à son bie être, car le marquis trouva désormais, de la part cet être charmant, des attentions délicates qu'il n'av point connues, même du temps de sa femme, pieu et froide personne.

Aussi M. de Kérallan raffola-t-il de sa pupille, q ne savait auquel entendre, ou d'Hermine l'appelant visiter ses amis des villages voisins, ou du vie chouan qui réclamait d'elle d'interminables pa ties d'échecs, jeu dont il était sevré depuis plusieu années, soit des lectures.

Encore souvent sans y prendre garde oubliait-il s'intéresser au livre pour écouter cette voix harm nieuse et suivre sur le visage de la créole les impre sions qui s'y montraient.

## IX

Tout le pays de gens simples connut bientôt les deux cousines, qui formaient entre elles un spectacle bien fait pour charmer les yeux.

Leurs premières excursions se firent le long de la côte, dans les sentiers de la falaise, jusqu'aux bourgades de pauvres pêcheurs, qui s'adossent aux rochers partout où la mer se creuse le moindre havre où abrite les barques.

On revenait ensuite par la plaine le long des haies rougies par l'automne, entre les *levées* qui séparent les vergers. On s'asseyait de temps à autre à l'ombre de quelque pommier pliant sous sa récolte pourprée. On causait. Alberte racontait sa mer bleue, ses bois de cocotiers et de palmes, remplis d'oiseaux de toutes couleurs.

Hermine se croyait revenue au temps et au voisinage de Mariannic, à la différence d'âge près.

Un matin Hermine entra chez sa cousine et, poussant gaiement les persiennes, inonda la chambre d'un flot de rayons d'or.

La jeune fille était en costume de cheval.

— Fi ! dit-elle, la paresseuse !

— Mais quelle heure est-il donc, mignonne, demanda mademoiselle de Cadigneu, à demi-aveuglée.

— Six heures ! six heures sonnées ! N'entendez-vous pas la trompe de Cloannec qui sonne la diane au chenil ? Et dans le lointain, écoutez le délicieux effet de ce cor qui lui répond. C'est Lafeuille, le piqueur du marquis de Sainte-Croix, qui donne la réplique. C'est ainsi tous les matins, Alberte, nous n'avons

8

plus que quelques beaux jours d'automne. Il faut nous hâter d'en profiter. J'ai pensé que vous m'accompagneriez à cheval ce matin. Vous monterez ma jument, si vous le souhaitez.

Mais, ajouta, avec une appréhension visible de voir sa proposition acceptée, la jalouse enfant, je vous engage à prendre Onfroy, le cheval irlandais ; il est beaucoup plus doux, mieux dressé, et il saute encore mieux que Follette. Follette est difficile et ne connaît guère que moi. Cependant, Alberte, choisissez.

— Mon choix est fait, Hermine, je monterai Onfroy.

Mademoiselle de Cadigneu s'habilla, aidée de sa cousine qui lui prêta, entre mille caresses, les menus offices que les jeunes filles se rendent entre elles.

Lorsqu'elle vit l'opulente chevelure d'Alberte ruisseler sur ses épaules, Hermine ne put réprimer un mouvement d'admiration et d'envie.

— Oh ! s'écria-t-elle, les beaux cheveux, les admirables cheveux ! On vante partout les miens, mais je suis bien sûre que les vôtres l'emportent.

En un clin d'œil, elle enleva son peigne, et ses magnifiques torsades ruisselèrent en nappes dorées autour d'elle. Au lieu de la chevelure fine et souple de la créole, la jeune Bretonne avait une forêt de cheveux qui semblaient se rire du peigne et des épingles dont on les débarrassait.

Ce geste avait été si prompt que mademoiselle de Cadigneu n'avait pu le prévenir. Hermine rapprocha sa tête de celle de sa cousine.

— Une vraie crinière ! dit-elle avec un geste de dépit.

Et saisissant à pleines mains avec un geste brusque ses cheveux dénoués, elle les tordit sans façon, les noua d'un ruban et les attacha sans y voir avec le peigne.

— Petite folle, lui dit Alberte. Vous voilà dans un bel état, hérissée, toute sauvage.

— Pour courir les bois, cela est bien suffisant, répondit-elle, ma femme de chambre me coiffera au retour.

Elles partirent donc.

Follette, avec son ardeur naturelle, prit la tête. Onfroy suivit.

Cloannec, fier et brave, fermait la marche sur son cheval de piqueur, un double poney pie.

Cloannec semblait comprendre toute l'importance de la mission protectrice qui lui était confiée.

Ainsi qu'on l'a dit, cet homme était le fils d'un pêcheur de la côte. Ce hardi cavalier, comme le sont en général les Bretons qui conduisent, tout petits, les chevaux au pâturage, passait pour le plus habile de tous les piqueurs des environs.

Nul mieux que lui ne relevait un défaut, nul ne sonnait plus haut et plus fort le bien-aller ou le changement de forêt.

D'une force prodigieuse et d'une incroyable adresse, il eût tenu tête à tous les braconniers du pays. On citait un sanglier acculé et furieux, que, n'ayant pas d'armes, il étrangla comme un porc, pour l'empêcher de découdre ses chiens.

On se dirigea d'abord, en longeant les bois de pins qui dépendent de Kérallan, et qui bordent la falaise; puis on entra, à l'aventure, dans le premier sentier qui s'offrit.

— Où va-t-on par là? demanda Hermine; n'est-ce pas le chemin du Saut de la Rance ?

— Qu'est-ce que le Saut de la Rance? demanda mademoiselle de Cadigneu.

— C'est ce que les Américains nomment un rapide. La rivière, il y a cent ou cent cinquante ans, tombait sans doute (et la légende semble l'indiquer) dans un cirque d'une hauteur de vingt-cinq à trente mètres. Ce devait être à cette époque une chute magnifique. L'eau a fini par pénétrer dans les interstices du rocher; elle a trouvé au dessous les terres molles

du tuf. Les roches ont glissé, emportées par le courant. Elles ont formé une sorte de plan incliné sur lequel les eaux filent avec une grande rapidité. D'où le nom de l'endroit : le Rapide.

Je me souviens vaguement d'avoir, il y a bien des années, accompagné mon père à cet endroit. Mais je ne saurais certainement le retrouver seule. Heureusement Cloannec connaît la forêt mieux que personne au monde. Il va nous y conduire.

Ici un embarras visible apparut sur les traits du piqueur, qui rougit beaucoup et ne répondit point.

Hermine arrêta son cheval et se tourna vers lui.

— Ne connais-tu donc pas le *Saut de la Rance ?* lui demanda-t-elle.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, répondit-il.

— Eh bien, tu vas nous y conduire.

— C'est que...

— C'est que ?

— C'est bien fourré pour des demoiselles aussi bien vêtues.

— Y passes-tu quand la chasse te conduit de ce côté ?

— Certainement. Mais je ne suis pas mademoiselle.

— Où vous passerez, Cloannec, je pense que ma cousine et moi passerons.

— Cependant, dit Alberte qui avait remarqué l'hésitation du piqueur, lequel cependant ne passait point pour timide, et qui désirait en connaître la cause, si véritablement le chemin est aussi difficile, est-il donc si nécessaire de mettre nos amazones en lambeau ? Le site, tout d'abord, en vaut-il la peine ?

Un sourire éclaira aussitôt l'honnête figure de Cloannec. Il se crut sans doute sauvé.

— Peuh ! fit-il, des amas de rochers, de l'eau qui court. Ne court-elle point partout ? La grande mer est si proche que c'est bien peu de chose.

— Bien peu de chose ! s'écria Hermine, peux-tu

parler ainsi, Cloannec? Ne sais-tu comme moi-même, et mieux encore, que c'est le plus curieux endroit qui se puisse voir à dix lieues aux alentours? Ce site est célèbre, Alberte. Autrefois les touristes y venaient de loin; mais depuis que la chute n'existe plus, on a oublié le chemin du *Saut de la Rance*. Et vraiment c'est dommage : vous en pourrez juger tout à l'heure.

En route, Cloannec, passe devant et au galop. Fais en sorte seulement de ne pas m'envoyer de branches d'arbres à travers la figure en t'arrêtant trop brusquement.

Hermine montrait une fois de plus combien elle admettait peu la contradiction et comme le caprice était tout-puissant sur son âme.

Cloannec comprit que toute résistance ne ferait qu'irriter davantage le désir de sa jeune maîtresse. Il obéit.

— Vous allez voir une image du chaos, dit Hermine à sa cousine.

La cavalcade s'engagea donc dans les sentiers ardus de la forêt.

Après trois quarts d'heure d'une course difficile, entrecoupée d'obstacles que l'adroit piqueur tournait avec une merveilleuse connaissance des localités, on arriva enfin à la rivière.

Là on fit halte durant quelques minutes pour laisser souffler les chevaux.

— Pourquoi disais-tu, sournois que tu es, demanda Hermine, que les chemins sont impossibles? Mon voile lui-même n'est pas déchiré!

Cloannec ne répondit pas.

Mademoiselle de Cadigneu observait la figure du piqueur depuis quelques instants. Ce visage exprimait évidemment l'humeur et une certaine appréhension.

L'imagination d'Alberte s'égara dix fois dans les

suppositions, sans trouver une raison de ce mauvais vouloir mal dissimulé.

Elle s'arrêta à la probabilité de quelque entente du Breton avec les braconniers, et l'aspect sauvage du pays la confirma dans son opinion.

Pour les Bretons, le braconnage est pour ainsi dire une chose de tradition et sous l'ancien régime, dont on retrouve dans cette province tant de traces, la répression toute paternelle du seigneur n'était pas faite pour décourager les paysans.

Au moins, dans ce temps là, les braconniers vivaient-ils le plus souvent de leur gibier sans en faire commerce.

— Peut-être, dit la jeune fille, cette partie de la forêt si déserte n'est-elle pas suffisamment sûre pour des aventurières telles que nous.

— La forêt de Kérallan peu sûre! s'écria Hermine; mais, dans tout le pays, de mémoire d'homme, on n'a commis de crime, et demandez à Cloannec si jamais, hors lui qui ne craint ni diable, ni Dieu, les Bretons osent s'aventurer en ce pays de fées et de korigans. L'enchanteur Merlin l'habitait autrefois, dit-on.

— Où sommes-nous ? demanda mademoiselle de Cadigneu.

— De l'autre côté de la rivière commence la forêt de Ille-et-Rance, répondit Cloannec.

— Y a-t-il loin de l'endroit où nous sommes au Saut de la Rance ?

— Environ un kilomètre. Mais il est impossible de continuer la route sur nos montures. A pied la chose même devient difficile.

— Comment faire alors ? interrogea Hermine.

— Je ne puis le dire à mademoiselle.

— Mais, cependant, si tu devais relever ici quelque défaut, si le sanglier s'était dirigé vers le Saut de la Rance, comment agirais-tu ?

— Dame! j'attacherais mon poney par la figure à

ce hêtre et je suivrais de mon mieux le bord de la rivière. Il n'y a point d'autres moyens.

— Allons, Alberte, voici notre chemin, dit la jeune fille en relevant la queue de son amazone et la passant dans sa ceinture. Allons, ma cousine, à la grâce de Dieu.

— N'y a-t-il point de danger, au moins, dans ces fourrés ?

— Il n'y a point de loups, répondit Cloannec; à peine un renard ou un ragot. C'est trop humide, voyez-vous. Les bêtes sont dans le haut pays.

Alberte remarqua que le piqueur était bien pâle.

— Vous nous assurez que nous ne courrons, Hermine et moi, aucun risque ?

— Aucun, répondit sans hésitation Cloannec, je resterai ici à garder les chevaux; la Follette, si on la laissait seule, casserait assurément sa bride.

— Reste, mon Cloannec, répondit Hermine. Ne craignez rien, Alberte, et suivez-moi.

Cloannec, lorsqu'il les vit s'engager dans l'étroit sentier rocheux qui surplombait la Rance, fit un geste que cette fois encore l'attentive mademoiselle de Cadigneu surprit et qui signifiait :

— Après tout, j'ai fait ce que j'ai pu; advienne que pourra.

Ce ne fut donc pas sans une poignante curiosité qu'elle suivit sa cousine, s'attendant à quelque événement ou à un spectacle imprévu, persuadée, néanmoins, qu'au fond on ne courait aucun danger puisque Cloannec ne s'opposait point à l'aventure.

La rivière coulait alors à leurs pieds dans une gorge profonde de vingt-cinq à trente mètres. Son lit semé de grosses roches noires, tombées de ses rives, était étroit par instant, puis soudain il s'élargissait, affectant, selon que les obstacles naturels avaient plus ou moins entravé sa marche, la forme d'un cirque et s'engouffrait pour en sortir dans quelque étroit passage avec une furie et un tapage

que les échos des bois rendaient plus terribles.

Ce filet d'eau prenait tour à tour des airs de source paisible, de fleuve ou de torrent.

Les deux jeunes filles purent, sans trop de difficultés, suivre le bord de la rivière durant six à sept cents mètres. Elles purent admirer les échappées de pourpre et d'or que le soleil tombant dans ces masses de feuillages, déjà touchés par la main de glace de novembre, irisait de mille reflets superbes.

C'est ainsi qu'elles arrivèrent à un coude de la Rance où le petit fleuve leur parut absolument perdu.

La roche surplombait, en effet, la rivière et la recouvrait entièrement sur un espace d'environ cinquante mètres.

Au delà, on distinguait une partie du rapide. L'onde, blanche, écumante autour des énormes blocs de granit rougeâtre, filait comme une flèche, rasant les berges alors à fleur eau. Ce devait être effectivement un spectacle merveilleux vu de près.

La colère de l'eau, ses masses neigeuses où se jouaient mille effets de lumière, les efforts impuissants et risibles des flots pour déraciner les rochers qui gênaient leur course, tout cela s'entrevoyait.

— Allons regarder cela de plus près, dit Hermine.

Mais la difficulté commençait là.

Il fallait descendre de la hauteur abrupte où l'on se trouvait placé et qui marquait l'endroit où commençait l'ancien Saut de la Rance.

Hermine l'essaya la première à plusieurs reprises sans y parvenir. Après quelques pas, le sentier manqua tout à coup sous elle et force lui fut de remonter auprès de sa compagne.

— Il faut revenir sur nos pas et demander à Cloannec un autre chemin, dit-elle enfin. Examinons cependant, avec attention, le lieu où nous nous trouvons. Voici, ce me semble, un sentier

fréquenté. Il me paraît singulier qu'il se perde dans les buissons voisins. Il y aurait alors quelque passage, Hermine.

Alberte interrogea avec attention les alentours, sans cependant rien découvrir qui pût lui donner raison.

Elle allait se rendre à l'avis d'Hermine, lorsqu'une ombre passa près d'eux dans un fourré voisin. Alberte, moins familiarisée avec les hôtes de la forêt que sa cousine, ne put retenir un cri.

— Mais c'est un chien ! s'écria mademoiselle de Kérallan, un chien perdu sans doute.

L'animal, surpris sans doute de la rencontre, s'était arrêté au milieu d'une clairière et regardait les jeunes filles.

— Il n'a point l'air sauvage, dit Hermine en s'approchant de lui.

Mais le défiant animal regagna en toute hâte le chemin qui l'avait amené. En écartant les feuilles du buisson derrière lequel avait disparu la bête, Alberte fit remarquer à sa cousine une sorte d'escalier abrupt taillé grossièrement dans le rocher.

— Eh bien ! que disais-je ?

— Descendons, répondit simplement Hermine.

Au même instant, la tête d'un homme se montra près de l'endroit où elles avaient tenu ce conciliabule, et l'on eût pu reconnaître les traits tourmentés, les cheveux en broussailles et le visage farouche du Korigan.

Il se dirigea en courant vers l'endroit où se tenait Cloannec.

— Failli gars ! lui dit-il en se présentant inopinément devant lui, tu as indiqué notre retraite aux dames du château. Tu seras cause que j'irai en prison. Ne sais-tu pas qu'on me poursuit pour contrebande, pour braconnage, sans savoir il est vrai qui je suis. Mais je suis obligé de faire ces métiers illégaux, puisque dans la société telle qu'elle est aujourd'hui, un

pauvre homme comme moi ne peut trouver suffisamment d'aide et de protection.

Tu aurais dû te souvenir, Cloannec, que j'ai eu confiance en toi et que je t'ai dit notre retraite.

— Je vous jure, père Korigan, que je n'ai rien dit à mademoiselle. J'aurais désiré qu'elle ne voulût pas aller jusqu'au *Saut de la Rance*, mais vous le savez, ce que les filles souhaitent, le diable le veut. Mademoiselle a donc trouvé l'escalier ? Je ne l'aurais jamais cru, car moi qui suis certainement un finaud et qui reconnais sur l'herbe le pied d'un solitaire d'avec celui d'une laie de quatre ans, sans le renard de l'autre jour je ne l'aurais pas deviné, foi de Cloannec !

Le piqueur faisait allusion à l'une des dernières chasses du marquis, où le renard, chassé par la meute, avait disparu par l'escalier comme s'il se fût terré.

Au lieu d'un terrier, Cloannec trouva ce jour-là la descente où venaient de s'engager les deux cousines.

— Après tout, continua le piqueur, ce n'est toujours pas mademoiselle qui dénoncera son ancienne amie.

— Qui sait ? Je ne crois plus en rien, Cloannec, répondit d'un air sombre l'ancien maître d'école en s'asseyant. M. de Kérallan me fait poursuivre pour braconnage, ni plus ni moins que cet odieux marquis.

— Vous êtes, c'est vrai, signalé dans toutes les garderies, père Korigan, mais c'est votre faute aussi : pourquoi avez-vous quitté, sans rime ni raison, votre jolie maison, votre métier facile, les enfants et tout, pour venir ici vivre du fruit défendu, avec votre jeunesse de Mariannic qui n'est vraiment pas reconnaissable. Est-ce là une conduite de chrétien? Répondez sans détour. Moi je sais que vous êtes un honnête homme, vous m'avez rendu service à l'occasion, et ça ne s'oublie point en nos pays. Aussi je ne vous

dénonce point, et je vous protège tant que ça m'est possible.

Ne pourriez-vous revenir au village, père Korignan ? On ne saurait point que le tendeur de collets à chevreuil, c'est vous.

Vous redeviendriez notre ami, malgré toutes vos manigances diaboliques. Chacun sur la côte sait bien que vous n'êtes pas un homme nuisible. Et puis cette pauvre Mariannic, allez-vous la faire vivre longtemps comme une vraie sauvage ?

Le Korigan se leva.

— Ne parle point, jeune homme, dit-il gravement, des choses que tu ne sais point. J'ai quitté le village parce que je suis trop bon chrétien pour y demeurer, ajouta-t-il, avec un sourire énigmatique qui effraya le paysan parce qu'il ne comprit rien à cette phrase.

— Continue, ajouta le Korigan, continue à te taire ; dis à ton père, mon camarade, que vienne la nuit de samedi à dimanche, si, comme je le crois, il vente et fait tempête, nous pourrons, lui et moi, introduire les tonneaux qu'il attend par la falaise.

— Vous savez le temps qu'il fera dimanche, père Korigan ? dit Cloannec en se signant et se reculant avec appréhension.

— Oui, sans doute, comme je sais toutes choses ; jusqu'à ton amitié pour Yvonne, la fille de chambre de Mademoiselle Hermine, fit le braconnier d'une voix fatidique au moment où il disparaissait dans le taillis.

A tout prendre, pensait le vieillard, les jeunes filles ne trouveront peut-être pas la grotte où nous habitons. Je vais les observer de loin. Si le marquis de Kérallan connaissait ma présence, peut-être serait-il indulgent, mais il ne la tolérerait pas sur ses terres, Mariannic ne nous trahirait pas. C'est impossible. Cependant elle comprend mieux chaque jour. Ce nuage qui obscurcissait son intelligence depuis que l'enfant est mort, se dissipe peu à peu.

Il descendit à son tour le rocher, par des chemins à lui connus, avec une agilité extraordinaire.

Ce n'est pas sans raison que la Bretagne est la terre promise des légendes, la patrie des chimères. Quand on l'a vue, l'imagination n'a que faire de créer les sites étranges où le merveilleux soit à l'aise, les coins éclairés d'un jour bleuâtre, à demi-divin, où les fées et les génies vivent dans une promiscuité pleine d'enchantements.

Le passé y a laissé sa grave et solide empreinte.

Il n'est pas rare de voir çà et là parmi les antiques futaies quelque chêne séculaire au tronc à demi desséché, châtré du gui par les druidesses ; la faucille d'or a laissé sa trace. Chacun les respecte. Ils ont leur tradition, leur légende, que les générations se passent les unes aux autres.

Aussi le mysticisme entretient-il chez ce peuple, le respect du passé comme une religion. Ils confondent un peu les fées et les saintes et perdent aisément la notion du point où le réel commence et la légende finit. Tout mystère est gros d'une vénération.

Peut-être est-ce le secret de leur force. Peut-être cette mémoire des ancêtres entretient-elle là-bas la puissante vie de famille qu'on y retrouve encore.

Telles furent les réflexions d'Alberte, lorsque, arrivée au bas de l'escalier dont nous avons parlé, elle se trouva au pied d'un de ces géants de la forêt, au milieu duquel elle distingua dans le feuillage une madone de bois grossièrement sculptée.

— Tu vois bien, Hermine, qu'on vient ici, puisqu'on y prie, dit Mademoiselle de Cadigneu en s'agenouillant devant la dévote image.

— C'est pourtant vrai, dit Hermine, mais assurément si l'on y vient ce n'est guère, car ce chêne, l'un des plus gros, et peut-être le plus vieux, n'est pas connu de mon père. Il m'en eût parlé. Non plus d'ailleurs que de ce romanesque escalier. Il nous faut explorer ce coin mystérieux, ma cousine.

— Je ne demande pas mieux, répondit Alberte, à l'esprit de laquelle étaient présentes les réticences du piqueur.

On s'engagea donc sans hésiter sur l'étroite corniche de pierre moussue et glissante que recouvraient dans les inondations les eaux de la Rance. Cette corniche régnait le long du rocher au sommet duquel les deux jeunes filles se trouvaient tout à l'heure. Elle semblait aller jusqu'au rapide.

Il fallait donc marcher avec une extrême précaution pour ne pas glisser, se retenant des deux mains aux frêles saxifrages qui pendaient au-dessus de leur tête.

— Le chemin du paradis, dit Hermine en riant. N'as-tu point peur, petite cousine ? Ne regarde pas la rivière.

— Va toujours.

Elles arrivèrent ainsi à un endroit où le rocher, s'écartant un peu de la Rance, laissait une place libre.

Les pluies si fréquentes en automne dans ces climats, filtrant à travers les racines des arbres sur la surface du grès, avaient déposé à la longue une certaine quantité de terre végétale sur cet espace d'un demi-arpent environ.

L'alluvion des eaux s'y était joint.

Les semences folles ne manquent pas dans les forêts et la plus belle végétation automnale régnait là.

Hermine regarda à travers les branches d'oseraie.

— Alberte ! s'écria-t-elle, vois donc, ne dirait-on pas un jardin ?

— C'en est un, et cette fumée qui sort par une fissure du roc nous annonce que nous sommes dans le voisinage d'une habitation.

— Pour le coup, ma chère Alberte, s'écria la jeune fille en battant des mains, nous voilà en pleine aven-

ture. Des habitants à l'endroit le plus sauvage de nos bois, au Saut de la Rance !

— Entrons, nous verrons bien.

Elles entrèrent donc dans le jardin du Korigan, et là encore furent quelques instants sans découvrir l'habitation.

Cette habitation n'était autre, en effet, qu'une grotte naturelle, où l'on pénétrait par une ouverture agrandie au pic en forme de porte.

L'intérieur de cette demeure à la Robinson était un peu en pente et très-sec à cause de cette disposition. Le sol était couvert d'un sable de mica très doux et étincelant comme une poussière de diamants.

Il y régnait une demi-obscurité, le jour n'entrant que par la baie d'ouverture. Aussi Hermine ne distingua-t-elle point de suite les grossiers meubles de cette salle souterraine. Cependant, après quelques instants, elle put apercevoir auprès du foyer d'une cheminée primitive et telle que les premiers habitants de ce monde sublunaire durent en construire, une forme de femme assise et comme absorbée dans ses pensées.

— Entrez, Alberte, dit à demi voix Hermine. Voici la maîtresse de céans.

Toutes deux s'approchèrent. Le sable étouffait le bruit de leur pas et la *personne* ne les entendit point.

— Madame, dit Hermine en lui touchant légèrement l'épaule. Voulez-vous nous permettre de nous reposer quelques instants ici ?

La femme releva tout à coup la tête au son de cette voix et se leva comme si ce contact l'eût galvanisée.

— Hermine, cria-t-elle avec un accent douloureux. Ma chère Hermine, est-ce vous ?

La stupéfaction des deux jeunes filles fut profonde. Hermine, frappée d'un souvenir lointain, attira vive-

ment celle qui paraissait ainsi la connaître, jusqu'à la baie de lumière.

— Mariannic ! s'écria-t-elle, Mariannic ! est-ce toi que je retrouve ici ? et dans quelle situation !

Ses regards parcouraient en même temps la pauvre créature des pieds à la tête, et nul discours n'en eût autant dit que ce regard.

Combien la délicieuse fille de la Bohémienne et du Korigan était changée ! Non qu'elle eût cessé d'être belle : sa beauté, toute d'expression, n'était point de celles que le temps ou les souffrances peuvent absolument flétrir.

Mais sa pâleur de cire rendait plus grands et plus éclatants ses yeux orangés, dont les cils projetaient comme une ombre sur ses joues amaigries.

Je ne sais quoi de vague et d'indécis flottait sur ce visage, reflet d'une âme atteinte de quelque douleur intime. Cette *absence* dont se plaignait le Korigan, se lisait aisément sur les traits de Mariannic.

Elle était vêtue d'une robe de toile bise grossièrement faite et ses cheveux, retenus en arrière par un ruban de laine, tombaient presque sur ses talons comme un manteau royal.

Elle contemplait Hermine avidement.

On voyait que la mémoire demeurait entière et que l'esprit faisait de puissants efforts pour se dégager des limbes où il se dérobait.

Elle rougit et pâlit tour à tour.

— Mademoiselle, dit-elle enfin avec effort, je vous demande pardon de vous parler ainsi. Je ne m'attendais pas à votre présence et mes souvenirs m'ont entraînée. Nul ne vient jamais ici, et j'ai été surprise, émue, très-émue même.

Elle s'assit, sentant qu'elle allait faiblir.

Elle passa sa main sur son front.

— Je vous reconnais bien, mademoiselle, dit-elle enfin, mais il s'est, depuis que vous êtes partie des Roches-Vertes, passé tant d'événements...

Une vive pitié se peignit sur le visage d'Hermine. Elle s'assit auprès de Mariannic.

— Quels événements? lui dit-elle. Tu me diras tout. Tout, entends-tu bien? Il y a quelque épouvantable chose là-dessous. Tu ne peux rester ici. Mariannic, que vous est-il arrivé?

Mariannic sourit en secouant tristement la tête :

— Rien, mademoiselle, rien qui vaille la peine d'être conté.

— Mais comment te retrouvé-je ici? Depuis deux ans que tu as quitté Kérallan, à ce qu'on dit, as-tu donc habité cet humble lieu, bon pour les fauves de la forêt ?

— Oui, mademoiselle. Cela vaut mieux que le village, et mon père et moi nous en sommes heureux... Au souvenir près...

L'intelligence lui était tout à fait revenue.

— Cela vaut mieux! Tu m'effrayes et tu m'inquiètes; parle, ma chère petite, parle sans crainte, mademoiselle de Cadigneu est ma cousine. Nous t'aiderons et nous t'aimerons comme je t'aimais autrefois.

Mariannic ne répondit pas. Elle contemplait Hermine avec son doux sourire triste.

— Comme vous voici grande et belle, mademoiselle Hermine! Les années vous ont été favorables, ma mie, ma chère mignonne! Ce n'est point ainsi pour tout le monde, ajouta-t-elle en montrant ses mains amaigries, où les veines bleues dessinaient leur réseau.

— Cela ne m'explique rien. Que t'est-il arrivé, Mariannic ?

Une sorte d'égarement se manifesta de nouveau dans les yeux de la jeune fille.

— Ce qui m'est arrivé? Vous voulez donc forcer ma conscience? Ne voyez-vous pas que je ne veux point vous le dire, à vous jeune, belle, sage, adorée sans doute, au-dessus de tous les piéges du diable. Laissez-moi, vous dis-je, allez-vous-en... Qu'êtes-vous

venue faire ici ?... Ne voyez-vous pas que nous nous cachons ? Que nous avons horreur des riches, des marquis, des nobles... tous méchants, tous traîtres.

Où sont les chérubins dont les petits pieds sont comme les feuilles des roses, les yeux aussi bleus que la voûte du ciel.... les chérubins qui sourient à leur mère, comme font les anges du paradis quand ils voient Dieu ?... Ils se sont enfuis, pendant que leur mère dormait. La pauvre mère pleure depuis ce temps et rêve du pays d'en haut, où l'on ne souffre plus, où l'on ne meurt jamais.

— Que dit-elle ? s'écria tristement Hermine. Voilà le secret, la malheureuse est folle !

— Oui, dit Alberte songeuse, il ne faut plus l'interroger ainsi. Nous l'exaltons. Son père nous expliquera mieux ce que nous ignorons.

Au bout de quelques instants, par l'influence des caresses et de la voix d'Hermine, la fièvre tomba de nouveau dans les veines de Mariannic.

— Il y a des moments où je ne sais plus ce que je dis. Il ne faut pas, mademoiselle, faire attention à mes paroles.

— Mais, fit Hermine en regardant sa cousine, cette pauvre fille est bien malade. — Elle doit être privée de tout secours en un tel lieu. C'est un devoir d'humanité de ne point l'abandonner ainsi.

— C'est apparemment une volonté plus forte que la sienne, peut-être une nécessité, qui a forcé ces pauvres gens à choisir une semblable retraite. Il faut prendre garde de les trahir. Il est des circonstances où la circonspection est une vertu.

— Vous avez raison, Alberte. Voyez comme la pauvre enfant a les mains brûlantes, et cependant la température est basse. Il fait froid ici.

La grotte avait dû être, avant de servir de refuge au Korigan, quelque palais des loutres, qui partagèrent longtemps cette habitation souterraine avec les orfraies de la forêt.

Les eaux l'avaient remplie durant les siècles ; mais le niveau de la rivière ayant baissé, l'entrée s'était peu à peu découverte, la rivière avait à la fois abandonné la grotte et le petit jardin dont nous avons parlé.

— Comment ne sens-tu pas le froid, Mariannic ? dit Hermine en la couvrant du châle d'épais lainage que Cloannec lui avait remis lorsqu'elle descendit de cheval. Garde cela, ma petite, jusqu'à mon retour. J'apporterai des couvertures, des provisions.

— Mais, dit soudain la voix grave du Korigan, debout derrière les jeunes filles, vous vous garderez de parler de cette rencontre, mademoiselle Hermine. Je suis poursuivi pour délit de braconnage dans les bois de feu mademoiselle de Commereuil et de contrebande à la côte. Les gardes qui me cherchent seraient bientôt ici. J'irais en prison. Que ferait-on alors de Mariannic ?

— Je la prendrais au château, près de moi. Ne voudrait-il pas mieux, père Korigan, subir votre condamnation et rentrer dans la vie commune ! Vous tuez votre enfant. Nous tâcherions, mon père et moi, d'abréger votre peine.

— Ne parlez pas d'abréger ma peine, demoiselle, ma peine n'est point de celles qu'on peut guérir, dit sarcastiquement Korigan.

Mais si pauvre que soit mon toit, il ne sera pas dit que l'hospitalité y aura été refusée à ceux qui nous ont obligés naguère, sans trop savoir ce qu'ils faisaient ; mais l'intention fut bonne.

— Voilà, monsieur, une parole amère, dit mademoiselle de Cadigneu, surprise de ce langage choisi chez cet homme à demi-sauvage.

— La parole d'un misanthrope, madame, répondit Korigan. C'est vous dire qu'il n'y a point de remède à des misères volontaires.

— Mais Mariannic en mourra ! s'écria Hermine qui pleurait.

— C'est le seul moyen qui reste d'être heureux aux persécutés de ce monde.

En parlant ainsi, le braconnier étendait sur le tronc d'arbre mal équarri qui servait de table un linge de toile propre et le couvrait des fruits de la forêt, qu'il conservait dans des corbeilles d'osier.

Tresser ces corbeilles, qu'il faisait vendre à Dinan, était leur occupation d'hiver.

Hermine, désireuse de conquérir sur lui-même cet esprit malade, ne fût-ce que pour venir en aide à Mariannic, accepta, ainsi qu'Alberte, ce frugal repas.

— Mais quel est donc votre métier en un pareil lieu ? demanda mademoiselle de Cadigneu.

Le Korigan indiqua du doigt quelques belles truites et des anguilles liées ensemble par une tresse de jonc.

— Voilà, dit-il, le résultat de mon travail. Des gens de la côte, qui connaissent mon secret et qui m'aiment, vendent ce poisson à Dinan ou à Saint-Malo. En y joignant un chevreuil, que je tue à l'affût lorsque la pêche ne donne point, nous arrivons à vivre.

— On dit aussi, père Korigan, dit Hermine, que vous êtes sorcier, et que pour quelques pièces blanches vous vous faites fort de lire l'avenir des gens. J'avoue que je ne comprends point comment un homme instruit, sage, comme beaucoup affirment que vous l'êtes, peut, pour un gain dérisoire, mentir et se moquer de la crédulité de nos paysans. Cela, je ne vous le cache point, répété à mon père du temps où vous étiez maître d'école de Kérallan, vous avait attiré son blâme.

— Je ne me faisais point payer alors, demoiselle. Je crois à cette science, que vous appelez un mensonge. Et s'il m'est arrivé quelquefois de répondre à la curiosité populaire, ce n'a jamais été pour en tirer profit. Aujourd'hui, peut-être, agirai-je autrément.

— Vous avez la science de l'avenir ! s'écria, en riant, Hermine.

— Quand Dieu le permet, demoiselle.

— Voici ce que j'appellerai une réponse de précaution ! Lorsque j'étais enfant, Mariannic, que voilà, me regardait dans la main, et prétendait, elle aussi, y lire déjà ma destinée.

— Je tiens ce que je sais de sa mère, demoiselle. Il n'est pas impossible qu'elle ait retenu quelque chose de nos conversations du soir.

Hermine s'aperçut alors que sa cousine semblait fort impressionnée. Comme toutes les créoles et malgré la maturité de son esprit, mademoiselle de Cadigneu était superstitieuse.

— Vous y croyez donc? demanda Hermine.

— A Dieu ne plaise, chère petite, que je croie à ces inventions diaboliques ; mais je pense qu'il ne faut pas tenter le démon. Laissons ce brave homme, auquel nous procurerons pour sa fille quelques adoucissements à l'étrange sort que sa misanthropie semble lui avoir créé.

En ce moment le cor de chasse sonna un furieux bien-aller retentit sous les voûtes prochaines de la forêt.

— Ah ! s'écria Hermine, j'entends le bien-aller du piqueur Lafeuille. L'équipage du marquis de Sainte-Croix chasse aujourd'hui.

Le Korigan s'était couché à terre, l'oreille contre le sol.

— La chasse vient de ce côté, dit-il, après un instant ; l'animal, à la manière dont se comportent les chiens, ne saurait être qu'un daim. Peut-être prendra-t-il l'eau à la mare des Trois-Hêtres. Au-dessus, fit-il en étendant la main vers l'endroit où les jeunes filles avaient laissé les chevaux.

— Vite, cousine, remontons, nous assisterons sans doute à l'hallali.

— Point par là, mademoiselle, dit le singulier er-

mite du Saut de la Rance, en leur barrant le passage. Le marquis de Sainte-Croix chasse sans doute, si j'en juge par l'ardeur avec laquelle Lafeuille souffle dans son cuivre. On pourrait vous apercevoir sortant d'ici, et je serais privé de cet asile où je suis du moins à l'abri de la méchanceté humaine. C'est son premier mérite à mes yeux.

— Charme négatif en tous cas, dit en riant Hermine.

— Peut-être, demoiselle. Après tout, l'homme qui n'a point de besoins n'est-il pas le moins à plaindre? L'homme ignoré n'est-il pas celui autour duquel s'agitent le plus petit nombre d'ennemis ?

Un rare sourire empreint de mélancolie éclaira les traits de Korigan. Toute l'intelligence de cet homme reparut pendant une seconde.

— Vous aimez la liberté, la belle indépendance autant que moi-même, demoiselle. Je le sais. Dès lors, comment ne comprenez-vous point le charme de mon palais ? Ses voûtes sont indestructibles, et la Providence l'a construit à mon intention. A moins toutefois que dans les siècles passés, ceci n'ait servi de maison à quelque tribu d'hommes errants. La rivière amène son tribut à mes cordeaux chaque matin, la forêt ses chevreuils. Ce bois appartient à M. de Kérallan, votre père. Il est bien plus à moi qui jouis de son silence, de ses retraites, de sa mousse et de ses oiseaux chanteurs. Ne me plaignez pas demoiselle.

Mais voici la chasse qui s'approche, je vais vous conduire hors de chez moi par un chemin très-inattendu, et qui offre, en apparence, plus de périls qu'en réalité. Il s'agit de traverser le rapide.

— Traverser le rapide, vous n'y pensez pas ! ! ! s'écria mademoiselle de Cadigneu épouvantée.

— Si fait, j'y songe. Je le traverse plusieurs fois par jour ainsi ; à moins que, pour aller plus vite, je ne passe la Rance sur les pierres que vous voyez là-

bas, en sautant de l'une à l'autre, à l'aide d'une bâton ferré.

Mariannic est beaucoup plus adroite que moi dans ce genre d'exercice. Voilà ce que je gagne aux années.

— Mais pourquoi vous exposer ainsi l'un et l'autre au danger ?

— Parce que, pour parvenir dans le bas du ravin, vers les routes forestières, il nous faut en prenant le passage supérieur faire un détour de plus de deux kilomètres. En outre, nul autre que nous n'oserait traverser le rapide, qu'on soupçonne très-profond dans le pays bien qu'il n'y ait pas dix pieds d'eau durant la saison des pluies. Nous craignons en le fréquentant de faire connaître l'escalier que j'ai creusé dans la roche.

Les jeunes filles se demandaient par quel moyen digne de sa sorcellerie le Korigan arriverait à les passer sur l'autre rive, lorsque le philosophe industrieux tira de dessous une souche de saule, une sorte de nasse en osier très-habillement tressée et très-légère, garnie intérieurement de toile goudronnée qui la rendait imperméable.

Cette singulière embarcation, carrée et manœuvrée avec un aviron aussi primitif qu'elle-même, pouvait contenir quatre ou cinq personnes.

— Ne craignez rien, c'est moins dangereux que le rocher glissant par lequel vous êtes venues.

L'assurance du pêcheur gagna Hermine acquise d'avance à toutes les entreprises hardies. Elle encouragea sa cousine à se fier au *panier* du père de Mariannic.

— Une vraie nacelle de korigans ! s'écria-t-elle.

Lorsqu'elles y furent, Korigan y entra après elles.

— Vite, dit Hermine, vite, j'entends déjà les chiens ; dans quelques minutes ils seront ici.

— Pas avant un quart d'heure, demoiselle. Quant à aller rapidement, je crois que vous vous plaindrez

tout à l'heure de la vitesse ; cependant ne craignez rien.

Il s'agissait d'une tâche qui semblait, ainsi que l'avaient cru les jeunes filles, absolument impossible à réaliser. Il s'agissait de descendre le rapide et d'aborder sur la rive où se trouvaient les chevaux, bien au delà de ce torrent, dans les eaux tranquilles.

Cette nappe d'écume qui semblait immobile, n'étaient les remous contre les rochers dont son lit était encombré, ne suivait point une ligne droite. Vers le milieu, elle formait un coude sur lequel le courant allait se briser.

C'était l'écueil que mademoiselle de Cadigneu, moins téméraire, redoutait dans l'épreuve que le vieux pêcheur leur faisait tenter.

La barque d'osier descendit d'abord lentement, retenue à la rive par l'aviron du Korigan, dont l'une des extrémités portait un crochet qu'il enfonçait à mesure dans les racines des berges.

Lorsqu'on toucha au rapide, il la poussa vigoureusement dans le courant, qui l'entraîna vers la rive opposée.

Les jeunes filles ne purent, en se voyant lancées comme une flèche sur la pente, retenir un cri d'épouvante.

— Ne craignez rien, fit tranquillement le pêcheur, je réponds de tout.

On arrivait contre les rochers avec la vitesse d'une balle. Quelques secondes avant de toucher le roc et de s'y briser, la barque s'arrêta tout à coup. Korigan, s'accrochant au tronc d'un arbre déraciné qui barrait une partie de la rivière, la lança avec une merveilleuse adresse dans le courant qui ramenait vers la rive de laquelle ils étaient partis.

Cela fut fait en un clin-d'œil, et, avant même que les deux jeunes filles aient pu se rendre compte de ce qui s'était passé, elles abordaient sans encombre.

— Soyez tranquille sur notre discrétion, mon pau-

vre Korigan, lui dit Hermine, nous vous garderons le secret, et bientôt nous reviendrons pour Mariannic.

Le vieillard sourit, et hâlant sur une corde cachée sous les eaux, il ramena la barque d'osier dans sa cachette, et disparut lui-même au milieu des saules.

Les trompes arrivaient avec furie. L'animal de chasse semblait sur ses fins.

Ainsi que l'avait annoncé le Korigan, il avait pris l'eau à la mare des Trois-Hêtres. Les bâtards anglais du marquis de Sainte-Croix le menaient grand grand train.

La meute bigarrée passa près des jeunes filles quelques minutes après le daim. Puis le piqueur Lafeuille, qui les salua du plus bel hallali courant qu'il eût dans les poumons.

La chasse s'éloigna vers les hauts plateaux de la forêt.

— Les veneurs ne sont point de ce côté, dit Hermine aux joues de laquelle le spectacle de son plaisir favori avait fait monter une flamme. Ils auront coupé au court par le pont de Sainte-Marie-aux-Chênes. C'est dommage. On dit qu'il y a de belles dames et beaucoup de monde au château de Sainte-Croix!

En ce moment elle se retourna. Un cavalier de trente à trente-cinq ans, de grande mine et de fière tournure, avait arrêté son cheval à quelques pas derrière les deux cousines.

La mousse avait sans doute étouffé les pas légers de sa monture, car Hermine, en l'apercevant, ne put retenir un cri de surprise.

Le cheval, un magnifique alezan brûlé, se tenait campé dans l'attitude du cheval de Napoléon à Austerlitz, immortalisée par le baron Gros.

Le cavalier, vêtu d'un habit rouge et d'un gilet semblable, coiffé d'une toque de velours noir, paraissait à la fois surpris et charmé de ce groupe déicieux ainsi arrêté au milieu du chemin.

Au mouvement que fit Hermine, il salua profondément. Alberte remarqua la parfaite élégance de ce gentleman et chercha les yeux d'Hermine comme pour l'interroger au sujet de ce voisin qui paraissait la connaître.

Hermine, rouge et confuse, répondait au salut du veneur par une révérence embarrassée.

Le jeune homme hésita un instant. Il était évident qu'il se demandait s'il lui fallait s'arrêter et adresser la parole aux jeunes filles.

Quelque désir qu'il en eût, il ne crut pas pouvoir aborder ainsi mademoiselle de Kérallan. Il se contenta de forcer encore la note polie du salut qu'il adressait, et passa.

— Quel est donc ce beau cavalier? dit Alberte.

— Le marquis de Sainte-Croix, répondit Hermine qui n'était point encore remise de son trouble.

— Le connais-tu donc, qu'il te salue avec une si obséquieuse familiarité?

— Oui et non.

— Je ne comprends pas.

— Tu me fatigues, Alberte, je l'ai plusieurs fois rencontré dans mes promenades, et...

— Et?

— Et Cloannec me l'a nommé.

— Voilà tout?

— Absolument tout, ma cousine.

## X

Ainsi que nous l'avons dit, mademoiselle de Kérallan était rentrée aux Roches-Vertes un an après la mort de mademoiselle de Commereuil, la tante du

marquis de Sainte-Croix. La vieille demoiselle laissait tous ses biens à l'aîné des fils de feu son cher neveu.

Elle avait offert un douaire considérable à sa commensale et amie la marquise ; mais celle-ci avait refusé.

Riche de ses propres d'environ trente mille livres de rente, et ne pouvant peut-être, malgré la perfection de son âme, s'empêcher d'être mère et conséquemment jalouse des avantages accordés à Hector au détriment de Gontran, elle avait préféré vivre aux Aigues, quelque instance que fît pour l'en détourner l'héritier de cette belle fortune.

Ce petit château des Aigues lui appartenait. Il était à la fois voisin de la magnifique résidence de Sainte-Croix et du vieux manoir des Roches-Vertes.

Chaque année, durant la vie de sa tante, dont l'humeur malgré son âge s'accommodait fort bien de deux mois d'agitation, lorsque le marquis arrivait avec une joyeuse compagnie, amenant Hector déjà désillusionné et blasé même avant que la barbe lui poussât entièrement au menton, la marquise regagnait les Aigues en emmenant Gontran.

Celui-là, du moins, restait à l'abri de cette corruption élégante, et puisque le sacrifice était accompli aux plaies du siècle et aux volontés de son mari, elle se flattait de le garder à elle, et tâchait, se sentant bonne, de le façonner sur son propre modèle.

Elle l'avait suivi dans ses études. Elle s'était faite savante pour l'encourager par l'exemple.

Aussi jamais contraste ne fut plus frappé que celui que présentaient les deux frères à l'époque où nous remontons dans notre récit.

Gontran était depuis peu sorti de l'Ecole polytechnique, et, poussé par l'amour de la science, s'était mis à voyager.

Ce fils, dont l'amour et la raison avaient compensé pour elle l'absence du plus volage et du plus indiffé-

rent des époux, l'avait consolée de la perte d'Hector, entraîné loin d'elle par les grelots de la folie parisienne...

L'enfance de Gontran fut donc aussi intérieure, aussi concentrée que la jeunesse d'Hector fut prodiguée en pâture à toutes les fantaisies et livrée à ces élégantes débauches dans lesquelles, avant même que la barbe lui eût poussé, il perdit le goût de l'application et l'habitude de réfléchir.

Gontran, à vingt-deux ans, était sérieux et attentif comme un homme de trente; absolument maître de lui-même, et ayant trop cultivé son propre cœur auprès d'une mère aimante pour le galvauder jamais; plein de cette loyale et brave candeur, qui n'est que l'expression de la conscience d'un honnête homme et non la bêtise d'un naïf, il semblait et il était facile à tromper si on venait à le prendre par son faible, c'est-à-dire par le sentiment.

En outre, absorbé par ses graves occupations, il ignorait tout de la vie. Il comptait sur l'expérience de sa mère, laquelle ne lui avait jamais fait défaut, et l'expérience d'une femme qui a autant souffert est immense.

Hector n'avait acquis sur toutes choses que des connaissances sommaires, mais une incrédulité qui lui tenait souvent lieu de prudence et de sagesse.

Avec cela une certaine finesse que l'entregent du grand monde donne à tout esprit qui y roule, comme fait la mer quand elle polit le galet et fait d'une roche abrupte une couche de marbre.

L'un écoutait, l'autre se moquait. Le premier prenait tout au sérieux, le second eut rougi d'admirer sincèrement quoi que ce fût.

Bien que le mot de *gobeur* ne fût pas encore de mise dans l'argot de la mode, il ne craignait rien tant que la chose.

Hector, très-froid pour sa mère, dont il lisait la désapprobation sur le visage, et dont il redoutait

les remontrances, aimait cependant son frère à sa manière.

Il joua convenablement vis-à-vis du jeune homme son rôle de Mentor lorsqu'il fut à l'Ecole et nul ne put lui reprocher d'avoir introduit dans les petits soupers du grand Seize ou dans les alcôves de ses maîtresses ce néophyte en robe blanche que la marquise lui avait confié.

Lorsque Gontran la quitta pour aller à l'étranger, la pauvre femme, dont l'abandon et les chagrins secrets avaient ruiné la constitution feignit un courage et une santé qui l'abandonnaient chaque jour.

Elle demeura seule aux Aigues, contente au fond de sa solitude et joyeuse de se préparer à la mort avec sa propre conscience sans tache et loin du seul être que ses souffrances eussent accablé de douleur.

Elle n'était pas cependant absolument seule. La marquise avait un vieil ami.

Cet ami n'était autre que M. de Kérallan.

Nul plus que le vieux gentilhomme n'avait assisté avec plus d'estime à la vie d'abnégation de sa voisine des Aigues.

Lorsque le marquis de Sainte-Croix revenait chaque été dans la magnifique résidence de Sainte-Croix que sa femme partageait avec mademoiselle de Commereuil, il y menait grand état, joyeuse compagnie, gros tapage.

Pour deux mois que cela durait, le jeu plaisait à la vieille demoiselle sans la fatiguer.

La marquise, soit qu'elle ne crût pas que sa contenance pût plaire à son mari, soit que cette dissipation continuelle lui fût antipathique, se retirait à ce moment, accompagnée de Gontran, dans son petit domaine. C'était cette époque, ne fût-ce que comme protestation indignée contre le désordre habituel du marquis de Sainte-Croix, que M. de Kérallan choisissait pour ses visites.

Plusieurs fois par saison il montait à cheval et s'en

allait par les sentiers étroits de la falaise passer quelques heures dans le paisible intérieur de son amie.

Ces deux natures se comprenaient.

Chacun d'eux parlait de l'avenir de son enfant. Bien souvent la marquise donna les conseils que lui suggérait sa nature exquise pour l'éducation d'Hermine.

Bien souvent aussi, M. de Kérallan lui apprit à ne point affiner au point de l'efféminer la nature énergique et sensible de Gontran. Aussi, lorsque dans son isolement la pauvre mère se sentit frappée au cœur et qu'elle eut résolu de surmonter l'égoïste désir de revoir son fils, elle voulut au moins, si elle lui épargnait ainsi la vue de ses souffrances suprêmes, lui laisser ses dernières recommandations.

Elle manda, pour les lui confier, le marquis de Kérallan.

Celui-ci accourut. Effrayé du progrès de la maladie, il recula au premier instant.

— Je vous fais peur, lui dit en souriant la marquise.

— Véritablement, marquise, je vous trouve changée. Je regrette de m'être fait attendre. Vous vous ennuyez de votre Gontran...

— Je m'en vais, voilà tout. Dans huit jours je n'y serai plus. Et c'est pour vous parler de Gontran que je vous ai fait venir, mon ami.

Voici mon testament. Je vous avoue que je le dote de toute la quotité disponible.

— Hector, riche de deux cent cinquante mille francs de rentes, contesterait-il ce faible avantage à son frère, s'écria M. de Kérallan.

— Je ne le pense pas. Mais cependant, avec la vie que mène Hector, on n'est jamais riche, et l'on peut d'un instant à l'autre être pauvre. Voilà pourquoi je me reprochais ma partialité.

— Avez-vous, marquise, des recommandations spéciales à me faire ?

— Non, le testament sera seulement déposé chez vous.

— Soit.

La marquise hésitait.

— Vous voulez encore me parler de Gontran. J'écoute, marquise.

— Hermine doit être une belle fille et une charmante créature, mon voisin, dit la malade en couvrant de ses grands yeux inquiets le visage de son interlocuteur.

— Oui, marquise, et je vous l'amènerai, je pense, quelqu'un de ces jours pour vous en faire juge.

— Hélas! marquis, je n'y serai plus. Je voudrais cependant vous parler d'un projet qui fut mon rêve depuis bien des années. Que pensez-vous de Gontran ?

— C'est un homme accompli; c'est votre gloire, marquise; ce sera l'honneur de notre province.

— Je n'ose vous dire toute ma pensée. Promettez-moi que vous ne vous formaliserez pas de ma demande. Je sais que vous n'estimiez pas mon mari ; mais Gontran ne saurait être solidaire de... la manière de voir de son père.

— Soit, marquise, je vous promets ce que vous me demandez.

— Que penseriez-vous d'un projet d'union entre Gontran et votre Hermine ?

M. de Kérallan réfléchit quelques instants.

— Je crois que je ne saurais rencontrer un gendre qui réalisât mieux mes vues.

— Ainsi, dans le cas où Gontran solliciterait de vous cet honneur, vous ne le refuseriez point ?

— Je vous jure que je le recevrais à bras ouverts !

— Embrassez-moi, marquis. C'est peut-être un adieu, mais je mourrai heureuse.

— Vous ne mourrez pas, vous vivrez pour voir le bonheur de...

M. de Kérallan, saisi, d'une puissante émotion, ne put continuer.

— Voici le testament cacheté. Allez, marquis, et pardonnez-moi, ma fatigue est immense.

La nuit suivante elle mourut. Le marquis ouvrit le testament en présence d'Hector de Sainte-Croix, qui trouva justes les dispositions de sa mère. Dans la même enveloppe se trouvait une lettre à l'adresse de Gontran avec cette suscription :

— A mon fils bien-aimé, Gontran de Montfort. Prière à M. de Kérallan de la lui remettre à son retour.

— Quand supposez-vous que le comte revienne aux Aigues? demanda-t-il à son frère.

— Gontran est en ce moment sur les frontières de la Perse. Il ne saurait être à Paris avant l'année prochaine.

—Nous attendrons, dit M. de Kérallan. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

## XI

Le château de Sainte-Croix ne demeura pas longtemps semblable à lui-même lorsqu'il fut la propriété d'Hector.

Cette vaste construction Louis XIII était entourée d'un parc magnifique, dont les ormes étaient célèbres dans toute la Bretagne. Il s'isolait absolument de tous les châteaux voisins par d'immenses espaces couverts de bois qui en dépendaient et semblaient en tous les sens être la suite de ces bouquets d'arbres et de ces pelouses à perte de vue.

Le grand charme de cette résidence était la vue de la mer par une échappée qui permettait d'apercevoir

au loin un promontoire et l'Océan bleuâtre à perte de vue.

On avait meublé royalement les salons et les chambres du premier lors du règne de Louis XIV. Un chevalier de Commereuil, puissamment riche, en avait voulu faire son petit Versailles.

Aussi rien n'ayant été changé depuis cette époque dans le mobilier, il en résultait un véritable éblouissement des choses royales de cette grande époque. Cela semblait, à force de soins, encore tout à fait neuf. On eût dit le palais de la Belle au bois dormant dans lequel les maîtres viendraient d'ouvrir les yeux.

Mademoiselle de Commereuil avait tout respecté. Il n'en fut point ainsi d'Hector.

Ces tables à pieds droits l'exaspéraient, ces fauteuils raides lui paraissaient de véritables géhennes. Le roi-soleil qu'on trouvait partout lui donnait le cauchemar.

Il fit venir des tapissiers de Paris; les belles consoles de marbre travaillées, les pendules introuvables, les lits à haut dossier, larges comme un boulevard, tout se vendit à vil prix à des brocanteurs qui gagnèrent de folles journées.

En quelques semaines le château prit un air moderne et fut envahi de poufs, de riches tentures indiennes, de coussins de toutes sortes et d'épais tapis, les jardinières encombrèrent les salons comme les vestibules.

Quand tout fut prêt, quand la magnifique salle à manger en marbre de Carrare fut recouverte d'un lambris de vieux chêne, on écrivit à Hector d'accourir.

Le jeune marquis ne se le fit pas dire deux fois ; il arriva, il admira, il repartit.

Il s'agissait de *pendre la crémaillère*.

On était à cette époque de l'année où le monde parisien n'est point encore de retour. Il fallait tuer l'ennui de ce triste mois de novembre.

C'était le moment d'un de ces retours de caprices fougueux qui, depuis trois ans, le ramenaient à la petite maison qu'habitait Asie.

Bien souvent l'actrice, depuis que son véritable talent lui assurait assez de vogue pour qu'elle pût en vivre, avait manifesté le désir de quitter cette maison et de renoncer aux bienfaits du gentilhomme pour lequel elle éprouvait, sans la pouvoir définir, une amitié mêlée de crainte et de répulsion.

Les accès de passion furieuse qui ramenaient auprès d'elle Hector de Sainte-Croix lui faisaient peur et pitié à la fois. Elle s'interrogeait le plus souvent alors et, trouvant en elle-même moins d'amour que jamais pour cet homme dont le cœur n'éprouvait que des fantaisies, comprenant en outre que sa puissance sur le marquis était dans l'indifférence qu'elle lui montrait, elle ne cédait point.

Ces entrevues, qui duraient de huit jours à un mois, entraînaient avec elles des scènes de colère ou de désespoir.

Hector déployait pour la vaincre toutes les ressources du plus amusant esprit.

Il l'affichait devant tout Paris, la menant au Bois dans ses équipages et la faisant admirer dans d'écrasantes toilettes.

Personne, sauf Cardaillan, quil ui gardait précieusement le secret, ne doutait que cette maîtresse intermittente n'eût enchaîné ce cœur volage par des philtres puissants et des charmes mystérieux. Cela intriguait tous les désœuvrés de la haute vie, et si la maison d'Asie n'eût été parfaitement close pour tout le monde, nul doute qu'on se fût battu sur le seuil pour disputer au marquis blasé une conquête aussi savante.

Au milieu de cette curiosité, l'ex-danseuse des *Miracles aériens* demeurait indifférente à ses triomphes. Satisfaite de pouvoir subvenir à sa vie le jour

où il lui plairait de le vouloir, elle consentait aisément à passer pour la maîtresse d'Hector.

L'opinion de la foule lui importait peu. C'était là une des conséquences du théâtre que, vivant libre, seule, dans son exceptionnelle continence, personne n'eût voulu croire à sa vertu.

— Si je dois faire quelque jour mon choix, je veux que l'homme qui en sera l'objet s'en montre digne par sa confiance, toutes les apparences fussent-elles contre moi.

Elle se laissait donc voiturer au Bois, couvrir de dentelles. Elle assistait gaiement avec les amis particuliers du marquis aux petits soupers qu'il donnait en son honneur.

Elle acceptait comme une lettre de change tirée à vue sur elle, les compliments envieux qu'on lui faisait sur son mérite capable de captiver le volage Hector. Elle accueillait par un sourire ceux qui la croyant de bonne foi la maîtresse du marquis lui parlaient dans ce sens.

Elle se fût fait un cas de conscience de le trahir.

Tel était l'échange qui se faisait entre eux.

Hector affichait son bonheur imaginaire, et il laissait croire à tous qu'il était réel.

Elle le laissait repartir après quelque exaltation, lorsque désespérant de la fléchir, il la quittait furieux, jurant de rompre.

Un matin le marquis arriva de bonne heure à la maison du faubourg du Roule. On ne l'avait pas vu depuis plusieurs mois. Asie l'accueillit avec son amical et captivant sourire.

— Voici, lui dit-elle, monseigneur et maître, bien longtemps que vous n'avez visité votre servante.

— Trêve de raillerie, ma chère, dit Hector, il ne tiendrait qu'à vous que je ne vous quittasse jamais.

— Venez-vous me demander d'être marquise ? En

ce cas, je refuse, n'étant point à la hauteur d'un pareil rôle.

— Vous savez bien que non. Je ne vous demande, Asie, que de vous laisser adorer. Je vous demande, avec une constance que rien ne laissera jamais, d'être votre esclave.

— Je hais l'esclavage avant tout, mon ami, vous le savez mieux que personne, et je rends hommage à votre dévouement désintéressé qui m'a laissé dans cette cage ma belle liberté. C'est pourquoi j'y reste. Que voulez-vous que je fasse d'un esclave tel que vous? Vous commanderiez en maître demain. Mais quel bon vent vous amène de si bonne heure? Je joue ce soir et je voudrais apprendre mon rôle.

— Donc, je ne dois pas vous importuner.

— Je ne dis pas cela. Vous ne m'importunez point, mais mon rôle n'est-il pas mon devoir? Le devoir passe avant le plaisir.

— J'ai pourtant obtenu de votre directeur le congé que voilà.

— Vous eussiez pu, mon cher Hector, me consulter avant d'agir, répondit la jeune femme avec une moue de mécontentement. Cela peut nuire à ma carrière.

— Oh ! votre carrière, Asie !

— Oui ma carrière, pourquoi pas ?

— Le théâtre n'est pas une carrière, c'est un marche-pied pour une femme.

— Ce n'est pas mon avis, et j'entends arriver à mon but.

— Je le connais. Je vous emmène, Asie. Vous travaillez trop. Hors les jours où je vous promène, vous ne sortez point. Vous travaillez au point de vous rendre malade; à quoi vous serviront cette instruction dont vous êtes si avide et ce labeur si ingrat pour une femme de théâtre ? Vous êtes faite pour le plaisir, chacun vous le répète à satiété. Vivez donc

en femme de plaisir, c'est là votre rôle. En vérité, cette étonnante vertu vous fera passer à côté du bonheur.

— Où m'emmenez-vous, Hector? demanda la jeune femme après quelques instants de silence.

— En Bretagne, à Sainte-Croix, chez moi.

Un éclair de joie passa sur le charmant visage d'Asie.

— En Bretagne, *pour de vrai?*

— Oui, Asie, pour de vrai.

— Est-ce bien loin de la mer?

— Non, au contraire, on la voit du château.

— Vous me donnez votre parole de gentilhomme que vous ne me tendez aucun piége pour... modifier notre façon de vivre actuelle, quelque facilité que cette vie des champs vous puisse apporter.

— Je vous le jure.

— D'ailleurs, Hector, en dehors même de votre loyauté je ne vous crains pas. Vous ne savez pas combien vous réalisez une de mes ambitions secrètes. Voir l'Océan, c'était ma folie. Je crois bien que je l'ai vu étant tout enfant, à un âge où la mémoire ne garde que des sensations. J'ai conservé je ne sais quelle impression d'une chose immense, bleue comme le ciel et qui angoissait l'âme comme le vide, comme l'infini. Je voudrais revoir la mer.

— Quelle enfant vous faites, Asie! Et qui soupçonnerait cette cruelle volonté dans une fille de vingt-deux ans!

— Je vous ennuierai, seule... avec mes refus, mes préjugés, mon cher seigneur.

— Nous ne serons pas seuls, Asie. La campagne où nous allons est isolée, au fond de mes bois. Elle n'est tolérable qu'à la condition de s'y trouver en nombreuse société. Cardaillan, Hermanoz et d'autres nous accompagnent.

— Hector, comment donc se nomme cette jeune femme des Folies-Parisiennes avec laquelle vous

étiez le mois dernier? Une blonde fort gaie, à ce qu'il m'a semblé.

— Quoi ! Vous savez cela ?

— Je vous ai vu avec elle. Comment la nommez-vous ?

— Madame de Fresnaye.

— Nom de guerre ?

— Nom d'arbres tout au plus.

— Il faut emmener à Sainte-Croix madame de Fresnaye.

— Avec vous, Asie ? Vous n'y pensez point !

— Si fait, j'y pense. Deux femmes feront aisément face à toutes les exigences de la vie et se soutiendront. Je ne suis point jalouse.

Asie comptait que cette jeune femme retiendrait Hector dans ses emportements.

— Soit, dit brusquement celui-ci, vous viendrez toutes deux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est ainsi que le château de Sainte-Croix reçut une compagnie bruyante et jeune, et ces ombrages séculaires, habitués à la figure en bec de corbin de mademoiselle de Commereuil, retentirent d'éclats de rire.

La salle à manger entendit de nouveau l'Aï faire sauter gaiement les bouchons, et de claires voix de femmes effarouchèrent des refrains à la mode les vols de corneilles accoutumées au silence et à la gravité de ces nobles murailles.

Cette vie au grand air, cette solitude, cette mer grondant à l'horizon ravirent Asie, que trois années de travail et d'études avaient fatiguée et qui se souvenait avec un regret mal dissimulé de sa vie à l'aventure avec les bateleurs.

Ce roman comique avait eu des charmes pour elle jusqu'au jour du danger. Aussi réclama-t-elle la première une chasse, une belle chasse au sanglier dans

la forêt de Sainte-Croix, appuyée en cela par madame de Fresnaye.

— Mais, s'écria Hector, je ne suis pas sûr de mon équipage, je ne puis remonter mon vautrait du jour au lendemain. Voici deux ans que mes chiens n'ont chassé et je n'ai guère, en fait de chevaux de femme, que *Négresse*, la jument noire qui s'emporte.

— Cependant, dit Coralie de Fresnaye, nous ne pouvons demeurer enfermées dans ce château comme des belettes prises au piége. Le soir, je sais bien que les festins et la douce occupation de tailler un *bac* nous amèneront sans fatigue jusqu'à deux heures du matin.

Elle s'approcha de la fenêtre.

— Le temps se couvre, il fait froid, le parc n'est plus tolérable, depuis trois jours, j'en ai parcouru tous les coins. Il faut autre chose, Hector. Voyons, génie inventif, amusez-nous, nous sommes ici pour cela. Je vous déclare, quant à moi, qu'au premier bâillement, je vous déshonore ; je repars pour Paris et je raconte que j'ai sifort étendu les bras, ne sachant que faire dans cette grande et majestueuse demeure, que je ramasserais un louis sans me baisser, ni plus ni moins que Jean de Roquillac, le petit vicomte bossu. Vous ne connaissez pas cela, ma chère ? dit-elle en s'adressant à Asie.

— Non, répondit l'ex-danseuse, souriant.

— Vous êtes un peu chipie, au fond. Vous ne nous fréquentez pas, et vous avez tort. N'est-ce pas banquier de mon cœur, dit-elle en s'adressant à Hermanoz, qui prenait son café en parcourant une revue.

— Vous fréquenter est le bonheur suprême, répondit Hermanoz.

— Il fallait donc le garder, nigaud, puisque tu l'as possédé ! dit Coralie à demi-voix.

c'est-à-dire entre votre mère et vous ; au fait, madame de Fresnaye, pourrai-je vous demander comment se porte la maman Roupiot, que dans ce temps-là nous nommions madame Tartan, la respectable auteur de vos jours pour parler son langage?

— Tu m'ennuies, Turcaret, répondit Coralie qui s'échappa.

— C'était le bon temps, comtesse, lui cria Hermanoz.

— Vous voyez bien, Hector, dit la jeune femme, que nous finirons par nous dévorer si nous restons là, sans occupation que de regarder la pluie qui tombe ou le soleil qui se couche sur la mer.

— Moi, dit Asie, je ne me lasse pas de ce beau spectacle. Voyez ces grands nuages pourpres : on dirait une mêlée de guerriers. Tenez, ce grand chevalier qui lève le bras, ne croirait-on pas que ce bouclier rouge que forme le disque du soleil est le sien et qu'il s'en couvre contre ce Goliath noir, accourant sur lui du zénith. Voilà mon Goliath en fumée!

— Où avez-vous lu ça, ma petite? c'est sans doute dans votre dernier rôle?

— La poésie ne sera jamais dans le vôtre, ma pauvre Coralie, dit Cardaillan, interrompant la lecture de son journal.

Coralie rougit.

— Pourquoi? parce que je ne fais point de phrases? Je n'ai pas la *berluche*, moi, du moins.

— La *berluche*? demanda froidement Hermanoz. — La merluche, voulez-vous dire.

— Mauvais plaisant, je sais que c'est la berluche...

— Madame Roupiot, votre mère, n'en vendait-elle point à ses moments perdus, comtesse?

— Je ne vous parle pas de merluche, je parle de *berluche*, des hallucinations, quoi!

— Bien, nous y sommes, comtesse.

Un moment de silence suivit cette conversation.

Chacun restait plongé dans son occupation. Asie, le front appuyé contre la vitre, rassasiait ses yeux de ce sublime spectacle auquel elle assistait.

Coralie rageait.

— Est-ce que tout le monde va lire ainsi ou bayer aux corneilles? Ce sera gai, en vérité! Ce n'est pas la peine alors de venir si loin tenir joyeuse compagnie à des gens qui ne bougent pas plus que des *ternes*.

— Joyeuse? Nous ne demandons pas mieux. Faites-nous rire, Coralie, dit Hermanoz, sérieux comme un commissaire des morts. C'est vous, ma toute belle, dont l'esprit est vraiment terne.

— Vous, laissez-moi, vous êtes mon mauvais génie. Si j'avais su vous rencontrer dans ce château, je n'y fusse assurément pas venue, persécuteur!

Cependant on servit le thé et la conversation s'anima un peu...

Le marquis raconta l'histoire de sa tante mademoiselle de Commereuil, de la préférence dont il était l'objet de la part de ce dix-huitième siècle attardé.

— J'aimais assez, ajouta-t-il, à venir passer de temps à autre quelques semaines dans ce coin perdu de la Bretagne. Cela me reposait de Paris. Quel contraste entre ma vie de là-bas et celle que je retrouvais ici! Ce calme absolu, cette solitude me faisaient l'effet d'un bain glacé qui calmait pour un moment ma folie, car vraiment ne vous semble-t-il pas, mes amis, que nous sommes un peu fous dans cette capitale où nous courons après le plaisir sans jamais l'atteindre absolument, en véritables casse-cous, y laissant Cardaillan ses cheveux, moi mes illusions.

— Et vos scrupules, dit Asie de sa voix tranquille.

— Et mes scrupules. Ce n'est pas vous qui devriez dire cette grosse parole, répondit le marquis.

— On le dit assez tout bas pour que madame le répète tout haut. Vous vous moquez des pauvres filles. Et tout le monde n'a pas, comme madame,

la bonne fortune de vous voir fidèle même dans l'infidélité.

— Bien dit! s'écria Hermanoz, voilà qui est éloquent, Coralie. Vous sortez de votre caractère, ma fille.

— Comment faisiez-vous, marquis, pour ne pas incendier quelque cœur? Et comment avez-vous pu rester plusieurs mois dans ce milieu qui a si bonne odeur de vertu, malgré ses meubles neufs et sa façade badigeonnée?

— Au fait, interrogea Cardaillan, ne m'as-tu pas raconté quelque idylle qui te serait arrivée ici même. Cela m'a semblé assez curieux et je regrette de ne me souvenir qu'imparfaitement ? La petite qui a cru en toi, scélérat; n'était-elle pas admirablement jolie?

— Elle était divine, j'ai craint un instant de trouver cette passion à la recherche de laquelle je cours, ne fût-ce que pour me guérir, dit-il en regardant Asie.

— Guérir, de quoi ? demanda Coralie.

— De ton amour, dit-il en envoyant du bout des doigts un baiser à la jeune femme.

— Ainsi, interrogea Asie, cette... personne était vraiment jolie ?

— Mon Dieu, oui, très-belle, d'une beauté singulière et exotique, si je puis dire. Et tenez, Asie, elle vous ressemblait un peu.

— Qu'est-elle devenue ?

— Elle a disparu de ce pays, après l'aventure. Lafeuille me parlait l'autre jour d'un dangereux braconnier qui répond assez à la description du père de cette fille. Mais je ne pense pas que mon maître d'école soit le même que le brigand qui met mes gardes sur les dents et que nul ne parvient à surprendre. Il ruinera mon gibier. Aussi ferai-je quelqu'un de ces jours une battue avec l'aide de tous nos paysans.

Je le prendrai mort ou vif dans un des repaires dont les forêts environnantes abondent.

M. de Kérallan s'en plaint également. Mais le marquis est plus patient que moi. Il est même faible.

— Une chasse à l'homme ! s'écria Coralie, j'en suis, mon petit Hector. J'en veux être.

— Tu ne seras donc jamais lasse de cet exercice, comtesse ? interrogea Hermanoz.

Cela fit rire tout le monde. Madame de Fresnaye rit avec les autres sans avoir compris.

— Mais quel charme trouviez-vous donc dans la société de cette paysanne ? interrogea avec une singulière persistance Asie revenant au récit d'Hector.

— Une saveur inconnue. Cette fille ressemblait d'esprit à son visage. Elle n'était point pareille aux autres. Elle avait un tour de langage naïf et résolu tout à la fois, elle était tout ensemble chaste et comme abandonnée. En un mot, j'en ai raffolé deux mois et j'ai véritablement cessé de m'ennuyer dans la maison de ma tante.

— Et vous n'avez pas cherché ses traces ?

— Ç'eût été trop sérieux dans ce pays si grave et si chaste. M. de Kérallan ne plaisante pas, c'était un homme à lui que le père de ma Dulcinée. Ma tante vivait encore, j'étais très en vue et l'héritage eût été compromis.

— Mais, demanda Hermanoz, comment le père a-t-il connu cette intrigue ?

— Je n'en sais rien, l'enfant l'a dit peut-être. Toujours est-il que lorsqu'il a su l'affaire, il est parti comme un Romain, — en emmenant, malheureusement, la petite.

— Ce n'est pas très-drôle, cette histoire-là, dit Coralie. Tu as été dindonné, mon pauvre Hector. Parlons un peu de la chasse de demain.

— Vous y tenez ? soit. Nous attaquerons une bête de compagnie, qui se trouve, au rapport de La Branche, le valet de limier, à l'extrémité du bois Bouleau, vers la rivière. Petite chasse pour débucher.

La forêt est dure, et les obstacles surtout dans l'Ille-et-Rance ne manquent pas.

— Je veux monter Négresse, dit Coralie, j'ai beaucoup... fréquenté le Cirque autrefois.

— J'étais à vos débuts et vous passiez dans les cerceaux comme un vrai chien savant, répondit Hermanoz.

— Est-il aimable, ce Mondor ?

— Est-ce un mot ? Je les paye un louis la pièce.

— En ce cas, c'en est un.

— Avec celui-ci, cela fait deux, dit le banquier en lui tendant deux pièces d'or.

— Faut-il un reçu ? demanda-t-elle,

— Je ne suis pas assez riche pour les payer tous, ma belle ! que d'esprit, comtesse !!

— Ma première mise pour le baccarat, répondit Coralie en faisant sauter dans sa petite main les deux louis. Mais je reviens à mon discours. Je veux monter Négresse.

— Elle est trop dangereuse, répondit péremptoirement le marquis. Asie, qui est une excellente écuyère, l'essaiera.

— Si madame le veut, je la lui cèderai volontiers, répondit Asie.

— Madame montera Phœbus, mon cheval anglais, qui gagna naguère le prix de Dangu, une bête facile.

— J'aimerais mieux Négresse, répondit Coralie en jetant à Asie un coup d'œil plein de fiel et de rancune.

— Je vous répète que vous ne sauriez pas la conduire. Il n'est pas question de cerceaux en papier peint, mais d'un cheval dangereux.

— Nous verrons alors comment madame s'en tirera.

— Nous le verrons, répondit simplement Hector.

# XII

Le lendemain, dès l'aube, tout le monde fut à cheval.

En cette saison de novembre, les journées sont courtes et l'on se hâte de profiter des heures, car les bois sont difficiles et les femmes pourraient s'égarer.

La meute, hurlant sous le fouet de la Branche le valet de chiens, attendait devant le château, les deux piqueurs sonnaient une faufare et le marquis dans son bel habit rouge de vénerie, le couteau de chasse à la ceinture, le fouet de maître d'équipage à la main, donnait ses dernières instructions.

— Es-tu sûr, dit tout bas Cardaillan, que M. de Kérallan et quelques-uns de ses voisins, en entendant cette fanfare, ne se réuniront pas à nous? J'avoue que je ne serais pas très-joyeux de me trouver en pareille compagnie, et je te préviens que je fais défaut à l'instant même. Nous vois-tu présentant à mademoiselle de Kérallan une comtesse dans le genre de cette madame de Fresnaye? Asie, passe encore, elle a de la décence ; mais Coralie!...

— Tu m'y fais songer, Cardaillan. Je vais recommander à la Feuille de mettre la rivière entre nous et la forêt de Kérallan. Il n'y a point de passage et ces dames ne pourront nous rejoindre.

— Ces dames?

— Oui, ces dames. Il est arrivé aux Roches-Vertes, à ce qu'on m'a raconté, il y a deux jours, une jeune personne, nièce ou cousine du vieux marquis, qui sert de chaperon à mademoiselle Hermine.

— Est-elle jolie, mademoiselle Hermine?

— Mon ami, silence là-dessus, un éblouissement

que cette beauté. Et avec cela quel air impérial, quelle taille, quelle démarche !

— Tu l'as donc vue, être inflammable?...

— Inflammable pour des créatures, et encore ! Mais on vendrait son âme pour une femme telle que la fille du marquis.

— Où donc l'as-tu rencontrée, sournois?

— A la chasse, jeudi dernier. Elles étaient à pied à quelque distance du rapide. La bête de chasse venait de se raser. J'avais relevé le défaut, quand je me suis tout à coup, au détour d'un sentier de charbonnage, trouvé devant elles. Je l'ai reconnue à son grand air. Une vraie Kérallan. Et avec cela, dix-huit ans, mou bon !... Elle arrive des religieuses de Rennes.

— Tu en parles comme si tu devais l'épouser !

— Pourquoi non?

A ce mot qui lui parut homérique dans la bouche de ce viveur incorrigible, Cardaillan partit d'un énorme éclat de rire qui fit accourir toute la troupe.

— Qu'y a-t-il? demanda Coralie.

— Pas un mot, dit à voix basse, avec une énergie contenue, Hector de Sainte-Croix.

— C'est donc sérieux?

— Peut-être !...

— Alors je me tairai ; mais Asie?

— Asie ! Ce sera ma vengeance. Ne m'a-t-elle point assez torturé? Je trouverai le moyen de la faire souffrir. J'aurais été capable de l'épouser, moi, le marquis de Sainte-Croix, elle une bateleuse !

Après avoir parlé ainsi, le marquis se fit amener Négresse, la jument noire qu'il destinait à Asie. Il examina soigneusement les sangles, fit changer le mors qu'il ne trouvait point assez puissant; puis, après mille précautions que lui suggérait son expérience, il mit la jeune femme doucement en selle tandis qu'un domestique tenait l'ardente bête.

— Maintenant, ma chère, lui dit-il, de la prudence,

la main légère, et n'ayez pas peur. L'animal comprendrait aisément votre effroi.

Pendant ce temps, on avait placé Coralie sur Phœbus, le tranquille vainqueur du Dangu.

L'envieuse fille ne remarqua pas sans un vif mouvement de dépit la grâce parfaite avec laquelle Asie maniait la vive jument, malgré ses bonds et ses défenses.

Au fond, elle reconnaissait à ce moment la sagesse d'Hector et se félicitait de n'être pas à sa place.

A l'extrémité du parc, on découpla. Les recommandations d'Hector avaient été suivies.

Aussitôt la bête sur pied, quelques valets de chiens la forcèrent à prendre parti à l'ouest, évitant les gués de la Rance par lesquels l'animal de chasse essaye le plus souvent de dérouter ceux qui le poursuivent.

Il fut donc forcé de rester sur la rive droite de la rivière. Le château de M. de Kérallan étant sur la rive gauche, et les ponts très-rares, il était à croire que l'on ne serait pas exposé à rencontrer les dames des Roches-Vertes.

Le sanglier fut mené grand train, à travers les taillis d'abord, où il se fit battre ainsi qu'un lièvre, puis dans la futaie, où il prit parti, semblant décrire un arc immense autour du lancer.

On partit bientôt des bois du marquis, on traversa la forêt d'Ille-et-Rance. La robuste bête fauve filait comme un boulet.

Derrière elle Lafeuille et les deux piqueurs sonnaient la vue.

L'enivrement de la vitesse, les senteurs des bois dépouillés, l'âpre parfum des feuilles sèches, la volupté de l'air libre sous les dômes élevés des chênes, grisaient Asie.

Les joues roses, les narines dilatées, le corps penché en avant sur l'encolure de l'ardente jument qui l'emportait, la recluse du faubourg du Roule jouissait de ce mouvement, de cette vie quintuplée.

Négresse dévorait l'espace, excitée par le fracas du cor et la voix des chiens.

Derrière elle, cravachant vigoureusement le pauvre Phœbus, suivait Coralie, qui ne voulait point rester en arrière, et Hermanoz sur un double poney lui servait d'escorte.

Hector, mieux monté que ses invités, prenait les devants pour parer à tout imprévu.

Malheureusement la bonne volonté du vieux vainqueur du prix de Dangu n'était plus à la hauteur de ses moyens, et malgré ses efforts, malgré les railleries des cavaliers, ses compagnons, Coralie ne tarda point, vu la vitesse de la chasse, à demeurer en arrière.

Hermanoz et Cardaillan lui souhaitèrent bon courage et, craignant de ne point arriver à l'hallali qu'on croyait proche, ils passèrent devant elle, lui indiquant le chemin probable qu'il fallait suivre et lui recommandant, si elle venait à perdre la chasse, de rentrer au château, en cotoyant la rivière.

— Addio! carissima contesina! je vous écrirai, s'écria Hermanoz déjà loin d'elle.

La rageuse actrice éperonna désespérément le pauvre Phœbus, qui, ne sachant comment répondre à la fureur de sa conductrice, et trop bien élevé pour la mettre à terre, se contenta de prendre le pas, malgré les imprécations de Coralie.

Heureusement, à quelques centaines de mètres plus loin, un défaut se produisit. Tout le monde s'arrêta, et la malheureuse comtesse de Fresnaye, la figure pourpre des efforts qu'elle avait faits, les cheveux dénoués par l'agitation et la fureur, put rejoindre le groupe.

— Vous eussiez pu nous attendre, ma chère, et ces messieurs ne sont guère polis de ne pas s'être arrêtés avec moi. Cet odieux Rossinante n'en peut plus.

— Comtesse, Rossinante était du sexe, comme dit

madame Roupiot, votre mère, interrompit Hermanoz.

— Et puis, ajouta Cardaillan, c'est au sanglier qu'il faut vous en prendre. La chasse à courre n'est pas tout roses.

— Si mademoiselle eut été comme moi tout à l'heure dans la détresse, dit Coralie, nul doute que vous ne fussiez demeurés près d'elle. Au surplus, ajouta-t-elle à demi-voix, les dents serrées, nous verrons bien tout à l'heure.

Cependant, tandis qu'Asie s'efforçait de consoler la comtesse de Fresnaye et l'aidait à rajuster ses cheveux sous son chapeau, lui faisant remarquer que l'impatiente jument supportait difficilement son frein, le sanglier était reparti de nouveau dans un à vue magnifique.

On se trouvait à ce moment-là sous la futaie séculaire.

Un jour gris de perle tamisé par les rameaux noirs, tombait du ciel terne, laissant les objets dans une pénombre exquise. La vapeur qui montait avec le jour, du sol à demi gelé, enveloppait, estompait le paysage d'une ouate molle qui, dans le lointain, faisait ressembler les énormes troncs des hêtres à des fantômes.

Les grands chiens blancs tachetés de jaune rejoignaient çà et là la masse bigarrée et hurlante qui disparaissait à l'horizon.

Les piqueurs attendaient les retardataires, sonnant le *volecelet* à pleins poumons.

Au fond de ce tableau, sur les pentes extrêmes, les masses rouges des rochers qui bordaient la Rance, dont on entendait bruire distinctement l'eau du rapide à peu de distance.

Les deux jeunes femmes se tenaient côte à côte, un peu en arrière des cavaliers qui observaient la direction prise par la bête.

— Allons! s'écria joyeusement Cardaillan, et bon courage à Phœbus, comtesse!

Coralie s'élança, et craignant de nouveaux reproches, Asie retint sa jument, laissant ses compagnons filer grand train dans la direction de la chasse.

— Je ne les rattrnperai que trop vite, pensait l'ex-danseuse, calmant avec une caresse la bête, ruisselante de sueur et couverte d'écume : calme-toi, Négresse, calme-toi. Dans quel état te voilà!

Elle mit ainsi son cheval au pas, suivant de loin, dans une grande allée ombreuse, la chasse qui s'éloignait peu à peu, contente d'un peu de solitude au milieu de cette magnifique forêt.

C'est alors que le marquis Hector vint la rejoindre et chemina quelques instants auprès d'elle.

— Je vois, dit-il, que j'avais raison de compter sur votre adresse, Asie; vous manœuvrez ma petite jument avec une habileté singulière.

— Je vous remercie, mon ami, de cette belle journée, — je suis heureuse.

— Il me semble cependant que madame de Fresnaye ne vous rend pas la vie facile au château.

— Peut-être est-elle un peu jalouse, Hector, dit Asie avec un sourire ironique. Ses droits priment les miens. Encore n'ai-je aucun droits.

— Et c'est ce qui m'exaspère! s'écria Hector, pâle d'émotion, en se rapprochant d'Asie et passant un bras autour de la taille de l'amazone. Vous méprisez mon amour pour vous, Asie!

— C'est que cet amour me rendrait méprisable, Hector, et pareille à cette femme que vos amis traitent avec une politesse insolente qui me fait honte.— Voyez, Hector, quelle distance sépare les créatures dont vous avez fait votre jouet des femmes honnêtes! — Nous sommes ici, de ce côté de l'eau, pour que vos voisines n'aient pas à rougir en nous rencontrant. Moi du moins, ma conscience me suffit et je puis affronter leur présence.

— Vous ne m'aimerez donc jamais, Asie? je ne parviendrai donc point à fléchir cette nature indomptable,

— Vous savez, Hector, que je subis le luxe dont je suis entourée plutôt que je n'en jouis. Vous vous parez de moi comme d'un bijou. J'y ai consenti par reconnaissance.

— Par reconnaissance! Voilà de ces mots cruels! Prenez garde, Asie, ma patience est à bout, ne jouez pas avec cette passion infernale que vous m'avez inspirée. Je vous veux, je vous aurai! Il ne sera pas dit que je ne lasserai point vos étranges refus.

Avec un geste plein de fougue et de violence, il attira contre lui la danseuse, et imprima sur ses lèvres un baiser qu'Asie ne chercha point à éviter et qu'elle reçut avec une froideur de marbre.

— Vous usez de moi comme d'une esclave, dit Asie toute pâle; peut-être vous ferai-je voir bientôt que je suis libre!

Elle s'écarta de lui. La chasse venait sur eux par suite d'un hourvari. L'animal se faisait battre dans une enceinte.

Les deux jeunes gens étaient à ce moment au milieu d'un carrefour auquel venait aboutir plusieurs voies forestières.

La première personne qui les rejoignit fut Coralie. Ce tête à queue la ramenait à toute vitesse.

Elle jeta sur Asie un regard noir, plein de haine et de soupçon.

— La chasse reprend, messieurs, dit Hector, en mettant son cheval au galop.

Au même instant, l'animal traversa, comme un boulet, le chemin où se trouvaient les chasseurs, puis derrière lui toute la meute lui soufflant au poil.

Ce fut une clameur générale et chacun, s'élançant en avant, appuya sous la futaie la poursuite bruyante.

Coralie demeura la dernière et tirant de ses cheveux la longue épingle d'or qui retenait son voile

bleu, par un geste rapide, elle l'enfonça profondément dans la croupe luisante de Négresse.

La jument d'Asie fit un bond terrible et, traversant le groupe des cavaliers, partit d'une course folle dans la direction de la Rance.

Hector, qui la vit passer comme une flèche devint blanc comme un suaire et, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, essaya de la gagner de vitesse.

Cardaillan l'imita.

— La jument court droit au rapide. Si nous ne l'arrêtons avant qu'elle n'y arrive, tout est perdu. Courage, Cardaillan.

Négresse traversait avec la vitesse d'une balle, les clairières et l'espace dénué de grands arbres, de la Chesnaie.

Vingt fois, elle fut sur le point de se briser contre les branches basses. La bête affolée franchissait à toute course les troncs d'arbres épars et les vieilles arêtes rocheuses qui perçaient çà et là le sol de la forêt.

Lorsqu'elle passa près du piqueur, Lafeuille, qui avait coupé court pour tâcher de l'arrêter, elle fit un crochet qui faillit désarçonner l'écuyère. La bride était brisée, Négresse, la tête libre, les yeux sanglants, fuyait comme une vision, emportant la pauvre fille cramponnée à la selle et perdant la tête.

Cardaillan et le marquis de Sainte-Croix la suivaient, franchissant après elle, en écuyers consommés, tous les obstacles ; mais telle était la vitesse de la jument, qu'elle gagnait sur leurs chevaux de sang quelques longueurs à chaque centaine de mètres.

— Crève ton cheval, Cardaillan, mais rejoins-la, s'écria Hector dont la monture venait de buter contre une souche, et qui, dans son effort, avait rompu ses sangles, je ne puis plus suivre.

Asie atteignait alors le bord de la rivière après le

coude dont nous avons exposé la situation dans le chapitre précédent.

Coralie, en proie à un rire inextinguible, était demeurée près d'Hermanoz, dont le visage inquiet faisait contraste avec cette gaieté singulière.

— Qu'avez-vous à rire, demanda brusquement le banquier, ne voyez-vous pas que cette pauvre fille va se rompre le cou. Quelle quinte a donc pris à cette maudite bête?

— Et bien, cette écuyère incomparable ! qu'en dites-vous Hermanoz ? Voilà une belle qui fait courir ses amoureux!

— Et si elle se tue tout à l'heure, continuerez-vous à plaisanter ?

— Ce ne sera qu'une chipie de moins. Qui lui permet d'enjoler mon amant? Que disaient-ils tout à l'heure ensemble si près l'un de l'autre ?

— Coralie je vous savais inepte, mais je ne vous croyais point méchante, répondit Hermanoz qui s'éloigna rapidement suivi à distance par madame de Fresnaye, laquelle se voyant seule, fut saisie de crainte.

Lorsqu'elle eut disparu dans les arbres, l'attentif Korigan sortit du massif où le bruit des fanfares de chasse si près de son asile l'avait amené.

— Elle, s'écria-t-il, c'était elle ! ! C'était Asie. La maîtresse de cet homme est ma fille aînée. Ah ! cette fois, la mesure est comble. Ah! puisse-t-elle, au bout de cette course, trouver la mort qui châtiera son ignominie et sa propre honte. Les deux ! ! mes deux enfants, mes deux pauvres filles souillées par ce débauché sans foi, ni loi, ni Dieu ! !! Ah ! misérable scélérat ! tu mourras !

Et le Korigan s'élança vers la rive du rapide où l'on entendait de grandes clameurs qui semblaient annoncer que le redoutable accident était arrivé !

## XIII

Cependant Négresse galopait en suivant la levée naturelle qui borde la rivière, suivie à distance par Cardaillan criant de sa voix formidable que l'émotion étranglait un peu au passage.

— Tenez-vous bien, Asie, tenez-vous, vertudieu !! Tenez-vous bien, laissez-la courir ! Il n'y a pas de danger en tout cela, mais si vous perdez la tête...

Négresse avait atteint le bord du précipice, au-dessous de l'endroit où commençait le Rapide coulant, ainsi que nous l'avons dit, entre deux rives plates et à fleur d'eau. On était en arrière de l'habitation invisible du Korigan.

La jument n'hésita pas, elle n'y voyait plus qu'à travers un nuage sanglant, elle s'élança dans l'espace et tomba dans la rivière aussi profonde à cet endroit et aussi large qu'elle l'était peu dans la gorge étroite où s'engageait son cours.

— Trente pieds de chute et dans le rapide pensa Cardaillan arrêtant son cheval avec un brusque mouvement de pitié, la pauvre petite doit être tuée raide !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Heureusement la roche n'était guère à cet endroit plus élevée que quatorze à quinze pieds. Les pluies des jours précédents avaient grossi la rivière.

Négresse tomba dans l'eau profonde qu'elle fit jaillir en écume jusqu'au faîte des arbres.

Ce bain subit, la chute et la fraîcheur de l'eau la rendirent aussitôt à son instinct naturel, ou plutôt à l'instinct de la conservation.

Elle commença tout aussitôt à nager en suivant le fil de l'eau avec une aisance et une vigueur extraordinaires sans se douter qu'elle allait, en doublant le promontoire, se trouver dans l'effroyable rapide.

Asie s'attachait aux crins flottants de la jument, à demi-évanouie et conservant assez de présence d'esprit pour ne pas quitter ce secours, faute duquel elle se fût noyée.

Sauf le danger que courait la jeune femme, c'était certes là un groupe dont la grâce eût tenté plus d'un peintre. On eût dit une charmante divinité des fleuves portée par quelque cheval marin.

Cependant la jument avait violemment touché le fond rocheux de la rivière et s'était blessée grièvement. On s'en aperçut bientôt à la traînée de sang qu'elle laissait derrière elle comme un sillon de pourpre dans l'eau.

Elle commençait à souffler et, il devenait visible qu'elle se fatiguait de seconde en seconde.

Devenait visible est impropre ici, car la jument s'était engagée entre les deux murailles en surplomb qui précédaient le rapide, et elle avait absolument disparu aux yeux de Cardaillan et des piqueurs accourus sur la rive.

Hector arrivait à pied courant de toutes ses forces.

Quand on lui expliqua en deux mots ce qui venait de se passer, il poussa un cri de désespoir.

— C'est fini, dit-il, la pauvre petite a franchi le Rapide, et maintenant elle est assurément morte, roulée dans le chaos de rochers dont le lit de la Rance est encombré.

Et rien à faire ! rien ! C'est à se tuer de désespoir !

Pas une barque, pas une planche ! Il ne nous reste qu'à tâcher de retrouver là-bas les restes de la malheureuse créature. Les eaux les y ont sans doute portés.

— Pauvre Asie !

En disant ces mots, il se hâtait de courir aux eaux

tranquilles où se déversait le torrent que nous avons décrit.

Du haut du rocher on ne pouvait le voir, mais on l'entendait mugir et se briser avec un fracas épouvantable.

Quelques paysans s'étaient aventurés, en se faisant attacher avec des cordes, à regarder le monstre en se laissant porter au-dessus de lui. Cette masse blanche d'écume au milieu des rochers noirs, l'éternelle fraîcheur qui s'élevait au-dessus de la course effrayante des eaux, la demi-obscurité qui permettait de voir sans rien distinguer, tout cet ensemble mystérieux avait effrayé les plus hardis.

Voilà comment la grotte du Korigan avait pu être connue de lui seul et de Cloannec.

En arrivant au déversoir du rapide, Hector de Sainte-Croix faillit tomber de doulcur : le corps de la petite jument, lié par les eaux, bondissait comme une plume avec le torrent et venait de tomber dans le bassin inférieur, où il disparaissait, se débattant dans les dernières convulsions de l'agonie.

D'Asie, point de traces.

Lorsque la bête toucha au rapide, elle se sentit impuissante à se défendre plus longtemps contre la mort. Elle s'abandonna.

Asie comprenant instinctivement qu'elle se noyait, poussa un cri de détresse suprême.

Heureusement la Providence veillait à ce même moment. Une personne avait assisté à tout ce drame, qui s'accomplissait ainsi en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Cette personne n'etait autre qu'Alberte de Cadigneu.

Celle-ci avait pu apercevoir la chute de Négresse et ses efforts. Elle vit son naufrage et entendit ce dernier appel à Dieu et aux hommes.

Elle allait s'élancer à son secours avec sa générosité naturelle, et déjà elle entrait en se retenant aux

branches dans le lit du rapide, quand Mariannic, réveillée par les cris si inattendus en cette solitude, accourut.

Elle se précipita vers mademoiselle de Cadigneu et l'arrêta.

— Laissez, dit-elle, le cheval est mort; mais nous allons atteindre la dame, elle ne sera point noyée.

Elle sauta dans la barque de roseaux que nous avons dépeinte et se laissa dériver le plus doucement qu'elle put, se rattachant à tous les obstacles.

Asie arrivait, évanouie, à portée de son bras. Elle la saisit par sa longue jupe, et non sans efforts, car la robe d'amazone mouillée était d'un poids considérable, elle la tira jusque dans la barque.

Quelques minutes après, l'ex-danseuse se trouvait dans la maison du Korigan ; les deux jeunes filles lui prodiguaient tous les soins qui lui étaient nécessaires.

De temps à autre, tandis que les mains agiles d'Alberte dégrafaient le corsage, et que la Korigane essayait de dégager le voile bleu que l'eau collait sur le visage, empêchant la respiration, Mariannic s'arrêtait ; il semblait qu'une étrange hésitation s'était emparée d'elle.

— Vous ne m'aidez plus ? disait alors Alberte avec un ton de reproche. Les habits mouillés ne se prêtent guères à nos efforts.

— Coupez ! mademoiselle, coupez ! répondait machinalement la Korigane.

— Pauvre dame, pourvu qu'elle ne soit pas morte !

Mariannic posa la main sur le cœur d'Asie.

— Elle est sans connaissance, dit-elle, mais le cœur bat.

Mademoiselle, dit-elle tout à coup en pâlissant encore malgré la teinte mate de son visage, voici quelque chose que je n'ose croire. Il me semble que cette belle dame que voilà c'est ma sœur, ma chère Asie, qui nous a quittés voilà bientôt sept ans.

— Cette dame qui chasse avec le marquis de Sainte-Croix, votre sœur ! En vérité vous êtes folle, Mariannic ! Aidez-moi donc, petite, au lieu de rêver tout éveillée.

— Mon Dieu, je pourais dire que j'en suis sûre, madame. Cette belle dame dont le cheval s'est noyé, c'est ma sœur Asie. Je vous le dis en vérité, maintenant que je vois son visage je la reconnais et j'ai peur, et j'ai honte ! Que va-t-elle penser de moi, madame ?

Elle eut un mouvement de gazelle effarouchée pour s'enfuir au fond de la grotte.

Cette réponse ingénue amena un sourire sur le visage de mademoiselle de Cadigneu.

— Aidez-moi, petite simplette, à lui soulever légèrement la tête, vous voyez qu'elle a déjà de légers mouvements et qu'elle commence à reprendre ses sens.

Mais cette assurance ne calme point, au contraire l'exaltation de Mariannic.

— Ah ! dit-elle, si mon père était là, il vous dirait bien aussi que c'est Asie. Pauvre Asie ! n'est-ce pas, qu'elle est bien belle, madame?

— Mais lorsque cette jeune fille vous a quittée, si j'en crois ce que m'a raconté mon oncle de Kérallan, vous étiez bien jeune, ce me semble.

— Il n'importe, mademoiselle, j'ai toujours ses traits dans la mémoire. Elle était si bonne ! si sage ! si belle ! elle m'aimait tant ! Pauvre Asie !

Et la jeune fille baisait les mains de sa sœur avec une ferveur qui désolait Mademoiselle de Cadigneu. Celle-ci, en effet, croyait à quelque hallucination, suite de la folie dont on supposait Mariannic atteinte.

Derrière elle était venu se placer Cloannec, qui avait accompagné la pupille du marquis dans cette promenade solitaire. Le piqueur, entendant la scène qu'il ne pouvait voir, s'était hâté d'accourir.

— Ce doit être la *bonne amie* du marquis Hector,

dit-il à voix basse. On dit qu'il est arrivé des demoiselles *pour rire* de Paris, afin d'inaugurer le nouveau château.

Alberte ne put, à cette confidence qui lui parut plausible, vu l'état social du marquis, retenir un geste de dégoût ; mais revenant aussitôt à son œuvre avec une charité d'autant plus grande qu'elle se reprochait ce mouvement de patricienne :

— C'est œuvre d'humanité, fit-elle continuant. Si cependant c'était véritablement la sœur de l'enfant ! Quel signe que le doigt de Dieu se trouve en toutes choses !

Mais à cause de quoi, petite, supposez-vous que cette personne soit votre sœur ?

— Bien que je ne l'aie pas vue depuis six années, je ne l'ai pas oubliée, madame ! Son visage et ce signe noir qu'elle a près de la lèvre, comme le mien, tenez...

En ce moment, le Korigan apparut tout à coup derrière le groupe du piqueur et des jeunes femmes.

— C'est bien ma fille, madame, dit-il, ou plutôt ce fut elle. L'enfant a raison. J'ai hâte qu'elle reprenne connaissance et qu'elle nous quitte. Cette fille est une créature perdue, dont vous, madame, et moi ne pouvons subir le contact. M. le marquis de Kérallan ne supporterait pas cela.

— Voilà comment vous parlez de votre fille, père Korigan, s'écria mademoiselle de Cadigneu. Vous la chassez !!

— Elle l'a suivi. Elle a suivi ce brigand, ce scélérat, cet homme sans conscience. Elle n'est digne d'aucune pitié.

En parlant ainsi, il considérait la pauvre fille, à qui la conscience revenait peu à peu, et qui semblait secouer sa torpeur et l'engourdissement du sang.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés, qu'elle referma bien vite. Ces gens inconnus, cette voûte de la

grotte où on l'avait transportée la surprirent; elle demanda ce qui lui était arrivé.

— Ne craignez rien, madame, lui dit Alberte, vous êtes saine et sauve et en sûreté.

Elle se souvint alors absolument.

— Ah! s'écria-t-elle, en mettant la main sur ses yeux : l'affreuse scène!

Puis les rouvant aussitôt, elle promena vivement ses regards autour d'elle. Elle vit alors Mariannic qui lui souriait.

— Ma sœur Mariannic, fit-elle... c'est un songe dont je ne suis point éveillée.

— Mon père! cria-t-elle.

— Je ne suis plus votre père. Vous allez tout à l'heure sortir de chez moi. Et tâchez, si vous m'en croyez, de n'y plus rentrer.

La jeune fille, qui venait de faire un mouvement pour s'élancer au-devant de l'ancien maître d'école, s'arrêta court. Une expression de douleur se répandit sur son visage.

— Ah! je sais. A quoi bon? ajouta-t-elle après un silence, ils ne le croiraient pas. Je m'en irai tout à l'heure. Laissez-moi seulement me sécher un peu.

Elle s'approcha du feu qui pétillait et demeura quelques instants immobile comme absorbée dans ses pensées. Deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues. Elle eût voulu se disculper—expliquer son étrange existence — mais qui l'aurait crue sur parole.

Etait-ce le père dont la colère montrait qu'il la croyait coupable?

Etait-ce cette dame de simple toilette, mais de si grand air, qu'escortait un domestique chargé de couvertures et de provisions apportées de quelque château voisin pour son père et sa sœur misérables?

Voilà pourquoi la pauvre Asie pleurait. C'est qu'elle comprenait pour la première fois, dans cette circons-

tance tragique, qu'il ne suffit pas d'avoir sa propre estime pour dominer le monde; mais qu'il faut aussi l'imposer aux autres.

— Suis-je donc si méprisable ? pensait-elle.

Le Korigan la contemplait en silence. Tout à coup il prit le bras de mademoiselle de Cadigneu :

— Regardez, dit-il, regardez cette femme qui monte à cheval avec des filles perdues et des hommes de plaisir. Voyez cette effrontée que le Rapide, sans doute par dégoût, a rejeté chez moi. C'est ma fille, mademoiselle Asie avait raison. Nous habitions, il est vrai, dans ce temps-là des baraques, et notre métier n'était rien moins qu'enviable. Mais malgré notre existence nomade, infime et pauvre, nous étions d'honnêtes gens qui faisions notre devoir, et ne laissions derrière nous, de ville en ville, ni dettes, ni mauvais exemple. Je n'avais pas choisi mon métier, je l'avais subi. Quand le bon Dieu frappe, il frappe souvent à coups répétés.

Les temps n'étaient point assez durs, les efforts assez pénibles, la misère assez grande. Ce n'était point assez de traîner ma pauvre petite famille en tous lieux, sans nous arrêter pour prendre racine, souffrant du froid sur les routes, de la faim dans les pauvres bourgades. Ma femme mourut subitement.

Il me restait, pour la remplacer, ma fille aînée, cette créature que vous voyez là. Elle était notre premier sujet, le gagne-pain de notre famille. Je l'avais instruite moi-même durant nos voyages dans notre maison roulante. J'amassais peu à peu quelques sous pour lui donner le plus tôt qu'il me serait possible un métier moins irrégulier.

Le petite sœur avait quatre ans. Elle lui servit de mère durant cinq années. Je n'oublierai pas le dévoûment qu'elle a montrée à Mariannic. La preuve c'est qu'elle est là debout, dans son ignominie et que je ne l'ai pas rejetée dans le Rapide, car les pères sont des justiciers.

Une fois elle nous a quittés. Pourquoi? Pour suivre ce muguet, sans doute, par amour des dentelles, des bijoux, des chevaux et par curiosité de cette honte profitable. L'enfant est restée seule, le travail de l'aînée nous a manqué. Jusqu'alors nous vivions presque à l'aise et j'avais amassé au milieu des privations, et sans le dire, un petit pécule. Cet argent a disparu depuis. Autrefois on nous gardait, l'enfant et moi, par intérêt et parce que l'aîné était très-utile.

J'ai passé durant trois années par toutes les humiliations.

Malheur sur elle. Elle devait être la force et l'exemple, elle a été l'infamie.

Il courut à elle, lui prit le bras, et attirant Mariannic qui sanglottait :

— Notre asile sera découvert, sans doute, après ce qui arrive. Qu'importe donc que notre honte soit complète! Vois ton ouvrage, ma fille, cette Mariannic que tu as laissé pour suivre ûn amant, elle eût été une honnête fille. Elle s'est trouvée seule ;je ne pouvais la sauvegarder ; il me fallait travailler pour vivre. On me donnait un pain honnête que je devais gagner.

Regarde Mariannic, Asie, un jour on l'a surprise, on l'a trompée. Elle n'osait se confier à personne, elle a succombé.

Vois ses joues si pâles; vois le cachet de souffrance et de misère étendu sur sa figure de vingt ans ; regarde autour de nous cette habitation dans les bois, que nous avons reprise aux bêtes sauvages qui valent mieux, certes, que les hommes, toutes ces privations, cette vie de révolte que je mène, nous te devons tout cela.

Mariannic était mère!

— Mariannic, s'écria Asie qui devint pâle comme un suaire et qui s'élançant vers sa sœur la saisit avec violence et la serra profondément contre elle.

— Ma sœur, est-ce vrai ce que j'entends-là?

— Mariannic était mère, reprit avec une force nouvelle le Korigan. Mère parce qu'on l'avait abusée au moyen de subterfuges odieux, et que tu n'étais pas là pour la défendre, toi qui naquis huit ans avant elle.

— Qui, mais qui donc t'a trompée, malheureuse enfant ? criait la danseuse en couvrant le visage de Mariannic de baisers et de larmes. Qui t'a trompée, pour que je te venge ! ! !

— Qui l'a trompée, répondit le père avec un rire empreint d'une violence et d'une ironie indicibles. C'est dans ce nom que se cache la vengeance, la seule qui soit en mon pouvoir contre ta trahison. Le nom du lâche dont tu prétends nous venger, c'est celui de ton amant. C'est Hector de Sainte-Croix, marquis de Monfort. Et maintenant, malheureuse, préside à ses dîners, partage ses cavalcades, et sors au plus tôt d'ici car tu me fais horreur !

— Mais, disait tout bas Asie à sa sœur, comment cela s'est-il fait. En vérité je deviens folle, folle moi aussi, ajouta-t-elle, en voyant l'expression d'égarement qui couvrait de nouveau, en présence de ces épouvantables souvenirs, le visage de sa jeune sœur. La malheureuse, elle ne m'entend pas ! Mariannic, ma sœur ! ma fille ! réponds-moi. L'enfant qu'est-il devenu ?

— Ce qu'il est devenu, cet enfant ! répondit Mariannic de sa voix harmonieuse avec un sourire un peu vague comme celui de ceux qui n'appartiennent à la vie que par le lien matériel du corps. Il est là, quelque part dans les grands roseaux verts qui croissent au bord des eaux. C'est là qu'on la couché dans les fleurs, là qu'il repose, quelquefois il s'envole quand je l'appelle, il a de petites ailes de gaze, comme les demoiselles de la rivière. C'est un Korigan sans doute, un génie, un follet des bois. Il est beau, bien beau, Asie, je voudrais te conduire à lui. Mais moi seule puis le voir. Moi seule entends son

langage. — Moi seule puis approcher de son berceau de nénuphars.

Ce sont les fées qui me l'ont enlevé. Elles l'ont trouvé si beau qu'elles l'ont emmené dans leurs palais souterrains. . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Elle commença une chanson sur un rhythme lent et cadencé, qu'on chante dans les vallées bretonnes, et qui raconte un semblable enlèvement.

Asie sanglottait, mademoiselle de Cadigneu, comprenant enfin tout ce que cette mystérieuse conduite cachait de douleur et de honte imméritée, pleurait également.

Il n'y eut pas jusqu'au grand Cloannec qui ne se mit à brâmer comme un cerf, derrière la jeune maîtresse qu'il avait accompagnée.

— Voilà tout notre secret. Maintenant il peut courir le monde. J'avais un terrible compte à régler avec cet homme. Désormais je sais ce qui me reste à faire.

— Korigan, dit mademoiselle de Cadigneu, effrayée de l'expression farouche des traits du vieillard, il y a des châtiments immérités qui nous sont comptés ailleurs. La justice de Dieu arrive tard quelquefois, mais elle arrive.

— Alors je la suivrai pour être là quand le Seigneur le frappera.

— Mon père, dit Asie d'une voix grave, vous me jugerez comme il vous plaira, mais je vous jure que le crime sera puni d'une terrible manière. Je ne sais pas encore comment je m'y prendrai, mais ce sera cruel. Je le jure ici sur la tombe de ma mère. Quant à moi vous saurez quelque jour qu'elle fut ma conduite réelle.

Conduisez-moi hors d'ici, car je ne connais pas le chemin qui y mène, et je ne puis rejoindre celui qui m'a amenée.

Il y eut dans ces paroles quelque chose de si digne et de si sérieux que le vieux Korigan, se tut et la conduisit par le batelet au-dessous du rapide, à l'endroit où il avait fait aborder Hermine et Alberte.

## XIV

La jeune fille sauta à terre, et sans se retourner, se glissa de buissons en buissons, jusqu'au groupe des jeunes gens, à quelques centaines de mètres.

Hector était assis sur un tertre, absolument découragé et désolé.

— Je vous dis qu'elle est morte. Le rapide ne pardonne pas. C'est une tradition. Vous le voyez par ce pauvre cheval qui nous est arrivé en pièces. Qu'aurait donc pu faire contre les eaux cette faible créature qui ne sait même point nager!

— Mais, fit observer Cardaillan, puisque l'eau a amené la Négresse jusqu'ici, pourquoi donc n'y a-t-elle point conduit Asie? La Providence fait souvent de ces miracles. J'aime à compter sur elle ici.

— En effet, ce serait un miracle, dit brusquement Hector.

En ce moment, Asie leur apparut sans chapeau, pâle comme une morte et se soutenant à peine. Son premier regard fut pour Hector qui poussa un cri de joie et courut vers elle avec enthousiasme.

— Ah! s'écria-t-il, ma chère fille, vous voilà saine et sauve. Cardaillan nous parlait de miracles; je ne le croyais point. Expliquez-nous comment vous avez pu vous tirer de ce péril...

— Car enfin, interrompit Cardaillan, j'ai vu votre

jument sauter dans le fleuve, rien de plus. Quand je suis arrivé au bord de la Rance, votre chapeau flottait seul sur l'eau. Nous vous pensions tous noyée, brisée, disparue.

La jeune fille fit signe qu'elle ne pouvait parler.

On apercevait à peu de distance une maison de garde. On y conduisit Asie. Là, devant un grand feu de sapin, elle attendit qu'on lui apportât du château des vêtements secs.

Il n'y eut pas jusqu'à la jalouse Coralie qui ne s'empressât autour d'elle.

Le dénoûment tragique qu'avait eu son action l'avait terriblement émue.

Bien qu'elle fût profondément méchante en amour et vicieuse, elle n'en était point encore arrivée à tuer quelqu'un de sang-froid.

Aussi lorsqu'elle vit reparaître sa victime ressentit-elle comme les autres et plus que les autres un profond soulagement.

Ce soulagement se manifesta par toutes sortes d'attentions et de soins exagérés comme ce qui ne vient point du cœur.

Les cavaliers s'étaient retirés dans la pièce voisine et causaient confusément de l'accident que chacun expliquait à sa manière.

— Asie ne peut rien expliquer ; elle s'est retrouvée à demi-évanouie au bord du rapide, rejetée sans doute par le flot.

— Cependant cette explication ne me paraît pas claire à moi, répondit le vieux piqueur la Feuille. Si la chose eût été aisée, ma pauvre Négresse ne s'y serait pas si facilement noyée. Cette bête-là, monsieur le marquis, nageait comme *un* loutre, sauf votre respect.

— Père la Feuille, dit Hermanoz, je me rallie à votre opinion. Il faut que quelqu'un ait retiré de l'eau cette jeune fille.

— Ma foi ! s'écria Hector, moi aussi je m'y range,

mais sans l'expliquer toutefois. Qui donc a pu se trouver là à point nommé? Et encore, où, à quel point de la berge souterraine (qui n'existe pas, dit-on) s'est trouvé ce mystérieux sauveur. En vérité, c'est à croire à l'intervention des fées. Les paysans n'y manqueront certainement pas, et leur sacro-sainte terreur de cet endroit n'en sera que plus vive. Quant à moi, je renonce à deviner le mystère.

— Mais personne n'a-t-il donc pénétré cette gorge sauvage?

— Personne, monsieur, de mémoire d'homme, répondit le vieux piqueur en se signant. C'est le royaume aux Korigans. Si ce n'est pas un homme, c'est eux qui ont sauvé la dame.

Il fallut se contenter de cette explication, faute de meilleure.

— Père la Feuille, dit Cardaillan, j'en aurai le cœur net, nous essaierons un jour de pénétrer dans le royaume des Korigans.

— Gardez-vous-en, monsieur de Cardaillan, les *petits hommes* vous rompraient le cou.

— Je le risquerai, père la Feuille.

— Tout seul, alors.

— Soit.

Pendant ce discours la conversation était devenue très-intéressante entre les deux jeunes femmes.

— Vous êtes bonne pour moi, Coralie, lui dit-elle. Vous étiez bien mauvaise auparavant. Que vous avais-je fait?

Le mauvais sourire de Coralie reparut sur son visage. Elle ne répondit pas.

— Vous ne voulez pas me le dire. En ce cas je vais le deviner.

— Cela n'est pas vraiment bien difficile, madame.

— Voici votre colère qui vous reprend; je vais heureusement, j'espère la calmer bien vite. Vous étiez jalouse.

— Et quand ce serait? Cet homme est mon amant; vous avez été sa maîtresse, je le sais ; mais il fallait, en ce cas, l'attacher à vous et l'empêcher de venir aux autres. Du moment qu'il vous a quittée pour moi, pourquoi venez-vous ici, dans son château, pourquoi vous laissez-vous courtiser, pourquoi vous embrasse-t-il dans la forêt, lorsque vous êtes seuls? car vous ne le nierez pas, je vous ai vue. Quel rôle suis-je donc venue jouer ici. Et si ce n'est pas moi qui suis ridicule, il faut que ce soit vous.

— Vous avez grand tort de me craindre, dit Asie, en souriant, et vous allez regretter votre vivacité. Non seulement je ne suis pas et ne veux pas être la maîtresse de M. de Sainte-Croix, mais je ne l'ai jamais été.

— Vous me trompez, dit avec une extrême violence Coralie. Tout Paris l'a pu voir. Il vous affichait assez.

— Peu m'importe ce que tout Paris a vu. Je vous répète que le marquis n'a jamais été mon amant.

L'air d'assurance tranquille de la jeune fille impressionna Coralie.

— Comment me prouverez-vous cela?

— Quelle preuve voulez-vous que je vous donne?

Coralie réfléchit un instant.

— Aimez-vous M. de Cardaillan? demanda-t-elle.

— Je n'aime personne.

— J'entends. Mais vous déplaît-il?

— Non, moins que tout autre, pour être franche.

— Voulez-vous en toute occasion et durant tout notre séjour ici, afficher une grande préférence pour lui et me renvoyer M. de Sainte-Croix?

— J'y consens.

— Pourtant, dit Coralie avec un soupir, tout cela est bien étrange! Comment M. de Sainte-Croix vous faisait-il de si beaux présents! Voilà une bague de rubis et de diamants qui vaut plus de cinq mille francs.

J'ai marchandé la pareille chez Fontana. On dit qu'il vous a donné une maison, des voitures, des gens et... le sac. Peut-être maintenant que vous avez tout cela, êtes-vous lasse de lui. Cependant j'essaierai ce que nous avons dit.

— Je rendrai à M. de Sainte-Croix ce que j'en ai reçu. Je quitterai sa maison à mon retour.

— Ça, ma chère, ce serait ridicule, et je n'en demande pas tant.

— Ce n'est point parce que vous le demandez que je le ferai, mais parce que je le souhaite moi-même.

— Vous êtes une véritable énigme ; je vous prenais pour mon ennemie. Je vois maintenant que je me suis trompée.

— Je ne suis pas votre ennemie, ma chère.

— C'est égal, ce que vous feriez là ne manquerait pas de *chien*. Entre nous, qui prendriez-vous, en dehors du marquis? le Cardaillan, peut-être. Le marquis n'est pas un homme sérieux. Il est trop volage, généreux cependant, mais il vous glisse dans la main comme une anguille, Au reste, on m'avait prévenue. Mais, c'est un homme qui pose, il a fait de vous une personne très-chic, ma parole. On en parlait souvent. Mais on vous croit généralement chipie, ce qui n'est pas vrai.

— Je ne suis pas chipie, et si je suis *très-chic*, répondit en souriant Asie, c'est à mon insu. Je ne tiens à rien de ce luxe-là.

— Il ne faut pas me la faire, ma petite, on tient toujours à ce qu'on a.

En même temps, le plus ardent regard de convoitise tombait des yeux de Coralie sur la bague en diamants. Asie s'en aperçut ; elle la fit glisser de son doigt et la présentant à Coralie :

— Acceptez-la, lui dit-elle, comme preuve de ce que je viens de vous dire et comme les arrhes de notre marché.

Coralie hésita un instant. Cet acte généreux et si rare lui semblait un piége.

Quand elle vit au gracieux et sincère sourire de la jeune fille que cela était sérieux, elle prit vivement le bijou, en considéra quelque temps les feux magnifiques à la lueur du foyer, l'essaya sans dire merci, à tous les étages de ses jolis doigts, rouge et comme médusée par le plaisir.

— Vous me la donnez, fit-elle enfin, vous me la donnez pour de vrai !!

— Mais oui, certes ; n'est-ce pas plus *chic* encore que de la garder ?

— Ah ! ma chère, que vous êtes gentille, et que je vous avais mal jugée ! Ah ! que j'ai mal agi vis-à-vis de vous, que je me repens !!! Heureusement, tout a bien tourné, mais j'ai eu tort. Voulez-vous que je vous embrasse, Asie ? Je vous aimerai bien maintenant. Une bague de cinq mille balles. Voilà de la veine ! comme aurait dit le petit baron.

Asie se laissa faire en excellente personne, cherchant sans la trouver quelle méchanceté si terrible madame de Fresnaye avait pu lui faire.

En ce moment, on frappa.

— La voiture est arrivée. Etes-vous prête, Asie ?

— Traité signé ? interrogea la comtesse.

— Traité conclu, répondit Asie. Vous verrez si je tiens parole.

Les deux jeunes femmes montèrent dans la calèche, qui les emporta rapidement vers le château de Sainte-Croix. Hector vint bientôt se mettre à la portière.

— Eh bien, lui demanda-t-il, comment vous trouvez-vous, petite fée ?

— Merci, répondit du geste Asie, me voilà remise.

— Savez-vous que La Feuille prétend que vous avez été sauvée par les Korigans, dans le sanctuaire desquels vous avez pénétré avec le rapide ?

— Le père Lafeuille peut avoir raison, répondit

Asie d'une voix grave en regardant le marquis en face.

— Et que vous ont dit les *petits hommes?* interrogea le marquis en éclatant de rire.

— Ils m'ont parlé de vous, Hector, et m'ont conté votre vie.

— Peste ! un joli roman qu'on vous a déroulé !

— Sinistre, monsieur le marquis, dit la belle jeune fille, éteignant la flamme de son regard et s'accoudant dans un coin de la voiture, de manière à laisser voir qu'elle souhaitait terminer là l'entretien.

Hector retint son cheval sans s'apercevoir des sourires tout miel de Coralie.

— Qu'a-t-elle ? pensa-t-il, Cet accident l'aura sans doute bouleversée.

On arrivait dans la cour d'honneur, les valets empressés entouraient les chevaux et l'équipage.

La salle à manger resplendissait de lumières.

— Monsieur de Cardaillan, dit Asie, voulez-vous m'offrir votre bras pour rentrer chez moi, je me sens encore un peu faible. Je n'assisterai pas au dîner. Peut-être cependant descendrai-je dans la soirée.

Elle s'éloigna au bras du jeune homme.

— Monsieur de Cardaillan, lui dit-elle, j'ai pour vous la plus grande estime.

— Ma chère Asie, vous savez que je ne fais point de phrases. J'ai à vous offrir les mêmes sentiments. Vous êtes une loyale et honnête fille.

— Vous souvenez-vous de ce que vous dites la nuit où vous vîntes avec M. de Sainte-Croix me chercher à notre baraque, lorsque vous me débarrassâtes de Grimsby ?

— Oui, certes. Je vons dis qu'au cas où la protection du marquis vous ferait défaut, la mienne ne vous manquerait pas.

— Eh bien, fit Asie, ce jour est venu.

— Vous voulez quitter Hector ?

— Non lui, vous savez pourquoi, mais sa maison

et ses bienfaits. Monsieur de Cardaillan, vous m'avez souvent laissé voir que vous me trouviez belle. Peut-être que vous m'aimiez.

— Je n'ai point à vous le dire, puisque vous l'avez vu et que nous sommes ici chez Hector, répondit le jeune homme avec noblesse.

— Je pourrais vous dire qu'il est lui-même bien indifférent à ces sortes de délicatesse.

Ecoutez-moi sans m'interrompre et sans vous étonner. Vous saurez plus tard ce que je ne veux pas vous dire aujourd'hui; je rougirais trop. — Vous savez combien j'étais fière de demeurer vertueuse au milieu du monde où je vis, — avec toutes les apparences contraires. — C'était ma conscience qui me soutenait. Si j'avais dû aimer quelqu'un, c'eût été vous, M. de Cardaillan, dont la discrétion et l'amitié m'ont toujours honorée. J'ai toujours pensé que M. de Sainte-Croix, dans l'amour duquel le caprice, l'ostentation, le besoin d'étonner le monde par des fantaisies, dominent le sentiment, se trouvait payé de ses sacrifices pour moi, par le mystère piquant dans lequel il me tient, après m'avoir affichée.

Ma résistance l'irrite plus qu'elle ne le rend malheureux. J'acceptais donc la position, les sacrifices qu'il ne cessait de faire pour m'entourer de luxe et me conduire à la célébrité !

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Je ne veux rien de lui, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir.

Je le hais, entendez-vous bien, je le hais.

Je lui dois cent cinquante mille francs environ. Je veux les lui rendre, les lui jeter à la face.

— Qu'est-il donc arrivé ? interrogea Cardaillan, très-surpris de cette véhémence et de cette haine subite.

— Ne m'interrogez point. Une femme telle que moi ne saurait trouver cette somme. Quelles garanties offrirais-je ? Je viens donc, Cardaillan, vous les

demander. En échange, je vous donnerai la femme la femme tout entière. Qu'importe ma perte! Qu croirait à cette vertu dont je suis si vaine? Vous ête le seul homme pour lequel, à cause du sentiment intime que je vous porte, une telle convention ne soi pas un marché.

Pour toute réponse, Cardaillan tira de sa poche un carnet de chèques.

— Certes, ma chère, il y a des jours où vous seriez tombée plus mal. Je viens de renouveler le bai des fermiers de mon domaine de Ronceroles auque tiennent les bois des Angelys. J'ai touché deux cen mille francs de pot-de-vin. Je ne savais quelle bell folie j'inventerais pour venir à bout de ce petit capital, dont je ne sais que faire. Les fonds sont à la banque. Voici un chèque de la somme que vous m demandez!

Mais je dois ajouter une chose qui a son importance : c'est que ce prêteur introuvable, c'est moi Mais je ne suis que cela. Considérez-moi comme un juif... désintéressé, rien de plus. Me supposez-vous capable d'abuser de votre situation pour exiger, disons le mot, un tel sacrifice? Nous le subirions tous deux en ce cas.

J'ignore les griefs qui vous animent contre Hector de Sainte-Croix, mais je les tiens pour respectables Ce n'est point une trahison que d'agir ainsi que je fais. Le jour où, après avoir consulté vos sentiments personnels, sans vous soucier de la reconnaissance, vous viendrez à moi, en amie, en amante, me dire « Paul de Cardaillan, je vous aime et je veux être à vous, » ce jour-là, je serai le plus heureux des hommes, et vous le savez bien.

Jusque-là, pas un mot : vous blesseriez un gentilhomme qui veut honorer son blason en toutes les circonstances de sa vie.

— Confiance pour confiance, monsieur de Cardaillan, lui dit-elle.

Alors Asie raconta ce que nos lecteurs savent.

Cardaillan comprit que c'en était fait des espérances d'Hector et qu'Asie lui avait juré une haine éternelle.

Quelle que fût d'ailleurs son indulgence de jeune homme pour ces sortes de séductions, il n'approuvait point le procédé dont son ami avait cru pouvoir user.

— Que comptez-vous faire? demanda-t-il.

— Les venger! répondit-elle.

## XV

La salle à manger du château de Sainte-Croix était, à dix heures du soir, resplendissante de lumière, et le bruit des conversations tapageuses perçait à travers les portes closes.

Le champagne Rœderer avait délié toutes les langues, Le dessert éventré laissait çà et là les beaux fruits rouler au hasard sur la table, le désordre d'un commencement d'orgie commençait à se montrer.

Quelques jeunes viveurs des grandes familles de Rennes étaient arrivés, amenant avec eux comme renfort quelques femmes légères.

Ce n'était pas encore l'ivresse. En tous les cas, chacun faisait encore son effort pour garder cet aplomb du corps et cette tenue morale qui n'abandonne que le plus tard possible l'homme du monde, même dans ses excès.

Madame de Fresnaye présidait le festin. Cette fille, d'éducation vulgaire, et dont il suffisait d'égratigner le vernis qu'elle devait à ses fréquentations pour mettre à nu les façons brutales et le langage gros-

sier, ne manquait cependant ni d'esprit naturel, ni de cette verve qui, dans les cabarets du hig-life, fait rire les soupeurs.

C'était encore un des *lancements* du marquis. Il l'avait trouvée petite actrice aux Délassements, livrée au bas cabotinage, et trouvant à son joli visage une certaine ressemblance avec un portrait de madame du Barry, il l'avait baptisée comtesse de Fresnaye et l'entretenait sur un assez grand pied.

Coralie se laissait faire; dépensant une vingtaine de mille francs par an, elle aurait voulu des diamants et des équipages, qu'Hector lui laissait encore espérer.

Elle avait accueilli avec enthousiasme cette villégiature de fin d'automne, espérant dans la solitude, à force de *drôleries* (c'était son ambition d'être drôle) et de gentillesses, captiver, mieux que dans le tourbillon parisien, l'esprit de son amant.

C'était là de l'outrecuidance.

Ce soir-là, la *comtesse* était éblouissante de gaieté et d'entrain. Sa conversation avec Asie lui avait rendu toute confiance..

— En vérité, mon cher, vous avez une maîtresse charmante, dit le baron d'Outhorn, capitaine de hussards en garnison à Rennes. Elle est bien amusante.

— Ne le dites pas trop haut, d'Outhorn, je vous en prie, répondit Hector, elle deviendrait assommante. Je ne crains qu'une chose, c'est qu'elle ne se grise autant de paroles que de malvoisie, et j'y veille.

— A la santé de la comtesse! cria l'un des convives enthousiasmé. Vive Coralie !

— Je suis sûre qu'il est marié, ce gros-là, dit la comtesse; il y met trop de conviction.

— Ne parlons pas politique, mon cœur, répondit le convive. Parlons de vous et de vos jolies quenottes blanches qui ont dévoré le cœur de l'ami Hector.

— Je n'ai pas tant de pouvoir.

— Je ne m'y fierais pas, dit lentement le baron d'Outhorn.

— Ah! mon cher capitaine, ne me regardez pas avec cet air langoureux ; je ne suis pas en scène ici. Que dirait le duc d'en Face? dit-elle en désignant Hector, assis en face d'elle.

— Ma chère Coralie, répondit dédaigneusement Hector, j'autorise d'Outhorn à vous regarder à son gré.

— Croyez, mon cher marquis, dit le baron en s'inclinant, que...

— Que vous respectez les lois de l'hospitalité, et ma maîtresse comme moi-même, n'est-ce pas? Laissez-là ces phrases toutes faites, cher ami. L'hospitalité, pour être complète, doit être orientale : les femmes sont comprises dans ce qu'on offre à ses hôtes.

Toute la partie féminine poussa un cri d'horreur. Les hommes rirent de cette boutade dite sérieusement.

— Ah! pardon, mon cher, dit Coralie qui rougit jusqu'aux épaules, malgré son aplomb, parce qu'elle sentit l'intention méprisante d'Hector. Nous ne sommes pas en Turquie et on n'offre pas une femme avec une pipe... sans son consentement du moins.

— Pourquoi pas?

— Hector, dit Coralie avec colère, vous mériteriez qu'on vous prît au mot. Mais vous connaissez trop votre petite Coralie. Voilà bien les montres. Quand ils sont sûrs d'être aimés, ils abusent à l'instant de leur empire.

— D'Outhorn, dit à Hector son voisin, de sa voix tranquille qui fut entendue de toute la table, je vous joue Coralie en trente jetons au baccarat, contre votre alezan arabe.

— Vous êtes ivre, Hector, dit en se levant la comtesse. Il faudrait n'avoir ni beauté, ni cœur dans la poitrine pour subir en public de telles humiliations, fût-ce à l'état de plaisanterie.

Elle essuya une larme.

— Hector, dit tout haut Cardaillan, c'est aller un peu loin. Coralie a raison, l'humiliation est vraiment trop forte.

Autour de la table, cette sortie, faite sérieusement par le marquis, avait amené un grand éclat de conversations. On trouvait avec quelque raison cette gageure de mauvais goût.

Hector attendit que le silence se fût relativement établi.

— L'humiliation, Cardaillan, dit-il, voilà un singulier scrupule ! Crois-tu donc que je ne me suis pas humilié, lorsque j'allais la reconduire, passé minuit, rue du Caire, chez sa mère, Madame Roupiot ? Est-ce que je ne m'humiliais pas, lorsque je consentais à subir ses caprices, ses camarades, son directeur ?

Pourquoi pleurez-vous , Coralie ? Où est donc cette belle raison ? Voilà ce qui arrive. On se prend au sérieux. Tout le monde vous y pousse : les amants de coulisse qui viennent quand nous n'y sommes pas, les fournisseurs, les parents, les jaloux. C'est alors qu'il est bon que, lorsque vous triomphez, nous jouions le rôle de l'esclave chargé de vous rappeler que la roche Tarpéienne est près du Capitole et que vous avez rêvé, comme le pêcheur de l'Opéra-Comique. Tenez-vous le pari, d'Outhorn ?

— Encore ? Tu es dur, Hector ! dit Cardaillan.

Mais Coralie prit la parole. Elle ne pleurait plus.

— Est-il bien beau, au moins, votre alezan, capitaine ! dit-elle avec un éclat de rire forcé.

— C'est là une plaisanterie d'Hector, madame, laissons cela.

— Non pas. C'est lui qui l'a voulu.

— Et je le veux encore, dit Hector. Remarquez que je ne joue que mes droits sur vous, contestables puisque je ne puis vous livrer.

— Laissez, marquis, je vous en prie, dit le baron

d'Outhorn, il y a là d'autres personnes que ce discours ne me semble pas séduire. Vous avez des engagements avec Coralie.

— Je suis libre, dit Hector, et libre je resterai. Je veux bien jeter l'or par la fenêtre pour mes fantaisies ; mais, avoir pour mon argent, le droit de remettre chaque chose à sa place ; permis à ces dames de prendre sans vergogne leur part à toutes les fines joies de ce monde ; permis à elles de nous tendre leurs filets ; mais alors qu'elles y prennent, au lieu d'un naïf, un homme de proie, il faut qu'elles sentent un peu ses griffes, cela sert d'exemple aux autres. — Le pari, d'Outhorn !

— Le pari, capitaine, dit Coralie résolûment, je me mets dans votre jeu.

On se leva de table confusément pour courir aux tables de jeu.

Bien qu'on traitât l'affaire d'une plaisanterie, la partie semblait être intéressante.

— Voilà de ces traits, dit tout haut Cardaillan, que je blâme absolument. Hector n'a pas le sens commun.

Les deux partenaires s'assirent en face l'un de l'autre. Coralie vint s'appuyer à lachaise du capitaine.

— Bonne chance, lui dit-elle lorsqu'elle lui vit battre les cartes.

En même temps elle couvrait le marquis d'un regard étincelant de haine.

La partie ne dura que quelques instants. Décidément le marquis était en déveine. Il perdit coup sur coup.

— J'ai perdu, dit-il. Coralie, ma belle, vous êtes certainement la plus charmante fille du monde, recevez tous mes regrets de cette horrible mauvaise fortune. J'avais cependant bien envie de votre cheval, mon pauvre d'Outhorn.

— Mais, mon cher Hector, tout cela n'est assurément pas sérieux.

— Si fait, d'Outhorn, c'est sérieux. Je vous assure que la petite a bien gagné depuis qu'elle est à mon entraînement, dans mon orbe, veux-je dire. Ces diablesses de courses nous perdent. Maintenant à vous, Coralie, de faire honneur à ma dette.

— A Dieu ne plaise, dit le baron.

— Mon cher, répondit Coralie, vous seriez un niais si, ayant quelque goût pour moi, vous ne l'exigiez pas. Je crains seulement que cela ne vous coûte un peu cher, car je ne suis pas, je l'avoue, une propriété de rapport.

— Mes soins, mes hommages...

— N'allez-vous pas me faire la cour ? Puisque je vous dis que je déteste le marquis, que je l'eusse trompé ce soir avec vous. J'attends que vous me jetiez simplement le mouchoir. Regardez-moi : j'ai, assure-t-on, des dents charmantes, j'aurai vingt ans aux fleurs de pêcher.

D'Outhorn, voyant le désintéressement vrai ou faux d'Hector, et ne voulant point être pris pour un sot dans la comédie, commençait à entrer de plein pied dans son rôle.

— Ainsi, vous m'assurez que vous ne regretterez pas le marquis ? lui dit-il.

— Regretter quelque chose ! Pourquoi faire ? Est-ce que votre alezan se mettrait à pleurer si vous veniez le à vendre ou à le perdre ? Les protecteurs d'une femme à la mode font queue à sa porte. Vous avez passé par la petite porte, monsieur le baron. Notre firmament n'a que des étoiles filantes. Tout le monde sait ça. Demain M. le marquis de Sainte-Croix s'en apercevra, dit-elle en jetant un coup d'œil sur la bague qu'Asie lui avait donnée.

Vous voyez quelle chance nous suit, d'ailleurs : me voici au bras d'un gentilhomme au sortir de ceux d'un manant.

— Manant ! dit Hector blessé et frémissant. Je voudrais ne pas oublier que je suis chez moi.

— Calme-toi, marquis, dit froidement Cardaillan qui survint, tu as eu les premiers torts.

— Ne vous donnez point la peine de me défendre, monsieur de Cardaillan. J'ai dit ce que j'ai voulu dire. Le mot a cinglé, tant mieux.

Hector haussa les épaules. Tous les assistants faisaient silence.

Le marquis s'approcha d'elle :

— Des excuses, fit-il d'une voix brève et sifflante en lui saisissant les bras.

— Vous me faites mal, dit Coralie. J'ai dit manant, faut-il que j'ajoute un mot plus vif encore ?

La colère emporta Hector au delà de toutes les bornes. Il fit un pas vers une panoplie où se trouvaient des armes et des fouets de chasse.

— Ah, marquis ! dit le baron d'Outhorn en l'arrêtant.

— Monsieur, répondit le marquis. C'est une fille à moi que je veux châtier à ma fantaisie.

— Pardon, mon cher hôte, mais ne vous souvient-il pas de l'avoir jouée et perdue ?

— Ma revanche, alors, monsieur ! ! dit le marquis, blême de rage, devant cette résistance polie à laquelle il sentait bien que tout le monde s'associait.

— Vous n'êtes pas de sang-froid, marquis, vous perdriez. D'ailleurs, cette revanche n'était pas stipulée.

— Hector, dit Cardaillan, n'oublie pas que tu es ici chez toi.

— Si tout le monde prend ici cette créature sous sa protection, quelqu'un ne prendra-t-il pas au moins pour son compte les insultes qu'elle m'a jetées.

— C'est donc une querelle que vous cherchez, monsieur de Sainte-Croix, demanda le baron.

— Eh, monsieur ! ! ce sera ce qu'il vous plaira.

— Vous n'êtes point beau joueur, mon cher hôte. Mais plutôt que de vous laisser faire une lâcheté, je croiserai, s'il vous est agréable, l'épée avec vous.

Cela vaudra mieux pour vous que de cravacher une femme.

— Je n'ai par besoin de vos leçons, hurla le marquis.

— Ce n'est pas une leçon. Je ne me permettrais pas de vous en donner. C'est simplement un avis, un conseil. Ma toute belle, prenez mon bras, je vous prie. Votre place n'est plus ici et je vois bien que la mienne est également ailleurs. On n'est pas poli dans la maison.

— Pas poli, monsieur d'Outhorn ! vous n'en sortirez pas sans désavouer ce mot-là.

— Ma foi, mon cher marquis, vous êtes de sang-froid un charmant homme, mais après boire, vous êtes mal élevé. Je sortirais de ma pensée si je parlais autrement. Demain mes témoins s'entendront avec les vôtres.

Le baron d'Outhorn salua et quitta la place.

Ce départ, comme on le pense bien, jeta un froid dans l'assemblée.

Quelques minutes après, chacun réclamant sa voiture et le marquis ne pouvant lutter contre la gêne commune, consentit à faire reconduire à la station voisine ses convives de Rennes ou de Dinan. Lorsqu'ils furent seuls, Cardaillan prit la parole.

— Eh bien ! dit-il au marquis, voilà une belle équipée !

— Nous voici avec un duel sur la planche, ajouta Hermanoz, et une femme de moins. Le château de mademoiselle de Commereuil fait parler de lui.

— J'ai été absurde, répondit Hector ; mais je ne sais pourquoi j'étais exaspéré. Cette sotte créature m'était odieuse. Mais que fait Asie et pourquoi n'est-elle pas descendue ?

A ce même instant la jeune femme entra en toilette de voyage. Hector ne put retenir un geste de surprise.

— Quelle fantaisie vous a prise ? lui demanda-t-il. Et pourquoi ces fourrures ?

— Ce n'est point une fantaisie, mon cher marquis, c'est une résolution arrêtée. Je pars demain pour Paris ; mes caisses sont prêtes, et je vous demanderai de les faire conduire au chemin de fer demain, dans la matinée.

— Un vertige a donc saisi les plus sages ? interrogea Hector. Vous ne pouvez partir, Asie.

— Qui m'en empêchera ?

— Moi !

Hector sentait de nouveau sa colère mal apaisée lui monter au cerveau, et faisant des efforts pour se contenir :

— Vous ne pouvez me retenir de force, monsieur de Sainte-Croix.

— Mon Dieu, Asie, que vous ai-je donc fait ? Vous ne pouvez partir, parce que cela me déplaît.

Asie marcha droit à Hermanoz et lui présenta le chèque que lui avait signé Cardaillan, lequel assistait immobile à cette nouvelle scène.

— Pouvez-vous me donner un bon de votre caisse de pareille somme ? lui demanda-t-elle.

Le banquier jeta un regard surpris sur Cardaillan. La somme était considérable et il se jouait là sous ses yeux une comédie à laqnelle il ne comprenait rien.

Cependant il n'hésita point.

— Certainement, belle dame, cela vaut un bon sur la Banque de France.

— En ce cas, donnez-moi un de vos chèques à vous d'égale somme.

Hermanoz fit ce que lui demandait Asie.

— Voilà, dit-il. Trop heureux de vous rendre ce petit service.

Asie, sans répondre, tendit au marquis le chèque qu'elle venait de recevoir.

— Prenez, lui dit-elle.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? interrogea Hector stupéfait. Que voulez-vous que je fasse de cette somme et d'où la tenez-vous ? D'où la tient-elle, Hermanoz ? répéta-t-il, voyant qu'Asie ne répondait point.

— Ceci, mon ami, n'est pas mon secret.

— Peu vous importe, répondit la jeune femme, la provenance de l'argent : cela veut dire que je vous devais cette somme, et que nous voilà quittes. Je ne rentrerai plus dans la maison du faubourg du Roule

— Quelle est encore cette nouvelle trahison ? s'écria le marquis d'une voix tonnante. Vous ne partirez pas, je vous le répète. Qui vous a donné cet argent ? Répondez, répondez vite. Pour qu'elle raison voulez-vous me quitter ?

— Je vous quitte, parce que vous me déplaisez, monsieur de Sainte-Croix ; parce que j'en ai choisi un autre que vous ; que, celui-là, je l'aimerai. Ne vous devant plus rien, je suppose que j'aurai le droit d'aimer qui bon me semble.

Le marquis devint blanc comme un suaire en entendant cette déclaration faite d'une voix vibrante et nette.

— Nous nous retrouverons un jour, marquis, car il nous reste à liquider un compte, et je suis une créancière patiente, mais impitoyable.

— L'argent ! qui vous a donné cette somme insensée ? Qui ? je lui mettrais deux centimètres de fer dans le ventre. Son nom Asie, je le veux !

— C'est moi, Hector, dit Cardaillan en s'avançant.

— C'est vous ! fit le marquis dont l'œil s'alluma d'une fièvre sauvage. Vous qui me volez ma maîtresse !

— Je ne vous vole point, Hector, et vous le savez mieux que personne. Asie est libre, c'est un prêt qu'elle m'a demandé, auquel j'ai consenti. Je n'ai pas à approfondir les motifs de sa conduite.

— Mais on ne donne pas cent cinquante mille francs à une fille. On la paie quelquefois ce prix-là.

— Sans la posséder toujours, dit Asie avec un rire ironique. Alors on doit s'estimer heureux de rentrer dans ses fonds. Cardaillan, rappelez-vous que ce matin j'ai affaire à vous.

— Pas avant que vous n'ayez réglé votre compte avec moi, monsieur de Cardaillan, répondit Hector, au paroxysme de la fureur.

— Encore un duel ! s'écria Hermanoz, le premier escomptera peut-être le second. — Calmez-vous, Hector, toutes ces folies ne valent pas le sang d'un homme. Asie est libre, et sa conduite me semble assez correcte.

— Ah ! tenez, Hermanoz, taisez-vous, car je déclarerais ce soir la guerre à l'univers entier ! Ne raillez pas, ou ce salon deviendrait sur l'heure un champ clos.

— N'oubliez pas, Hector, dit Cardaillan, que je suis à vos ordres.

— Après que nous lui aurons servi de témoins vis-à-vis de M. d'Outhorn, répliqua le banquier.

Asie prit le bras de Cardaillan jusqu'à la porte de son appartement.

— Ne vous faites pas tuer, laissez-le-moi, lui dit-elle.

— Vous le haïssez donc bien ? lui demanda-t-il.

Elle ne répondit point, mais son regard noir parlait un langage éloquent, car le jeune homme rentra chez lui tout frissonnant.

## XVI

Le lendemain, au petit jour, deux des convives de la veille vinrent au nom du baron d'Outhorn demander réparation au marquis des paroles qu'il avait

prononcées. On les introduisit dans le fumoir du château, où ils trouvèrent Hector, pâle, fiévreux, encore dans ses vêtements de la veille.

L'un des témoins du capitaine était le propriétaire voisin qui, ne s'étant jamais vu à pareille fête, en ignorait les règles habituelles. Ce gros homme rougeaud, dont la bouche ouverte et la mine insignifiante indiquaient la sottise et la naïveté, n'avait point osé refuser la mission qui lui était offert.

C'était d'ailleurs une occasion unique dans sa vie de jouer un rôle important. Il arrivait donc plus tremblant que si sa propre existence, à laquelle il paraissait tenir fort, eût été en jeu.

Il commença par se confondre en excuses d'avoir accepté, vis-à-vis de son gracieux voisin, un rôle presque hostile, mais il y était entré, ajouta-t-il, dans des intentions conciliatrices, mais il assurait Hector de son amitié.

En parlant ainsi le pauvre homme, au fond assez jaloux du marquis et de sa fortune, cherchant ses expressions, suait sang et eau. Lui non plus ne s'était point couché pour ruminer ce discours, et à mesure que l'affaire touchait au moment critique il sentait mieux les difficultés.

— Je connais vos sentiments pour moi, mon bon Sainte-Luce, dit Hector, nerveux ; mais si vous supposez pouvoir arranger l'affaire, vous devriez passer la main à un autre, car nous nous battrons. Il faut que je tue quelqu'un, ce matin.

Le gros Sainte-Luce recula jusqu'à la muraille, tant l'accent furieux du marquis avait accentué ces paroles.

— Est-ce que je vais voir cela véritablement? pensa-t-il. Dans quel guêpier me suis-je fourré !

— Au surplus, continua le marquis, j'ai un service à vous demander; c'est après cette rencontre de me servir de témoin à mon tour, messieurs. Je n'ai sous la main qu'Hermanoz, mon ami particulier. Encore

dois-je courtoisement le céder à Cardaillan, lequel est mon hôte et avec qui je me bats. Ce premier duel terminé, si toutefois la fortune me permet cette nouvelle partie.

Pour le coup Sainte-Luce eut une forte envie de s'enfuir.

En ce moment la tête railleuse d'Hermanoz, habitué à ces façons de vivre, passa dans l'entrebâillement de la porte.

— Mon cher, dit Hector , venez vous aboucher avec ces messieurs et faisons vite, pour l'amour de Dieu.

Et le marquis sortit de la salle.

— Ce sera promptement fini, dit Hermanoz.

— Deux duels! Savez-vous que c'est très-grave, monsieur.

— Très-grave assurément! mais non au-dessus, je pense, de votre courage et de votre dévouement. Il en faut, pour être ainsi que vous le serez tout à l'heure l'adversaire et l'allié du même homme, car le témoin de la partie adverse...

— Est un adversaire, je le sais, monsieur, ou plutôt je le pressens. C'est pourquoi je ne veux être ni l'un ni l'autre.

— L'insulte serait dès lors pour tous deux, car vous avez accepté, monsieur de Sainte-Luce.

Il alla décrocher deux épées de combat, souples et légères, à une panoplie.

— Voilà de jolies armes, n'est-il pas vrai? Voyez cette coquille. Le bras est protégé jusqu'au coude. Il faut toucher le corps absolument.

— Absolument! Mais c'est un guet-apens! C'est une boucherie! Voilà comme vous arrangez les affaires, vous?

— Ma foi, oui! Je suis philosophe.

— Merci de votre philosophie. Mais s'ils se tuent?

— En ce cas nous serons les plus à plaindre.

— Pourquoi?

— Parce que nous aurons de six mois à un an de prison.

— Mais pourquoi cela? j'en deviendrai fou, en vérité !

— Manque de conciliation.

— Mais, sacrebleu! vous me faites jurer, vraiment, monsieur ; la conciliation, je ne demande que cela.

— Oui, mais les adversaires n'y veulent rien entendre. Oh ! ne craignez rien, Hector tire bien. Cela ne durera pas longtemps.

— Mais M. d'Outhorn ne tire pas moins bien.

— Coup fourré, alors! dit tranquillement Hermanoz. Cependant, le marquis a un coup qui est dangereux au premier chef, il faudra veiller quand vous lui verrez la quarte basse.

— La quarte basse?

— Vous ne tirez donc pas l'épée ?

— Mon Dieu, non!...

— Mais alors pourquoi êtes-vous là ?

— Je vous le demande, à cause de ma mauvaise étoile sans doute.

— Assez plaisanté, dit soudain avec gravité le banquier. Il peut à tout prendre être ici question de la vie d'un homme.

J'avais prévu le cas, ajouta-t-il, où la mauvaise tête de notre ami Hector m'eut un peu trop énervé.

Je sais une belle petite pelouse au bout du parc, où nous serons au mieux pour vider le différend.

L'autre témoin du baron était un officier du régiment de d'Outhorn, qui laissait faire M. de Sainte-Luce.

Quelques minutes après les deux adversaires avaient mis habit bas.

Le baron, calme et froid, habitué comme Hector à

ces sortes de parties, Hector agité, souhaitant que le Ciel lui tombât sur la tête.

Au moment où on leur remit les épées :

— Monsieur, dit Hector au baron, j'ai deux mots à vous dire.

— A moi ? demanda le baron surpris.

— A vous, oui, j'ai à vous dire, mon pauvre d'Outhorn, que si je vous tue ou vous blesse dangereusement, je me tiendrai pour un fier imbécile, attendu, qu'une fille telle que Coralie ne vaut pas une once du sang d'un gentilhomme. Si c'est moi, tout au contraire, qu'attend la mauvaise chance, combien ne serai-je pas désolé de n'avoir point corrigé cette cateau, et d'avoir été mis à mal à son propos !

Le combat ne dura que quelques secondes. Celui qui souffrit le plus durant cet instant fut Sainte-Luce.

Il ne cessa de s'éponger le visage, où la sueur perlait en grosses gouttes.

Enfin Hector, encore sous l'impression de la colère, dessina la feinte de seconde, qui commençait le fameux coup prédit par Hermanoz. Mais le baron connaissait la quarte-basse mieux que Sainte-Luce, il lia vivement l'épée de son adversaire et se fendit avec une rapidité terrible, la pointe de son épée disparut entre la cinquième et la sixième côte.

— Touché, cria Hermanoz.

— Je le sens pardieu bien, fit Hector qui pâlit tout à coup, tandis que sa chemise se tachait d'un filet de sang. Il glissa contre un arbre, essayant en vain de s'y cramponner, et s'évanouit.

Sainte-Luce, Cardaillan et Hermanoz se précipitèrent pour le soutenir.

— Ce ne sera rien, grâce à Dieu, dit Hermanoz au baron, la pointe de l'épée à glissé sur les os, sans rien offenser d'essentiel.

Lorsqu'il fut transporté sur son lit et que le pre-

mier appareil eût été mis sur sa plaie, il reprit connaissance et demanda Cardaillan.

— Ah, dit-il, je n'ai que ce que je mérite. Ta main, Cardaillan, voilà une mauvaise querelle. Pour des femmes, des gentilshommes se battre, quelle folie !! Emmène Asie, remets à Coralie cette pincée de billets de banque : elle y sera sensible, j'espère et souhaite bonne chance à d'Outhorn. Un joli coup que je ne connaissais pas celui qu'il m'a fourni ! Maintenant je le sais... Aïe ! ! ! trop bien.

Allez, mes enfants, je vois que l'heure de la retraite a sonné. J'ai trente-huit ans, il faut que je me marie, et j'ai rencontré voici trois jours dans nos bois une chasseresse qui rendrait des points à Diane.

A Junon Lucine nos hommages, au diable Vénus. Tu vois les tours qu'elle me joue. Aïe !

— Tu vas te marier ? interrogea Hermanoz qui venait d'entrer.

— Je crois bien que oui.

— A l'encontre de qui ?

— D'une inconnue.

— Ah ! mon pauvre bon ! Que je la plains ! Permets-moi de repartir pour Paris. Il est des catastrophes qui m'affligent par trop.

— Je t'y autorise. J'ai vraiment besoin de rester seul un peu, afin de songer à ce mystérieux hymen.

— C'est donc sérieux ? demanda Cardaillan.

— Très-sérieux. Et puis, la garde d'un blessé est chose ennuyeuse au fin fond de la Bretagne. Pars, Hermanoz.

— C'est égal, tu peux te vanter d'être un homme à surprises, Hector ! Qui donc eût cru, après cette scène... virulente, et cette bataille, que tu allais faire une fin ?

— C'est le *finale* de la folie, mes amis.

Les jeunes gens le quittèrent, et quelques instants

après une chaise de poste les ramenait à la gare prochaine.

Au moment du départ un domestique avait remis à Asie un billet d'Hector ainsi conçu :

« Je saurai ce que vous ont dit les korigans! »

Asie passa le billet à Cardaillan.

— Peut-être le saura-t-il trop tôt, murmura-t-elle.

Et la farouche expression reparut sur son visage.

---

# LA FALAISE DES AIGUES

## I

— Cloannec?

— Mademoiselle?

— Y a-t-il encore loin d'ici à la màison de ton père?

— Une petite demi-lieue, demoiselle.

— Appuie-toi sur moi, paresseuse, dit Hermine à mademoiselle de Cadigneu qui venait de parler ainsi.

— Merci, mais je ne suis pas aussi bonne marcheuse que toi, chère fille. Ce galet me broie les pieds.

— Tout à l'heure, demoiselle, nous trouverons le sable fin, et ça vous remettra.

— Avez-vous bien apporté tout ce que je vous ai remis : les couvertures chaudes, le vieux vin, etc.

— Les couvèrtures, le vieux vin et les livres. Tout y est, demoiselle.

— Elle n'a plus le délire?

— Non, demoiselle. Seulement elle cherche son

père et le demande. Malheureusement le Korigan n'est pas là.

— Où est-il?

— Il vagabonde. Il ne sort guère que la nuit. Les gardes-côtes le guettent, et M. de Sainte-Croix, depuis qu'il l'a fait condamner par contumace à trois mois de prison, pour vol dans une maison de l'un de ses gardes (un vol qui n'a jamais eu lieu), promet trente écus à celui qui le fera prendre.

— Comment cela est-il arrivé, Cloannec ?

— Qu'est-ce que ce vol?

— Oh! il faut remonter à trois mois, lors du naufrage de cette demoiselle de Paris. Vous savez que j'ai amené par votre ordre la petite Mariannic dans notre maison. Ma sœur en a eu soin, les médecins sont venus. La fièvre a un peu diminué, bien qu'elle batte toujours la campagne.

J'étais, comme vous le savez, le seul avec le vieux, en connaissance de la cave de la Rance que vous avez découverte si adroitement.

Voilà que, tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, le marquis de Sainte-Croix arrive avec des hommes, des limiers, des piqueurs et tout un attirail, quoi! Des échelles, des cordes en veux-tu, en voilà.

Un grand coquin de vaurien de Plougastel, un vrai chien de mer, s'est affalé à une corde et bsst!!! Il s'est laissé glisser de l'endroit où la demoiselle de Paris est tombée, jusque dans la rivière.

Vous le voyez d'ici filer comme un saumon. Il paraît que ça va raide, demoiselle, et noir avec cela! Enfin le gars arrive dans l'endroit du Korigan, qui, ne voyant pas la corde et le croyant lui aussi en détresse, lui jette une gaffe. Voilà le Plougastelais dans la place. Ohé, là, hé! J'y suis.

Le Korigan reste blême et penaud. Il était pris. L'autre refuse de se taire. Le gars trouve le pot aux roses, l'escalier du diable, la maison, le jardin.

On arrive.

— Qu'est-ce que tu fais là? demande le marquis de Sainte-Croix. Qui es-tu?

— Tu me connais bien, lui répond l'autre, hardi comme un corsaire.

— Insolent!

— Misérable!

— Je vais te mettre entre les mains des gendarmes.

— Si tu étais payé de tes œuvres, tu y serais avant moi.

— Comment, interrompit Hermine, le Korigan parlait ainsi au marquis de Sainte-Croix?

— Tout à fait, demoiselle.

— Mais il est aussi fou que sa fille!

— Peut-être bien; mais il ne reculait pas d'une semelle.

— Ton jour viendra, lui disait-il.

Le marquis s'est mis à rire.

— Le tien est venu, lui dit-il, je comprends ce que je ne devinais pas. Tu n'as pas le droit d'être ici. Cette partie du bois dépend de la commune de Sainte-Croix, dont je suis maire. En cette qualité, je t'arrête comme vagabond pour avoir insulté l'autorité.

Il riait en parlant ainsi et disait à Lafeuille, qui me l'a redit avec le reste :

— Du diable, Lafeuille, si je pensais que mon titre de maire me servirait aussi bien.

Il a ajouté aux gardes qui avaient déjà lié le Korigan :

— Je vous le recommande, c'est un homme dangereux; c'est lui qui nous tue à l'affût nos plus beaux chevreuils. Voilà pourquoi vous avez tant couru la nuit sans trouver le coupable. Il était au milieu de vous.

Assurément cela n'était pas vrai, car toute la nuit on tira dans Ille-et-Rance, dans Kérallan ou sur Sainte-Croix ni plus ni moins que du temps du Korigan.

— Est-il adroit le Korigan? demanda mademoiselle de Cadigneu, rêveuse.

— Très-adroit, à preuve que l'autre jour en essayant les fusils de M. le marquis, notre maître, il a demandé à s'en servir sur la grande falaise des Aigues que vous voyez là-bas, nous y passerons tout à l'heure.

Il y avait à trois cents mètres de nous un goëland à la recherche de son nid dans les creux du rocher.

Il le vise.

— Ne tirez pas, que je lui dis. C'est trop loin.

— Bah, me répondit-il, c'est la portée.

De fait le goëland tombe.

Je demeurai tout surpris, si surpris que j'allai chercher la bête, ce qui n'est pas commode comme chacun sait, jusqu'au bas dans les creux d'eau.

Le goëland avait l'aile cassée. Korigan l'avait tué au vol et à balle franche. Personne de chez nous ne ferait cela.

— Mais, interrompit Hermine, comment s'est-il sauvé ?

— Ça, demoiselle, c'est un tour de sa façon. Korigan est lié avec des contrebandiers qui viennent le prendre la nuit. Il les guide sur la falaise.

— Quelle falaise sert à la contrebande ? interrogea mademoiselle de Cadigneu.

— Celle-ci. C'est encore un secret, comme l'autre.

— Un secret, un secret de la côte, Cloannec, tu nous le diras ! ! Je le veux.

— Si je vous le dis, demoiselle, ce ne sera plus un secret.

— Si fait, Alberte et moi, nous nous tairons.

— Je vous le dirai, fit Cloannec à voix basse, mais il faut garder que l'on ne m'entende. Les rochers ont des oreilles, aussi près que nous le sommes des Aigues.

— Tu me fais peur, Cloannec, avec tes histoires.

13.

— Oh ! le jour ce n'est rien, mais c'est la nuit que c'est terrible. Moi qui vous parle je ne m'y hasarderais point, encore que je ne sois qu'un poltron de ma nature. Les petites dames, comme qui dirait les fées, aident les uns, noient les autres. Il y a des miroitements de l'eau qui font croire que c'est du sable. On s'enlise et, bonne nuit, pour l'autre monde on est en route. Sans compter que durant que vous vous enlisez, les petites dames follettes vertes, rouges, bleues, toutes lumineuses, avec des ailes en gaze font une ronde autour de vous.

Korigan connaît tout cela, il les voit toutes les nuits. Elles viennent, dit-on, sur ses genoux.

Cloannec se signa.

— Bien qu'on dise que les petites dames soient bonnes chrétiennes, je ne m'y fierais pas, moi qui vous parle.

— Mais le Korigan ? insistait Hermine, comment s'est-il sauvé ?

— Les contrebandiers, à ce qu'il raconte, sont venus sur le bord de la rivière comme on le ramenait à la nuit. Ils ont battu à la façon des lavandières ; les gars de Kérallan et de Sainte-Croix se sont égaillés, et le Korigan a demeuré tout seul. Ce n'est pas plus malin que cela.

Seulement, moi, Cloannec, je ne crois pas aux contrebandiers. Je pense que c'étaient des vraies Lavandières.

— Toi, Cloannec, tu es un grand clerc !

— Dame ! ! !

— Et maintenant que fait-il, le père de Mariannic ?

— Le même métier, mais on ne peut pas le prendre.

— Tenez, voyez sur le sable ces petites traînées sèches, c'est la queue des petites dames qui l'a tracée durant la ronde.

— Qu'est-ce que les petites dames, au fond, Cloannec ?

— Ce sont les âmes de femmes qui ont été englouties durant la messe de minuit, le jour de Noël, il y a bien mille ans. Elles n'étaient point en état de grâce. Et, depuis ce temps, elles vont et viennent le long de la côte, comme des âmes en peine qu'elles sont, tendant, pour se distraire, des piéges aux bons chrétiens. Quand elles peuvent en noyer quelqu'un, ce sont de grandes joies, assure-t-on, car elles le retiennent parmi elles et en font leur jouet, jusqu'au jour où il leur arrive une nouvelle victime.

En écoutant ainsi les propos de Cloannec, les deux jeunes filles étaient arrivées à la pente qui mène à la falaise des Aigues, du haut de laquelle on aperçoit distinctement le petit château du comte de Montfort.

Elles arrivèrent en quelques minutes à une maisonnette de pêcheur, isolée dans un pli rocheux, tapissée de filets et bâtie moitié en galets à peine cimentés, moitié en planches encore goudronnées, débris des bateaux de la côte.

— Il était temps que nous arrivions, dit Cloannec, voilà du gros temps. Ce nuage là contient de la neige et du vent. Sait-on bien au château où nous sommes?

— Mon père, répondit Hermine, ne saurait-être inquiet. Il connaît la prudence de Cloannec.

— Ma prudence! ! ma prudence, je ne réponds de rien quand le diable s'en mêle. Je connais la mer, demoiselle, depuis que le monde est monde, nous sommes matelots de père en fils.

— Mais, tu es piqueur de Kérallan, mon pauvre Cloannec, dit Hermine en éclatant de rire, et non pas marin.

— Si fait, on est toujours marin dans nos pays quand on a goûté de la grande tasse. On ne devient jamais un failli chien de terrien comme le gueux de Plougastel qui a trahi Korigan pour deux pièces de cent sous. Je le savais, moi, le secret du rapide, je l'ai gardé et je l'aurais souvent pu vendre à des Anglais plus de cent francs.

Pensez! pour descendre là-dedans les premiers, les Englishmen m'auraient vidé leur sac à malices. Mais rien. Ce qui est caché n'est pas fait pour être vu. Et les chrétiens ont été là tranquilles durant deux années.

Moi, je suis marin de naissance, matelot d'occasion et piqueur par aventure. Mon père et mon frère sont les deux meilleurs gabiers de toute la côte. C'est pour cela qu'ils se sont abordés avec le Korigan, un gaillard savant et qui ne craint rien.

A mesure que Cloannec avançait vers la maison paternelle, il reprenait ce balancement des hanches habituel aux matelots que secoue le tangage. Il en retrouvait également le langage pittoresque.

— Espérez-moi un peu, dit-il aux jeunes filles, je vas voir si le Korigan est là.

— Entrez, dit-il, et toi, Yvonne, un grand feu, mets du varech à terre et ferme les volets promptement, il va y avoir un ouragan du nord carabiné.

La pièce où les demoiselles des Roches-Vertes entrèrent était assez grande et tenue avec une extrême propreté, chose assez rare en Bretagne.

Les grands lits de châtaignier poli en forme d'armoire, de chaque côté du foyer, reluisaient dans la pénombre; les vastes plats d'étain de Cornouailles s'étalaient comme de l'argent sur les dressoirs. Le carreau de briques était soigneusement sablé.

A la porte un large bénitier surmonté de buis, comme pour appeler les bénédictions du Ciel sur cette humble demeure.

Devant la fenêtre, auprès du foyer, Mariannic, livide, les yeux éclatants, les cheveux épars sur les épaules, regardait l'Océan et chantait de sa voix de cristal quelque noël antique.

Elle était absorbée sans doute par ses pensées, car elle ne vit pas l'entrée d'Alberte et d'Hermine.

— Chut! fit Yvonne Cloannec du doigt, elle rêve.

Elle écoute, mais on ne voit pas et on n'entend rien. Cela me fait peur quelquefois.

— Grande sotte! grommela le piqueur en étendant sur le sol une botte de varech bien sèche, et bientôt la flamme de vieilles planches d'épave étincela dans l'âtre.

— Les volets, répéta Cloannec; il n'est que temps!

En effet, une rafale épouvantable secoua la frêle maison, qui, semblable à la barque dont elle était née, parut céder au vent et fuir devant lui.

Le bruit sourd du grondement de la mer à deux cents pieds plus bas, formait comme une basse au fracas de la tempête.

Mariannic se leva et se rapprocha du feu.

— Yvonne, dit-elle, je voudrais que mon père fût rentré!

Elle aperçut tout à coup les deux visiteuses.

— Hermine! cria-t-elle, Hermine. Que de sang!!! que de sang!

Puis, passant la main sur son front pour en effacer une pensée importune:

— Je suis folle, dit-elle, j'ai par moments toutes sortes de visions. Je vous demande pardon.

— Comment te trouves-tu, petite Mariannic? demanda Hermine en l'embrassant.

— Bien, répondit celle-ci avec son doux sourire, je viens de voir deux anges; je ne rêve pas, Hermine, croyez-le.

— Mariannic, dit Yvonne tout à coup, n'entends-tu rien?

Mariannic prêta l'oreille avec une attention extraordinaire en portant la main à son cœur.

— Il est extraordinaire, dit la jeune Bretonne à voix basse, combien Mariannic entend les choses et les semble voir de loin. Longtemps avant l'arrivée de son père, elle nous l'annonce.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'elle re-

connaît les gens qui viennent à des indices qu'elle seule possède.

Ici, le bouleversement du visage de la jeune fille indiqua suffisamment que Yvonne disait vrai, et que l'attention intime de Mariannic était éveillée par quelque événement extraordinaire.

— Qu'y a-t-il? demanda Yvonne en s'approchant d'elle. Est-ce que ton père et le mien courent quelque danger?

Mariannic lui fit signe de se taire.

— Non, fit-elle, il ne s'agit pas de ton père.

En même temps elle continuait de prêter une attention croissante.

— Il se passe quelque chose, dit Yvonne, car Mariannic est bien animée.

La nuit était venue depuis quelques instants, bien qu'il fût à peine quatre heures.

— Nous aurons quelque peine à revenir, dit le piqueur. Au surplus je vous conduirai jusqu'à Kérallan et j'irai de là vous chercher la calèche. Vous attendrez à la ferme.

— Pourquoi ne pas revenir, demanda l'intrépide Hermine, par le long de la falaise? la mer horrible qu'il fait doit être splendide dans l'obscurité.

— Par la falaise des Aigues! hurla Cloannec; il ne manquerait plus que cela. On ne retrouverait rien des pauvres *nous autres*.

Mariannic, durant ce temps, murmurait des paroles inintelligibles, et secouait ses longs cheveux qui lui semblaient un voile entre les voix et elle.

— Je voudrais voir ce qu'elle croit entendre, dit soudain Hermine. Je ne veux pas être suivie. Tu entends, Cloannec, je te défends de m'accompagner.

— J'obéis, demoiselle, mais il faut vous coucher sur le bord de la falaise. Vous seriez emportée comme une plume, par le vent qu'il fait.

— Restez, Hermine, insista mademoiselle de Cadi-

gneu ; n'entendez-vous pas la tempête autour de cette maison?

— Si, ma cousine, c'est pour la contempler que je sors.

Elle partit, et se cramponnant aux aspérités du rocher, elle parvint jusqu'à l'ourlet extrême de la falaise des Aigues, au-dessus de laquelle elle se pencha.

De la situation où elle se trouvait, elle apercevait l'Océan, blanc de colère, élevant à de folles hauteurs ses gerbes d'écume et dans le lointain les escadrons moutonnants des vagues traversant l'horizon plein de brumes en longues lignes pâles.

Le ciel était couvert de nuées grises échevelées, dont le vent furieux emportait les lambeaux comme les voiles déchirées d'un navire.

Au-dessus d'elle, à cinq ou six cents pieds, les barques tirées bien avant sur le rivage, la tempête soulevant d'énormes galets qu'elle lançait contre leurs coques, comme une dernière insulte des éléments.

A droite et à gauche de la falaise, les bois de sapins venaient mourir à quelques mètres de la côte, qui descendait en pente douce et s'allongeait ensuite en plage sablonneuse.

Le spectacle qui frappa les yeux d'Hermine de Kérallan était bien fait pour captiver son attention. Malgré les aiguilles de grésil et de neige glacée que le vent lui jetait au visage, elle aperçut deux jeunes gens, dans l'un desquels elle reconnut le marquis de Sainte-Croix adossé au rocher et semblant guetter l'arrivée de quelqu'un.

Peu à peu elle distingua l'uniforme des garde-chasse de Sainte-Croix et la tunique verte des douaniers qui, répandus sur la lisière du bois, comme à l'affût, attendaient également le passage de quelque coupable.

La présence du marquis remit aussitôt en mémoire à mademoiselle de Kérallan le récit de Cloannec, et

elle pensa qu'il s'agissait de capturer le Korigan.

Le marquis ne portait pas d'armes, mais son compagnon avait un fusil de chasse sur l'épaule.

Hermine comprit aussitôt l'émotion de Mariannic et sa miraculeuse prescience.

Cette scène se passait à un kilomètre d'elle environ, mais il fallait une bonne demi-heure de marche en suivant les sentiers de la falaise, pour parvenir au chemin taillé dans le roc où se trouvaient les deux jeunes gens.

Elle était résolue à implorer la grâce du Korigan, à le prendre sous sa protection pour l'amour de la pauvre Mariannic.

Elle jeta donc un coup d'œil sur le paysage pour orienter sa marche, craignant que l'événement attendu ne se produisît durant le trajet. C'est alors qu'elle aperçut en dehors de la ligne des hommes embusqués, se traînant sur le ventre et profitant des moindres anfractuosités des rochers pour s'y dissimuler, le Korigan, armé lui aussi d'un fusil et se dirigeant vers le point où se trouvait le marquis de Sainte-Croix et son compagnon.

Il suivait ainsi, avec une extraordinaire adresse, une ligne qui devait couper le sentier à quelques pas d'Hector. Son intention était donc évidente.

Las d'attendre et songeant sans doute que le braconnier pourrait passer au pied même de la falaise où personne ne se trouvait, le marquis pria son compagnon de descendre et de se poster à cinquante mètres au-dessous, de manière à barrer absolument cette voie.

Le jeune homme obéit et le marquis resta seul, n'ayant pour toute défense qu'une canne plombée.

Soit qu'elle eût compris l'intention du Korigan, soit qu'elle redoutât une rencontre entre le gentilhomme et le justiciable, Hermine se prit à courir de rochers en rochers et avec une agilité surprenante.

En quelques minutes elle fut auprès du Korigan.

La jeune fille courait légèrement, et ses pieds sur le tapis de neige que le vent chassait en tourbillons, ne faisaient aucun bruit.

Elle arriva auprès de l'homme sans que, celui-ci attentif aux mouvements d'Hector, il se fût aperçu de sa présence.

## II

La mer était haute et déferlait avec une violence extrême au-dessous des Aigues, s'engouffrant dans les cavernes que se creusent les vagues dans la pierre crayeuse des falaises. A cinquante mètres au-dessous du point où le père de Mariannic se trouvait, Hector se courbant sur l'abîme regardait son compagnon descendre l'un après l'autre les étages des Aigues.

On pouvait l'apercevoir de l'endroit où Korigan se tenait caché et du bord le plus élevé de la falaise, proche de la maison de Cloannec. Mais, à cause de la violence du vent, personne autre que l'intrépide Hermine ne se fût risqué sur ce point dangereux, pas même le fameux marin Cloannec.

Le Korigan se croyait bien seul et, voyant son ennemi à sa portée, il l'ajustait de son mieux.

La tempête aurait emporté le bruit du coup de feu parmi ses mille fracas. En quelques bonds le braconnier fût arrivé jusqu'au cadavre du marquis. Il l'eût précipité dans l'abîme effroyable qui grondait au-dessous et qui gardait toutes ses proies.

On eût mis sur le compte de l'ouragan ou d'un accident la disparition de Sainte-Croix.

Le Korigan tenait enfin son adversaire.

Il caressait complaisamment du regard le point de mire qui aboutissait au buste du jeune homme inconscient du danger terrible qu'il courait.

— Savourer ma vengeance! pensait le malheureux persécuté, le tenir en mon pouvoir ! En vérité, de grandes joies m'étaient gardées. C'eût été dommage de renoncer à cette dernière partie.

Il allait tirer, quand une main finement gantée s'appuya sur son épaule.

— Korigan, lui dit-elle, qu'alliez-vous faire ?

La foudre fût tombée sur le vieux braconnier, qu'elle ne l'eût pas plus immobilisé que cette apparition.

— Pourquoi voulez-vous tuer M. de Sainte-Croix? demanda Hermine en le couvrant d'un regard étincelant.

Le Korigan hésita un instant, mais soit que l'expression radieuse et enthousiaste des traits de la jeune fille eût éclairé cet esprit sagace, il secoua soudain la tête et se mit à rire silencieusement.

— J'allais tirer une mouette, répondit-il.

— Vous mentez, Korigan. J'ai suivi la direction de votre fusil. Vous alliez lui briser la tête. Vous êtes le meilleur tireur du pays.

— Possible, mais en ce cas, demanda le Korigan, *vous*, demoiselle, pourquoi m'arrêtez-vous ?

Ce fut le tour du Korigan de regarder en face narquoisement mademoiselle de Kérallan ; celle-ci rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Pourquoi, malheureux ? mais pour vous empêcher de tuer un homme !

— C'est un droit de lutte légitime. Voyez ces douaniers et ces garde-chasse, c'est moi qu'ils cherchent. Ils veulent me mettre en prison. La prison, pour moi, habitué à l'air libre, ce serait la mort. Ce serait aussi celle de Mariannic. Qui la nourrirait, la pauvre fille ? Ce secours de Cloannec n'a qu'un temps. On voulait me tuer, vous dis-je, je me défends.

— C'est se conduire en lâche que d'assassiner. Vous vous cachiez.

— Il se montre peut-être? Que croyez-vous qu'il médite en cette embuscade? Non, demoiselle, c'est une guerre de sauvages, entre nous. Laissez-moi tirer cet homme-là, voyez-vous, c'est le mauvais ange.

Et le Korigan écarta vivement Hermine. Mais la jeune fille se précipita au-devant de l'arme avec une énergie et une force irrésistibles.

— Un geste! dit-elle, un seul, et j'appelle. Jetez ce fusil dans la mer, Korigan. A cette condition, je vous sauve.

— Vous l'aimez donc bien? demanda le vieil aventurier, qui obéit sans effort, et dont l'énigmatique sourire reparut à cette audacieuse question.

— Ah! s'écria la jeune fille, frappée au cœur, qu'osez-vous dire?

— Rien demoiselle; je vous honore, votre père et vous. Je n'ajouterai qu'un mot : ce misérable vous portera malheur.

Sur ces paroles, il reprit avec les mêmes précautions le difficile chemin qui l'avait amené, et comme il était en dehors de la ligne formée par ceux qui le cherchaient, il disparut bientôt dans la brume.

Hermine, insoucieuse du vent qui avait dénoué ses beaux cheveux flottant derrière elle ainsi qu'un manteau royal, demeura pétrifiée à la place où elle se trouvait.

Quel mot cet homme étrange venait de prononcer!! — Quel démon familier lui avait révélé ce secret!!

Un secret? — C'était donc vrai?

C'était donc là ce qui agitait cette âme de vierge, depuis tantôt deux mois?

Voilà donc pourquoi ce même jour elle était venue aux Aigues, comme la veille, sous prétexte d'y visiter Mariannic, en réalité dans l'espérance d'apercevoir Hector.

Car un grand événement était arrivé dont M. de Kérallan avait fait part à la table de famille : Gontran de Montfort était de retour d'Egypte. Il avait écrit au vieil ami de sa mère pour le lui annoncer.

« Mon frère Hector est près de moi, disait cette lettre, tout à fait remis de sa blessure. Nous faisons ensemble de longues promenades au bord de la mer. Hector seul dans cette solitude immense du château de Sainte-Croix s'ennuyait beaucoup. Sa santé délabrée exige des ménagements et l'air pur de grèves. Il a préféré ma modeste maison des Aigues.

» Mon frère n'est plus le viveur que vous avez connu. Il se range décidément, il tournera sans doute à l'homme politique ; nous le verrons quelque jour député.

» J'ai bien des choses à vous conter et quelques souvenirs à présenter à mademoiselle Hermine et recueillis pour elle dans mes voyages. On affirme qu'elle est devenue bien belle, et cela augmente mon impatience de la retrouver.

» Je vous montrerai les lettres de ma mère, qui vous aimait tant. Il y était question de bien beaux rêves, monsieur le marquis.

J'ai ouï dire que vous aviez une parente de plus dans votre antique manoir des Roches. On ajoute que c'est une personne accomplie. Heureux voisinage alors, et bien fait pour rassasier un vagabond affamé de la vie de famille, à qui vous ne sauriez défendre la vôtre.

» Vous ne me reconnaîtrez plus ! Le soleil m'a tanné comme un Maure. J'ai vu tant de choses, que souvent je cherche avant de mettre la main sur un souvenir net et précis dans le magnifique amas de merveilles qu'a gardé ma mémoire.

» Auprès de vous, la tâche me deviendra plus facile.

» Ah ! si ma mère se retrouvant auprès de l'âtre de sa chambre, heureuse, souriante, et me montrant les

toits de votre château par sa fenêtre, me disait encore.

» Le monde pour moi, Gontran, va jusque-là. Je prie Dieu que pour toi-même il n'aille point au-delà.

» Hélas ! ma félicité serait complète. Il ne me reste qu'Hector aussi affectueux que jamais et radieux de me revoir. Je l'ai trouvé pâli, vieilli, changé, mais toujours magnifique et toujours insouciant. Cependant il s'amende et tente ici même son essai d'acclimatation.

» J'ai hâte d'aller vous faire ma première visite, mon bien cher marquis. »

— Eh bien ! demanda le vieux marquis, après avoir lu à haute voix cette lettre. Que vous semble de mon voyageur ?

Alberte répondit, mais Hermine n'écoutait plus, elle songeait qu'Hector était aux Aigues, c'est-à-dire près d'elle.

La jeune fille fut saisie d'un irrésistible désir de se rendre à la Falaise dans l'inconsciente espérance d'y apercevoir le prestigieux gentilhomme.

On sait le reste.

C'était donc bien de l'amour, ce sentiment qui soulevait aussi impétueusement son cœur ; ce cœur jusqu'alors tranquille et dont l'inquiétude ne ridait encore, comme fait une brise d'été sur la mer, que la surface paisible.

Maintenant, cette inquiétude était devenue une agitation de toutes les heures, son sommeil était traversé de visions et bien souvent, la nuit, pieds nus, alors que la lumière nacrée filtrait à travers les rideaux de sa chambre, elle voyait se détacher nettement, venant au-devant d'elle avec son regard hardi et dominateur, son séduisant sourire, une belle vision d'ange déchu qui ressemblait au marquis de Sainte-Croix.

Alors elle se levait le sein oppressé, l'œil alangui. Elle allait jusqu'à la vitre par laquelle se glissait le

rayon de lune comme pour s'avancer au-devant de lui. Elle s'asseyait devant la braise rouge, éclairée dans son grand peignoir de batiste par de fulgurantes rougeurs.

Son œil se perdait dans les pourpres du foyer, dont le reflet empêchait qu'on vît celles de son visage.

Elle essayait de fuir ces pensées ; sa main semblait chasser quelquefois loin de son front leur foule importune. Mais le charme, le charme inconnu des aubes amoureuses l'envahissait bientôt à nouveau, et désormais elle ne s'arrachait plus qu'avec peine à ces enivrements intimes qui la pénétraient.

Il ne manquait plus qu'un nom à ces sensations nouvelles dont Hermine souffrait et jouissait à la fois. Ce nom, le Korigan le lui avait jeté en fuyant.

Était-ce de la part de cet énigmatique personnage une marque d'intérêt ou une vengeance ? Hermine ne pouvait le décider. Et vraiment elle songeait bien, dans le déchaînement intérieur de tout son être, devant cette révélation, elle songeait bien à ce pauvre diable que protégeait encore sa pitié !

Tempête du dedans plus puissante que celle qui venait impérieusement sur elle avec tous les souffles de la mer et du ciel.

Elle ne sentait plus les pointes aiguës du grésil qui lui marbraient le visage. Elle oubliait jusqu'à l'objet lui-même de cet amour.

Debout, désormais, sur la roche qu'elle dominait de tout le buste, elle regardait cette mer démontée sans la voir et souriait au nouveau venu, à l'invisible dieu qui nous mène tous.

C'est ainsi qu'en levant les yeux au claquement singulier de son voile dans le vent, Hector l'aperçut.

La situation de Mademoiselle de Kérallan était en effet tout au moins imprudente, et il avait fallu, pour l'amener à travers les roches glissantes de neige et de verglas, presque un miracle.

Hector comprit aussitôt d'une intuition le péril qu'elle courait. — Il pensa qu'elle ne l'avait pas encore aperçu, il se demanda ce qui pouvait la conduire en ce lieu et par une semblable tempête.

— C'est une audace insensée, s'écria-t-il cette jeune fille va glisser et tomber tout à l'heure dans le gouffre !

Il courait, lui faisant signe de ne point bouger, qu'il allait la joindre.

Hermine le regardait venir, plus pâle encore, clouée à sa place par son émotion.

Elle voyait bien que le marquis la croyait en péril. Elle était heureuse de ses terreurs.

De loin, les pentes abruptes de la falaise, qu'elle avait descendues si rapidement tout à l'heure, paraissaient plus difficiles encore.

Le péril n'était point imaginaire d'ailleurs, bien qu'il fût moins réel que ne l'avait tout d'abord supposé le marquis. Les vents et la pluie qui glissent sur les rampes désagrègent souvent le pied de ces blocs crayeux contre l'un desquels la jeune fille s'appuyait.

Le moindre choc, un léger ébranlement suffit quelquefois pour mettre en mouvement l'énorme masse, et les rochers épars çà et là, sur les grèves, prenant tantôt l'apparence d'un animal endormi, tantôt celle d'une maison sous-marine, antre des génies des eaux, y sont ainsi venus.

Hector savait tout cela, et sa terreur s'en augmentait.

En quelques minutes, il franchit l'espace qui le séparait d'Hermine.

— Oh ! l'imprudente enfant ! s'écria-t-il.

Et, l'enlevant dans ses bras comme une proie, il l'emporta loin du bord extrême de la falaise des Aigues, sans s'arrêter de peur de faiblir, sans se retourner de peur de vertige, accomplissant cet acte de prodigieuse vigueur avec une énergie dont lui-

même, ainsi qu'il le déclara plus tard, ne se croyait point capable.

Hermine n'eut ni le temps ni la force de le rassurer, ni même la volonté.

Elle se laissa prendre ainsi qu'une enfant ; je ne sais quelle invicible émotion lui enlevait la parole. Elle voyait à travers ses paupières abaissées le ciel et son chaos de nuages, au-dessous d'elle les flots mugissants. Partout l'abîme, partout la bataille des tempêtes. Il lui semblait qu'elle avait quitté la terre et qu'un puissant enchanteur s'élançait avec elle vers l'infini, à travers les éléments furieux.

Un inconcevable vertige la dominait, et peu s'en fallut, lorsque Hector s'arrêta, tremblant, épuisé, mais joyeux d'avoir réussi, qu'elle ne s'évanouit, elle, la fille forte, l'énergique héritière des grands Kérallan.

— Vrai Dieu !!! mademoiselle, s'écria le marquis, vous m'avez fait une peur bleue ! Quel démon capricieux vous a donc conduite dans ces parages où les chèvres n'oseraient s'aventurer ?

Hermine rougit et demeura muette quelques instants. Elle cherchait à se remettre du trouble profond où cette brusque action du marquis l'avait jetée.

Heureusement Hector vint à son secours.

— Vous devez avoir eu grande frayeur, mademoiselle, en arrivant au bord de ce précipice. Asseyez-vous sur cette pierre. En vérité, je suis encore bouleversé. Mais aussi qui pouvait s'attendre, par ce temps affreux, à vous trouver là ? Vous ne sauriez être seule ici.

— Ma cousine, dit Hermine, est là-haut dans la maison de Cloannec J'ai vu des hommes sur les chemins, et par pure curiosité j'ai voulu me rendre compte de ce qu'on y faisait. C'est ainsi que je suis arrivée de roche en roche, jusqu'au point où vous m'avez surprise. Je vous remercie d'être venu ainsi

à mon aide, monsieur le marquis. A vrai dire, la tête me tournait un peu.

— Je le crois bien, malheureuse enfant! Un pas de plus, vous disparaissiez dans l'abîme des Aigues. Mais vous avez dû être très-effrayée, mademoiselle; je pense qu'il est bon que je vous reconduise jusqu'à la maison de Cloannec.

— Ohé! cria-t-on d'en bas. Ohé, rien par ici.

— J'oubliais le sujet de notre présence. Nous guettons un braconnier... Ohé! répondit-il en se penchant sur la falaise, remonte, Gontran : il se sera défié, il ne sera pas venu. Nous le prendrons une autre fois. Mais voici la neige qui commence à tomber, nous en avons pour dix bonnes minutes avant d'arriver là-haut... Vous aurez froid, mademoiselle Hermine.

Avec un mouvement plein de grâce, il dépouilla la superbe fourrure dont il était enveloppé.

— A la guerre comme à la guerre, dit-il, permettez-moi ces soins fraternels.

Hermine le laissa faire.

— Mais votre frère, M. Gontran? demanda-t-elle.

— Vous savez donc que mon frère se nomme Gontran? Mais je suis fou, j'oubliais que mon frère et ma mère furent autrefois les meilleurs amis des Roches-Vertes. Il faut me pardonner, mademoiselle Hermine, je suis un Parisien si sauvage et si lointain que je ne sais plus notre propre histoire. Mon frère vous retrouvera bien changée. Vous avez tenu les belles promesses de l'enfant; je gagerais que Gontran ne vous reconnaîtra point.

— Vous croyez? Ne m'avez-vous pas bien reconnue, vous, monsieur Hector, qui veniez si rarement en Bretagne, que je ne vous ai vu en tout que deux fois, la première, il y a douze ans, j'en avais six, — une veille de Noël.

Cette voix musicale répandait un charme inexprimable auquel le marquis se laissait aller. De temps à autre, en parlant, elle relevait vers lui ses grands

yeux timides. Elle s'appuyait sur son bras qu'il lui avait offert *en voisin*, comme il disait.

— Une veille de Noël!! Il y a douze ans. Et vous vous en souvenez!! Voici qui tient du miracle, si vous allez me rendre bien orgueilleux, ma voisine.

— Ce n'est pas la peine, monsieur le marquis. Vous aviez ce jour-là votre bel habit de veneur, rouge à boutons d'argent. Vous accompagniez votre père. Je vous vois encore. J'ai accompagné un moment la chasse sur ma poneyte, une petite bête écossaise, plus semblable à un terre-neuve qu'à un cheval.

— Juste, je vous vois encore. Ah! mademoiselle Hermine, que dans ce temps-là, avec votre air déjà résolu et votre petite mine un peu altière, vous étiez charmante!

— Savez-vous, monsieur le marquis, que nous sommes de vieilles connaissances?

— Bien vieilles, mademoiselle Hermine.

— Je ne vous ai pas remercié de votre beau dévouement, dit-elle, en réprimant mal un sourire, car elle était alors de parfait sang-froid. Vous m'avez emportée comme un vrai paladin.

— Ne riez pas, vous ne connaissez point le péril.

— La vie est semée de périls qu'on ne connaît pas et qu'on évite ainsi par miracles.

— Vous me disiez que vous m'aviez rencontré deux fois, voilà bien cette veille de Noël, mais l'autre?

— L'autre à l'église, le jour des obsèques de madame de Sainte-Croix. Vous pleuriez bien fort et cela m'a gagnée, j'aimais d'ailleurs beaucoup la marquise, monsieur Hector.

— Ma mère vous le rendait bien, mademoiselle. Et à ce propos, vous me faites souvenir que j'ai retrouvé dans quelque tiroir une miniature la représentant à l'âge que vous atteignez aujourd'hui, avec cette mention : « Pour ma petite Hermine. »

— Je serai bien heureuse de la posséder, monsieur. Faites-vous toujours de la musique ?

— Mais qui vous a donc si minutieusement renseignée ? demanda le marquis, très-réellement étonné.

Aurais-je le bonheur insolent, pensa-t-il, d'être aimé de cet ange ? La Providence, qui veille sur le plus mauvais de ses sujets, m'aurait-elle réservé le cœur de cette délicieuse créature comme compensation à tous mes déboires ?... Et moi qui désespérais de m'en faire aimer ! Moi, qui vouais aux dieux infernaux un commencement de patte d'oie et les fils d'argent qui compromettent mes cheveux !

La plus charmante, la plus opulente héritière de Bretagne ! Dix-huit ans ! Oui, mais le problème est toujours à résoudre. Il reste M. de Kérallan. Jamais il ne consentirait à une union entre sa fille et moi. Le vieux marquis ne m'aime point. Après tout, peut-être est-ce de l'ingénuité chez cette jeune fille ?

.................................................

.................................................

De l'ingénuité ! Ah ! si le marquis avait vu clair dans cette âme ardente que nul frein n'avait jamais domptée !

Ils marchaient ainsi côte à côte, lentement, dans l'étroit sentier de la falaise, au sommet de laquelle on apercevait la masure de Cloannec.

A cet endroit, ils étaient un peu en contre-bas et le vent passait au-dessus de leurs têtes. Souvent ils étaient obligés de se rapprocher l'un de l'autre à cause des aspérités du roc.

Ils ne se parlaient plus qu'à de rares intervalles. Mais leurs pensées se heurtaient comme par un choc, et alors leurs yeux se cherchaient et se trouvaient furtivement.

— C'est de la coquetterie, pensait quelquefois Hector.

Ce n'était pas de la coquetterie, mais de la passion

naïve qui, longtemps comprimée, se faisait jour malgré elle. Elle se sentait entraînée.

En ce moment, on rencontra Gontran de Montfort, qui remontait des laisses de mer après son infructueuse faction.

Son étonnement fut inexprimable lorsqu'il vit cette belle jeune fille au bras du marquis, dont la tête charmante émergeait comme une fleur du grand manteau de fourrures de son frère.

Il salua courtoisement.

— Est-ce là, demanda-t-il avec gaieté, le braconnier dont nous cherchons la capture ?

— Mademoiselle de Kérallan, dit gravement Hector de Sainte-Croix.

— Hermine ! Ah ! pardonnez-moi, mademoiselle, d'oublier les années et de retrouver l'amitié d'enfance, aux Roches-Vertes, à Dinan, avant de songer au profond respect que je vous porte.

Gontran venait d'atteindre vingt-six ans. C'était un grand jeune homme, aux traits doux et sévères, bronzés par le soleil oriental. Il portait toute sa barbe et contrastait étrangement pour ses formes musculeuses et développées avec l'apparence élégante et svelte de son frère, blond et d'allure un peu efféminée.

En quelques mots, Hector mit Gontran au courant de ce qui venait d'arriver.

Hermine put voir le jeune homme pâlir à ce récit.

J'ai décidément couru, pensa-t-elle, sans le savoir, un grand danger.

— Monsieur le marquis, demanda-t-elle tout haut, qui donc guettiez-vous en un pareil lieu, par ce temps épouvantable, avec tout ce monde de traqueurs ?

— Quelqu'un qui nous aura sans doute échappé, répondit Hector. Un braconnier de malheur qui nous tue notre gibier et fait de la contrebande par la fa-

laise. Les gros temps lui sont favorables, et c'est pourquoi nous sommes venus dans les parages où d'habitude on le rencontre.

— Le Korigan, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ainsi, je crois, qu'on l'appelle.

— Eh bien, cet homme est sous ma protection.

— Sous votre protection, mademoiselle! mais cet atroce coquin met tout notre personnel sur les dents. Il est introuvable. Me permettez-vous de vous demander la source de l'intérêt que vous lui portez ?

Hermine hésita un instant. Elle se rappelait le langage de Cloannec. Mais jugeant le marquis d'après elle-même, avec sa générosité native :

— Vous allez savoir pourquoi, lui dit-elle, si vous m'accompagnez tous deux jusqu'à la cabane où j'ai laissé Mademoiselle de Cadigneu, ma cousine.

Ils arrivèrent après quelques minutes de marche. Hermine y pénétra la première, puis le comte enfin le marquis de Sainte-Croix.

A l'approche des visiteurs et longtemps avant qu'ils n'entrassent dans la maison, Mariannic s'était animée par degrés d'une extraordinaire émotion.

— C'est lui ! disait-elle, lui ! ! ! Il vient, il ose venir à moi! Sainte Vierge, ayez pitié de Mariannic.

Lorsqu'il parut, la jeune fille parut vouloir marcher à sa rencontre.

Ainsi que nous l'avons dit, à cause de la tempête les volets de la masure étaient fermés. La porte, en s'ouvrant, inonda l'intérieur de ses reflets d'un gris pâle. On ne voyait rien distinctement. Hector ne reconnut pas tout de suite cette forme vague; mais quand elle fut à deux pas de lui, le geste menaçant, le marquis, put à peine retenir un cri.

— C'est lui ! dit la folle; c'est bien lui, le lâche. N'est-ce pas que c'est bien lui, l'homme de la forêt, le traître!

— La malheureuse! fit Hermine, elle a tout à fait perdu la raison. Voilà la fille de Korigan, ajouta-t-

elle. Que deviendrait cette pauvre enfant, qui fut ma compagne d'enfance, si son père était emprisonné ?

— Monsieur de Sainte-Croix connaît Mariannic, dit froidement mademoiselle de Cadigneu, répondant à peine au salut du marquis.

— Est-il vrai, monsieur de Sainte-Croix, interrogea Hermine avec une profonde surprise, que vous ayiez déjà vu ma petite zingara ?

Hector était au supplice. D'un coup d'œil il avait reconnu son ouvrage. Il se souvenait, en revoyant ce visage pâle et fatigué, ces grands yeux hagards habités par la folie, de cette fraîche idylle au fond des grands bois, de cette ravissante fille dont l'allure fantasque, le langage poétiquement imagé, le regard de velours l'avaient charmé.

Il songeait qu'il avait jeté cet ange en pâture à la mort, à la mort anticipée, et pour la première fois peut-être, au milieu de ses pairs, parmi ces jeunes filles nobles, devant son frère, il se sentait rougir et perdait contenance.

Bien qu'elle ne comprît point l'émotion visible du marquis, Hermine s'étonnait de plus en plus et regardait alternativement tous les personnages de cette scène, comme pour trouver chez eux l'explication qu'elle attendait.

Mariannic s'était couvert le visage de ses mains et pleurait.

Mademoiselle de Cadigneu se tenait dans une réserve glacée.

Le comte de Montfort s'approcha de Mariannic, qu'il ne reconnut point, et lui prit la main. Cette main était brûlante.

— Cette pauvre fille est dévorée de fièvre, dit-il. Dès qu'elle se trouve sous votre protection, mademoiselle, elle est également sous la nôtre.

Il tira de son portefeuille un billet de banque, qu'il remit à Yvonne pour Mariannic.

— Je reviendrai, dit-il.

Cependant Hector avait peu à peu retrouvé l'équilibre. Il imitait son frère et cherchait quelques pièces d'or à joindre à l'offrande de Gontran, lorsque Mademoiselle de Cadigneu, les yeux pleins d'une indignation qu'elle ne pouvait entièrement contenir, vint à lui.

— Gardez cela, monsieur, lui dit-elle, ce premier secours suffit.

Hector comprit sans doute qu'Alberte savait tout, et son malaise redoubla.

— Soit, dit-il, le Korigan sera libre. Mais comme je ne puis arrêter les poursuites sous le coup desquelles il se trouve, il faudra qu'il quitte le pays sans retard. Nous lui fournirons les moyens de venir en aide à sa fille et de se créer quelque part une existence honorable.

— Il avait ces moyens-là, monsieur, répondit de sa voix grave mademoiselle de Cadigneu.

— Nous aurons soin de toi, ma pauvre Mariannic, dit Hermine ; courant à la jeune fille et l'embrassant.

Mariannic ne comprit pas, sans doute, ce que lui dit Hermine ; l'émotion que lui causait la présence d'Hector paralysait son entendement.

Hector entraîna son frère hors de la maison. Il avait hâte d'échapper à ce spectacle navrant.

Lorqu'il eut pris congé, Hermine s'approcha de la fenêtre et le suivit des yeux jusqu'à ce que les jeunes gens eussent disparu dans le sentier.

Alberte de Cadigneu la regarda tristement comme si elle eût pu lire les pensées qui agitaient ce cœur de vingt ans.

L'orage s'était apaisé peu à peu ; les rafales se succédaient maintenant à de longs intervalles.

Hermine demeura longtemps appuyée à la vitre. Quand elle se retourna et retrouva les yeux péné-

trants d'Alberte fixés sur elle, elle ne put s'empêcher de rougir.

— Il est temps de regagner le château, dit-elle, il fera tout à fait nuit dans une heure et le chemin est long.

III

Lorsqu'elles furent sorties de la maison de Cloannec, elles marchèrent quelque temps côte à côte plongées dans le silence et chacune suivant ses propres pensées.

— Il y a dans tout cela quelque mystère que je n'approfondis point, dit tout à coup Hermine. Pourquoi battez-vous froid au marquis de Sainte-Croix ?

— Je ne bats froid à personne, Hermine, répondit mademoiselle de Cadigneu. Vous vous trompez.

— Je vous demande pardon, ma cousine, répliqua mademoiselle de Kérallan avec une nuance d'impatience. Vous l'avez traité presque durement.

— Cela semble vous peiner et vous irriter à la fois, ma chère Hermine.

— Cela ne me fâche point.

— Mais à dire vrai, je n'estime point le marquis.

— Vous n'estimez point M. de Sainte-Croix ! mais il y a deux heures vous le connaissiez à peine !

— C'est là une erreur, ma chère Hermine.

Un sourd et rapide soupçon mordit au cœur mademoiselle de Kérallan. Elle jeta sur sa cousine un coup d'œil aigu, qu'Alberte accueillit par son beau sourire. Elle en avait compris l'expression.

— Vous connaissiez M. de Sainte-Croix ? interrogea-t-elle. En vérité, je suis curieuse de connaître l'histoire de vos relations.

— Mes relations n'ont pas d'histoire, Hermine, car je ne lui ai jamais parlé auparavant. Un jour viendra peut-être où je pourrai le faire librement.

— Oh! vous le pouvez, Alberte! fit la jeune fille avec un geste de dépit et l'œil en feu. On n'est jamais en retard de calomnies, dans ce pays, lorsqu'il s'agit de ce personnage. Mon père ne l'aime point. Il n'est pas assez Breton, affirme-t-il. Est-ce donc là un défaut, en vérité? Pour moi, j'avouerai que c'est au contraire son plus incomparable mérite. Nos paysans eux-mêmes en disent pis que pendre. Il est chargé, à les en croire, de tous les péchés d'Israël. Eh bien, cousine, c'est pour cela, c'est à cause de cette malveillance convaincue, que je le défends et que je ressens pour lui, je ne m'en cache point, une sorte de sympatihe secrète.

— Prenez garde, Hermine, dit gravement Alberte. Quel que soit le nom que vous donniez à cette *sympathie*, c'est là un sentiment dangereux s'adressant à un pareil homme. Peut-être faudra-t-il veiller avec soin sur vous-même, ma chérie. L'ennemi est aux portes.

— L'ennemi!!! Ne dirait-on pas, s'écria Hermine en rougissant, que M. de Sainte-Croix fait le siége de ma personne?

— Il n'est pas question de siége, Hermine, et vous me donnez vainement le change... Vous ne pouvez pas épouser M. de Sainte-Croix.

— En vérité, ma cousine, vous êtes ce soir d'étrange humeur! dit la jeune fille, dont la colère se tourna tout à coup en un déluge de larmes. Est-il donc question de mariage en tout ceci? Vous me direz peut-être que j'en suis amoureuse!!

— Je ne dirai rien, Hermine, je vous supplierai seulement de ne rien écouter de lui.

Mademoiselle de Cadigneu entoura de l'un de ses bras le cou de sa compagne et l'embrassa.

Hermine opposa quelque résistance; au fond, elle

était irritée de l'inquisition secrète de sa cousine; mais au bout d'un instant :

— Il y a donc quelque chose contre lui, dit-elle, de grave, de bien grave? Je crois qu'il faudrait le dire, Alberte, car j'ai souvent pensé que mon père attend le retour de Gontran de Montfort pour renouer avec lui nos liens de bon voisinage... et peut-être même a-t-il des projets plus sérieux.

Elle dit cela plutôt pour interroger que pour être persuadée, car, au fond, elle cherchait, sans le pouvoir trouver, un motif à la rigueur d'Alberte.

Alberte comprit sans doute qu'on plaidait ici le faux pour connaître le vrai. Elle devinait d'instinct qu'Hermine préférait Hector à Gontran, et qu'elle cherchait à savoir quelles armes on possédait contre M. de Sainte-Croix.

Elle ne répondit point, ne voulant pas du premier coup brûler ses vaisseaux et laisser, au moment où ce terrible amour commençait à prendre de si dangereuses racines, Hector parer le coup, faire disparaître les traces de son attentat et demeurer d'autant plus fort qu'il pourrait se dire calomnié.

Les femmes éprises sont crédules.

— Tu ne réponds rien, méchante Alberte! fit Hermine. C'était donc bien de ta part une taquinerie?

— Hélas, ma pauvre Hermine, j'ai parlé sérieusement, et lorsque le moment sera venu, tu sauras ce grand secret, et tu comprendras alors ce que tu as vu.

— Mais je n'ai rien vu!

— Tu as vu, Hermine, et tu cherches vainement à t'expliquer d'étranges choses.

Hermine demeura quelques instants silencieuse. Elle avait remarqué l'émotion de Mariannic, mais la pauvre folle n'était guère de ce monde.

Et puis la peur du tout-puissant persécuteur de son père avait pu motiver la terreur que manifesta la Korigane lorsqu'elle se vit en présence d'Hector. Elle demeurait donc à mille lieues de la vérité.

Elle crut que sa cousine, dont la bonté et la générosité de cœur lui étaient connues, blâmait la sévérité d'Hector pour le braconnier. Elle se promit d'amener M. de Sainte-Croix à plus d'indulgence et peut-être à accorder sa protection complète au Korigan.

Lorsqu'après avoir agité ces raisons durant la route, elle se retrouva aux Roches-Vertes, elle embrassa mademoiselle de Cadigneu avec une gaieté qui n'avait rien de feint.

— Voilà, dit-elle, une véritable expédition, rien n'y a manqué, ni les péripéties, ni les éléments déchaînés, ni les rencontres, ni les escarmouches.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Eh bien, Gontran, demanda le lendemain de ce jour, Hector, déjeunant avec son frère dans la salle à manger des Aigues, depuis quatre jours déjà que vous voici de retour de vos voyages, ne songez vous point à aller visiter le marquis de Kérallan ?

— Telle était mon intention, Hector, et je vous avais effectivement fait prier de venir ici ce matin pour réclamer de vous quelques avis. Je suis éloigné depuis longtemps, je retrouve des hommes que j'avais laissés enfants, et j'ai besoin de connaître les changements apportés autour de moi par les années.

— Vous prenez en vérité, mon cher Gontran, un bien mauvais juge en pareille matière. Mes connaissances se bornent ici à quelques bons vivants qui m'aident à supporter la vie lorsque mes intérêts ou le besoin de repos me forcent à venir passer quelques mois à Sainte-Croix.

— Je veux seulement parler de mademoiselle de Kérallan, Hector. Vous savez que je l'ai connue tout enfant. Elle a grandi, durant sa première jeunesse, sur les genoux de ma mère. Quelle magnifique créature Dieu a tirée de cette enfant !

— Mademoiselle de Kérallan a tenu effectivement toutes les promesses de ce temps-là.

— Dites qu'elle les a dépassées, Hector ! Connais-

sez-vous rien de plus divin que ce visage à la fois doux et hautain, où les expressions primesautières se lisent à mesure qu'elles naissent?

— De la poésie, Gontran! Seriez-vous amoureux d'Hermine, vous, un sage? s'écria Hector, avec un rire où l'observateur eût facilement trouvé quelque chose de forcé.

— Amoureux, c'est peut-être beaucoup dire, et pourtant à l'âge de dix-huit ans je l'étais. A cette époque, j'eusse cependant été bien embarrassé s'il eût fallu expliquer mes sentiments. Eh! quand cela serait vrai Hector, puisqu'il faut parler franc! Votre avis, marquis, à vous qui êtes le chef de notre famille!

— Comment, comme cela tout de suite, au débotté! Vous avez à peine entrevu cette jeune fille. Vous ne savez rien d'elle que ses cheveux blonds et ses yeux bleus, et vous voici déjà si féru, vous surtout la gravité faite homme... ce n'est pas sérieux! s'écria le marquis.

— Si fait, personne jusqu'ici ne m'a fait une telle impression. Et puis, vous l'avouerai-je? il y a d'autres raisons.

— Je vous écoute, Gontran ; voilà une révélation de vous-même qui m'intéresse au plus haut point.

En parlant ainsi, le marquis alluma son cigare et s'enveloppa d'un nuage de fumée, manœuvre qui lui permit de dissimuler son émotion.

— Vous ne me croyez pas assez fou, n'est-ce pas, Hector, pour ne pas vouloir m'éclairer avant de tenter une démarche auprès de M. de Kérallan.

— Vous en êtes déjà là? Les voyages vous ont formé, Gontran, lui dit son frère avec quelque amertume.

— Non, je me conformerai aux derniers conseils de notre mère, que j'ai trouvés joints à son testament en parcourant hier ces papiers. Il semble que la Providence, en amenant sur notre chemin mademoiselle

de Kérallan, ait voulu m'encourager à poursuivre.

— Poursuivre quoi ! Notre mère vous conseille d'épouser Hermine ?

Elle fait mieux, elle m'a laissé, pour le marquis, si mademoiselle Hermine me plaît, une lettre qui n'est autre chose qu'une demande posthume de cette jeune fille en ma faveur. Maintenant, Hector, c'est à vous de m'apprendre ce que vous savez sur le caractère et les habitudes de celle qui deviendrait votre belle-sœur.

— Mais, Gontran, je ne puis en vérité vous répondre en telle hâte.

— Il m'a semblé cependant que vous étiez hier en d'excellents termes avec notre voisine.

— Je l'avais arrachée aux suites de son imprudence, elle témoignait sa reconnaissance, voilà tout.

— Ne pouvez-vous même me donner votre avis ?

— Mon avis ! Vous êtes homme à vous en passer : un conseil est chose grave en ces sortes d'affaires. De plus, nous n'avons ni le même caractère, ni une manière de voir semblable, et je risquerais en vous éclairant avec mes yeux de vous faire suivre une fausse route.

— Parlez cependant, Hector. Je le désire ; vous savez bien que dans vos paroles, je saurai faire la part du feu, répondit en riant le jeune comte.

— Vous voulez la vérité. Soit. Eh bien, mon cher, la voici. Je vous jure que je vous la donne en ami. Hermine n'est pas la femme qu'il vous faut. Vous êtes trop Breton, trop grave, trop sage pour ce bel oiseau bleu, qui ne sent que trop ses ailes et ne songe au mariage que pour y trouver un prétexte à s'envoler. C'est l'imagination la plus vive, l'indépendance la plus farouche que vous puissiez trouver.

Est-ce là la femme d'intérieur, la compagne tranquille que notre mère rêvait pour vos goûts studieux, pour votre recueillement habituel d'esprit ?

On rencontre mademoiselle de Kérallan seule courant les routes, les chaumières et les aventures de charité, avec un courage et une désinvolture romanesques qui indiquent une grande activité d'esprit en suspension.

Je crois que si cette enfant touche jamais à nos fêtes, à notre tumulte parisien, elle y sera prise à la glu et ne reviendra dans ces solitudes qu'à ma façon, c'est-à-dire lorsqu'elle ne saura faire autrement.

— Vous êtes sévère pour elle, Gontran.

— Je suis juste, et j'ai l'expérience qui vous manque, frère, je me connais en femmes.

— Mais alors son père ne la menant jamais à Paris, qui donc l'épousera ?

— Voilà une question naïve à laquelle je ne me charge pas de répondre, Gontran, dit le marquis en allumant un autre cigare. Vous avez là de merveilleux puros, mon cher enfant.

— M'accompagnerez-vous aux Roches-Vertes, lorsque j'y ferai ma visite ?

Hector réfléchit un instant.

— Tout bien considéré, dit-il, non; je ne suis point en odeur de sainteté aux Roches-Vertes. Le vieux marquis se défie de moi. Il a deux colombes sous ses ailes, et je passe pour un méchant vautour. Cependant, si vous persistez dans vos idées et que M. de Kérallan trouve ma présence utile, convenable, ou nécessaire, je serai à ses ordres. Ce vieux chouan conservé dans l'essence de lys ne m'amuse guère.

— Je crois que c'est là le véritable motif, Hector. Je dois à la mémoire de ma mère de consulter le marquis et de revoir Hermine. Je veux la juger de mes yeux.

— Bonne chance, Gontran, le plus tôt en ce cas sera le mieux. Après tout, je vous ai donné mes impressions et je suis sujet à l'erreur. Je vais visiter

les coupes que je fais faire à l'extrémité de notre domaine. Voulez-vous dîner aux Roches-Vertes?

— Hector, elle est charmante.

— Niais que tu es! Crois-tu donc que je ne voie pas que tu es ensorcelé? Sois prudent seulement.

— Soyez tranquille, Hector.

Au fond, Hector était heureux de cette visite de Gontran. Il se croyait sûr qu'Hermine ne consentirait point à épouser son frère. Mais il avait compris d'avance que le marquis ne se prêterait à un mariage entre Hector et sa fille que contraint et forcé.

Leurs entrevues seraient donc rares, M. de Kérallan, au moindre vent de ses projets, quitterait plutôt le pays, car le vieux gentilhomme ne plaisantait pas, en fait de morale.

Laisser aller les choses le plus loin possible, entrer avec Gontran dans cette sévère maison, se trouver en rapports quotidiens avec Hermine, diriger cette affaire tout en paraissant y demeurer étranger. Puis le jour où Gontran exigerait une solution, reculer de délai en délai, obliger Hermine à déclarer ses sentiments au marquis de Kérallan.

M. de Kérallan reconnaîtrait alors son erreur et ne pourrait que rendre les clefs de la place à l'ennemi maître de la citadelle.

Ce petit plan machiavélique avait demandé le temps que dure un cigare à ce héros de boudoir.

Il eut bien, en s'en allant, comme un remords de compromettre peut-être le repos et la vie de Gontran. Mais il n'accorda à cette considération que quelques secondes.

— Bah! murmura-t-il, chacun pour soi et Dieu pour tous. Et puis l'amour! En vérité, on n'en meurt pas; sans cela combien compterais-je de victimes?

Il se mit à rire et pénétra sous la futaie.

C'était l'instant où Gontran montait à cheval pour aller aux Roches-Vertes.

## IV

Voici quelle fut la lettre de sa mère que remit à M. de Kérallan Gontran de Montfort lorsqu'il y vint faire sa visite.

« Mon vieil ami,

« Si mon fils vous remet cette lettre, c'est que la Providence aura béni nos projets et l'aura conservé tel que je l'aurais voulu garder, même au travers de la vie. — Il sera revenu tel qu'il est parti, et désormais après l'épreuve, je vous demande de vous souvenir de notre antique attachement et d'unir à votre Hermine mon cher Gontran. — Faites une réalité pour ces jeunes gens du rêve qu'ils rêvaient déjà tout enfants. — Dieu l'aura voulu et moi, qui ne serai plus qu'une ombre inquiète, autour de vous, je vous bénirai. »

M. de Kérallan embrassa le jeune homme après avoir lu.

— Je vous attendais, lui dit-il simplement. Maintenant, c'est l'affaire de ma fille. Si la jeune fille tient les promesses de l'enfant à son compagnon, ajouta-t-il en souriant, je crois que nous pourrons bientôt cloisonner nos blasons comme nos domaines.

Au fond, le retour et la démarche de Gontran réalisaient le vœu le plus caressé du marquis. Il avait suivi la jeunesse du comte de Montfort d'un œil attentif. Au fond, il ne doutait pas du consentement d'Hermine.

La jeune fille accueillit son ancien ami les mains tendues, l'œil sincère, mais sans trouble, sans rou-

geur aux joues, sans que son cœur battît plus vite.

Il y avait un contraste frappant entre son maintien et l'attitude charmée de Gontran lorsqu'il lui prit la main et qu'elle tendit sans embarras son front à ses lèvres.

Le premier jour fut employé à causer des mille souvenirs d'autrefois. Hermine ne nia point qu'elle ne se rappelât ce temps avec plaisir; mais elle ne montra aucun enthousiasme à vouloir reprendre cette même vie, même lorsque le marquis de Kérallan eût invité Gontran à accompagner les jeunes filles comme autrefois, ce qui était assurément un commencement de fiançailles.

Sa situation était en effet très-délicate.

En somme, elle ne pouvait rien arguer contre cette union longtemps souhaitée par les deux familles, et qu'elle n'ignorait pas être le souhait de son père.

Quand il lui arrivait de désirer quelque voyage lointain, quelque grosse distraction qui ne cadrait pas absolument avec la vie sédentaire de M. de Kérallan :

— Nous verrons cela, répondait-il, après le retour de Gontran.

C'était donc une affaire prévue, de laquelle il n'y avait point à s'étonner, qu'il fallait ou admettre ou rejeter.

La rejeter après l'avoir tacitement admise durant tant d'années, il faudrait en donner la raison.

Avouer son amour pour Hector, c'était là une chose impossible. Hector lui-même ne s'était pas prononcé. C'eût été se jeter à sa tête, et certes Hermine était trop fière pour y consentir jamais.

D'un autre côté, elle sentait qu'Alberte avait raison et qu'autant son père avait de sympathie pour Gontran, autant son appréhension d'Hector était grande.

Il fallait laisser se produire de plus favorables circonstances.

Elle attendit donc sans se prononcer que Gontran

risquât quelques mots de leur union et du consentement donné par le marquis.

— Nous marier ! ! dit-elle, aux premières paroles qu'il risqua sur ce sujet, dissimulant son émotion sous un éclat de rire. Ne saurions-nous attendre encore un peu, monsieur Gontran? Vous êtes de retour depuis quelques jours à peine. Ne pensez-vous pas que nous avons à nous connaître un peu mieux? Vous ne retrouvez plus l'Hermine du temps passé, dont les caprices vous navraient quelquefois... Je n'ai plus de caprices, mais je possède aujourd'hui des idées plus arrêtées que vous ne le croyez peut-être. Il me faut le temps de vous les faire connaître. Je vous dirai l'existence que je souhaite mener après mon mariage, je vous dirai... ce qu'il importe que vous sachiez sur ce que vous nommerez peut-être mes singularités.

— J'y suis fait, Hermine, et ce sont précisément ces qualités particulières, ces étrangetés que vous aviez déjà tout enfant, qui m'ont séduit et ramené près de vous et qui me rendent si douce l'obéissance au dernier vœu de ma mère.

— Que pense votre frère de ce mariage? demanda après un court moment d'hésitation la jeune fille.

— Il pense, répondit Gontran, que je ne saurais faire un choix plus heureux, et nul doute qu'il n'envie mon bonheur.

— Pourquoi ne s'est-il pas marié? Qu'attend-il pour s'y résoudre. Il me semble qu'il est temps pour lui d'y songer.

— Mon frère, ma chère Hermine, a là-dessus des idées aussi particulières que les vôtres, dont vous me menaciez tout à l'heure, le pourront être jamais. Mon frère aime avant tout sa liberté.

— Sa liberté ! ! ! Vous voyez donc qu'on peut aimer rester libre ! ! ! s'écria Hermine avec un accent de triomphe qui atteignit au cœur le pauvre Gontran.

— Vous semblez, répondit-il avec amertume, vouloir garder la vôtre.

Hermine sentit que son secret sentiment avait failli la trahir.

— Je ne dis pas cela, Gontran, reprit-elle, mais le mariage entraîne avec lui son joug et ses ennuis.

— Ses ennuis !... Vous êtes cruelle, Hermine.

— Mes expressions, dit avec quelque impatience la jeune fille, dépassent souvent, paraît-il, ma pensée.

— Est-ce un refus ? demanda le jeune homme, avec une fermeté qui n'était pas exempte d'émotion. Faut-il que je renonce à vous, dont j'avais fait, durant tant d'années, mon espérance et ma folie ? A vous qui êtes la seule femme sur laquelle ma pensée et mon cœur se soient jamais arrêtés. Vous dont j'emportais la chère image, toujours présente, si loin et si précieusement, dont le souvenir me consolait de l'absence.

Il cacha sa figure dans ses mains. Hermine se sentit touchée de cette affreuse souffrance. Elle allait parler, lorsque avec un geste brusque Gontran se redressa.

— Cependant, Hermine, lui dit-il, il le faut. Il faut parler franc. Je ne suis pas homme à vous épouser sous la pression de votre père ou sous celle des circonstances. Je saurai supporter ce coup sans en mourir, bien que je vous avoue, sans détour, que c'est le plus cruel qui me pût atteindre.

— Voyons, Gontran, dit Hermine, vous ai-je donc parlé si durement? Où voyez-vous un refus dans ce que je vous ai dit ? Comment les hésitations d'une jeune fille sont-elles si mal accueillies de vous? Seriez-vous donc un homme aussi entier, aussi absolu que vous le paraissez en ce moment ? et ai-je affaire à une âme inflexible qui ne comprendra rien à mes scrupules ?

Il ne fallait à cet amant qu'une seule parole pour

le soumettre ; on admet en amour si facilement ce qu'on espère.

Ce bandeau avec lequel on représente le dieu, nous le plaçons nous-mêmes sur nos yeux dès qu'il nous semble qu'une vérité désagréable va se dévoiler à nous.

Gontran crut qu'il avait été trop loin et se reprit à espérer.

Il ne s'aperçut pas cependant, tant il demeura troublé par l'incertitude, que les grands yeux interrogateurs d'Alberte le suivaient et s'inquiétaient de ses démarches et de leurs causeries.

Alberte aurait voulu, sinon tout lui dire, du moins le mettre en garde contre le désordre intérieur qu'elle soupçonnait dans les sentiments de sa cousine. Elle eût voulu lui éviter les fautes, les impatiences, les fausses démarches. Elle sentait instinctivement combien le moindre froissement serait terrible dans l'état de surexcitation d'Hermine.

— Il se perdra, pensait-elle, s'il n'use pas de la douceur, de la persuasion et s'il veut brusquer les choses.

D'un autre côté, elle ne pouvait parler sans dévoiler le secret qu'elle avait surpris : elle redoutait de rompre en visière avec toutes les révoltes de cette nature indomptée, si on la mettait au pied du mur en lui déclarant, ce que le marquis de Kérallan, instruit, n'aurait pas manqué de faire, que son mariage avec Hector était impossible.

Aussi ne pouvait-elle que conseiller par gestes, et son silence n'était pas compris du jeune homme, trop occupé d'Hermine.

Enfin l'abstention de cet homme aux passions fougueuses qui se nommait Hector de Sainte-Croix l'effrayait plus que sa présence.

Elle redoutait quelque entreprise souterraine, elle sentait que cet habile joûteur assistait sans se trahir à la lutte intime qui se passait dans l'esprit d'Her-

mine; qu'il attendait le moment favorable pour entrer en scène.

Mais comment y entrerait-il? Ouvertement? Il savait trop les répugnances de M. de Kérallan. Il pousserait, suivant sa coutume, cette jeune fille à quelque résolution grosse de révolte et, une fois compromise, il faudrait bien en venir au mariage.

Que serait une union entre de tels êtres? se demandait Alberte avec terreur. L'un, le caprice déréglé, la passion aveugle; l'autre, l'esprit le plus absolu, le caractère le plus entier, le plus intraitable: où serait dans la vie commune le lien qui joindrait solidement ces deux époux si dissemblables.

Elle se sentait cependant maîtresse des événements. En effet, la révélation du crime dont Mariannic avait été la victime suffirait vis-à-vis de l'austère marquis de Kérallan à tout entraver.

La fierté et la hauteur d'âme d'Hermine se révolteraient également contre une semblable infamie. Elle se rappellerait l'affection qui l'avait autrefois liée à la pauvre créature.

Mais il ne suffisait pas d'affirmer, il fallait encore avoir la Korigane sous la main et la pouvoir présenter comme un vivant témoignage.

Certes, Alberte eût pu dire de suite ce qu'elle réservait pour l'avenir; mais elle redoutait que, pour éloigner Hector, elle ne mît en fuite Gontran et ne laissât ainsi le champ libre à l'imagination d'Hermine.

Une accusation aussi grave, prouvée contre son frère et venant des Roches-Vertes, était de nature à écarter Gontran, cela n'était pas douteux.

Mais Hector de Sainte-Croix pouvait, d'un instant à l'autre, faire disparaître Mariannic et son père. Alberte vivait donc dans des transes.

---

## LA LÉGENDE DE CADIGNEU

### I

Heureusement la Providence sembla venir à son secours.

On portait chaque jour par son ordre le nécessaire, chez Cloannec.

Elle veillait elle-même avec soin à ce que ses recommandations fussent exécutées.

Un jour elle descendit dans les cuisines du château. Un monde de domestiques et d'ouvriers s'agitaient dans ces salles basses, où nul des maîtres ne venait jamais. Ces cuisines souterraines avaient conservé le cachet du moyen âge avec leurs hautes cheminées à manteau, autour desquelles on se groupait dans les veillées ; les plus vieux serviteurs prenaient place au coin de l'âtre.

Ces salles basses sont comme un lieu de réunion pour tous les tenanciers du domaine.

Chacun y vient librement et prend place autour de l'âtre, buvant le cidre du maître et racontant l'histoire des temps passés.

A l'heure ou y vint Alberte, il n'y avait auprès du

foyer qu'une vieille femme occupée à dire son chapelet. Celle-ci n'entendit point tout d'abord la jeune fille, et lorsque Alberte posa doucement la main sur son épaule, elle leva la tête et ne put retenir un cri de surprise.

— Dame! oui! fit-elle, vous me voyez surprise, demoiselle. Vous êtes sans doute la cousine de Cadigneu, la demoiselle du château.

— Oui, bonne femme, répondit Alberte. Ne m'aviez-vous donc jamais vue?

— Jamais, ma mignonne, jamais, je vous le jure sur ma vie! je ne suis pas d'ici tout à fait.

Mais mon gars est garde chasse de M. le marquis, et je viens passer près de lui quelques jours. Autrefois j'ai été au service du père de M. le marquis, dans ma première jeunesse, je me suis mariée avec un maître ouvrier du côté de Dinan, et depuis que je suis veuve, je viens chaque année aux Roches-Vertes. C'est égal, ce qu'on m'avait dit est bien vrai, demoiselle.

— Et que vous avait-on dit, ma bonne femme? je présume que vous êtes celle qu'on nomme la vieille Jeannette.

— Dame, oui!! C'est mon nom. Ce qu'on m'avait dit : vous le savez bien, sans doute, et c'est l'histoire de me le faire répéter...

— Je vous assure que je l'ignore absolument.

— C'est que vous êtes bien une Cadigneu de la bonne branche. J'ai quatre-vingt-huit ans, et j'ai connu vos ancêtres, ma mignonne.

— Vraiment, oui, Jeannette, fit, en s'asseyant auprès de la vieille, Alberte, toute joyeuse. Parlez m'en bien vite. Elevée aux colonies, j'ai rarement entendu parler de ma famille.

— Les Cadigneu étaient de braves gens, bien aimés chez nous et qui venaient aux Roches-Vertes très-souvent. Même il y a eu, à ce qu'on raconte, des

alliances entre les Kérallan et vous autres. Témoin la légende.

—Une légende, bonne femme, vous me surprenez! De quelle légende parlez-vous?

— Allez-vous me faire croire que vous ne savez pas la légende de Kérallan? Vaudrait mieux l'appeler la légende de Cadigneu : ça vous regarde, vous autres, plus que nous. La dame qui revient est de chez vous.

— La dame qui revient!! Que me contez-vous là?

— Mais, ma fille, ma mignonne fille du bon Dieu, il n'y a pas un enfant des environs qui ne sache cette affaire-là.

— C'est possible. En tout cas, j'en suis ignorante, moi qui vous parle.

— Vous êtes peu curieuse, ma belle enfant. Comment ne vous êtes-vous pas fait conter cela par mademoiselle Hermine?

— Hermine ne m'en a rien dit.

— C'est sans doute qu'alors je dois me taire, demoiselle, reprit la vieille, qui prit ses aiguilles et continua de tricoter.

Alberte connaissait de réputation le terrible entêtement des Bretons; cette discrétion de la vieille serait tenace. Elle n'insista point.

— Il n'y a que vous ici, bonne femme, demanda-t-elle?

— Oui, les autres sont aux champs.

— Vous avez habité le château, il y a bien longtemps: pourriez-vous me dire... où mène cette porte qui se trouve contre l'entrée de la chapelle et qu'on n'ouvre jamais?

— Vous voyez bien que vous connaissez la légende, riposta la Bretonne. Pourquoi vous jouer d'une pauvre vieille?

— Je vous répète que je ne sais point votre histoire, répondit Alberte, mais cette porte me paraît conduire à l'étage supérieur qui recouvre la voûte de

l'église, et je n'ai point visité cette partie des Roches-Vertes.

— Je le crois sans peine, demoiselle, ni moi non plus fit la vieille en se signant, ni personne, sauf peut-être M. le marquis. Ce serait tenter le diable...

— Où pourrait-on trouver la clef de cette porte, Jeannette ?

— La clef! et qu'en voulez-vous faire, grand Dieu !

— Mais aller visiter ces lieux diaboliques.

La vieille femme se leva, lui prit le bras, et d'un ton solennel lui dit :

— Vous ne ferez pas cela. Personne n'est entré là depuis deux cents ans, hors les maîtres du château. Aussi bien, puisque vous voulez entrer dans ces chambres maudites, je vois que vous êtes une innocente. Ecoutez-moi. C'est vite conté. Un de vos ancêtres avait épousé une Kérallan. En ce temps-là le château était beaucoup plus petit qu'aujourd'hui. Je l'ai connu, moi qui vous parle, il y a bientôt quatre-vingts ans ; les bâtiments nouveaux ont été construits sous l'empereur.

Le seigneur de Kérallan de ce temps-là servait dans les armées du roi.

Une nuit on fit courir le bruit qu'il avait été tué. Comment ce bruit parvint-il au château, qui l'apporta? c'est le mystère.

Madame sa femme descendit à la chapelle pour y prier Dieu et y passer la nuit en prières.

Mais c'était là une ruse du démon. Le seigneur était vivant et s'en revenait. Il arriva cette même nuit pour surprendre sa femme endormie. Ne trouvant personne dans la chambre de la marquise, il s'assit et attendit. La jeune femme ne rentra qu'au petit jour, pâle et transie de froid et de douleur. En apercevant son époux, elle crut à quelque apparition de l'autre monde, et poussa un cri terrible.

Les marquis de Kérallan ont toujours été, comme

se doit, très-chatouilleux sur l'honneur ; celui-là ignorait ce qui s'était passé, il crut que ce cri était poussé par une femms coupable, et, sautant sur son épée, dans le premier transport, il tua la pauvre créature.

Elle était cruellement enceinte à ce moment, et le même coup tua l'arbre et le fruit.

Quand il connut la vérité, le malheureux se retira du monde et fut au couvent pour faire pénitence de son crime involontaire. Le château et le domaine passèrent aux mains de la branche cadette.

Mais voilà le surnaturel, mignonne demoiselle. On prétend que lorsqu'un mariage doit être fatal dans la famille, la dame de Cadigneu, comme on continue à l'appeler, apparaît.

— Elle apparaît, dites-vous ! ! s'écria Alberte.

— Oui, elle sort en costume breton, haut bonnet de dentelles, jupe noire, et pâle comme la lune à minuit. Elle se promène dans le château, passant au travers des portes tant bien fermées qu'elles soient. Puis elle descend dans le parc et court sur les rochers et sur la grève, comme un fantôme qu'elle est, sans laisser de trace au travers des algues et des goëmons que le flot laisse à sec. Enfin elle se fond comme une vapeur. Mais alors on sait ce que cela veut dire.

— Mais qui l'a donc aperçue ?

— Personne aujourd'hui vivant, mais feu mon père l'a vue comme je vous vois.

— Et quand donc ? qu'est-il arrivé au Kérallan de ce temps-là ?

— C'était en juillet 1793. Le grand-père du marquis d'aujourd'hui était marié de puis deux ans à peine, il eut un fils, je le sais, je m'en souviens toute petite que j'étais, je pouvais courir sur les douze ans, un fils mignon, et joli ! ! ! Il ressemblait à mademoiselle Hermine. M. le marquis à ce qu'on a dit plus tard, voulait passer en Angleterre avec sa jeune

femme, et Cloannec, le grand-père, devait le conduire nuitamment dans sa barque.

Mon père était chargé de porter un petit bagage et de guider la marquise jusqu'au bateau. M. le marquis arriverait par un autre chemin, car, rapport à la chouannerie, il commençait à être traqué de tous les côtés.

Tout à coup, défunt mon père voit une ombre descendre le petit escalier et suivre les marches de l'église.

Il faisait nuit assez sombre, mais cependant il m'a toujours affirmé qu'on distinguait très-nettement les objets. Il crut naturellement que c'était madame la marquise, et comme la femme dont il voyait la forme était vêtue en paysanne, il pensa que pour cette expédition notre dame s'était déguisée.

— Voilà qui va bien, pensa-t-il, mais elle ne me voit pas.

Il courut donc sur ses traces, et comme elle semblait se tromper de chemin, il l'appela doucement dans l'ombre, en l'avertissant de son erreur. Mais la paysanne continua de marcher et si légèrement, disait feu mon père, qu'on n'entendait aucun bruit du choc de ses pieds sur le rocher.

Il la suivit ainsi avec beaucoup de peine, car elle passait au travers des buissons comme un esprit. Il courait derrière elle à perdre haleine, bien qu'elle n'eût pas l'air de se hâter. Un coup de vent déchira tout à coup les nuages; la paysanne, vêtue de noir, se retourna et lui montra sa face pâle.

Le lendemain, on trouva mon père évanoui dans le parc du château, vers ce rocher que vous apercevez là-bas. On l'avait appelé vainement toute la nuit.

Madame la marquise ne put s'éloigner faute de guide. M. de Kérallan attendit longtemps sur la grève. Les gars de Saint-Brieuc qui le cherchaient l'avaient aperçu et pris. Tous deux furent guillotinés à Nantes. Que Dieu ait leur âme !

Ici la vieille Jannette se signa dévotement.

— Quant à mon père, il a reconnu la dame de Kérallan, aussi vrai qu'il y a un Dieu mort en croix pour nous sauver. Elle venait annoncer le malheur qui allait frapper mes maîtres.

— Et, interrompit Alberte, qui réfléchissait profondément, vous dites que personne ne vient jamais dans cette partie du château ?

— On n'oserait pas demoiselle !

— Depuis quand a-t-on cessé d'habiter ce bâtiment, le savez-vous ?

— Depuis cette affaire-là, ma mignonne. Autrefois, avant qu'on ait coupé la tête au roi, nous avions un aumônier. J'ai connu le dernier : celui-là est mort de misère, en se cachant dans les bois au temps des bleus. L'aumônier, depuis l'agrandissement du château, avait cet appartement, où il couchait lorsqu'il venait dire la messe le dimanche, car il était en même temps desservant d'un village voisin.

Depuis ce temps-là, on a supprimé notre messe au château, et nous allons l'entendre à Kérallan. Le logis est resté fermé. Les domestiques y vont faire une croix sur le seuil, pour empêcher l'apparition. Mais, de fait, mignonne, c'est bien inutile ; quand le malheur nous menacera, la dame de Kérallan-Cadigneu sortira tout de même.

Alberte sourit et quitta la vieille Jeannette, qui reprit ses patenôtres.

Mademoiselle de Cadigneu courut aussitôt à la chapelle. Une porte qu'elle trouva, donnant dans la tribune seigneuriale, lui permit d'entrer dans le mystérieux appartement.

Trois grandes pièces, à demi-voûtées comme la chapelle elle-même, se succédaient les unes aux autres. Une odeur de moisissure saisissait à la gorge, dès le seuil. Les tapisseries de vieux cuir étaient couvertes d'une mousse verdâtre, et l'herbe poussait entre les dalles. Quelques vitres cassées avaient sans doute

donné passage aux oiseaux de mer, car le sol était jonché des débris de leurs nids d'algues sèches du printemps précédent.

Quelques hirondelles et des chauves-souris faisaient bon ménage dans cette solitude. Lorsque la jeune fille entra, les oiseaux de nuit, habitués de cette retraite si respectée, s'envolèrent tous ensemble, l'effleurant de leurs grandes ailes muettes.

Çà et là des meubles vieux de cent ans, boîteux et déjetés par l'humidité. — Un portrait de femme en costume, à peu près semblable à celui qu'avait dépeint la vieille Bretonne à Mademoiselle de Cadigneu, fit penser à Alberte que c'était là l'image de celle qui *revenait*.

La chapelle était dès longtemps privée de culte. L'autel avait disparu, le château ayant été occupé révolutionnairement par les bleus, on avait fait de cette vaste salle un magasin à fourrages jusqu'en 1802, époque où les propriétaires revinrent aux Roches-Vertes.

Les Kérallan la laissèrent en cet état de dégradation et d'abandon, et c'est ainsi que le vit Alberte de Cadigneu.

Le sacrilége pesait encore sur le lieu saint et ajoutait à l'horreur des paysans pour ce théâtre de la légende.

Le plan d'Alberte fut donc aisément arrêté.

Elle appela le piqueur Cloannec.

— Etes-vous poltron, Cloannec ? lui demanda-t-elle.

— Non, demoiselle, sauf en ce qui regarde les génies et les petites fées. Là-dessus nous ne pouvons pas discuter, parce que si j'ai peur, c'est permis, on a si vite le cou tordu, demoiselle !

— Laissons cela, Cloannec. Il faut m'aider dans une entreprise et me garder un secret absolu.

— Ça, je vous donne ma parole, mademoiselle, vous pouvez compter sur moi. Vous avez été si bonne

pour ce pauvre malheureux et sa fille folle, que je n'ai rien à vous refuser.

— Je voudrais que la pauvre Mariannic fût hors de chez vous.

— Elle y est en sûreté, demoiselle, ma sœur Yvonne en a soin. Nous ne demandons rien pour cela. Vous nous aidez d'ailleurs généreusement.

— Oui, mais quelque jour on arrêtera le Korigan : le marquis de Sainte-Croix peut n'avoir pas abandonné, mais seulement retardé ses projets. Enfin, cette jeune fille a besoin de soins plus sérieux que ceux que vous lui pouvez rendre dans votre cabane ouverte à tous les vents.

— Où irait-elle, la pauvre mignonne ? Il y en a plus d'un qui lui viendrait en aide de Kérallan à Ploellec ; mais on a un peu crainte d'elle et de sa possession.

— Voulez-vous m'aider, Cloannec ? Je vous promets que cette enfant sera à l'abri de la misère et des persécutions, car j'ai mes raisons pour croire que des gens puissants seraient heureux de lui faire quitter le pays en même temps que son père.

— Comptez sur moi, demoiselle.

— Oui, mais il faut qu'on croie qu'ils sont partis tous deux, et que chacun ignore que Mariannic soit restée dans le pays.

— L'y garder sans qu'on le sache ! Où la mettrez-vous, demoiselle, sauf le respect que je vous dois ?

— Tu as juré d'être discret. Tu l'amèneras de nuit au château, je t'attendrai et nous l'introduirons secrètement...

— Aux Roches-Vertes ! cacher la folle Mariannic au château, lorsqu'il y a trente domestiques avec des langues qui ne s'arrêtent jamais et qui inventent un tas de secrets rien que pour les raconter ! C'est impossible en vérité ! Où la cacheriez-vous donc, surtout avec ce qui lui manque là ?

Le piqueur toucha du doigt son front.

— Ici, fit Alberte, indiquant du doigt les fenêtres au-dessus de la chapelle.

Cloannec recula vivement et se signa.

— Dans la chambre de la revenante ! Ah ! jamais, demoiselle, ne comptez pas sur moi pour cela. Autant vaudrait la laisser en plein champ périr de froidure. Nous la trouverions morte le lendemain.

Alberte sourit.

— Comment, dit-elle, un gars de bon sens comme vous peut-il croire à de telles superstitions, et surtout s'en effrayer ?

— Quoi, s'écria Cloannec, vous une si religieuse dame vous n'y croyez point ! ! !

— Ces fables ne sont pas l'évangile.

— Vous oseriez entrer dans ces chambres ?

— J'y suis allée ce matin même.

— Vous... vous y êtes entrée, demoiselle ?

— Assurément, par la porte qui donne dans la tribune de la chapelle.

— Ce n'est pas Dieu possible ! ! s'écria le gars qui tremblait comme la feuille. Et, sans vous commander quoique vous avez vu, demoiselle ?

— De vieux meubles moisis et rien autre.

— Et vous avez vu le portrait ?

— Dans un triste état, Cloannec.

— Sainte Vierge, vous êtes joliment brave, demoiselle. Voilà bien longtemps que je souhaitions d'aller là-dedans aussi, rapport que tout le monde assure que c'est terrible, et que je n'ai jamais eu froid aux yeux, ça c'est dans le sang des Cloannec de faire tout ce que les autres gars n'oseraient point. Eh bien, je n'ai jamais eu le cœur, foi de Cloannec, ni moi ni personne, d'ailleurs. Faut que ce soit vous qui...

— Eh bien, oui, c'est moi, moi qui... grand poltron, et vous voyez bien qu'on n'en meurt pas !

— J'irai, demoiselle, fit le Breton, par un effort surhumain, qui lui fit perler au front des gouttes de sueur, j'irai aussi... mais avec vous par exemple, pas

seul. Je n'oserais pas aller au-delà de l'escalier.

— Voilà qui est bien. Ainsi, la nuit prochaine, vous irez à la falaise et vous remettrez la somme qui est contenue dans cette enveloppe au Korigan. Vous lui direz de ne s'inquiéter en rien de sa fille, je m'en charge ; mais qu'on ne le revoie plus en ce pays.

Elle lui fit d'autres recommandations, et quand tout fut convenu, lorsque, profitant de l'absence des domestiques, on eut transporté par la chapelle les meubles les plus nécessaires, bouché avec du papier les carreaux brisés des fenêtres, au milieu des frayeurs épouvantables du piqueur que le moindre craquement des vieilles boiseries faisait fuir, Cloannec se mit en route avec une bonne charrette remplie de paille.

Grâce à la nuit sombre, il arriva sans que son expédition eût été trahie. Le Korigan, rassuré sur le sort de Mariannic, consentit à quitter la contrée.

On coucha la pauvre fille, que la fièvre rendait incapable de mouvement, dans ce lit roulant, et son père, accompagné de Cloannec et d'Yvonne, la conduisirent dans l'appartement de la Revenante.

A partir de ce jour, M. de Sainte-Croix put croire que son double cauchemar avait disparu. Sur le rapport qui lui fut fait de ce départ nocturne, il respira. Il crut que la vie nomade allait ressaisir ces compagnons de la belle étoile, et ne redouta plus les révélations de sa victime.

Cet homme emporté par des passions fougueuses passait ainsi sa vie à panser les blessures que pouvaient faire à son caractère comme à sa vie ses emportements et ses plaisirs.

Mariannic fut le secret d'Alberte et de Cloannec. Lorsque le vieux pêcheur Cloannec prenait la mer pour plusieurs jours, Yvonne venait de nuit aux Roches-Vertes et son frère l'introduisait auprès de la Korigane.

Depuis les derniers événements, depuis surtout

qu'elle avait revu le marquis de Sainte-Croix, Mariannic était plus que jamais demeurée dans cet état voisin de l'insensibilité que lui causait la tension constante de sa pensée et l'oblitération de sa mémoire.

Pâle comme le nénuphar, silencieuse et absorbée, elle ne fit aucune opposition à la volonté de ceux qui la transportèrent dans son nouveau logis. Elle accepta les soins qu'on lui rendit avec l'indifférence d'un corps détaché de son âme et qui ne vit plus que par l'instinct. Elle ne reconnaissait guère qu'Yvonne et ne cherchait jamais à s'échapper.

Heureusement les hautes fenêtres de l'appartement où on la cachait ne permettaient pas qu'on la vît.

Aussi personne ne s'aperçut de sa présence, et un mois après que ce nouvel hôte des Roches-Vertes y était entré, rien n'avait encore transpiré de cette petite conspiration domestique.

Le Korigan avait disparu de la contrée.

## II

A cette même époque Hermine n'était plus la même.

Un cercle de bistre entourait ses grands yeux et le regard lui-même n'avait plus sa fière limpidité. Une ombre de lourde tristesse s'étendait sur son charmant visage.

Le comte Gontran venait chaque jour aux Roches-Vertes, plus inquiet encore de ce changement que du silence de la jeune fille touchant leur projet d'union.

En vain interrogeait-il Alberte. Mademoiselle de Cadigneu, voyant les distractions et l'absorption intérieure des pensées de sa cousine, se désespérait de ne pouvoir l'arracher à elle-même.

Hermine était devenue soudain douce, facile, presque soumise. Sa vivacité d'esprit et de parole semblait l'avoir abandonnée. Un jour on la surprit accoudée et pleurant. Elle essuya rapidement ses larmes, mais il était trop tard.

Hermine des larmes!!! C'était grave.

— Tu pleures, Hermine, demanda mademoiselle de Cardigneu, très-émue, en l'entourant de ses deux bras. N'as-tu plus confiance en ton amie, en ta sœur ?

— Je n'ai rien, répondit Hermine avec un geste d'impatience... Peut-être parais-je un peu nerveuse. Il faut me le pardonner.

— Je te dis que tu as du chagrin, chère fille, et que depuis quelques jours on lit ce chagrin sur ton visage. Il faut toute la confiance de ton père dans la joie que te cause le mariage projeté, pour qu'il ne s'aperçoive point encore de ce qui se passe.

Hermine devint pourpre.

— Et que pourrait-il se passer? demanda-t-elle avec une nuance de colère. Suis-je donc en butte à un espionnage qui doit aller jusqu'à mes plus intimes pensées ?

— Quel mot viens-tu de prononcer! La souffrance te rend-elle si injuste à mon égard?

— La souffrance ! je ne souffre point. C'est intolérable, cela!

Ce fut dit d'un ton rude qui fit pleurer Alberte à son tour. En tout autre temps, les larmes de sa cousine eussent ramené à elle-même Hermine. Cette fois elle demeura froide et hautaine, toute à quelque ressentiment intime.

Cependant, après quelques minutes de silence :

— Vous supposez, je parie, que j'aime le marquis

de Sainte-Croix et que mon désespoir supposé vient de ce que l'on me veut faire épouser son frère? Détrompez-vous, Alberte. Il est possible que je refuse Gontran. Mais vos conjectures doivent s'arrêter là.

— Mais pourquoi le refuser, Hermine? lui votre ami d'enfance!

— Parce que je ne me sens pas d'amour pour lui, quelque amitié que je lui porte. Faut-il d'autres raisons? Si vous le trouvez si charmant, Alberte, pourquoi ne l'épousez-vous pas?...

Cela fut dit brutalement et si cruellement qu'Alberte quitta sa cousine.

— Vous me blessez volontairement, Hermine, répondit-elle en se levant. C'est mal, je ne voulais que vous consoler,

— Pardonne-moi, ma bonne, ma chère Alberte! s'écria Hermine se précipitant au cou de la jeune fille et l'embrassant avec effusion. Je sais bien que je suis mauvaise, et je ne puis pourtant m'en empêcher.

— Pourquoi ne parles-tu pas, méchante enfant!

— Parler!! En vérité, que dirai-je? Je n'ai rien à dire. Je ne sais pas moi-même ce que j'ai. A moins que ce ne soit l'appréhension d'épouser Gontran.

La conversation en resta là, mais bien souvent les mêmes causes amenèrent les mêmes effets.

Le marquis de Kérallan finit par s'apercevoir de la tristesse qui prenait domicile aux Roches-Vertes.

— En vérité, disait-il à Alberte, de mon temps nous ne portions pas ainsi le diable en terre lors de nos fiançailles. Pourquoi ces deux enfants se boudent-ils ainsi?

Pourquoi? C'est qu'il se passait au château de singulières choses depuis quinze jours.

On se rappelle le récit que fit Cloannec de la découverte par le marquis de Sainte-Croix des grottes

de la Rance et d'un certain personnage dégingandé, d'assez piteuse réputation, mais d'une audace et d'une adresse incomparables.

Ce gaillard qu'on nommait au château de Sainte-Croix le Plougastelais, de son lieu de naissance ; cet individu peu recommandable s'était attaché, avec le flair que possèdent la plupart du temps ses pareils, à la fortune de M. de Sainte-Croix.

On a vu par le racontar très-exact de Cloannec quel service il rendit lors de la capture du Korigan. Depuis ce temps le marquis ne pouvait se passer de ses services. Il admirait cette superbe fourberie, ces ruses que trouvait à l'instant, au service d'une bonne comme d'une mauvaise cause, le Plougastelais.

— C'est une canaille, disait-il d'habitude lorsqu'on lui parlait des vices de cet homme, mais c'est un gaillard plein de ressources.

Hector était tenu par son frère au courant de sa situation aux Roches-Vertes, et assistait impassible ou compatissant à ses ennuis, selon qu'ils lui venaient d'Hermine ou de sa propre impatience.

Il encourageait son frère à aller jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'une réponse définitive lui vînt de mademoiselle de Kérallan.

En attendant, renseigné sur les hésitations de la jeune fille, il ne craignait point ce consentement et savait bien pour quelle cause elle se refusait à le prononcer.

Il devinait aisément que son silence et l'attente de sa venue étaient plus puissants sur le cœur d'Hermine que les assiduités maladroites du pauvre Gontran.

Cependant rien ne venait l'encourager à se présenter, ni le refus d'Hermine, ni le désistement de Gontran, ni l'appel de M. de Kérallan.

Le vieux gentilhomme avait, à la vérité, plus d'une fois senti le désir de prier à dîner aux Roches-Vertes le futur beau-frère d'Hermine, depuis sur-

tout qu'il semblait s'amender et se plaire au petit château des Aigues dans la société de Gontran.

Mais M. de Kérallan se méfiait à bon droit, comme tout le noble pays, d'Hector de Sainte-Croix, parce qu'ayant double charge d'âme, il redoutait pour Alberte, malgré sa raison et à cause de sa beauté, les entreprises de ce mauvais sujet, comme il disait de lui.

— Ne tentons pas le diable, avait-il coutume d'ajouter, il est plus fin que nous.

Il s'ouvrait même, avec sa loyale franchise accoutumée, de son embarras et de sa méfiance, à Gontran, lui représentant que cette belle fille pauvre était un appât bien tentant pour un débauché sans scrupules. Quant à sa propre fille et aux ravages déjà faits chez elle, il n'y songeait point. Il semble qu'il y ait, comme des fatalités, des aveuglements invincibles.

Malgré les protestations de Gontran qui ne pouvait empêcher les récents scandales du château de Sainte-Croix d'avoir couru le monde, grossis et rendus pires encore par la haute vertu bretonne, Hector ne voyait point l'occasion de pénétrer aux Roches-Vertes et d'avancer ses affaires.

D'un autre côté, laisser les choses en l'état, c'était s'exposer à ce que, désespérant de voir le marquis de Sainte-Croix venir à elle, Hermine se résignât à épouser Gontran.

— Assez d'échecs comme cela, pensait Hector à cette idée.

Voilà pourquoi le Plougastelais, devenu le valet de chambre de son maître, fut retenu par lui comme il se retirait respectueusement.

— Combien vous donné-je de gages, Pierre? lui demanda-t-il.

— Six cents francs, monsieur le marquis; mais monsieur m'a promis de m'augmenter s'il est content de mon service.

— Je ne m'en plains pas, Pierre, au contraire : vous ne me volez encore que très-peu et vous êtes un maraud fort utile à l'occasion.

— Monsieur le marquis est bien bon,

— Ne vous fiez pas à ma bonté, Pierre, à moins que vous n'en méritiez les effets. Dites-moi, mon garçon : il m'est revenu que vous aviez été soldat plusieurs années.

— Oui, monsieur le marquis, j'ai même fait honorablement la guerre en Afrique.

— Je sais, je sais ; dans les compagnies de discipline, où l'on vous avait envoyé pour votre trop bonne conduite.

— Moi ! monsieur le marquis, moi aux zéphirs ! monsieur le marquis plaisante bien agréablement.

— Je ne plaisante jamais, monsieur Pierre, avec les drôles de votre sorte. Vous avez même faussé compagnie à vos camarades et vous vous êtes sauvé ! Vous seriez même rentré en France par l'Espagne ; on vous cherche... et il ne tient qu'à moi qu'on vous trouve.

Pierre était devenu blême. Il regardait le marquis avec des yeux étincelants.

— Est-ce que monsieur le marquis aurait envie de me livrer, qu'il s'est procuré ces mauvais renseignements, et voudrait-il priver un homme de sa liberté ?

— A Dieu ne plaise, mon pauvre Pierre ! Si je l'avais voulu, il y a longtemps que ce serait fait. Si la Bretagne vous possède, c'est que vous avez peur d'être pris à Paris.

— Monsieur ne veut dès lors pas me trahir? interrogea d'un air soumis le Plougastelais.

— Vous trahir !!! fi donc? Pour qui me prenez-vous, mon garçon. Je ne vous crois pas un grand coupable, et j'ai entre les mains le meilleur moyen

de m'assurer de vos bons services. Donc je ne vous trahirai pas, au contraire.

— Si monsieur le marquis me parle comme il fait, répliqua Pierre après un temps, c'est qu'il a quelque service extraordinaire à réclamer de moi, je lui déclare que je suis à ses ordres.

— Eh bien, voilà qui prouve une vraie sagacité, j'ai eu la main heureuse, mon gars; vous ne vous trompez pas. J'ai affaire de votre habileté et de votre discrétion. Pierre, demain vous quitterez ma maison, je vous renvoie.

— Mais, monsieur le marquis, balbutia le pauvre diable qui recula d'étonnement, c'est..., c'est une singulière manière... pour le moins... de m'utiliser!

— Un moment, répondit Hector en souriant. Je porte vos gages de 6 à 1,200 fr.

— Je comprends de moins en moins, murmura Pierre.

— Voici : vous quitterez mon service, parce que je serai censé retourner à Paris et que vous ne voulez pas vous y rendre. Je vous recommanderai à mon frère Gontran de Montfort. Mais mon frère n'a point besoin de domestique, il se suffit avec ceux de ma mère, qui lui sont attachés.

— C'est ce que j'allais dire à monsieur le marquis.

— Je n'ai pas fini; Gontran, sur mon avis favorable, ne manquera pas de vous offrir à M. de Kérallan, qui a toujours besoin de monde et qui manque de gens un peu stylés.

— Oui, monsieur le marquis.

— Je serais bien trompé si le vieux marquis ne te prenait pas à son service. Ce jour-là tu auras deux maîtres, mon garçon.

— Deux maîtres?

— Oui, lui et moi.

— Mais puisque M. le marquis vient de me dire qu'il repartait pour Paris! C'est trop fort pour une

bête comme moi, tout ce que monsieur le marquis me conte là.

— Tu vas saisir. Pour tout le monde, excepté pour toi, je serai parti ; je compte demeurer, pour des raisons à moi connues, caché dans le pays.

— Bien, monsieur le marquis.

— Le garde de la Garderie du Grand-Hêtre est mort il y a huit jours, j'irai m'y installer. Il y a environ trois kilomètres d'ici. Lorsqu'on sera couché au château, tu sortiras par la fenêtre et tu descendras par la falaise. Un jeu pour toi — je t'ai vu à l'œuvre.

— Bien, monsieur le marquis.

— Tu viendras prendre mes ordres, et tu les exécuteras scupuleusement, sans te permettre d'épiloguer sur leur étrangeté.

— Oui, monsieur le marquis.

— Tu tâcheras de te mettre au mieux avec tout le monde en te rendant utile et agréable surtout vis-à-vis de mademoiselle Hermine de Kérallan. Saurais-tu ouvrir une porte dont tu n'aurais pas la clef, maître Pierre ¿

Le Plougastelais sourit.

— Ce n'est pas malin, si je ne le sais pas ; ce l'est encore moins si, je le sais, répondit-il.

— Tu dissimuleras de ton mieux les lettres que je te donnerai pour cette jeune fille, et tu les mettras sur sa table de toilette, durant ses absences. Tu profiteras de toutes les occasions qui te rapprocheront d'elle ; si, ce que je crois, elle se fait bientôt accompagner de toi durant ses promenades, il est probable qu'elle te questionnera à mon sujet. Sois prudent, sois discret dans tes réponses, et songe que si tu me sers, je te paierai tes bonnes paroles comme tes services, un louis la pièce.

— Monsieur le marquis peut être tranquille : ce sera fait à son avantage.

— Mais si tu me trahis, j'ai mille moyens de te renvoyer en Afrique à toute vapeur, tu sais le traitement qu'on t'y réserve. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voilà comment, quelques jours après cette instructive conversation, Pierre le Plougastelais se présentait aux Roches-Vertes, muni d'une lettre de recommandation de Gontran, et se faisait admettre comme valet par le marquis de Kérallan.

Sa réception, au contraire, par toute le population qui encombrait les communs du château fut moins commode qu'il ne s'y fût attendu.

Il ne retrouva pas chez M. de Kérallan les gens plus ou moins interlopes et de facile composition qui accompagnaient Hector durant ses voyages et se pliaient aux soubresauts et aux exigences de sa vie nerveuse, parce qu'ils y trouvaient des avantages et des libertés pour eux-mêmes.

Aux Roches-Vertes les gens étaient graves, soucieux de leurs maîtres comme d'eux-mêmes, révérant la maison et la faisant respecter à autrui. S'ils étaient imbus de tous les préjugés de la province et surtout de celle-ci, qui est bien la plus vieille et la plus jeune de toutes, ils en avaient gardé les vertus et les croyances fortes.

On ne comprenait guère la plaisanterie sous le grand manteau de la cheminée. Les gars et les servantes du château comme de la ferme se réunissaient là tous les soirs. On y racontait des contes de la mère l'Oie qui eussent singulièrement ennuyé les gens de l'office au château de Sainte-Croix, mais il n'y avait pas, en revanche, de rires pour accueillir les gouailleries parisiennes.

Personne ne connaissait le passé du Plougastelais ; certes, en sa qualité de Breton, on était disposé à le mieux accueillir que tout autre. Mais, logique en tout, le serviteur patrimonial des Kérallan adoptait en général les idées du maître qu'il servait plus par

affection, par tradition même qu'en raison de son maigre salaire.

M. de Kérallan ne cachait guère sa répulsion pour la valletaille corrompue de Sainte-Croix et les hôtes qu'on y recevait. Aussi l'antagonisme existait-il, complet, radical, entre les deux maisons. A Sainte-Croix on nommait les *Kérallan* les *bedeaux* ; à Kérallan on appelait les *Sainte-Croix* les *boucs*.

A part les aménités de langage, la discipline sévère que les deux gentilhommes apportaient dans la tenue de leur livrée et la courtoisie de leurs rapports extérieurs écartait tout conflit.

Ce conflit eut d'ailleurs été dangereux pour les Parisiens de Sainte-Croix, pour les *boucs*, comme on disait ; on le pressentait rien qu'à contempler les larges poitrines, les têtes carrées, les poings énormes des Bretons, et surtout leur physionomie résolue, entêtée, malgré son caractère placide.

Ajoutez que les bedeaux, avaient pour alliés, tous les marins de la côte, gars terribles, dans le genre de Cloannec, affrontant la mer par tous les temps, et durcis par l'aviron, le hâle et le filet.

Ceux-là non plus n'aimaient pas les *boucs*. Ils eussent pris fait et cause contre eux.

Aussi n'était-ce pas absolument sans mérite que Pierre Brûlart, de Plougastel, avait consenti à venir jouer son rôle double et dangereux dans le camp des *bedeaux*.

Mais c'était, lui aussi, un garçon avisé et taillé pour les aventures.

On a vu, par le récit de Cloannec, qu'en fait de vigueur et d'adresse, il ne le cédait à personne sur la côte ; enfin il arrivait au milieu de gens naïfs et sans aucune défense morale, si les défenses physiques ne leur manquaient pas, avec une astuce naturelle doublée d'une expérience que ne lui soupçonnaient pas les paysans.

Cependant, lorsqu'il parut, portant encore le gilet

rouge de Sainte-Croix, au milieu des *bedeaux*, un silence glacial l'accueillit. Ce silence en disait plus d'ailleurs que toutes les protestations du monde.

C'était la première fois depuis Mademoiselle de Commereuil, une femme qui *avait fait parler d'elle*, disait la chronique, qu'un serviteur passait de Sainte-Croix aux Roches-Vertes. Conséquemment, de mémoire d'homme, cela n'était pas arrivé.

Le bruit en avait transpiré avant son arrivée et la vieille Jeannette avait dit :

— Lequel de nos gars voudrait aller servir chez les boucs ?

— Ah dame ! personne, avait-on répondu en chœur.

Cloannec allait peut-être parler lorsque le Plougastelais entra et, sans rien dire, alla se mêler aux groupes de la cheminée.

Cloannec portait trop de respect au marquis de Kérallan son maître pour se permettre de blâmer publiquement l'introduction du nouveau venu parmi les serviteurs. Mais il n'était pas tenu de garder d'homme à homme la même réserve, et si l'on est têtu, carré d'opinion, cela n'entraîne pas à être toujours d'accord. Les querelles de l'office n'étaient jamais connues au salon.

Or, Cloannec ne pouvait pas pardonner au Plougastelais d'avoir découvert le secret de la retraite du Korigan. Il cherchait depuis longtemps l'occasion de venger le braconnier et ne pouvant atteindre Hector, il avait jeté son dévolu sur Pierre Brûlart.

Malheureusement Pierre Brûlart ne se trouva pas sur son chemin, et Cloannec, qui n'estimait de tous les boucs que le père la Feuille, son précepteur et son ami, n'allait jamais dans leurs passages.

Mais quand il vit que la Providence lui amenait son homme, il ne voulut pas retarder d'un jour la correction qu'il lui parut mériter.

Quand le Plougast', comme on l'appelait, se fut

assis la figure souriante, semblable à un renard tombé par aventure au milieu d'une meute de chiens courants et qui voudrait faire contre fortune bon cœur, Cloannec se leva et vint se mettre devant lui.

— Ecartez un peu le cercle, vous autres, dit-il, j'ai à causer avec ce gars-là. J'ai besoin de place.

Ici le Plougast' comprit que la partie allait s'engager et qu'il se chauffait là une petite tempête.

L'ancien zéphyr n'était pas homme à reculer. Au fait de toutes les jongleries qui remplacent la force par l'adresse, doué par dessus cet acquit d'un robuste tempérament et de poings sérieux, il demeura tranquille et rassuré.

— Et que veux-tu donc, Cloannec ? En quoi peux-tu avoir affaire à moi ? Je ne t'ai, que je sache, jamais parlé !

— Aussi ce que je te dirai ne sera pas long. Je tiens à te le dire de suite, avant que tu n'aies quitté le gilet de bouc que voici contre la casaque orange de Kérallan. A partir de ce moment-là je n'oserais pas t'épousseter comme je vais le faire, non pour toi, bien entendu, mais à cause de la casaque orange.

— Une batterie ! ! ! crièrent les filles, pas de batterie, Cloannec.

— Pourquoi donc une batterie ? demanda doucement Pierre Brûlard, sans que sa tranquillité en fût d'ailleurs aucunement atteinte. Que tai-je fait, Cloannec ?

Cloannec ne voulait point s'expliquer pour beaucoup de causes. La meilleure, c'est que ramener le nom du Korigan et de sa fille lorsque Mariannic se trouvait aux Roches-Vertes, cachée et protégée par mademoiselle de Cadigneu, sous la sauvegarde de sa discrétion, c'était peut-être les compromettre.

— Pourquoi une batterie ? répéta-t-il en se grattant la tête, car ce n'était rien moins qu'un gars d'imagination que le piqueur du marquis de Kérallan.

— Oui, pourquoi ? As-tu à te plaindre du moi, Cloannec ?

— Dame, non, c'est vrai, cela ! répondit Cloannec plus embarrassé que jamais.

— Je ne veux pas rester avec les *boucs*, je préfère les *bedeaux*, c'est sans doute parce que je suis de Plougastel, un brave Breton conséquemment. Donc, je ne vois pas en quoi je peux t'offenser.

— Ah ! tu ne vois pas, mauvais gars, failli chien, en quoi tu m'offenses ? s'écria Cloannec en relevant ses manches, furieux qu'il était de ne pas dire ses bonnes raisons et plus encore de n'en pas trouver de mauvaises. Je vais te le faire voir. Avance ici, dans le rond.

Les serviteurs toujours graves, mais pleins de cette justice naturelle à tous les hommes simples, se taisaient, portés vers Cloannec par leurs sympathies, mais ne le trouvaient pas absolument logique dans sa querelle. — Ils formaient autour des deux adversaires un cercle assez spacieux et attendaient.

En somme, une manière de jugement de Dieu.

Pierre Brûlard, ne bougea point, il avait pris sur la table un énorme chiffon de pain et un peu de lard et les mangeait à la pointe du couteau, impassible. Il semblait qu'il ne fût pas question de lui en tout ceci.

— Tout ça, dit-il, c'est des bêtises ; je ne me flanquerai de volée avec personne sans en avoir d'abord la raison.

Qu'est-ce qui m'affirme que ce n'est pas parce que j'ai été *bouc*, comme vous dites, que vous m'en voulez, et que la bataille engagée vous n'allez pas tous me tomber ensemble sur le dos ? En ce cas, je ne suis pas de force, et j'aime mieux souper tranquillement.

Il prit son verre de cidre.

— A ta santé, Cloannec, le coup est manqué pour cette fois-ci, mon gars.

— Tu nous connais mal, Pierre, dit le plus ancien

serviteur de la maison. Nous ne nous sommes jamais mis deux sur un seul.

— Mais encore interrogea le Plougast, pour me battre, je veux une raison.

Il ne perdait, tout en parlant ainsi, pas un coup de dent.

— Ça, répondit le vieux, c'est justice, Cloannec, donne une raison au *bouc*, puisque tu le provoques.

— Une raison ! Est-ce qu'il en faut ? Pourquoi faire une raison ? Je n'en manque pas. J'en ai mille. Son museau me déplaît.

— Mon gars, dit solennellement le vieux, il est vrai que ce *bouc* de Sainte-Croix ne convient à personne. Mais ce n'est pas là une raison. Il plaît au maître, nous ne sommes pas juges. Ne lui parle pas si tu veux, mais ne le frappe point.

— Et si je veux le frapper, faillis gars que vous êtes, qui m'en empêchera?

— Tout le monde.

— C'est donc qu'il faut une raison? interrogea le piqueur qui se grattait furieusement le front. Eh bien, en voilà une. C'est que je me suis laissé dire que les gars de Plougastel sont des faillis chiens, des bleus finis, qui vendraient Jésus-Christ pour une pièce de six liard. Voilà ! A bas Plougastel !

Il retroussa ses manches jusqu'au coude et s'avança au-devant de Pierre Brûlart.

Soit que la patience de celui-ci fût à bout, soit que la corde du clocher fût vibrante chez lui, *le bouc de Sainte-Croix* posa paisiblement son pain sur la table.

— Tu me prends pour un judas, pour un circoncis, dit-il. Tu vas voir un peu, mon gars, si je mérite tout ça.

Il jeta son habit de livrée dans un coin, et attendit, les poings fermés, l'attaque de son adversaire.

C'était là que visait Cloannec. Il voulait avoir son ennemi en garde.

Las! le Plougast' était un habile homme, assurément, toutes les chroniques le disent; mais il était devenu plus confiant et plus malin que les Bretons. Or, avec les Bretons, surtout ceux de la côte, il faut bretonner, sous peine... Vous allez voir sous quelle peine.

Cloannec ne connaissait ni la savate, ni la boxe, ni rien de pareil, il ne raisonnait pas ses coups plus que le reste... Le raisonnement, quel qu'il fût, n'était pas son fort. Et pourtant, contradiction, c'est par la tête qu'il brillait. Vous allez voir.

Il partit comme un boulet, la tête basse à hauteur de la poitrine de son adversaire, appuyée par ses épaules, épaisses et osseuses, protégée par une chevelure crépue.

Le Plougastelais malheureusement avait oublié cette gymnastique nationale, il s'attendait â quelque pugilat. Aussi était-il sans crainte.

La tête de Cloannec l'atteignit au creux de l'estomac comme eut fait une pierre lancée par un catapulte.

Il poussa un Ah! sonore, et tomba culbuté à dix mètres de là. Une seconde après, il rendait le sang par la bouche, par le nez, par les oreilles.

— Tu n'as pas eu raison, mon gars. Celui-là, n'est pas un Français, c'est un Breton, dit solennellement le vieux.

— Je te dirai ça plus tard. Motus, vous autres; c'est mon affaire.

— Il lui aura pris sa maîtresse, dit une femme.

Le propos courut comme une traînée de poudre. Il y eut un brouhaha terrible. Les vieux relevèrent le *bouc* de Sainte-Croix, les jeunes donnèrent raison au piqueur, la grande salle basse des Roches-Vertes ressembla bientôt à une tour de Babel où chacun parlait sans entendre les autres.

Mais tout à coup un profond silence s'établit en un clin d'œil, chacun demeura immobile à sa place. Les

hommes qui soutenaient le Plougast' lui épongaient la figure avec de l'eau fraîche et du sel, essayant de lui faire reprendre ses sens, s'arrêtèrent comme médusés.

Hermine de Kérallan apparaissait debout sur le seuil de la porte, dominant le tumulte.

— Mademoiselle ! cria quelqu'un.

Hermine, froide et grave, descendit au milieu des vieux serviteurs, et s'adressant au vieux domestique qui semblait présider en raison de son âge et de son ancienneté :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle. Pourquoi donc ce tapage qu'on entend du salon ?

— Demoiselle, répondit le vieillard, il y a...

— Rien, mademoiselle, répondit Cloannec tout pâle, il n'y a rien, j'ai eu une querelle avec le gars que voilà.

Hermine aperçut alors pour la première fois la figure ensanglantée du Plougast', et son gilet rouge tranchant sur la livrée de Kérallan.

— Quel est donc celui-là ? demanda-t-elle en s'approchant du groupe où l'ancien zéphyr essayait de reprendre connaissance.

— C'est Pierre Brûlart de Plougast' ancien valet de chambre du marquis de Sainte-Croix, dit le vieux domestique.

— Un bouc qui se fait bedeau, interrompit un second, avec cette liberté des serviteurs qui croient faire partie de la famille du maître.

— Un ancien serviteur du marquis de Sainte-Croix ! Et voilà comment vous pratiquez l'hospitalité envers lui ! fit la jeune fille, dont les yeux glauques lançaient des flammes.

Elle s'avança vers la victime de Cloannec :

— Qui vous a arrangé ainsi, mon ami ? lui dit-elle. Pouvez-vous parler à présent ?

Le Plougast', revenu à lui, se secoua comme un terre-neuve au sortir de l'eau.

— C'est rien, fit-il, demoiselle, rien du tout ; un coup de soleil, peut-être, ça me prend souvent.

Hermine avait posé la question avec une nuance de douceur qui n'échappa point à ces observateurs rustiques qui l'entouraient, moins encore au Plougast' !

— Je ne vous demande point de mensonges, dit-elle sévèrement, je vous interroge et veux qu'on me réponde. Qui vous a frappé ?

Le Plougast' ne répondit pas. Son silence disposa favorablement l'assemblée.

— Ce n'est pas lui qui a tort, dit loyalement le vieux Breton.

— Je suis sûre, dit Hermine, après avoir promené autour d'elle son regard clair et l'arrêtant sur la face émue de Cloannec, je suis sûre qu'il y a là de tes mauvaisetés, Cloannec ? lui dit-elle.

— Je ne le nierai pas, mademoiselle, c'est moi qui l'ai arrangé, mais en batterie loyale, sans bâton, avec ça.

Il montra ses poings noueux avec lesquels il eût assommé un sanglier, ni plus ni moins qu'un lapin.

Hermine haussa les épaules. Elle s'avança vers le Plougast, qui, blême et défait, se soutenait de son mieux à la grande table commune.

— C'est vous, lui dit-elle d'une voix très-douce, que le comte Gontran nous a recommandé ?

— Oui, mademoiselle, répondit Pierre Brûlart.

— Nous vous avons accepté. Dès cet instant, vous êtes sous ma protection particulière, et celui qui vous touchera du doigt s'attaquera personnellement à moi.

— Oh! demoiselle, fit le Plougast les dents serrées, une mauvaise flamme dans le regard, c'est rien. C'est le coup de tête, je ne m'en suis pas méfié. J'aurai mon tour.

Il n'était point, paraît-il, en état de recommencer

de sitôt, car il pâlit de nouveau et serait tombé si on ne l'avait retenu.

— Cloannec, dit Hermine, s'il arrive malheur à cet homme-là, tu remettras ta livrée et tu cesseras de faire partie de la maison. Portez-le, vous autres, dans une chambre du château, je ne veux pas qu'on le soigne aux communs, vous seriez gens à lui faire un mauvais parti.

— Oh! demoiselle!!! crièrent ensemble tous ces gars indignés.

— Enfin, vous avez laissé faire Cloannec et vous étiez tous contre lui. C'est un homme mort peut-être. Est-ce chrétien cette conduite-là? Et pourquoi? parce qu'il porte la livrée rouge de Montfort Sainte-Croix. Et si cette livrée devient la mienne demain? Vous n'êtes pas aveugles, je pense? C'est donc à dire que mes gens seront insultés et battus par ceux de mon père? Vous nous avez manqué de respect. Portez cet homme devant moi dans une chambre du château, j'en prendrai soin. Vous êtes de mauvaises gens.

Rien ne saurait rendre l'accent hautain et l'air de commandement de mademoiselle de Kérallan en parlant ainsi, l'œil en flamme, le geste impérieux.

On lui obéit, et elle s'éloigna derrière le Plougast qu'on emportait évanoui.

— Ah! malheur de moi! failli gars de potence! s'écria Cloannec, lorsqu'elle eut disparu. On me chasserait pour un bouc, moi! Yves Cloannec, qui suis né sur les terres de Kérallan? Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là?

Mais chacun autour de lui s'empressa de lui donner tort. On convint que le Plougast avait fait preuve de patience et de modération, et que mademoiselle, en somme, avait bien raison de se fâcher.

Ces choses se passent encore en Bretagne, mais... point ailleurs.

## III

Le Plougast était un gars solide, paraît-il, car trois jours après il reprenait son service. Il semblait, en vérité, que M. de Sainte-Croix eut un diable à son service familier, car tout allait au gré de son désir.

Chacun le croyait reparti pour Paris. Gontran, l'annonçant aux Roches-Vertes, n'avait point vu le sourire fugitif d'Hermine, ni le soupir de soulagement que ne put retenir Alberte de Cadigneu.

C'est qu'Hermine avait son secret à elle seule!!

C'est qu'elle vivait désormais d'une vie double, l'une cachée à tous les regards, pleine de l'intérêt poignant des passions mystérieuses, l'autre publique, l'autre comédie jouée pour détourner l'attention de la dramatique idylle, si l'on peut accoupler ces deux mots, qui se menait ailleurs.

Sa tristesse avait disparu tout d'un coup.

Elle accueillait maintenant Gontran de Montfort avec sa gaieté des meilleurs jours. On montait de nouveau à cheval ensemble, quelquefois escortés de mademoiselle de Cadigneu, que sa recluse occupait et inquiétait singulièrement et qu'elle ne confiait qu'à la sœur de Cloannec.

Mariannic était retombée dans sa torpeur et n'était point difficile à garder.

Elle ne tentait point de s'échapper, et si quelquefois encore elle chantait ses chansons, c'était d'une voix si faible qu'on ne pouvait l'entendre du dehors. Cependant la pauvrette allait s'affaiblissant et la terreur de mademoiselle de Cadigneu, la voyant si blanche, si allanguie, était qu'elle ne trépassât quel-

que jour, emportant avec elle la preuve du crime d'Hector de Sainte-Croix.

Ainsi, ce tranquille château des Roches-Vertes, qui dans son paysage vert, chaudement éclairé par le soleil, entouré des volutes tranquilles des vagues, semblait un asile de paix, ce château dont on voyait sortir des cavalcades de fiancés, où l'on s'apprêtait à des noces sans qu'on crût même avoir besoin d'en parler, le drame l'habitait. Il se cachait partout.

Rien n'était vrai dans ces joies, tout sourire cachait une ruse, un âpre soupçon ou quelque ardente pensée ; le mensonge était l'hôte du loyal marquis de Kérallan.

Ce croyant magnifique eût assurément reculé devant l'évidence. Il était à mille lieues de la vérité et songeant qu'il arrivait à la réalisation de ses espérances, escomptant la gaieté nerveuse d'Hermine, il présidait à la vie de famille avec son grand air patriarcal et son sourire affectueux.

Il initiait Gontran à ses affaires, lui demandait des conseils pour la gestion de ses grands biens et le traitait à l'avance comme son fils.

Par cette confiance, cette figure antique se grandissait encore. On sentait qu'il serait le premier de sa race qui vit entrer le mal chez lui.

Depuis sa querelle, Cloannec avait perdu le privilège d'accompagner Hermine dans ses promenades du matin.

Alberte, qui s'était chargée des soins intérieurs du château, la laissait le plus souvent aller seule, soit à pied, soit à cheval.

Un matin, comme elle prenait sur une console ses gants et son feutre d'amazone, elle trouva, dans l'un des gants, un papier roulé.

Elle ouvrit machinalement le rouleau ; il ne contenait que deux lignes d'une fine écriture.

« Hermine, vous êtes adorée. L'impossible nous sépare. Ayez confiance, l'impossible sera vaincu. »

La jeune fille demeura quelque temps pensive, le sein agité, l'œil ému.

Elle pressentait que cela venait d'Hector, mais elle ne devinait point comment ce billet lui était parvenu.

Elle ne ressentit point l'offense d'un tel procédé, elle l'attendait presque. Le silence du marquis l'avait tant fait souffrir !

Elle chercha autour d'elle quel serviteur avait poussé l'audace jusqu'à cette démarche.

Assurément, personne des gens du château n'aurait osé... La lumière se fit aussitôt. Elle songea à ce nouveau venu, si patient, si prudent, qui se laissait frapper et insulter par les valets sans répondre.

Alors elle eut un instinct de pudeur froissée, au milieu des sentiments violents qui l'envahissaient. Elle rougit de mettre ses pensées intimes et son honneur à la merci d'un tel personnage.

Si puissamment préoccupé que fût son esprit en tout ceci, son cœur battait plus encore la chamade. Ce trouble délicieux dans lequel le premier amour jette l'esprit des jeunes filles l'envahissait tout entière.

Elle sentait bien que ce beau cavalier disait vrai, elle devinait à merveille qu'une telle démarche n'était pas de celles qui se pussent employer vis-à-vis de la maison de Kérallan, mais, dernière ressource des cœurs conquis, elle trouvait dans l'impossibilité même, mille excuses pour le marquis de Sainte-Croix. —

Le charme de l'étrange, de l'imprévu surtout, la dominait. Elle ne croyait plus rien du mal qu'on racontait autour d'elle sur le licencieux frère de Gontran. Elle le voyait plus charmant à travers les persécutions et la calomnie.

— Il n'est point parti, pensait-elle, c'est là une feinte. Il apparaîtra le jour où je serai obligée de me décider. Il ne me laissera point sans force, exposée à leurs instances.

Elle craignit de paraître préoccupée ; et c'est alors que se croyant sûre désormais d'être aimée, elle afficha une liberté d'esprit et une gaieté qui trompèrent tout le monde, hormis peut-être Alberte, qui s'en demanda la raison.

L'impassible Plougast, tout en paraissant reconnaître les soins qu'elle lui avait prodigués et l'appui qu'elle lui donnait au château, ne recherchait point son service, il ne s'approchait point d'elle. Il faisait preuve d'une telle prudence, que souvent Hermine demeurait indécise quant à sa participation. Et pourtant quel autre ?

Mais le rusé coquin comprenait son rôle et le jouait en maître. Il ne voulait se trahir vis-à-vis de personne, encore moins devant Hermine, et il se préparait à tout nier s'il était interrogé.

Un dimanche, il y eut une manière de *pardon* dans les environs. Ces fêtes se font malheureusement de plus en plus rares. Hermine s'y rendit et ordonna au Plougast de l'accompagner.

C'était une matinée d'automne fort triste, à cause du ciel couvert et d'un vent déjà piquant. On traversa silencieusement la plaine, d'où l'odeur âpre des genêts à demi séchés s'élevait ; on s'engagea dans un dédale de sentiers, courant à travers les cultures entourées de levées de terre et couvertes de pommiers. Le sol était glissant ; on entendait au loin la cloche du village où l'on se rendait jeter dans l'air sa fausse note de cuivre.

— Il me semble, dit Hermine, que nous n'arriverons pas. Connaissez-vous bien le chemin, Pierre Brûlart ?

— Très-bien, mademoiselle, répondit le Plougast. Nous avons malheureusement pris le plus long, pour rester dans la route fréquentée.

— Il y a donc un autre chemin ? Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Ce sentier est bien mauvais.

— Sans compter la pluie ; si mademoiselle veut

me permettre, je vais lui placer ce châle sur les épaules, car les gouttes d'eau commencent à tomber.

— La pluie ! Voilà la pluie ! Il me manquait cela ! Si nous n'étions pas si avancés, je retournerais.

Elle regarda le ciel rayé d'une pluie fine et glacée. Le Plougast s'arrêta derrière elle.

— Quel malheur que nous n'ayons pu nous rendre où nous allons par les bois ! Ils nous eussent du moins abrités de l'averse.

— Nous pouvons gagner ce bois que voilà sur la droite, dit Pierre Brûlart, et par la forêt de Sainte-Croix nous raccourcissons d'une bonne lieue notre trajet.

— Que ne le disiez-vous, maladroit? fit Hermine. Hâtons-nous de gagner les arbres. Nous serons du moins à couvert.

— La route est plus courte, mais beaucoup plus difficile et très-sauvage. Cependant, on peut se reposer chemin faisant dans les garderies de Sainte-Croix.

— Marchez devant, Pierre, je vous suivrai.

Ils s'engagèrent dans un chemin creux, et bientôt ils arrivèrent aux sapins poussant dans une terre sablonneuse, dont l'ombre ajoutait encore à la tristesse du paysage trempé.

— Le Pardon ne sera pas nombreux par ce mauvais temps, interrogea mademoiselle de Kérallan. Etes-vous pieux, Pierre Brûlart?

— Pas autant qu'il faudrait, mademoiselle ; les vieux soldats sont des esprits forts, comme dit M. le recteur quand il se moque.

— Êtes-vous demeuré longtemps au service du marquis Hector ?

— Six mois.

— Etait-ce un bon maître?

— Je n'ai jamais eu à me plaindre de M. le marquis ; mais je ne sais pas juger mes maîtres.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Tout le service retournait à Paris, et je n'ai pas voulu les y suivre.

— Le marquis est donc décidément parti ?

— Dame !

— Vous ne me répondez pas, Pierre Plougast?

— Le vrai du vrai est que je n'en sais rien : je me suis en allé la veille. On s'apprêtait.

— Est-ce vrai, dit Hermine avec une nuance d'hésitation qui se traduisit, malgré ses efforts, dans sa voix, que le marquis de Sainte-Croix mène, au château de sa tante, une vie sans morale et sans religion.

— Qui est-ce qui peut, bonne sainte Vierge, dire des menteries pareilles? Les amis de M. le marquis, je ne dis pas ; autrefois lui-même peut-être ; mais à présent, M. le marquis n'est pas une toute jeunesse. Faut tout dire. Pour moi qui ai vu du pays et du monde, je vous assure, mademoiselle, qu'il n'y a pas là de quoi fouetter un enfant.

On arrivait à un carrefour où sept à huit sentiers se croisaient.

— Il y a bien, dit le Plougast, un de ces deux chemins qui mène au Pardon, l'autre à la garderie du Vieux-Hêtre, mais du diable si je sais lequel.

— Ne jurez pas, Plougast, fit Hermine, ça ne nous tirera point d'embarras.

— La garderie du Vieux-Hêtre est occupée par un ancien de Kérallan, un ex-garde de l'Etat dans Ille-et-Rance. Ce pauvre homme était malade il y a quelques semaines, on a dû lui envoyer du vin du château. J'ai vraiment oublié de le visiter.

Le Plougastelais savait bien que le garde était mort quinze jours auparavant ; il se tut, admirant combien en laissant faire le hasard il accomplit de miracles.

— Ce chemin me fatigue, continua Hérmine, il y a bien une lieue et demie d'ici au Pardon?

— Deux, mademoiselle.

— Plougast, je veux de préférence visiter le garde du Vieux-Hêtre.

— Je suis aux ordres de mademoiselle, dit-il, c'est tout près d'ici.

Le petit bois du Vieux-Hêtre est séparé de la forêt par une lande de genêt. On peut donc apercevoir de quelque côté qu'il vienne le visiteur de la Garderie. Il en est heureusement de même du braconnier; ce qui fait de ce poste une sinécure, puisque la surveillance en est très-facile.

Cette raison avait décidé Hector à s'y cacher, parce qu'il pouvait y jouir d'une liberté relative. La lande marécageuse abondait en gibier, il avait apporté de Sainte-Croix de nombreux volumes. Aussi passait-il à peu près agréablement ce temps de réclusion qu'il s'imposait.

Le domestique qui le servait, apercevant à travers la brume deux ombres qui s'avançaient vers la maison, courut le prévenir.

Du premier coup d'œil, Hector reconnut la fine silhouette d'Hermine et la longue personne de Plougast, qui l'escortait.

Il demeura stupéfait, à la manière d'un homme qui demanderait au ciel de lui décrocher une étoile et qui verrait l'astre se détacher lentement et descendre vers lui de la voûte azurée.

Ignorant absolument que son garde défunt fût un des pauvres secourus par le château de M. de Kérallan, il prit pour lui cette visite, provoquée peut-être, pensa-t-il, par quelque indiscrétion de Plougast.

— Que me veut-elle ? pensa-t-il, et quelle étrange fille est-ce là ?

Il hésita s'il dissimulerait ou non sa présence, mais il songea qu'il devait être trahi, et se décida à demeurer.

Il renvoya l'unique domestique qui l'eût accompagné dans cette solitude.

Le bruit des pas légers d'Hermine frappant les dalles de granit de la maison lui causa une des impressions intimes les plus poignantes qu'il eût encore éprouvées.

Lorsqu'il se leva pour la saluer, sa pâleur, quelque empire qu'il eût sur lui-même, était bien faite pour surprendre Hermine. Mais le saisissement qu'elle éprouva en se voyant seule avec Hector fut tel, qu'elle sembla un moment prête à s'enfuir à toutes jambes.

Le Plougast, homme prudent en toutes choses, avait jugé bon de demeurer hors de la garderie ; il est certain que tous les gardes de Sainte-Croix l'eussent à ce moment vainement cherché. Il était devenu invisible. C'était décidément un gars qui connaissait son métier.

— Il a de la chance, le patron ! murmurait-il à ce même moment, le diable me paraît se mêler de ses affaires. Si la demoiselle me réclame, point de Plougast, le marquis ne plaisante pas ! Ah ! si le vieux Kérallan savait ça ! Bah ! pensa-t-il.

Ils restèrent donc en présence, n'osant ni l'un ni l'autre rompre le profond silence qui s'était établi.

Hermine, dont le cœur battait avec une extrême violence, avait laissé tomber à terre le châle qu'elle avait ôté de ses épaules en entrant dans la maison du garde. Elle regardait Hector et se disait, elle aussi, elle surtout, qui ne s'était guidée que sur ses propres inspirations :

— Quel démon familier m'a donc menée à lui ?

Elle se retourna, cherchant le Plougastelais du regard ; cet homme était en effet sa seule sauvegarde, le seul répondant de ses intentions en une telle démarche.

Mais Hector, trouvant dans ce simple plaid tombé à terre le moyen qu'il cherchait de rompre la glace, s'était précipité et lui remettait le châle.

— Je remercie le hasard, lui dit-il, de sa voix har-

monieuse et lente, tandis que son regard d'oiseau de proie hardi et doux tout à la fois cherchait la pensée d'Hermine, le hasard qui vous amène dans l'ermitage que j'habite depuis quelques jours.

Il ajouta, en lui roulant le fauteuil du vieux garde :

— Je suis heureux de vous en faire les honneurs.

Il avait retrouvé soudain sa redoutable présence d'esprit. Il dissimulait sa profonde surprise ; il semblait considérer la présence d'Hermine dans cette cabane habitée par lui comme la chose la plus naturelle qu'il y eût au monde.

Il s'en fallait qu'il en fût ainsi de la jeune fille.

— Je venais voir, lui dit-elle, réagissant violemment sur sa frayeur et son trouble et craignant qu'Hector n'y trouvât quelque indice de ses secrets sentiments, le vieux garde qui habite d'ordinaire cette maison, un homme de notre village de Kérallan. Je ne m'attendais point à vous rencontrer ici ; cela fait honneur à vos sentiments charitables, car vous êtes sans doute venu dans le même but que moi.

Elle était redevenue, en prononçant ces paroles d'une voix sèche et cassante, hautaine presque dédaigneuse.

— Je vous remercie, mademoiselle, répondit tranquillement Hector ; mais mon garde n'a plus besoin de secours, il est mort la semaine dernière. Ma présence ici s'explique en ce que j'y chasse originalement peut-être, mais solitairement, les oiseaux de passage.

Hermine pâlit encore ; après l'audacieux billet qu'elle avait trouvé chez elle, elle comprenait que cette démarche, si elle ne s'expliquait d'elle-même, était affreuse.

Elle tremblait au milieu de son calme affecté et sentait, malgré ses efforts, les larmes lui envahir les yeux.

— Je vous demande pardon, lui dit-elle, après un

silence. Pierre Brûlart... un de vos serviteurs qui est devenu le nôtre m'a accompagnée jusqu'ici... Je voudrais que vous... Ne pourriez-vous...

## IV

Elle poussa un cri d'angoisse qui résumait toute la crise intime de son âme dans une situation si cruelle, et, cachant son visage dans ses mains, elle courut s'abîmer à genoux devant cette naïve image de la Vierge qui se retrouve chez tous les paysans bretons.

— O mon Dieu! fit-elle, mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi.

Cet appel touchant d'une fille dont la fierté, la force d'âme et la résolution viriles étaient connues de tous, suffit pour montrer au féroce analyste qui l'observait le chemin profond qu'il avait tracé dans le cœur d'Hermine.

Une rougeur de triomphe lui monta aux joues.

Il se fit aussi soumis, aussi attendri, aussi réservé qu'il lui fût possible.

— Grand Dieu, fit-il, que vous arrive-t-il donc, mademoiselle Hermine? Pourquoi ce trouble où vous voilà? Avez-vous eu quelque frayeur? Ce Pierre Brûlart n'aurait-il pas eu pour vous le respect que...

Hermine l'interrompit d'un geste. La voix du marquis avait suffit pour la rendre à elle-même.

— Ce n'est rien, lui dit-elle, avec un sourire plein d'effort. Appelez, je vous prie, le Plougast. Je désire m'en retourner sur l'heure.

Il resta debout devant elle, dans l'attitude d'un suppliant.

— Déjà ! lui dit-il simplement.

Elle ne répondit point et se dirigea vers la porte.

Il y courut avant elle et l'ouvrit.

— Adieu, lui dit-il, adieu, Hermine, ma chère Hermine, soyez heureuse. J'aurais, si vous m'aviez tendu la main, pu devenir votre époux. Je serai pour vous, du moins, un bon frère... Adieu, Hermine.

Il ajouta d'un ton très-soumis et très-ému :

— Adieu encore, Hermine !

Elle s'était arrêtée sur le seuil et le regardait.

Il était là, devant elle, courbé et pareil à un enfant obéissant.

Il y avait dans cette voix orgueilleuse du marquis de Sainte-Croix un tel apaisement, qu'elle s'arrêta.

Hermine s'était crue à sa merci. Il était à la sienne, il tremblait en apparence plus qu'elle-même.

Elle changea soudain d'avis, et retrouvant cette audace particulière du sang des Kérallan, elle résolut d'avoir sur-le-champ cette explication si redoutée tout à l'heure que, pour l'éviter, elle eut volontiers cherché un refuge au-dessus de ce monde.

— Monsieur de Sainte-Croix, lui dit-elle, vous m'avez écrit ce billet. Je vous le rends. Puisque vous pouvez me parler directement, qu'avez-vous donc besoin de semblables manœuvres ? Reconduisez-moi aux Roches-Vertes. Il faut que mon père soit instruit de vos intentions.

Hector la ramena au fauteuil qu'elle venait de quitter. Elle s'assit aussitôt, redoutant de montrer de nouveau quelque frayeur.

— Je vous aime, Hermine, lui dit-il, je vous aime ardemment. Tout semblait m'écarter de vous. Ma vie s'est passée dans le tourbillon de Paris, tandis que la vôtre s'écoulait dans votre château tranquille, au milieu d'un monde patriarcal. Mes idées et celles que vous avez reçues par tradition, pour ainsi dire, et depuis le berceau, sont absolument opposées. Enfin vous avez vingt ans, j'en aurai bientôt quarante.

Ces obstacles-là sont sérieux et solides, et propres assurément à faire hésiter de moins épris, de plus tièdes, disons le mot, que je ne le suis. Ce n'étaient pas les seuls. Une opposition formidable eût à l'instant surgi. On ne voudra point que je vous épouse.

— Et qui donc aurait le pouvoir de s'y opposer ? s'écria la pauvre fille en se levant, tombant ainsi dans le premier piége qui lui fût tendu.

— Qui ? tout le monde, vous la première, reculerez devant le *tolle* que soulèverait dans le pays l'annonce d'un tel mariage.

— Moi, fit-elle, fièrement, je vous dis le contraire monsieur de Sainte-Croix.

— Qu'en savez-vous, povera ! On vous prouvera que je suis le dernier des hommes, que ma réputation est détestable et que vous serez la plus délaissée des femmes six semaines après. On vous prouvera que je manque de sens moral.

— Tout cela est peut-être vrai ? fit-elle en souriant.

— Vrai ! Oui, certes, il y a beaucoup de vrai dans tout ce qu'on vous dira, reprit le marquis de Sainte-Croix avec une force croissante. Oui, j'ai gaspillé ma vie. J'ai jeté au vent ma jeunesse et tout ce que le cœur d'un homme renferme de sentiments jeunes et purs de toute souillure. Sous ce rapport, Hermine, on ne vous dira jamais la vérité tout entière. Le mal dépasse dans ma vie le bien de cent coudées. Mes pires ennemis resteront dans leurs attaques au-dessous de ce que je fus.

Cela, Hermine, dura jusqu'au jour où je vous vis passer sous nos vieux chênes comme une personnification de notre vieille et surperbe Bretagne, résolue et chaste, sublime et charmante. Jusqu'à ce jour, j'avais ri de nos mœurs et de nos usages, ils furent pour moi le plus implacable ennui. Ce jour-là, comme saint-Paul, j'ai trouvé la lumière. J'ai restitué à chaque chose son caractère de simple grandeur,

j'ai aussitôt compris un sentiment respectueux et puissant capable de m'enchaîner. Le comprendre, c'était le ressentir.

A partir de cet instant, Hermine, j'ai vécu... Un profond dégoût de mon existence, passée au milieu des femmes vénales m'est monté aux lèvres. Je n'avais connu que l'attrait fiévreux du plaisir, et mon cœur n'avait jamais été complice de mes folies. Ces fausses voluptés ne sont pas la vie.

Voilà ce que votre vue m'a révélé. Mais, hélas! il est trop tard ! On ne remonte pas un pareil courant. C'est trop d'audace de l'avoir espéré. C'est un rêve dont je me suis éveillé à temps, non sans souffrance. Ma présence ici en est une preuve. Que feriez-vous, pauvre enfant, de cette moitié de vieillard que vous avez un jour galvanisé, vous qui êtes toute jeunesse, toute beauté, tout amour? Où donc s'attacheraient vos illusions, vos désirs, toutes les fines fraîcheurs d'une âme de vingt ans ?

Que vous apporterais-je en échange ? Hélas ! Hermine, rien, rien que le sentiment de mon impuissance à être jeune comme vous, à retrouver les robustes ressorts de la vie, que j'ai sottement usés dans la poursuite insensée du plaisir.

C'est moi qui vous en prie, épousez Gontran. Il a tout ce qui me manque, il abordera comme vous-même à ce nouveau monde de l'Hymen, où le bonheur doit vous suivre. Sa jeune gravité siéra bien à la vôtre, il n'apportera point sur le chaste oreiller conjugal les souvenirs malsains de ma triste existence. Il mérite une fille telle que vous pour compagne.

Pardonnez-moi, cependant, cette lutte que j'aurais volontiers soutenue, parce que l'homme ne peut pas apercevoir la félicité sans tendre vers elle les deux bras, même indignes. J'aurais combattu pour vous posséder.

Il s'agenouilla devant elle avec une humilité pleine de grâce.

— Oui, continua-t-il, si ce n'eût été cet abîme qui nous sépare, si je ne savais qu'un démon ne doit point s'unir à un ange, j'aurais tenté de recommencer ma vie ; il est des fontaines d'éternelle jeunesse où l'on peut retremper son âme lassée de vanités et de mensonges.

Le pays des pures joies en fleurs m'ouvrait ses horizons, je sentais encore au fond de moi-même une force surhumaine, la vie semblait revenir à grands flots dans ma poitrine.

Mais j'ai réfléchi que j'étais insensé.

Alors j'ai voulu vous fuir, vous abandonner à celui qui vous a aimée depuis l'enfance, à qui l'on vous destine. N'étant point ma femme... quel mot ai-je dit là ? au moins serez-vous ma sœur.

Voilà pourquoi je suis ici, Hermine, voilà sous le poids de quelles pensées, j'ai recherché cette solitude qui vous paraît étrange. Résolu d'abord à vous conquérir, j'ai décidé ensuite de vous fuir.

Retourner à Paris, je n'en ai pas eu le courage. Il est des dégoûts invincibles pour toutes les fanges lorsqu'on remonte au jour.

Cette retraite où je rassemble mes idées un peu en déroute, termina-t-il en souriant tristement, je ne pensais guère que vous seriez amenée par le hasard à en franchir le seuil.

Le hasard ou Dieu. Une Providence sans doute a voulu que je vous parle au cœur ouvert, seul à seule.

Et quel mal pourrait-on voir à cette visite fortuite au frère aîné ? Je vais vous reconduire, Hermine, jusqu'à l'extrémité de ce bois ; la route forestière de Kérallan passe à cet endroit. Je vous prie de me pardonner mes paroles.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Hermine l'écoutait, les mains jointes, les yeux fixés sur le regard fascinateur de ce Satan. Ce fut un *envoûtement*.

Il est vrai que nous sommes impuissant à rendre l'art consommé avec lequel Hector sut faire cette sorte de confession spontanée.

Il ne pouvait être plus habile. Il mettait d'avance à néant, dans une âme portée par ses sentiments mêmes à l'indulgence, toutes les accusations dont il eût pu être l'objet. Il se présentait à elle comme saint-Paul sur le chemin de Damas.

Elle n'était que trop disposée à le croire.

Elle demeura quelque temps silencieuse, s'arrachant mal à cette influence. Elle se sentait perdre pied. Elle comprenait que ses moindres paroles l'engageraient.

— Vous me faites violence, monsieur le marquis, dit-elle d'une voix palpitante.

— Adieu, lui répéta Hector de Sainte-Croix, se relevant et se dirigeant vers la porte. Adieu, soyez heureuse.

Elle se leva, courut à lui.

— Monsieur, lui dit-elle éperdue, l'œil plein d'éclairs, pourquoi me parlez-vous ainsi? Qui vous a donné cette audace. Si vous aviez le repentir que vous dites, si vous êtes l'homme que vous me montrez, il fallait vous taire! il fallait me le laisser ignorer!

Soyez heureuse! C'est une affreuse ironie, ne le sentez-vous pas? Vous me versez le poison, la révolte à pleine coupe, vous me forcez à vous dire ce que je ne m'avouais pas à moi-même, c'est que je n'épouserai pas votre frère, que je ne l'aime pas d'amour, que je ne sais pas ce que c'est, moi, fille noble et chaste, que ce sentiment dont vous parlez...

Nul n'a osé m'en rien dire jusqu'à vous. Vous troublez mon repos, monsieur, et ce n'est pas votre première tentative. Vous cherchez à me jeter dans une voie mauvaise et sans issue, sans savoir, hélas! ni vous, ni moi, où mène ce chemin que mon père ni Dieu n'autorisent.

Elle éclata en sanglots convulsifs.

Il voulut s'approcher d'elle, afin de la calmer. Elle se leva vivement, et lui dit d'un accent vibrant et résolu :

— Ne m'approchez pas, monsieur; vous devez faire le malheur de ma vie, peut-être. Je ne veux pas que l'homme qui m'accompagne vous voie. Je veux partir sur l'heure.

Hector ne répondit point. Le Plougast se retrouva tout aussitôt, lorsqu'il aperçut mademoiselle de Kérallan sur le seuil de la porte.

Le retour se fit silencieusement. Le Plougastelais, contrairement aux habitudes de ses frères bretons, ne parlait que lorsqu'il était interrogé.

Seulement lorsqu'on arriva au château, Hermine se tourna vers lui rougissante et lui dit :

— Ne racontez à personne que le garde du Vieux-Hêtre est mort depuis huit jours.

La glace était rompue, pour le malheur de la jeune fille. Elle avait mis à nu sa plaie devant Hector, et nul aveu n'en eût autant dit que ses brusques paroles et sa fuite.

— Vous m'aimez, lui écrivait le marquis dans des lettres passionnées. Dès lors, je ne veux plus de sacrifice. Nous attendrons tous deux.

Il la mettait en garde contre les conseils d'Alberte, qu'il jugeait hostile au fond.

Hermine, profondément ébranlée, ne répondait point; mais chaque jour elle se sentait plus indécise.

— On l'a calomnié, pensait-elle.

En attendant, plus elle l'aimait, plus elle le redoutait.

Elle ne sortait plus seule dans ses promenades habituelles et avait repris Cloannec pour compagnon.

Hector, comptant sur ces rencontres, sur des hasards qu'il saurait faire naître, se dépitait. Le Plou-

gast lui devenait inutile. Le temps fuyait et nulle résolution n'était prise. Hector, demeuré seul, ne se sentait plus la patience d'attendre davantage, lorsque M. de Kérallan entra tout à coup en scène et brusqua le dénoûment.

## V

Le vieux gentilhomme suivait depuis deux mois avec une attention dissimulée l'attitude de sa fille et ses rapports avec Gontran.

Bien qu'il fût à cent lieues de la vérité, il jugeait singulièrement certaines tristesses d'Hermine, succédant à des gaietés que rien ne justifiait. Ne trouvant à sa vie rien d'anormal, habitué aux mariages de la noblesse bretonne où les jeunes filles adoptent presque toujours le futur présenté par la famille, il cherchait la cause de ce qu'il nommait les hésitations de sa fille.

— Pourquoi le refuserait-elle ? se disait-il.

Il s'en ouvrit donc à Alberte, qui fut troublée, et, ne voulant pas trahir le secret terrible qu'elle avait surpris, ne sut que répondre. Pour s'en tirer elle rejeta sur l'amour de l'indépendance dont sa cousine était possédée toutes ces tergiversations.

— J'ai cru d'abord, dit le vieux marquis, que c'était affaire de timidité, et j'ai voulu les apprivoiser l'un à l'autre. Mais voici deux mois que cela dure, et c'est assez ! Je ne saurais laisser plus longtemps en suspens le comte Gontran. Prévenez-la, je vous prie, de mes intentions.

Alberte, quelque répugnance qu'elle éprouvât à forcer pour ainsi dire Hermine à se prononcer, n'osa pas désobéir.

Aux premiers mots qu'elle lui dit, mademoiselle de Kérallan s'écria que c'était la plus épouvantable tyrannie : que chacun se liguait pour la mettre à la torture; que, puisqu'on l'y forçait, elle refusait d'épouser le comte, nettement et formellement.

— Dites-le à mon père, termina-t-elle sèchement, puisque vous vous êtes chargée de cette mission.

— Je le ferai, n'en doutez pas, Hermine; mais qu'ajouterai-je pour expliquer votre résolution?

— Mes motifs? Je n'en ai pas ; je n'en ai pas besoin. On m'a laissée libre, je pense!

Un quart d'heure après, le marquis de Kérallan se présentait chez sa fille.

— Je viens vous demander, Hermine, lui dit-il sans préambule, les raisons que je dois donner au comte Gontran de votre résolution.

— Mon père, répondit la jeune fille, j'ai dit à votre messagère ce que je pouvais répondre. j'estime M. de Montfort, j'ai pour lui la plus véritable affection, cette affection est chez moi la plus ancienne de toutes, mais je ne l'aime pas d'amour.

— Une pareille phrase romanesque n'a jamais été prononcée dans notre famille. J'espère encore qu'elle ne cache aucun mystère. M. de Montfort, je dois vous le dire, me convient sous tous les rapports et sans vouloir en quoi que ce soit vous contraindre, mon expérience me permet d'affirmer que vous trouverez le bonheur quand même dans cette union. Je ne craignais que vos répugnances, je trouve au lieu d'elles l'estime et l'amitié. Cela me semble suffisant.

— Pas à moi, mon père.

— En ce cas, j'ai comme chef de famille à prendre avis de moi-même.

— Prenez garde, mon père, je ne suis pas femme à être forcée.

— Je ne suis cependant point père à être bravé.

— Je ne vous brave pas, mon père, mais cette union ne me convient pas et je l'affirme. Voilà tout.

— Voilà tout ! s'écria amèrement le marquis. Telle est donc la légèreté avec laquelle vous brisez mes espérances de vingt années ! Vous repoussez l'affection et le dévouement d'un homme de cœur qui a porté sur vous, depuis l'enfance, ses premiers vœux et la fidélité de son cœur !

Il y a au fond de toute cette résistance quelque chose que je ne comprends point, ma fille. Je vous promets d'y réfléchir, et ensuite je vous apprendrai ma résolution.

Dans notre famille, l'obéissance est le premier devoir, ne l'oubliez pas. Il ne saurait, ne le craignez donc pas, y avoir de violence en tout ceci. Mais après les remontrances et les conseils, la sévérité arrive.

Avant que l'âge ne vous soit venu de m'imposer vos volontés en ce qui vous concerne, j'aurai dompté la rebelle, ou bien la lutte sera vive, je vous en préviens, entre le père offensé et son enfant.

Il la quitta sur ces dures paroles. Hermine, restée seule, demeura immobile, hésitant entre la sourde colère que lui soufflait son caractère indomptable, et le respect héréditaire des Kérallan pour le nom et pour le chef de la famille.

Rompre en visière ! Quel scandale ! Une rupture avec Gontran, signal de cette lutte horrible entre le père et la fille ! Qui donc la conseillerait, qui donc lui donnerait les moyens de résistance ?

Et cette lutte, où la mènerait-elle ?

Ici le problème se dressait.

Avec cette résolution qui formait le fond de sa nature même, elle prit aussitôt son parti...

« Venez cette nuit à la chapelle du château, je vous y attendrai. »

Tel fut le billet qu'elle écrivit à Hector et qu'elle remit brièvement à Pierre Brûlart à l'heure même où le marquis de Sainte-Croix commençait à désespérer de la volonté d'Hermine, où le Plougast rendu

inutile par la défiance qu'il inspirait s'ennuyait tellement parmi les bedeaux qu'il projetait de quitter les Roches-Vertes.

Le Plougastelais ne fit qu'un bond jusqu'à la Garderie.

— Voici du nouveau, fit-il joyeusement.

Quand le marquis eut lu, son visage s'éclaira.

— Elle est à moi, dit-il.

Puis avec un sourire :

— Pauvre Gontran ! A quoi sert ta vertu ? Plougast, interrogea-t-il, toi qui sais sans doute à merveille les êtres du château, tu connais la Chapelle ?

— Oui, monsieur, mais dame je n'y entre pas plus que les autres. Ce n'est pas que je sois superstitieux, mais on est du pays.

— Ne dis pas de bêtises. J'y veux aller cette nuit retrouver Hermine. Je crois, mon garçon, que je touche au port et que ta fortune est faite. Lorsque mademoiselle de Kérallan sera la marquise de Sainte-Croix, je te donnerai de quoi t'établir aux Antilles.

— Vous voulez aller à la chapelle des Roches-Vertes pour y rejoindre mademoiselle, s'écria le Plougast, en reculant jusqu'au mur. Ne faites pas cela, monsieur le marquis, il vous arriverait malheur.

— Ah ! s'écria Hector. La légende de Cadigneu ! la vieille légende des Roches-Vertes ! avec laquelle on me berçait dans mon enfance. Au fait, c'était là mon croquemitaine, on me menaçait de la dame de Cadigneu. Il était convenu que, fort turbulent de ma nature, quelque jour je me verrais face à face avec la dame et que c'en serait fait de moi. J'en frissonnais dans ce temps-là. Pierre Brûlart, tu viens d'évoquer là de bien vieux souvenirs. La dame de Cadigneu ! l'épouvantail de tous nos Bretons.

Hector se renversa dans le fauteuil du vieux garde pour rire à son aise.

— Monsieur, monsieur, ne riez pas. C'est sacré,

ces choses-là. Vous verrez qu'il vous arrivera malheur. Vous verrez la dame !

— Est-il possible qu'un garçon qui a parcouru le monde presque autant que Joconde soit aussi simple que tu l'es resté, en devenant un aussi méchant drôle par tant d'autres côtés !

— Vous la verrez !

— Je crois bien, au surplus, que ce qui t'inquiète n'est pas que je la voie et qu'elle me torde le cou, mais bien qu'elle t'en fasse autant, car tu feras le guet de façon à ce que nul ne vienne nous surprendre.

— Je ne suis pas un poltron, monsieur le marquis, encore moins un imbécile ; je ferai ce que vous jugerez convenable de m'ordonner. Mais il n'arrivera rien de bon de toute cette aventure. Il y a des choses qu'on raconte et qui ont du vrai plus qu'on ne croit.

— Mon pauvre gars, nous avons changé tout cela. Il n'y a plus de dame de Cadigneu, par cette excellente raison qu'elle n'a jamais apparu à personne qu'à des poltrons. Ce soir, mon exil est fini, j'ai atteint mon but et je serai bientôt le mari d'Hermine de Kérallan, la plus belle fille de Bretagne, la plus noble en même temps. Voilà une belle fin de viveur. Un rendez-vous dans la chapelle ! continua t-il se parlant à lui-même. Une lettre qui le constate ! Si M. de Kérallan a souci de ses armoiries, il consentira à ma première sommation. Une grande colère à la façon de don Ruy Gomez, dans *Hernani*, et puis la raison d'Etat, qui tromphera.

Le Plougast revint aux Roches-Vertes, et tout se prépara pour ce rendez-vous suprême, dans lequel Hermine cherchait un ami, Hector un but et Pierre Brûlart un gros bénéfice.

## VI

La nuit fut très-claire jusqu'à près d'une heure du matin.

Par sa situation même, accessible d'un seul côté, le château des Roches-Vertes se garde aisément. D'ailleurs, on ne connaît guère les voleurs dans ce pays d'honnêtes gens.

Aussi nul chien de garde n'en défend les abords, les grilles demeurent ouvertes au pène, sans verrous ni barres. Et souvent quelque mendiant attardé, revenant des pardons d'alentour, pousse la lourde porte en fer ouvragé du XVIIe siècle, et, sûr de l'hospitalité offerte de bon cœur à toute créature du bon Dieu, s'en va coucher dans quelque grange de la ferme.

Cependant les rondes des gardes-chasse sont fréquentes, car si le Breton n'est pas voleur, il est volontiers braconnier. Aussi, pour traverser la plaine de blé noir et d'ajoncs qui monte aux Roches-Vertes, est-on aperçu le plus souvent sans qu'on s'en doute.

Le marquis de Sainte-Croix avait été merveilleusement renseigné par le Plougastelais, sur les usages du château. Il crut prudent de ne pas suivre le chemin ordinaire de peur d'être aperçu., et il vint aborder en barque, par une mer tranquille, sous les Roches-Vertes. Là, s'aidant des aspérités de la falaise et suivant un chemin connu des chasseurs d'oiseaux de mer, il parvint jusqu'à la plate-forme sur laquelle le château de M. de Kérallan est assis.

Tout semblait tranquille ; contre le mur, une ombre enveloppée d'une couverture noire se dissimu-

lait. Hector siffla, l'ombre se détacha et le Plougast vint à lui avec précaution.

— Prenez-garde, monsieur le marquis, ces roches sont sonores et tout le monde dans le château ne dort pas.

Il désigna du doigt les fenêtres de mademoiselle de Cadigneu, lesquelles, malgré l'heure avancée, étaient encore éclairées.

Hector ne put retenir un geste de dépit.

— Qui donc habite là ? demanda-t-il. Est-ce M. de Kérallan ?

— Non, monsieur le marquis. C'est l'autre demoiselle.

— Bien, je sais. Hermine doit nous attendre. Où est la chapelle ?

— Nous avons un quart d'heure, dit le Plougast. La mer n'est pas encore en son plein. Le plein de cette nuit est à une heure du matin. Mademoiselle ne descendra que lorsque tout le monde sera couché dans le château.

— Allons au moins l'attendre dans la chapelle. Ne m'as-tu pas assuré que la porte est toujours ouverte ?

— Toujours. M'est avis, sauf votre respect, monsieur le marquis, que nous sommes tout aussi bien ici.

Sans répondre, Hector haussa les épaules et s'achemina vers la chapelle, dont les hautes fenêtres, éclairées d'un rayon de lune, resplendissaient du reflet de la mer. Plougast le suivit.

Le silence le plus profond régnait autour d'eux. Sauf le bruit sourd du ressac contre les roches à deux cents pieds en dessous d'eux, on eût entendu dans la pureté de l'air les sons les plus légers.

La demie sonna à l'église de Kérallan, distante de trois kilomètres; ce fut comme une note argentine au milieu de la paix des éléments. Hector tressaillit.

— Minuit et demi, fit-il, viendra-t-elle ?

En ce moment un frou-frou léger se fit entendre auprès d'eux, Hermine émergea de l'ombre, enveloppée d'une longue mante dont le capuchon cachait mal ses traits pâles, ses cheveux blonds et l'éclair de ses yeux à la fois inquiets et résolus.

Plougast s'enfonça derrière un des contreforts de la chapelle.

— Etes-vous là, monsieur de Sainte-Croix ? interrogea à voix basse la jeune fille, dont les yeux mal habitués à la nuit ne distinguèrent pas tout d'abord la silhouette d'Hector, debout contre le mur.

— Oui, mademoiselle, répondit-il.

Elle marcha droit à lui sans hésitation. Elle sentait que le temps des réflexions était passé.

— Entrez, dit-elle en ouvrant la porte de la chapelle, dont l'arche sombre laissa entrevoir un rayon bleuâtre tombant à travers le haut vitrage sur les dalles.

Cette clarté semblait éclairer le délabrement de l'édifice et lui donnait un aspect plus lugubre encore.

Ils entrèrent; elle s'appuya à son bras ; le Plougast demeura au seuil de l'édifice, la main sur la porte entr'ouverte, prêt à prévenir à la moindre alerte.

Il s'appuyait au vieux bénitier de pierre, écoutant d'une part les pas retentissants des deux amants sur les dalles sonores, de l'autre les bruits multiples des flots, immense basse mélancolique.

Lui seul, dégagé des préoccupations personnelles, jouait son rôle sans distraction.

Il entendait les voix d'Hermine et d'Hector échanger des paroles indistinctes ; il entendait le claquement léger des ailes d'oiseaux effarouchés, s'envolant à l'aspect de ces violateurs. Mais son attention n'était pas là.

Son regard inquiet interrogeait les sombres recoins de la chapelle. Persuadé que la légende disait vrai, il y croyait comme les autres et, malgré ses caravanes

de batteur d'estrade, Pierre Brûlart n'était pas sans inquiétude. La présence de son maître ne le tranquillisait qu'à demi.

Cependant le silence était rassurant. A peine dans les écuries lointaines, le hennissement d'un cheval, le chant interrompu d'un coq qui se trompe d'heure. Hermine et Hector étaient seuls, bien seuls dans l'édifice abandonné.

Hermine suppliait Hector de ne point hésiter de déclarer à M. de Kérallan ses désirs.

— Je parlerai le jour même, lui dit-elle.

Cette voix passionnée, ardente, malgré son timbre voilé, avait parfois des éclats qui réveillaient l'écho sommeillant sous les voûtes.

Hector, que cette fougue ravissait, l'excitait encore par des hésitations feintes.

— Ah ! s'écria tout à coup avec désespoir Hermine, vous ne m'aimez pas, monsieur de Sainte-Croix et je vois bien que je serai la femme de votre frère. On me l'avait bien dit. Vous ne savez que tromper !

— Vous tromper ! moi, lorsque vous êtes ma vie, chère Hermine ! Ah ! j'irai trouver votre père, s'écria enfin Hector, et dussé-je braver son refus et ses insultes, je vous obtiendrai de lui. Je vous adore, fit-il en s'agenouillant devant elle avec un geste plein de grâce, je le jure encore, non sur les dieux absents de cette église abandonnée, mais sur l'honneur de votre nom et du mien, vous serez ma femme, ma bien-aimée fem...

En ce moment, un cri de terreur, étouffé par les voûtes profondes de la chapelle, se fit entendre.

— Sacrebleu ! jurait le Plougast, dont les dents claquaient de terreur, Jésus-Marie, ayez pitié de moi !

Ce mélange de profane et de sacré, cette soudaine terreur, étaient motivés par une étrange apparition.

La Femme, comme on l'appelait, celle qui prédisait, assurait-on, la mort prochaine ou des malheurs inconjurables aux descendants de Kérallan, l'être intangible de la légende de Cadigneu, descendait doucement l'escalier de la tribune.

## VII

Ce fantôme ne faisait aucun bruit en marchant, et certes il fût arrivé au groupe d'Hermine et d'Hector sans que ceux-ci en eussent eu conscience, sans le cri d'horreur et de saisissement de Plougast.

C'était bien la traditionnelle apparition. Rien dans son costume ne jurait avec elle : robe noire tombant droit sur les pieds, fichu de même couleur, cornette blanche de dentelle, figure d'une pâleur de cire, yeux éclatants.

Aussi le Plougastelais tomba-t-il à genoux, blême et suffoqué, se cachant le visage de ses mains et croyant déjà sentir autour de son cou l'étreinte froide et sans pitié des doigts du revenant.

L'apparition marchait vers eux sans paraître les voir. En passant auprès du pilier contre lequel se tenait Pierre, il le frôla, le gars perdit le reste de la présence d'esprit qu'il essayait en vain de retrouver.

Il s'enfuit à toutes jambes et disparut en fermant la porte de la chapelle derrière lui, espérant sans doute enfermer la terrible trépassée.

Le curieux, c'est que le Plougast ne fut jamais revu par personne dans le pays. Tomba-t-il des Roches-Vertes dans la mer qui ne le rendit point? Eut-il quelque terreur du rôle joué par lui? Voilà ce que personne ne put dire ; mais comme c'était un

*bouc* fort peu intéressant pour les *bedeaux*, sa disparition fit peu d'impression, et nul ne s'en inquiéta.

La vieille Jeannette dit seulement :

— Il aura vu la dame de Cadigneu.

Dont elle fut fort rabrouée, la dame annonçant toujours des malheurs sur la maison.

Ah ! si on avait su que Jeannette avait touché de si près la vérité !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au cri qu'il avait poussé, Hector s'était relevé. Hermine et lui regardaient venir le fantôme. Hector croyait à quelque mystification. Hermine, imbue dès l'enfance de toutes les fantastiques histoires dont sa famille était l'objet, crut à l'apparition réelle de la dame de Cadigneu et recula d'épouvante.

Mais à cet instant, le fantôme entrait dans le carré de lumière bleuâtre que dessinait la lune passant à travers les vitraux. Hector et Hermine reconnurent à la fois le visage de Mariannic.

— Encore ! murmura sourdement le marquis, qui pressentit quelque événement funeste à ses projets. En vérité, cette fille est la sœur du Remords !

Hermine, qui ne comprenait rien à la présence de la Korigane; à pareille heure et en un tel lieu, se croyant surprise, demeurait sans voix et tremblante.

— Mariannic !! cria-t-elle enfin, quand la jeune fille fut auprès d'eux.

La Korigane était plus pâle que jamais. Sa délicieuse figure avait pris des teintes diaphanes que la blancheur de la cornette accusait encore.

C'était bien réellement une ombre et ce corps si léger ne pesait guère sur le sol.

La Korigane demeura un instant immobile, promenant ses grands yeux lumineux du marquis de Sainte-Croix à mademoiselle de Kérallan.

Puis avec un sourire qui semblait être l'expression d'une vie extérieure dégagée de la nôtre, avec sa

voix affaiblie, ténue et fragile comme un fil de cristal, elle chanta cette strophe de la romance des *Porcherons*, que le faux garde-chasse, aux jours de leurs amours, lui avait apprise :

Qui saura vous défendre,
S'il vous faut réclamer
Un bras pour vous défendre,
Un cœur pour vous aimer.

Ce chant avait un charme si pénétrant et quelque chose de si angoissé, que personne ne songea à l'interrompre. C'était presque la voix légère d'une âme détachée du corps, quelque chose qui semblait une harmonie flottante.

Quand ce fut fini, elle poussa comme un profond soupir et s'approchant d'Hector, lui posa ses deux mains fluettes sur les épaules en cachant sa tête dans la poitrine du marquis.

— O mon bien-aimé ! lui dit-elle, que l'attente est dure ! combien j'ai souffert ! Où donc étais-tu ? pourquoi m'avoir fui si longtemps ? Je t'espérais pour le joyeux baptême. Ce sont les fées qui sont venues et qui ont emporté l'ange durant la nuit. Il était trop beau pour la terre, sans doute. O mon ami, mon tendre ami, mon époux ! je t'attendais... te voici revenu.

Elle poussa soudain un cri terrible et s'écarta d'Hector par un brusque mouvement.

— Ce n'est pas pour cela que je suis venue, dit-elle avec une voie toute changée et frémissante... J'ai entendu vos paroles — j'entends à travers les murailles. — Je suis une voyante, moi. Tu le sais bien, Hermine. Qu'ai-je donc entendu qui m'a fait frémir d'horreur ? Aide-moi, tu vois bien que ma pauvre tête laisse fuir ses idées et ses souvenirs.

— Comment cette pauvre fille se trouve-t-elle là ? interrogea Hector. Il faudrait la faire rentrer chez

elle. J'ignorais qu'on l'eût recueillie aux Roches-Vertes.

Mais la Korigane resaisissait peu à peu le fil de sa pensée.

— Je me souviens, cria-t-elle, je me souviens! Il te parlait d'amour, Hermine, il te jurait qu'il t'aimait! Je ne suis plus folle à présent, je te vois, je te reconnais, mon amie, ma compagne, ma protectrice. Il te parlait d'amour! ô misérable! ô traître! Il te trompait, Hermine! il te mentait comme à moi-même.

— Que dit-elle, ô mon Dieu! s'écria mademoiselle de Kérallan, s'avançant vers Mariannic. Il semble qu'elle a retrouvé sa raison! Mariannic, sais-tu donc de qui tu parles, malheureuse! Au nom du ciel, tais-toi.

— Non, je ne veux pas me taire! Oui, certes, je sais de qui je parle, je sais le nom de celui qui m'entend. C'est le marquis Hector de Sainte-Croix, qui a pris un faux nom, de faux habits, pour me montrer un cœur plus faux encore ; qui, peu content de s'être fait aimer, a usé d'une ruse infâme pour me voler mon honneur. Depuis il n'a cessé de nous persécuter, il s'est fait notre bourreau. Que lui avais-je fait, Hermine? Je l'avais cru, je l'avais aimé, voilà ma récompense et voilà sa gratitude.

Et là-bas, sous les saules de la rivière, dort mon enfant, mort de mon lait qu'empoisonnaient mes larmes, mon enfant et le sien, l'enfant de son crime. — O Hermine, ma chère et bien-aimée Hermine, garde-toi de lui, garde-toi de toi-même.

Elle s'arrêta épuisée, dans l'effort immense qu'elle venait de faire, une écume de sang lui était montée aux lèvres. Elle étouffait.

Hermine, craignant que les échos de cette voix vibrante ne réveillassent quelqu'un dans le château, la tenait dans ses bras, la suppliait de se taire.

Mais Mariannic, l'œil en feu, lui échappait et s'é-

lançait au devant d'Hector atterré, n'osant dans un tel lieu, devant une telle victime, user de la force pour la réduire au silence.

Elle le désignait d'un doigt vengeur et élevant la voix à mesure que l'indignation montait en elle, lui rendant une énergie nouvelle.

— Non, s'écria-t-elle, rien ne m'imposera silence que la retraite de cet homme. Arrière, menteur et lâche, c'est ici une maison d'honneur qui n'a point affaire à lui. Hermine, ne me croyez pas folle, je vous en conjure, j'ai toute ma raison et je vous raconte la vérité.

Elle fut une seconde fois forcée de s'arrêter. Cette véhémence la tuait. Hector crut qu'elle allait s'évanouir. Mais au contact des bras qu'il tendait pour la soutenir, elle se recula vivement.

— Vous me faites horreur, lui dit-elle, ne me touchez point. Si vous ne sortez à l'instant, j'appelle, je retrouverai mes forces pour crier à l'aide, on viendra. Que répondrez-vous lorsqu'on vous demandera ce que vous faites à pareille heure, ici, seul avec Hermine?

Vous voyez bien que je ne suis pas folle! s'écria-t-elle avec un accent de triomphe.

Elle essuya de nouveau ses lèvres; sa voix était devenue rauque; elle s'épuisait.

Hermine, redoutant qu'elle ne donnât l'éveil, et sentant au fond de tout ceci la clef de mystères qu'elle cherchait vainement, auxquels même elle se refusait de croire, supplia Hector de s'éloigner.

— Bientôt, lui dit-elle à voix basse, on s'éveillera au château. Je vous reverrai sans doute; partez, monsieur.

— J'espère, lui répondit-il, que les propos de cette insensée n'ont et n'auront aucune prise sur votre esprit. Il y a là sans doute quelque complot.

Puis voyant, au regard de Mariannic, que la Kori-

gane allait faire de sa menace une réalité, il s'éloigna.

— Fermez, Hermine, fermez cette porte au verrou. Qu'il ne puisse jamais revenir, cet homme perfide, s'écria Mariannic haletante. Bientôt je ne serai plus là. Je me sens mourir ; la crise a été trop forte pour moi. Mais au moins la Providence a voulu que je vous sauve. Aidez-moi, demoiselle. Je ne distingue plus les objets. Il y a des ombres épaisses autour de moi. Je voudrais... me reposer... Je ne sais quelle lourde fatigue me gagne... j'étouffe...

La robuste fille des Kérallan enleva ce pauvre corps épuisé dans ses bras, et, montant l'escalier qui conduisait aux appartements condamnés, le déposa sur son lit...

La chambre était telle que nous l'avons décrite. Yvonne, chargée de veiller Mariannic, s'était profondément endormie, succombant à la fatigue du jour... Elle n'avait rien entendu.

Hermine dévêtit Mariannic, la coucha sans qu'elle fît un mouvement. Une respiration faible, intermittente, soulevait par instant son sein. Ses doigts cherchaient au hasard quelque objet invisible. Sa figure se décomposait rapidement.

Hermine, saisie de crainte, réveilla la jeune Bretonne.

— Grand Dieu ! s'écria Yvonne en reconnaissant mademoiselle de Kérallan. C'est vous, mademoiselle ici, à pareille heure !

— Il ne s'agit pas de moi, répondit gravement Hermine, mais de Mariannic.

Elle désigna du doigt la pauvrette.

— Elle va passer, dit Yvonne en s'agenouillant tout en larme au pied du lit de l'agonisante.

— Comment, fit Hermine, elle va mourir, mourir ainsi ! C'est impossible.

— Hélas ! mademoiselle, voici le dernier râle qui commence.

Ce n'était point le râle, la pauvre petite Korigane cherchait l'air ; la jeunesse et la vie achevaient contre la mort leur pénible lutte.

Hermine et Yvonne n'attendirent pas longtemps. Un spasme, un sanglot, et ce fut tout. La tête de la Korigane retomba sur l'oreiller.

Ce visage, d'une pâleur de cire, prit aussitôt une expression tranquille, presque joyeuse, comme si par delà la vie, elle eût aperçu quelqu'être regretté, quelque rêve enfin réalisé.

— Elle a fini de souffrir, pauvre petite ! La vie lui a été dure, demoiselle, dit Yvonne en larmes en s'agenouillant, après lui avoir fermé les yeux.

Hermine, le sein oppressé, le cœur bondissant dans la poitrine, demeurait debout devant le cadavre.

— N'était-elle pas folle, Yvonne ? demanda-t-elle.

— Des fois, demoiselle, pas toujours.

— Qui donc l'avait rendue ainsi ?

— On ne sait pas, cela vient seul. C'est là.

Elle toucha du doigt son front.

— Vous ne savez rien autre chose ? Yvonne ? Jurez-le.

La Bretonne rougit jusque sous ses coiffes.

— Ecoutez, demoiselle, je ne veux pas vous mentir ; cette affaire-là le Korigan l'a confiée au père Cloannec, mademoiselle Alberte, qui l'a fait soigner ici en secret, la connaît également. On dit que la pauvre petite a été séduite par un seigneur et mise à mal. Depuis ce temps-là elle est folle.

— Le nom de ce seigneur ?

— Je l'ignore, demoiselle.

L'honnête figure d'Yvonne n'autorisait pas à douter de sa parole.

— C'était donc vrai ! murmura Hermine. Mais alors c'est horrible !! horrible !!!

Elle cacha sa figure dans ses mains, et s'agenouilla à son tour auprès du lit funèbre.

Au petit jour, mademoiselle de Cadigneu entra. Le rapide dépérissement de Mariannic l'inquiétait.

Lorsque Hermine aperçut la jeune fille, elle courut à elle.

— Tu le savais, lui dit-elle, tu le savais et tu me l'as caché !!! Pauvre Mariannic !! C'est fini, dit-elle, oh ! je suis guérie, Alberte.

— En ce cas, ma mignonne Hermine, dit mademoiselle de Cadigneu, il faut avoir du courage jusqu'au bout.

— J'épouserai Gontran, murmura à son oreille mademoiselle de Kérallan. Le plutôt sera le mieux.

Elle alla s'agenouiller auprès du cadavre de la jeune fille.

Yvonne alla quérir Cloannec.

On ne pouvait, on ne voulait surtout point faire de cérémonies réligieuses jusqu'à ce que les événements fussent un peu lointains ; qu'importaient à ces jeunes filles les vaines exigences de la loi ? Cloannec souleva une dalle de la chapelle et creusa sous elle une fosse étroite. Les trois femmes l'ensevelirent dans un linceul blanc, sur lequel Yvonne jeta quelques roses d'hiver, qu'elle trouva dans un coin de mur abrité du vent d'ouest.

Leurs prières et leurs larmes remplacèrent les chants d'église, et comme six heures du matin sonnaient il ne resta rien de ce mystère douloureux qu'un souvenir dans quelques âmes, et la dalle marquée d'une croix tracée au pic par le pieux Clonnec.

C'est ainsi que s'accomplit aux Roches-Vertes le mariage d'Hermine et de Gontran. Mademoiselle de Kérallan déclara spontanément à son père qu'elle se rendait à ses désirs et chacun, dans l'ignorance des événements et des luttes intimes que nous venons de raconter, crut qu'il n'y avait dans ces retards que de la coquetterie de jeune fille.

Gontran profondément épris et conséquemment

aveugle, ne chercha point à approfondir l'étrange conduite de sa future.

— Affaire d'éducation, pensa-t-il.

Cependant sa surprise fut grande devant le revirement subit qui s'opéra dans la manière d'être de mademoiselle de Kérallan. Autant elle s'était montrée fantasque et variable dans les premiers temps, autant elle fut disposée à lui complaire en toutes choses.

Les aspérités de son esprit étaient perdues dans un fond d'humeur égale et peut-être de mélancolie.

Cette mélancolie qui l'égarait souvent loin des Roches-Vertes, le long des grèves retentissantes, formait un contraste frappant avec ce qu'on avait jusqu'alors vu d'elle-même.

Les paysans, avec leur naïveté naturelle, attribuaient aux sentiments nouveaux qui la devaient agiter ce visible changement.

— La demoiselle est amoureuse, disait-on. Beaux *promis*, dame !... Sur ma foi ! il y aura encore de beaux jours pour notre maison.

Et chacun de saluer joyeusement, de parler tout bas, avec un sourire, durant les veillées de ce commencement de l'hiver, de la pâleur qui commençait à remplacer sur les joues d'Hermine le riche incarnat qu'on y voyait naguère.

Les *promis*, comme disaient les paysans, profitèrent des derniers beaux jours. On publia solennellement les bans, et M. de Kérallan invita toute la noblesse des environs à des noces patriarcales.

Hector ne s'était pas trompé sur la portée profonde d'un tel scandale pour l'âme vierge et fière de mademoiselle de Kérallan.

Ce n'était point une fille à accepter de semblables compromis.

Il avait feint un retour de Paris et, rentrant à Sainte-Croix, il apprenait la grande nouvelle du mariage décidé de son frère.

Redoutant les présentations officielles, sentant ses espérances à jamais brisées, persuadé que le diable, qui lui fut si longtemps favorable, lui dressait désormais des embûches sur tous les chemins, il était parti précipitamment sous un faux prétexte, afin d'éviter son frère Gontran.

## VIII

Trois semaines avant le jour fixé, M. de Kérallan parut quelques jours inquiet lui-même, incertain. Il semblait que l'hésitation eût pris domicile dans cette famille de gens jusqu'àlors désespérément résolus en toutes choses.

Les jeunes gens s'en aperçurent sans en pénétrer la cause.

Enfin, M. de Kérallan pria mademoiselle de Cadigneu de lui accorder un moment d'entretien particulier, et le fit d'un ton solennel qui la laissa tremblante devant ce grand vieillard, lorsque Hermine et Gontran se furent retirés.

— En vérité, mon cousin, lui dit-elle avec une gaieté un peu contrainte, que puis-je de si mystérieux pour votre service ?

— Il n'y a rien de mystérieux en tout ceci, ma chère enfant, répondit le marquis. Selon votre réponse, l'objet de notre entretien aura bientôt au contraire toute la publicité désirable.

— Je vous écoute, mon cousin, fit Alberte en s'asseyant.

C'était difficile, paraît-il, car la langue du marquis s'embarrassa plus d'une fois dans la phrase. Voici la substance de l'entretien.

— Que pensez-vous faire, Alberte, lorsque les jeunes gens nous auront quittés ?

— Ce que je compte faire, mon cousin ? La question est bien faite pour me surprendre. Mais vous rendre les soins qu'Hermine ne sera plus à même de vous donner. M'occuper de tenir votre maison comme par le passé. Rien ne sera changé, je pense, nous n'aurons qu'une fille de moins. Encore sera-t-elle si près !

— C'est que précisément, chère fille, je ne durerai pas toujours, à mon âge les années pèsent double et j'aurai le mois qui vient soixante-quatorze ans.

— Vous les portez de façon à défier celles qui vont suivre, dit Alberte ; vous êtes plus jeune que tous les hommes de quarante ans du pays.

— Oui, c'est vrai, fit avec orgueil le marquis de Kérallan, je tiens encore dignement ma place à cheval, à table et même au conseil. Mes facultés n'ont jamais été plus nettes. Je suis de la race des chênes, la mort m'abattra tout d'une pièce. C'est pour cela que j'ai à vous proposer un arrangement.

Ici le marquis toussa, se moucha et en fin de compte hésita si bien, qu'Alberte se vit obligée de dire :

— Et cet arrangement, mon cousin ?

— Ah ! oui, cet arrangement, c'est plus difficile à dire que je ne croyais. Enfin... voilà... j'ai pensé que moi disparu...

— Oh ! je m'en remets à la Providence, mon cousin, n'avez-vous pas joué son rôle ? J'espère que Dieu me réserve encore une semblable fortune. Ecartons, je vous prie, ces idées pénibles.

— Au fait, je n'y songeais point, vous avez raison. Sans doute, vous rencontrerez quelque jeune mari qui me remplacera.

— Un mari, s'écria mademoiselle de Cadigneu, rougissante et confuse. En vérité, mon cousin, vous savez bien que je suis une pauvre fille sans fortune

et qu'on n'épouse pas les déshéritées telles que moi.

— Mais vous êtes charmante, Alberte.

— Ne vous moquez pas ainsi de moi, marquis: vous me feriez une véritable peine.

— A Dieu ne plaise!... Ainsi, vous n'avez aucun goût pour personne autour de nous.

— Aucun... Mais pourquoi cet interrogatoire?

— Vous resteriez fille sans appréhension et sans regrets?

— Assurément. Mais...

— J'arrive, patience, mignonne. Mais s'il se présentait un parti cependant...

— Il est probable que je le refuserais, parce qu'il serait de nature à me faire décheoir du rang où Dieu m'a placée. Mieux vaut mourir fille noble que de s'avilir en se démocratisant dans un but qu'on rougirait d'avouer.

— Vous êtes fière, Alberte. Il ne s'agit point de cela.

— De quoi s'agit-il donc?

— Il s'agit... ma foi, le grand mot est lâché, il s'agit d'un mari qui se présenterait et qui... dame... aurait un inconvénient... bien sérieux.

— Un mari pour moi, qui aurait un inconvénient! Il serait assurément bien honnête de n'en avoir qu'un. J'en apporterais bien d'autres, ma pauvreté dans mon tablier, par exemple.

— Ne plaisantez pas, Alberte, à votre tour. Le mari qui se présente, vous pouvez l'accepter, je crois, sans rougir, car il est de bonne maison, de sentiments désintéressés et plein pour vous d'une affection sans bornes. A moins que vous n'ayez honte de ses cheveux blancs, car c'est moi, ma chère Alberte, qui m'offre pour père, pour époux, pour ami, aucun sentiment dont vous puissiez rougir ne souille mon cœur, vous le pressentez, je pense. Une passion brutale serait odieuse de moi à vous, mais

c'est le seul moyen que j'aie trouvé de vous créer ici un rang digne de vous.

Vous aurez après moi le douaire convenable, et vous ornerez ma maison de vos vertus comme toutes les marquises qui se sont succédées sous ses voûtes.

La proposition était tellement inattendue, que M. de Kérallan eût pu parler longtemps encore sans crainte d'être interrompu.

Alberte, émue jusqu'aux larmes, ne savait que répondre à ce vieillard, qui mettait en elle cette magnifique confiance.

— Que Dieu vous bénisse, mon cousin, lui dit-elle, de cette preuve inappréciable d'estime ; mais de telles demandes veulent être acceptées avec une maturité que mon émotion présente ne me permet pas d'apporter à leur examen.

— Soit, mon enfant, prenez huit jours, quinze s'il le faut, mais n'attendez pas longtemps, n'imitez pas Hermine : on ne sait à mon âge si la mort vous laisserait le temps d'attendre.

Il continua, non sans une nuance de mélancolie :

— Soyez tranquille, Alberte, cela ne durera pas trop longtemps. Dans quelques années vous vous retrouverez libre et riche, s'il plaît à Dieu ! Les revenus de Kérallan sont grands et nous vous ferons une fortune. Je tâcherai que vous soyez heureuse.

Les larmes étaient venues aux yeux de mademoiselle de Cadigneu ; l'émotion du vieillard l'avait gagnée.

— Attendre, s'écria-t-elle en se précipitant vers lui. A quoi bon? Je n'aurai qu'un titre de plus à vous prodiguer mon dévouement et mes soins. J'accepte à l'instant, avec une reconnaissance infinie. Mais ne parlons jamais de votre mort. J'ai trouvé l'ami des jours malheureux ; je veux le garder dans le bonheur avec le même soin jaloux. Il ne tiendra pas à votre Alberte que ce jour du départ où nous courons tous ne soit le plus lointain possible.

C'est ainsi que ces doubles noces furent célébrées aux Roches-Vertes à huit jours d'intervalle. Le pays fut en branle bas de danses, dit le vieux pêcheur Cloannec, depuis l'aube jusqu'à la nuit durant deux grandes semaines.

Le plus admiré fut le magnifique et majestueux marquis blanc comme la neige et droit, dit encore Cloannec, comme un sapin de deux ans.

Le marquis avait voulu que la fête fût complète, et quatre cents invités des deux sexes en habits de gala fêtèrent les épousailles.

La vieille Jeannette seule fut un peu inquiète et jeta plus d'un regard vers la chapelle abandonnée.

— Pourvu, marmottait-elle, que la feue Dame ne revienne pas cette nuit.

Elle fit sur le sol une croix de paille, qui fût selon les rites brûlée, lorsque la lune se leva. Cela écarte les maléfices.

Heureusement, rien ne troubla ces noces splendides et joyeuses. Hermine, dans sa robe de velours blanc, parut heureuse et rassurée. Elle sembla heureuse de la résolution de son père, et voulut elle-même, comme jeune femme, veiller aux apprêts de la toilette de mademoiselle de Cadigneu, lorsqu'elle devint sa belle-mère.

Jamais, depuis la nuit terrible que nous avons racontée, elle ne prononça le nom d'Hector.

Lorsque Alberte, inquiète de la pâleur et de la tristesse qui l'envahissaient aussitôt que les deux jeunes filles se retrouvaient seules, voulait la questionner, elle l'arrêtait d'un coup d'œil. Alberte voulut un soir passer outre.

— C'est fini, dit brusquement Hermine, ne trouble pas mon repos.

Cependant, le jour de son mariage, tandis que, retirée dans sa grande chambre des Roches-Vertes, Alberte enlevait le grand voile nuptial qui couvrait ses magnifiques cheveux, elle fut frappée de l'éclat

fiévreux des grands yeux de sa cousine et de la pâleur mate de ses traits.

— Qu'as-tu ? lui demandait-elle. Souffres-tu, petite sœur ?

— Non, répondit-elle, je me meurs !

Il fallut la dégrafer en hâte et la placer près d'une fenêtre, où l'air froid de la mer la ranima quelque peu.

Elle resta là deux grandes heures, le regard farouche perdu sur l'immensité des flots, cherchant quelque espoir envolé et disparaissant à l'horizon comme l'aile d'une mouette voyageuse, ne voulant rien répondre et laissant sur ses beaux traits couler ses larmes sans prendre la peine de les essuyer.

— Pense à Mariannic, dit Alberte à voix basse pour l'arracher à cette méditation, au fond de laquelle elle sentait le souvenir du marquis de Sainte-Croix.

Hermine se leva d'un geste violent.

— Ne me parle jamais de cette femme, dit-elle avec une colère et un dédain qu'elle ne chercha point à dissimuler.

Ce fut la seule émotion qu'elle montra et la seule parole prononcée par elle touchant les événements qui s'étaient accomplis.

Quant à la marquise de Kérallan, elle continua sa tâche aux Roches-Vertes, sans qu'il parût qu'il y eût à sa situation quoi que ce fût de changé.

Grave et douce, aimant les pauvres, elle continua d'être la providence de ce pays perdu. Je ne sais quoi de chaste et d'élevé qui rayonnait dans ses yeux et sur son front pur, y resta comme un diadème.

Le marquis de Kérallan demeura pour sa femme le père qu'il avait été, et quand il apparaissait appuyé au bras d'Alberte, droit et fier au détour d'un sentier du parc, nul ne pouvait se méprendre sur les liens qui unissaient ces deux êtres.

## IX

Le mariage d'Hermine était accompli depuis dix-huit mois. Les jeunes époux habitaient ensemble le petit château des Aigues.

Le comte Gontran adorait sa jeune femme. Cette nature grave et concentrée avait apporté dans son amour toutes les forces de son cœur et de sa volonté.

La sensibilité (si vieilli que soit le mot) qu'il tenait de sa mère et qui demeurait sans emploi au fond de lui-même par suite de ses longs travaux et de ses voyages, avait fait explosion tout d'un coup.

Jamais on n'eût pu soupçonner sous ce front sévère l'âme attendrie qui se faisait jour à travers les yeux, les lèvres et le geste dès qu'il s'adressait à la jeune femme.

On sentait au fond de cette affection passionnée comme une timidité, comme une soumission volontaire.

Il se faisait esclave dans la crainte que Hermine ne crût sentir le joug. Il comprenait que cette nature ombrageuse détesterait la moindre chaîne; il avait attribué les hésitations d'Hermine à ce sentiment, et dès lors rien ne lui coûtait pour lui prouver combien elle fut injuste.

Après s'être attendu à l'explosion de bien des caprices, loin de les redouter, Gontran s'était efforcé de les deviner pour les prévenir. Il cherchait dans les yeux comme dans les moindres paroles de sa femme, l'expression de ses plus modestes désirs. Son ambition fut qu'elle n'eût pas le temps de souhaiter.

Mais Hermine ne souhaitait rien. Son regard indécis flottait sur toute chose sans s'arrêter sur aucune.

Il en était ainsi de sa pensée, qui semblait comme engourdie.

Son beau sourire tranquille stéréotypé sur ses traits, accueillait de la même expression les efforts tentés par Gontran pour lui complaire. Jamais il ne surprit l'éclair de la joie dans ses yeux, jamais l'émotion des âmes contenues, mais ferventes, qui jaillit à travers les pores du visage.

Jamais il n'anima du plus faible rayon des sentiments qui le maîtrisaient lui-même, cette nature tout à l'heure si vibrante, aujourd'hui rentrée dans je ne sais quel repos marmoréen.

Cette lutte muette excitait encore le jeune homme, qui ne voulut jamais désespérer. Il y apporta de nouveaux efforts, plus de patience et plus de dévouement, plus de questions aussi, et c'est là ce qui rendait cette statue plus rebelle encore à ce pauvre garçon qui la voulait pétrir.

La curiosité de Gontran la blessait au plus profond de sa conscience. Elle s'était résigné à être la femme du comte, mais il y avait en elle une retraite mystérieuse où elle se réfugiait, et cette retraite était bien gardée.

Elle se sentait là chez elle et réservait pour ce coin d'elle-même inviolable et sacré, les souvenirs, les émotions ardentes, et les terribles aspirations des amours comprimés.

Le sacrifice fait à l'honneur, le renoncement au criminel étaient désormais un fait accompli. On ne pouvait plus lui demander compte d'elle-même. Elle avait obéi. Mais elle n'avait rien brûlé de ce passé, rien renié peut-être et, s'abritant derrière le platonisme de ses sentiments pour excuser sa conscience, elle nourrissait ses regrets comme d'autres nourrissent leurs espoirs, de toutes sortes d'illusions posthumes.

Elle avait renversé l'autel et brisé le dieu, elle s'occupait à en rejoindre soigneusement les morceaux.

Ce n'était plus le dieu, mais affaire d'archéologie intime, si l'on nous permet l'expression.

Hélas, c'était le dieu ; bien mieux que lui-même, c'était l'idéal qui reprenait son empire, l'idéal avec ses tentations, ses rêves exaltés ; c'était aussi l'inconnu, l'inconnu fiévreux, malsain, plein de questions qu'on n'ose se poser, parce que l'imagination redouterait de les résoudre.

Elle vivait le plus souvent repliée en elle-même, défendant par cette indifférence et cette froideur son for intérieur conquis à sa propre folie.

La froideur, l'indifférence ! En vérité, n'étaient-ce pas là la négation même de sa nature ! Aussi, quel déploiement d'énergie pour se maîtriser ainsi ! quelle étude, quelle force d'âme pour dominer les révoltes, les répugnances, et pour garder ce masque de mensonge que des impatiences désespérées eussent à tout instant voulu fouler aux pieds !

Ah ! si le comte Gontran avait senti combien ces tentatives étaient non-seulement vaines, mais nuisibles à sa cause, dans quelle stupeur il fût tombé !

L'éternel tête-à-tête avec ce mari qui croyait vaincre et qui imposait sa présence et ses bienveillances à toute heure du jour, cherchant l'ennemi, voulant le combattre et ne soupçonnant pas que cet ennemi de sa cause n'était autre que lui-même, voilà surtout ce qui exaspérait Hermine.

Elle eût voulu échapper à cette contrainte, elle se raisonnait cent fois le jour, et avec la justice naturelle à son caractère, rendait hommage à l'affection de son mari. Elle eût souhaité, comme auparavant, lui rendre amitié pour amour, mais la promiscuité de leur vie devenait de jour en jour un obstacle insurmontable.

Assurément, les psychologistes des femmes ont su gré à la comtesse de Montfort de son immense et infructueux effort. L'honnête femme, soigneuse de

ses serments, vivait au fond d'elle-même. Elle se croyait assurée de rester telle.

Elle cherchait à s'habituer au sacrifice ; elle se moulait à sa vie nouvelle. Mais comme c'était le lit de Procuste, elle n'y pouvait remédier.

Le comte eût voulu dès l'abord, pour la distraire et la dépayser, emmener sa femme à Paris ou la faire voyager. Mais Hermine, dans cette maladie d'esprit qui la rongeait, ne haïssait rien tant que ce qui l'écartait d'elle-même. C'était là qu'elle se trouvait à l'aise, et qui l'eût vue dans la solitude ne l'eût, par instant, point reconnue, tant elle se transfigurait en lâchant la bride à sa folie.

Elle refusa donc tout déplacement. Elle vivait d'habitude dans un petit salon des Aigues, où se trouvait le portrait de la mère de Gontran, et un grand tableau représentant le marquis de Sainte-Croix à cheval, en costume de chasse, tel qu'il lui était apparu, il y avait déjà deux années, dans les bois de Kérallan.

De la fenêtre près de laquelle se trouvait le fauteuil bas qu'elle occupait la plupart du temps, Hermine voyait le double paysage de la mer et des bois s'étendant à l'infini. La vaste plaine de genêts descendait en pentes douces vers la lisière de la forêt, et dans le lointain un reflet métallique des rayons annonçait les toits élevés du château de Sainte-Croix.

C'était là l'horizon que préférait Hermine, c'était là le cadre de ses amours mystérieux dont elle gardait le culte avec un soin de vestale.

Aussi cette chasseresse qu'autrefois le son du cor faisait tressaillir, qui passait, ainsi qu'une apparition de Diane, sous la verte clarté d'Ille-et-Rance, emportée par son cheval à la suite des meutes, était-elle devenue sédentaire et immobile. L'activité de l'esprit tuait l'activité du corps.

L'arrivée de madame de Kérallan était la seule

chose qui lui fût plus désagréable que l'éternelle présence, à ses côtés, de Gontran.

De son observatoire, elle voyait la route qui conduisait aux Roches-Vertes. Lorsque Hermine apercevait la calèche du marquis et distinguait la belle créole assise sur les coussins du fond et cherchant à distinguer de loin la fenêtre où la chère fille se tenait sans doute en observation, elle poussait Gontran à courir au devant d'elle.

Mais aussitôt que le comte avait quitté le salon, je ne sais quelle terrible expression de haine shakespearienne contractait aussitôt ses traits, elle se dressait d'un bond.

— Ah ! s'écriait-elle, encore cette femme ! toujours elle ! Quel odieux supplice ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonnée ?

Puis courant au portrait d'Hector, elle le contemplait avec une émotion qui la rendait méconnaissable, le sein gonflé, les joues roses, les narines ouvertes et palpitantes. La languissante Hermine était bien loin.

— O toi, murmurait-elle, les dents serrées, toi qui fus ma vie, mon espérance, mon bonheur rêvé ; Hector ! Hector chéri ! Toi qui ne sauras jamais que je t'aime toujours, que je mourrai de toi, que je mourrai d'amour, la plus douce, la plus enviable des maladies du cœur ; toi qui ne sais pas, qui ne sauras jamais que je serai morte de ton absence et de ton deuil, scélérat charmant qui m'a perdue, que je ne puis aimer sans forfaiture, qu'il me faut adorer sous peine de la vie, comment as-tu donc fait ? Quel philtre étrange ai-je donc bu sans le savoir ?

Pourquoi donc en suis-je venue à haïr tout ce qui t'a repoussé, à chérir tout ce qui te rappelle ?

Cette femme, notre ennemie, l'ennemie de nos amours, ce qui est tout un, la voici qui vient, tout à l'heure elle me serrera dans ses bras, me touchera de ses lèvres. Ah ! pour l'amour de toi, je voudrais

l'étouffer tant je la hais, l'odieuse créature. Je lui sourirai, je lui rendrai ses baisers, mais du moins, toi mon témoin, sache-le, je la hais.

Comment mon cœur a-t-il donc si rapidement tourné ? se demandait-elle, après un silence, un peu calmée par l'explosion même de ses sentiments mauvais.

La présence d'Alberte était pour elle une cause de supplice.

Mais après dix-huit mois de cette existence, sa force était à bout, son courage épuisé. Ses yeux, entourés d'un cercle bleuâtre, profondément creusé, racontaient ses insomnies. Ses mains, naguère si vigoureuses sous leur forme patricienne, s'étaient amaigries et allongées. Tout son corps flottait dans ses vêtements trop larges et ce sourire dont elle accueillait tout le monde était devenu si triste sur son visage fatigué qu'il semblait un rideau tendu sur des larmes.

Gontran voyait bien le dépérissement de sa femme et l'inanité de ses tentatives ; Alberte s'apercevait de ce changement et n'osait interroger personne. Seul, le marquis de Kérallan attribuait cet état maladif à l'arrivée prochaine de quelque héritier, qui renouvellerait la vieille race des Kérallan. Aussi souriait-il lorsqu'on parlait devant lui de l'affaissement d'Hermine.

Celle-ci songeait cependant à quelque parti désespéré. La vie lui était devenue horriblement lourde à supporter. Les caresses, les attentions de Gontran lui faisaient, lorsqu'il venait se jeter à travers ses rêves, l'effet de brûlures.

Plusieurs fois déjà elle n'avait pu retenir tout à fait un geste d'impatience, aussitôt réprimé. Gontran s'en était-il aperçu ?

Ce double rôle la tuait.

— Je ne saurais être à tous deux, se disait-elle. C'est une lâcheté cela, indigne de tous.

Et se tordant les bras, pleurante, affaissée, elle demandait à Dieu de mettre un terme à ses maux, chaque jour plus grands.

C'était encore son secret, mais elle redoutait pardessus tout de revoir Hector.

Elle songeait, avec effroi, que, quelque jour, il lui faudrait revenir au château de Sainte-Croix, et qu'entre les deux frères il lui faudrait jouer un rôle audessus de ses forces, au-dessous de son caractère.

— Je ne pourrai point, se disait-elle ; alors, j'en finirai, sûrement.

Soit que le marquis de Sainte-Croix eût de son côté pressenti les difficultés de son rôle, il remettait depuis près de deux ans une visite à son domaine, laissant en souffrance de nombreuses affaires.

Il avait évasivement répondu aux invitations de Gontran, qui se désolait de voir son frère replongé dans le tourbillon de Paris.

## X

Un matin, Gontran dit à sa femme, sans préambule :

— J'ai écrit à Hector que nous avions à établir un compte de liquidation entre lui et nous au sujet de sa terre de Bellefeuille, qui est à trois lieues au nord et qui nous vient de mon père.

— A quoi bon cette liquidation ? interrogea Hermine de sa voix nonchalante, sans que rien sur son visage décelât l'intérêt qu'elle prenait à cette nouvelle.

— Mais, ma chère, une liquidation est une chose nécessaire. Ce bien est encore indivis entre nous.

Il peut arriver quelque événement qui nécessite ce partage.

— Quel événement? n'êtes-vous pas l'unique héritier de votre frère.

— L'héritier de mon frère! s'écria Gontran, qui se mit à rire. Oui, certes, le bon billet qu'à La Châtre !

Hermine arrêta un regard clair et plus vif que d'habitude sur le visage de son mari.

— Je ne vous comprends pas, Gontran. Expliquez-vous.

— C'est bien simple, fit le comte sans cesser de rire. Mon frère a quarante ans à peine ; d'ici à ce que la mort le prenne, il me semble qu'il peut lui venir des héritiers?

— Des héritiers ! Hector se marier ! s'écria Hermine en se levant par un mouvement involontaire.

— Et pourquoi non? J'espère bien qu'il fera souche, prompte et belle, car vraiment, ma pauvre mignonne, je commence à croire que Dieu nous a déshérité du bonheur d'avoir des enfants.

Elle lui jeta un regard sombre dont le démon seul put distinguer le fond.

— Hector se marier ! répéta la comtesse sans lui répondre.

— Est-ce donc une déception ? interrogea Gontran, avez-vous supposé que mon frère resterait garçon? Je ne puis le croire, connaissant la générosité naturelle de votre caractère. Au reste, il faut simplement prévoir l'événement. C'est la sagesse élémentaire.

— Ainsi, vous m'assurez que ce n'est qu'une prévision ? fit Hermine en se rasseyant.

— Mais oui. Cependant... Vous serez discrète, Hermine.

— Oui, mon ami ; oui, certes, parlez, dit Hermine, l'œil étincelant.

— Je vous recommande cette discrétion, parce que si l'histoire arrivait aux oreilles de mon beau-père, le-

quel n'aime guère Hector, cela pourrait donner lieu à des explications qui ne seraient pas agréables pour moi, qui vis entre les deux personnages.

— Oui, Gontran, je serai discrète, je vous le jure, mais parlez donc !

— Vive Dieu ! mon enfant, quel feu ! Eh bien voici. J'ai reçu ce matin une lettre d'Hermanoz, notre banquier et notre ami commun, cette lettre...

— Donnez-la moi, interrompit Hermine d'une voix changée.

— La voici.

« Mon cher Gontran, je vous écris pour que vous usiez de toute votre influence et de toute votre raison pour empêcher un scandale et une sottise à notre brave Hector. Jusqu'ici, ça n'a été, Dieu merci, qu'un fou de bonne compagnie. Il est en train de devenir un niais, un nigaud ; tout ce que vous voudrez du même genre.

« Depuis son retour à Paris, il a renoué connaissance avec une fille qui a des qualités sérieuses, entre autres celle de ne pas vouloir de lui, mais dont l'extraction est fort basse et l'éducation de rencontre, bien qu'on en trouve de pires.

« Le repousse-t-elle par politique, par peu de goût, par un sentiment inexplicable dont cette fille, d'un fort curieux caractère, me semble très-capable ? Voilà ce que toute ma sagesse ne peut pas apprécier.

« Votre frère est très-changé, il n'a pas l'habitude de rencontrer de si farouches rebelles et cette poursuite le fatigue. Il me paraît même être fourbu, moralement au moins.

« Il faut bien que cela soit, car il m'a déclaré hier que s'il n'est pas d'autre moyen de venir à bout de son inhumaine, il l'épousera.

« Il est homme à faire, d'un coup de tête, ce qu'il dit, il n'y a rien comme ces prétendus sages pour

être voisins de la folie. Donc, avisez. J'ai fait, naturellement, les recommandations d'un ami. Elles ont été écoutées, mais quant à suivre mes conseils je n'ose pas compter qu'Hector s'y résoudra.

« La petite se nomme Asie : elle nous accompagnait dans notre dernier séjour à Sainte-Croix. Je dois dire, pour être sincère, qu'elle fut tout le temps la plus décente personne du monde. Mais cela ne suffit pas pour entrer dans une famille qui a cinq cents ans de noblesse et qui accroche son écusson à l'arbre héraldique des Kérallan.

« Elle est actrice à quelque théâtre de genre et ne manque ni de talent ni de conscience dans ses rôles. Dans la vie, nous le verrons plus tard. J'ai dit. »

Une effroyable pâleur s'était répandue sur les joues d'Hermine, à mesure qu'elle achevait la terrible lecture.

Gontran attribua naturellement l'émotion de cette âme orgueilleuse à la honte qu'une telle alliance entraînait avec elle.

— Ce n'est pas fait, Hermine, grâce à Dieu, et j'espère que cela ne se fera jamais.

— Moi aussi, répondit Hermine.

Rien ne peut rendre l'accent profond avec lequel cette petite phrase fut dite.

— Mais, continua Gontran, le moyen de l'arrêter sur cette pente s'il vient par hasard à y glisser, voilà ce qui me manque. J'espère que son séjour... ici, vos conseils, votre influence, celle d'Alberte, au besoin, l'autorité de M. de Kérallan, le premier gentilhomme de Bretagne, tout contribuera, loin de cette femme à le ramener à des idées plus sages. S'il le faut, nous le marierons en ce pays.

— Avec qui ?

— Avec qui ? Ce n'est pas absolument difficile, je pense. Nous ne manquons pas de charmantes filles nobles et pauvres que tenteront, malgré sa réputa-

tion de mauvais sujet, les deux cent mille francs de rente d'Hector et sa vieille couronne de marquis.

— C'est là votre opinion ? mon ami.

— Absolument.

— Ainsi, vous ne condamneriez pas une jeune fille qui s'éprendrait du marquis au point de l'épouser, connaissant, du reste, toutes ses... caravanes.

— Non, répondit Gontran un peu surpris. Etes-vous donc de ceux qui refuseraient à l'enfant prodigue le retour en sa maison.

— Non, non, Gontran, et pourtant...

— Et pourtant ?

— Il en est qui le repousseraient.

— Ceux-là ne sont pas de bons chrétiens ma chère femme, mais quittons ces comparaisons bibliques. Que pensez-vous de ce projet, d'appeler Hector ici et de l'y fixer.

— Etes-vous sûr d'y réussir, Gontran ? Si, comme on le dit, votre frère est... englué, il refusera de revenir en Bretagne, il aura méfiance. Ensuite, pour un mariage, il faut être deux, n'est-il pas vrai ?

— Tout à fait juste.

— Je vois bien Hector, mais je n'aperçois pas la jeune fille que vous lui destinez.

— Mais je la trouverai, Hermine, n'en doutez pas.

— Je n'en doute pas, mon ami, mais après tâtonnements, hésitations, présentations et le reste. Et le remède qu'on vous demande me semble ne devoir supporter aucun retard.

Chose étrange, elle semblait avoir quitté sa torpeur habituelle, elle était nerveuse, animée, presque gaie.

— Vous semblez prendre un intérêt énorme à Hector, lui dit en riant le comte ; savez-vous, Hermine, que je vais en être tout à l'heure jaloux ?

Hermine rougit vivement et ne répliqua rien. Gontran craignit de l'avoir blessée.

— Oh ! s'empressa-t-il d'ajouter, je n'ai qu'à vous

remercier de votre bienveillance, et c'est là, ma chère enfant, une pure plaisanterie. Je verrai avec un plaisir infini que vous prissiez en main cette cure de mon frère le marquis. Elle serait digne de votre esprit comme de votre bonne grâce. Je suis sûr qu'en ce cas nous en viendrions à bout sans grand'peine. Vous êtes une si grande et si naïve séductrice, Hermine!

— Naïve! Croyez-vous? demanda-t-elle avec un sourire empreint d'une irrésistible coquetterie et que Gontran ne connaissait point à la jeune comtesse.

— Savante si vous voulez, répondit le jeune mari charmé. Essayez.

— Si vous le commandez, cher seigneur, je le ferai. Mais à une condition?

— Laquelle?

— C'est que j'agirai à ma guise, sans que l'on contrôle mes démarches. Je tâcherai de ne rien risquer.

— Vous avez carte blanche. Mais, chère enfant, vous semblez déjà avoir un plan?

— Ma foi non, seulement j'ai un but, et cela suffit pour me désennuyer. Je crois que j'ai un peu de spleen, mon cher Gontran?

— Peut-être bien, mignonne, dit Gontran en lui baisant doucement le bout des doigts.

— Je vous ai attristé, sans doute?

— Attristé, non; ému, probablement, je n'aime pas à vous voir souffrir. Mais dites-moi ce que vous comptez faire?

— Partir pour Paris aujourd'hui même.

— A l'instant? Comme cela, tout de suite? Vous êtes bien prompte, comtesse?

— Vous avez promis de m'obéir.

— C'est vrai, nous partirons.

Pour être un historien véridique, est-il bon d'ajouter que durant ce rapide colloque, Gontran rayonnait d'aise.

En réalité, la comtesse Hermine se transfigurait à

vue d'œil. L'activité, la vie semblaient l'avoir ressaisie tout à coup. Une sorte de fièvre lui chauffait aussi le sang ; mais en quelques heures les préparatifs de ce voyage si souhaité par le comte et toujours repoussé par sa femme furent terminés.

On envoya un exprès aux Roches-Vertes pour annoncer au marquis la détermination qu'on venait de prendre, sans en donner cependant les motifs réels. M. et madame de Kérallan répondirent qu'ils accouraient.

Comme ils entraient aux Aigues, la berline de voyage était arrêtée devant le château.

— Quelle résolution subite? interrogea M. de Kérellan surpris. Reviendrez-vous bientôt? Qui donc retourne à Paris en avril, lorsque toute la grande vie est aux champs?

— Moi, répondit Hermine, en jetant un coup d'œil de triomphe sur madame de Kérallan, qui assistait à ce départ subit sans le comprendre. Je vais à Paris, et j'y veux vivre aussi, j'y veux régner, puisque c'est la ville ou l'on règne. Je verrai bien si les reines de Bretagne son royales partout.

Le cocher enleva les vigoureux chevaux bretons de l'attelage, et l'on partit au galop.

Le marquis et sa jeune femme les suivirent un instant des yeux.

— Voilà un caprice qui me rend mon Hermine, dit M. de Kérallan avec un sourire. Je ne reconnaissais plus mon enfant.

— Que Dieu la protége, et que Notre-Dame la sauvegarde dans le lieu si plein de périls et de piéges! s'écria Alberte en proie à une véritable terreur, car elle sentait instinctivement au fond de tout ceci un problème qu'Hermine seule pouvait résoudre.

---

## LA COMTESSE DE MONTFORT

### I

Nous allons retrouver un personnage que les épisodes de ce récit nous ont forcé d'abandonner quelque temps.

M. de Cardaillan, tenant sa promesse, avait ramené Asie à Paris après les scènes du château de Sainte-Croix.

La jeune fille avait aussitôt quitté la maison du faubourg du Roule et s'était installée sur la rive gauche, dans un petit appartement de la rue d'Assas qui donnait sur les jardins.

Elle trouva presque aussitôt un engagement avantageux dans un théâtre de genre.

Il semblait que cette étrange fille eût reçu des fées, à son berçeau, le don de sympathie. Cela doit arriver parfois; il en est tant qui inspirent naturellement le sentiment opposé.

Elle reprit là son ancienne existence occupée, recevant quelques rares amis, dont le plus assidu fut aussitôt Cardaillan. Elle lui déclara qu'elle n'avait qu'une parole et que, dès cet instant, elle se considérait comme une fille à lui.

— Vous m'avez, lui dit-elle en riant, payée assez cher. A ce prix-là, vous chargeriez un négrier de filles plus belles, plus spirituelles et surtout plus joyeuses que la pauvre Asie.

— Mais, répondit Cardaillan, ce ne serait pas là une victoire dont je puisse me vanter. Fi, le hideux le vilain marché ! et c'est vous qui me le proposez comme cela, froidement ! Telle est donc l'affection que je vous inspire, telle est la confiance que vous mettez en moi ! En vérité, vous et moi, nous valons mieux, Asie.

— Il n'en est pas moins vrai que je vous dois une somme énorme, et que je suis hors d'état de m'acquitter.

— Je suis riche, Asie, et j'ai le temps d'attendre. J'ai beaucoup de goût pour votre personne, je n'en fais pas mystère. Considérez donc ce que vous avez reçu comme un don volontaire, et quand, à force de dévouement et d'affection, j'aurai gagné l'autre partie, je recevrai en don, volontaire également, la maîtresse que je souhaite, que j'espère et que je ne veux tenir que d'elle-même.

Elle lui tendit la main.

— Ecoutez, lui dit-elle gravement, je vous remercie de me laisser ma liberté. J'en ai besoin pour mener à bien une tâche difficile ; j'ai une vengeance à accomplir.

— Une vengeance ! Voyons, Asie, serait-il encore question de ce pauvre Hector ? N'est-il pas assez puni ?

— Ne parlez pas des choses que vous ignorez. Il n'est pas que les Corses qui aient leurs vendettas implacables.

— Je ne vous savais pas si farouche, ma belle zingara, laissez-moi seulement espérer que cela se passera sans effusion de sang.

Asie ne répondit que par un sourire sombre.

— Non ? interrogea Cardaillan. Diable, l'intérêt se

noue. Les poignards !... Comment une si charmante tête peut-elle agiter de sang-froid de si noirs projets ?

— Dînez-vous avec moi, interrogea l'actrice, pour rompre les chiens.

— Moi ! dans cette maison où l'on mitonne des crimes ? Jamais ! ! Je préviendrai la justice, je mettrai la victime sur ses gardes.

— Vous plaisantez, mon ami, sur des choses plus graves que vous n'avez l'air de le croire.

— Allons, je suis en plein mélodrame, il faut se résigner. J'attendrai, grâce à ce spectacle inattedu, plus facilement les jours heureux que j'espère.

— Alors, vous ne dînez pas ?

— Si, ma foi, je me risque. Heureusement Hector est à Sainte-Croix, et nous avons, avant que la vengeance, mets des dieux et des femmes, ne soit servie, le temps de prendre un potage.

Cependant le jeune homme, tout en tournant au comique les projets tragiques d'Asie, avait été frappé de l'énergique et dure expression des traits de la bohémienne. Il n'ignorait pas qu'un sentiment profond ne connaît guère de barrières, et sans attacher une importance énorme à ses menaces, il les jugeait plus sérieuse de sa part que de toute autre.

Cette tranquille existence durait depuis deux mois. Asie sortait régulièrement tous les matins et s'informait si le marquis de Sainte-Croix était de retour. Cette promenade consistait à passer par la rue Caumartin, où se trouvait l'hôtel d'Hector. Mais les jalousies constamment baissées, l'absence de tous serviteurs la renseignaient suffisamment.

Un matin, Cardaillan la suivit et comprit, par ces investigations, ce qu'elle cherchait ainsi.

— Elle y tient, pensa-t-il, quel diable de tour veut-elle donc lui jouer ?

Quelques jours plus tard, Asie rentra, accompagnée d'un personnage assez mal vêtu, de figure énergique,

qu'elle installa chez elle, après avoir eu avec lui une longue conversation secrète.

Puis Cardaillan la vit se couvrir de vêtements de deuil, sans qu'il pût savoir quel proche parent la jeune femme avait perdu.

L'homme en fit autant, d'où Cardaillan supposa qu'il y avait entre eux un lien de parenté.

Il essaya de tirer, par des plaisanteries, quelques renseignements sur le singulier hôte et l'ex-danseuse. Mais il comprit bientôt que de telles questions étaient désagréables et cessa de les faire.

On rencontrait, d'ailleurs, assez rarement l'homme chez Asie. Il partait généralement à l'aube et ne rentrait qu'à la nuit.

Il ne parlait jamais aux domestiques et se servait lui-même. Il ne mangeait point à la maison.

On remarqua que, depuis son arrivée, Asie, cessa les courses du matin.

Cet homme, si peu communicatif, était horriblement triste, — Il sembla que cette tristesse déteignît sur Asie.

Un soir cependant, toute cette gaieté de la jeune femme, gaieté un peu exotique, un peu sauvage, se retrouva. Cardaillan, surpris, chercha quelle en pouvait être la cause. Il passa par la rue Caumartin. Toutes les fenêtres de l'hôtel étaient grandes ouvertes. On lavait des voitures dans la cour. Le marquis de Sainte-Croix était de retour.

Cardaillan pensa un instant que toute cette haine pouvait bien être chez l'actrice une forme de l'amour offensé et qu'une réconciliation est proche en pareil cas.

— Après tout, pensa-t-il, elle est bien libre !

Mais ce ne fut pas sans un soupir. Il est fâcheux qu'il n'eût pas entendu le court dialogue entre Asie et l'homme, lequel n'était autre que le Korigan.

— L'avez-vous vu, mon père ?

— Oui, je lai vu, il est arrivé cette nuit. Sa voiture l'attendait à la gare Montparnasse.

— Croyez-vous qu'il sache la mort de Mariannic ?

— Je ne le crois pas. Yvonne Cloannec, dans la lettre qui contient tous les détails, dit que cette mort est restée secrète.

— Quelle est votre résolution définitive? L'heure est venue de nous concerter, je veux participer au châtiment de cet homme.

— Mon projet est fort simple. Je veux le tuer. C'est une idée qui ne m'a pas quittée depuis son crime. Sans la présence de nos bienfaiteurs, les Kérallan, j'eusse accompli mon projet il y a six semaines. Mademoiselle Hermine a arrêté mon bras.

— Comment cela ? interrompit vivement Asie.

Le Korigan raconta les détails que l'on sait qui se passèrent à la falaise des Aigues.

Asie insista sur une foule de circonstances, au sujet desquelles son père s'expliqua avec une lucidité complète.

— Vous avez la même conviction que moi, dit Asie après un silence. Hermine aime le marquis..

— Oui, et c'est un grand malheur, surtout s'il l'épouse.

— Cela, dit Asie, ne sera jamais.

— Asie, tu vois bien qu'il faut qu'il périsse.

— Mais comment?

— C'est bien simple, je l'attendrai et je le suivrai, je me ferai son ombre et quand je trouverai l'occasion je lui dirai : Tu as tué ma fille. Et je le tuerai à mon tour, d'un seul coup. Grimsby, de notre baraque, avait tué un homme ainsi en Amérique, il le racontait souvent. On frappe ici... de haut en bas. Je sais bien que c'est mal, mais qui donc fait justice aux pauvres déshérités tels que moi?

— Mais on ne verra là qu'un assassinat!

— Qu'importe ce qu'on verra?

— Vous serez arrêté et envoyé aux galères.

— Soit. Ma vie n'a été que misères pires encore que celle-là.

— Depuis que nous avons fait alliance et que vous avez connu la vérité sur ce que vous nommiez mes crimes, vous avez toujours écouté mes conseils. Croyez-moi, écoutez-les cette fois encore. Je hais cet homme autant que vous. N'essayez pas du couteau. Vous pourriez le manquer, et vous seriez une victime de plus à ajouter aux siennes. Laissez-moi faire.

— Mais que pourrais-tu seule ? Une femme ?...

Asie eut un sourire terrible.

— Si je ne puis faire mieux, je vous l'amènerai, répondit-elle, et ce jour-là, vous n'aurez pas à craindre de le manquer.

Le Korigan comprit au sombre enthousiasme d'Asie qu'elle cachait une résolution égale à la sienne et des moyens plus puissants.

Le pacte fut conclu. Ce qu'elle lui dit, nul ne l'a su, la suite de ce récit montrera cependant qu'elle n'avait pas trop présumé de ses forces.

Hector était de retour à Paris depuis plusieurs jours, et tâchait d'oublier son échec. Depuis quelque temps rien ne lui réussissait.

— Je vieillis, pensait-il, mon étoile se lasse à me suivre.

Ce favori du succès se sentait parfois saisi d'accès de colère furieuse contre son mauvais destin, à la manière des enfants volontaires qui ne se résignent pas à l'impossible.

Lorsqu'il eut repris sa vie habituelle, il sentit bientôt un vide. Depuis cinq années, il s'était accoutumé à aller chaque soir passer près d'Asie les deux ou trois heures de liberté que ses occupations mondaines lui laissaient.

Il n'y avait pas jusqu'à la rigueur de la jeune femme qui ne fût un attrait de plus. Il ne sentit véritablement le vide que lorsque cette heure de désœu-

vrement lui démontra quelle place l'actrice avait occupée dans sa vie.

Il retourna machinalement au faubourg du Roule, et demanda aux deux serviteurs qu'il y avait placés, si la fugitive était rentrée au nid.

— Nous n'avons pas revu madame, répondirent-ils.. Mais elle joue chaque soir, et quelqu'un nous a dit l'avoir suivie à sa sortie du théâtre : elle doit demeurer de l'autre côté de l'eau, vers le Luxembourg. M. de Cardaillan l'accompagnait ce soir-là.

Ainsi elle avait tenu sa parole, elle avait pris un amant, Cardaillan triomphait où lui Hector échouait misérablement.

Alors cet homme qui n'aimait pas une femme, mais bien les femmes, se sentit pour la première fois mordu par une jalousie furieuse.

— Que faire ? murmurait-il, à quoi me résoudre ? Comment renouer désormais ? Vais-je donc me rendre la fable de tout Paris ; vais-je en un seul jour renier tous mes beaux principes d'indifférence absolue et m'atteler en esclave au char d'une créature qui se sera moquée de moi ? Oui, certes, c'est le mot, et je ne me suis joué de personne, comme Asie a fait du marquis de Sainte-Croix.

Ah ! vrai Dieu ! quelles gorges chaudes le jour où l'on me verra à la poursuite de cette fille qui m'a congédié comme un laquais.

Mais cela ne sera pas ; c'est trop de guignon, en vérité ! Hermine, après elle, toutes me quittent, toutes me repoussent, toutes me chassent ! La clef d'or ne peut rien ici. La désinvolture avec laquelle Asie m'a rendu une véritable fortune le prouve suffisamment. La persuasion, je l'ai tentée durant cinq années sans y réussir. Les mille piéges de la vanité, par le moyen desquels on s'empare des femmes, n'ont aucune prise sur elle. Moi ridicule ! Jamais. Cependant, je ne puis quitter ainsi la partie, ce serait avouer que je l'ai perdue. Je veux la revoir. Je

veux lui parler, je lui rappellerai combien je l'ai aimée, combien...

Et ne sait-elle pas tout cela, et ne sais-je pas moi-même comme nos bienfaits intéressés nous attachent peu les femmes! Comme il est superflu, pour ne pas dire grotesque, de les rappeler pour rentrer, dans un cœur qui s'est lassé? N'ai-je pas vu mille fois que ces sacrifices amènent plus tard chez celles qui en furent l'objet, non-seulement l'oubli, mais la haine? N'ai-je donc pas ri de ces malheureux qui se traînent derrière une fille perdue, mettant leur honneur en lambeaux, salissant leur nom, gaspillant leur capital, pour ne récolter après tout cela qu'un : « Imbécile!!! » dédaigneusement dit

Et voilà le rôle que je me dispose à jouer. En vérité, que dirait l'ombre de mon père s'il me voyait à cette école.

En somme, il vint le soir rue d'Assas, où il trouva Cardaillan ramenant Asie de son théâtre.

Hector avait assisté dans une baignoire à la représentation et admiré le jeu nerveux de l'actrice.

En suivant les jeunes gens qui remontèrent lentement et au bras l'un de l'autre la rue du Bac, profitant d'une belle soirée d'été, Hector ne put s'empêcher de sourire amèrement.

— Voilà, dit-il, les petites humiliations qui commencent; j'en subirais bien d'autres si je me laissais aller. Quelle taille, quels yeux, quelle chevelure! Jamais je ne l'ai vue si attrayante.

Ce fut la première fois peut-être qu'il sonna timidement à la porte d'une femme. Il craignait d'être exclu par consigne. Aussi lorsqu'il fit passer sa carte à la comédienne, eut-il un serrement de cœur assez vif.

Heureusement le domestique revint bientôt.

— Madame est visible pour monsieur le marquis, dit-elle.

Hector trouva ses anciens amis à table.

L'actrice soupait, selon la coutume, après le théâtre.

— Quelle heureuse surprise, marquis ? lui dit Asie, sans le moindre embarras. J'avoue que je ne vous attendais pas, ni vous non plus, n'est-ce pas monsieur de Cardaillan ?

Hector en entrant avait tendu la main à celui qu'il supposait son heureux rival ; il eût craint de laisser voir sa blessure et affectait un désintéressement complet bien loin de l'agitation de son âme.

Il cherchait, en effet, avec une angoisse que Asie discerna bien vite, les traces de ce bonheur qu'il avait tant souhaité, sur le visage et dans l'attitude des deux amants.

— Quelle perfidie !... pensait-il, pas un trouble à ma vue !... Il semblerait que ce qui s'est passé devait arriver par les lois naturelles du monde.

— Ah ! dit-il tout haut, me supposez-vous d'assez mauvais goût, ma chère Asie, pour vous en vouloir d'une fantaisie ? moi surtout, l'homme le plus variable de l'univers !

— Tant mieux, mon cher marquis ; soupez avec nous, nous aurons une joyeuse soirée de plus.

Le marquis s'attabla entre Asie et Cardaillan, cherchant sans trop y réussir à déployer son insouciante gaieté d'autrefois. Un pli profond de son visage indiquait l'effort et son sourire s'arrêtait soudain.

Il s'aperçut que ses plaisanteries allaient, quoi qu'il fît, tourner à l'aigre. Alors il se versa coup sur coup plusieurs verres de Champagne. Un peu de rose apparut à ses joues, l'œil devint brillant, mais la tristesse tenace ne le quittait point, au contraire. Alors, désespérant de venir à bout de lui-même, il se renversa dans son fauteuil et demeura silencieux et comme écrasé par le sentiment de son impuissance. Asie n'avait jamais paru si libre d'esprit. Elle observait dans une glace tout le jeu de cette scène.

Cardaillan, qui comprenait la pensée secrète d'Hector, aurait voulu épargner à son ancien ami le supplice qu'il était venu chercher lui-même; dans sa bonté naturelle, il eût voulu le détromper sur la réalité de ses relations avec Asie; mais celle-ci comprit sans doute sa pensée, car elle l'arrêta d'un geste.

— Pas un mot! lui dit-elle d'une voix basse et énergique, je vous en prie.

Vers deux heures, comme Hector ne se levait point :

— Mon cher ami, dit Asie se tournant vers Cardaillan, je crois que l'heure est venue de se retirer. Je me sens bien lasse, accompagnez Hector jusqu'à sa porte ; c'est affaire de bon chrétien, car il me semble en proie au spleen. Bonsoir, messieurs, fit-elle en tendant à Cardaillan son front avec un geste d'abandon qui fit froid au cœur du marquis de Sainte-Croix et sourire Cardaillan, véritablement amusé par cette comédie.

Ils descendirent côte à côte la rue d'Assas jusqu'à l'entrée de la rue de Rennes.

— Eh bien! essaya Hector avec un effort visible en prenant le bras de Cardaillan, êtes-vous heureux, mon bien cher ?

— Heureux ! répondit évasivement le jeune homme. Peuh ! qui donc peut se vanter d'être heureux ?

— Peste, vous êtes difficile! la plus charmante fille de Paris et *de mon temps* la plus sage.

— Je suis sûr, Hector, que vous regretterez votre coup de tête.

— Regretter ! Ce n'est pas sérieusement que vous me dites cela ?

— Si, vraiment. Répondez-moi, ma question à une portée sérieuse.

— Comment, vous supposez que je regrette cette fille !

— A vrai dire, vous en avez l'air. Que je m'en aperçoive seul, cela n'a point de portée, mais je crains que vous ne trahissiez vis-à-vis d'autres votre sentiment.

— Cardaillan, regardez-moi bien en face et tâchez, cher augure, de ne pas rire. Ne savez-vous pas que le seul parfum rare que je trouvai à cette Asie, c'était cette fleur originale de vertu poussée dans cette mauvaise terre d'une baraque foraine. La vertu tombée, la fleur se fane et la boue reste, Asie ressemble désormais à toutes les autres, et ma visite était une preuve de toute absence de regret ou de rancune.

Il y eut, au fond de ces paroles, comme une hésitation. Cardaillan s'en aperçut.

— Si vous dites vrai, Hector, fit-il après un silence, tout est bien ; vous êtes fidèle à vous-même. Mais je ne verrais, moi qui ne suis point si radicalement viveur et blasé que vous-même, aucun inconvénient à ce que vous ayez regret d'Asie ; elle en vaut la peine.

— Tant mieux que vous l'avouiez, Cardaillan, interrompit sèchement Hector, vous vous y connaissez et votre jugement confirme le goût que j'eus pour elle.

Il serra avec une froideur évidente la main de Cardaillan, qui ne jugea pas à propos d'en dire davantage.

Hector descendit lentement le boulevard Haussmann où il avait conduit Cardaillan. Puis tout à coup hêlant un cocher de remise :

— Rue d'Assas, lui dit-il.

Une lumière brillait encore aux fenêtres de l'actrice, qui finissait d'étudier son rôle pour les répétitions du lendemain. Hector mit un louis dans la main du concierge, et monta chez Asie.

Un homme qu'il ne reconnut pas dans l'ombre lui ouvrit la porte. Il semblait qu'il était attendu.

— C'est vous encore, mon ami, lui dit l'actrice

avec un geste qui déguisait mal la fatigue et l'ennui, et désignant un siége en face d'elle :

— Avez-vous donc quelque confidence à me faire? Vous eussiez pu parler devant Cardaillan, je n'ai pas de secrets pour lui.

Les yeux d'Hector lancèrent un éclair.

— Je le sais, dit-il. Asie, est-ce donc ainsi que devait finir notre liaison ? reprit-il d'un air sombre.

— Est-ce pour me poser cette question que vous venez me revoir à trois heures du matin ? dit-elle en bâillant. Vraiment, monsieur de Sainte-Croix, je vous croyais plus d'esprit.

— Ne plaisantez pas, dit Hector, pâle de colère ; je vous préviens que ce n'est pas l'heure.

— Non, certes, ce n'est pas l'heure de plaisanter, répondit froidement Asie en se dirigeant vers le cordon de la sonnette. Aussi vais-je vous faire reconduire.

Hector courut vers elle et lui saisit le bras.

— Ne sonnez pas, lui dit-il, je vous le défends !

— Vous me le défendez ?

— Je... vous en prie.

— A la bonne heure, j'admets encore vos prières. Nous ne sommes pas au château de Sainte-Croix, et vos violences ici seraient simplement ridicules. Que voulez-vous de moi ? Soyez bref, car en vérité ceci tourne à la folie.

— Ce que je veux ! ! dit le marquis avec une extrême violence, je veux que vous quittiez Cardaillan sur l'heure. Je veux être votre amant, puisque maintenant vous avez quitté votre habit de vestale.

— Je veux ! En vérité, fit Asie, éclatant de rire, vos volontés sont héroïques. Nous sommes quittes, monsieur de Sainte-Croix, et je ne vous dois rien, donc vous n'avez que faire de vouloir. Je ne serai pas votre maîtresse et je serai celle de qui me plaira. Entendez-le bien. C'est un langage que vous avez

tenu assez souvent à de pauvres créatures qui ont eu la sottise de vous aimer.

C'est fini, bien fini. Venez nous voir Cardaillan et moi, en ami, comme ce soir, mais ne me forcez pas à vous consigner à ma porte comme un rodomont par vos exigences... extraordinaires. Et maintenant, il est tard, mon cher marquis, et j'ai besoin d'être seule.

— Non, je ne partirai pas ainsi, dit le marquis en proie à une agitation qu'il ne connaissait point. Cela est impossible, ma chère Asie ! Je vous demande, je vous... supplie, oui, je vous supplie, vous savez que je ne supplie guère, dit-il avec effort, écoutez-moi. Ce n'est pas après tant d'années passées dans un commerce tel que fut le nôtre que l'on se quitte à la façon des serviteurs mécontents des maîtres. Il faut que, sur l'heure, vous décidiez entre Cardaillan et moi.

— Mais il me semble que mes paroles sont limpides. Le choix est fait, monsieur, et je vous préviens que cette scène a duré assez longtemps.

Elle était debout, tranquille et glaciale.

Hector, désespéré, fit un geste pour s'élancer dehors. Mais ne pouvant se résoudre à quitter ainsi la partie sottement perdue, il revint après cette fausse sortie vers la jeune femme.

— Voyons, Asie, faites vos conditions, chère fille. Je suis plus riche que Cardaillan, qui a encore la majeure partie de ses parents. Que désirez-vous, qu'exigez-vous ?

— Je n'exige qu'une chose, mon pauvre Hector, dit Asie, c'est que vous compreniez que vous êtes ici bien affreusement ridicule. Allons, homme à succès que vous êtes, prenez votre parti en brave et cherchez quelque autre passion.

Elle sonna : un domestique vint avec un flambeau pour reconduire le marquis, qui put apercevoir de nouveau dans l'ombre cette forme noire qui l'avait silencieusement introduit.

Mais Hector était désespéré. Il revint rue Caumartin, roulant mille projets sinistres et naturellement impraticables, Asie étant parfaitement maîtresse d'elle-même.

A partir de cet instant commença pour le marquis de Sainte-Croix une existence impossible.

Il s'était juré de réduire Asie.

Ce n'était plus de l'amour, c'était la vengeance, l'orgueil blessé, la colère furieuse qui le dominaient. Au fond, un âpre désir de posséder celle qui le traitait avec tant de dureté, de lui imposer son joug, et plus tard son mépris implacable le poussait à tout tenter.

Asie, de son côté, semblait prendre plaisir à exciter par ses refus, quelquefois sanglants, la passion du marquis de Sainte-Croix.

Cardaillan assistait en philosophe à cette lutte curieuse, se taisant toujours, mais il avait pénétré cet amour, fait tout entier d'amour-propre, et méprisant désormais les motifs d'une telle poursuite, laissait croire à Hector qu'il était le plus fortuné des amants sans jamais lui faire sentir que ses tentatives le pussent offenser.

— Chacun pour soi et Dieu pour tous, disait-il quelquefois, adoptant une des anciennes devises du marquis en fait de femmes.

Cependant, Hector gardait encore des doutes malgré les affirmations d'Asie : il ne voyait entre Cardaillan et elle aucune de ces privautés qui caractérisent les liaisons intimes les mieux déguisées.

— Vous ne l'aimez pas, lui dit-il un jour, pourquoi feindre et me torturer ?

— Que connaissez-vous donc à l'amour que je porte ? Est-il nécessaire de vous faire toucher du doigt les choses. Vous voyez la différence entre vous et lui. Vous m'affichiez à outrance sans me posséder. Aujourd'hui, nous mettons vos yeux de lynx à la torture pour savoir le vrai.

— Quel sacrifice pourrai-je donc faire au monde pour vous vaincre, cruelle femme ! s'écriait Hector.

Il se traînait ensuite à ses pieds, la suppliant avec des accents et des larmes, de vraies larmes, que lui arrachait cette fausse passion, où la douleur seule était réelle.

Il n'osait plus parler de présents, elle avait fait reporter chez lui ceux qu'il avait envoyés, et quels présents ! les plus merveilleux qu'on pût trouver à Paris à cette époque féérique de la fin du second empire.

Rien ne le rebutait, les moindres désirs étaient réalisés avec une douceur, une obséquiosité, une patience sans bornes.

L'amour d'un page pour une reine n'eût pas offert plus d'humilités.

Depuis quelques mois, les amis d'Hector suivaient avec une vive curiosité les péripéties de cette lutte. Les yeux caves, les traits tirés du marquis indiquaient la tension continuelle de son esprit. Mais le satirique viveur avait dans sa carrière trouvé beaucoup de compagnons, mais peu d'amis véritables.

On prenait difficilement au sérieux sa passion malheureuse, mais on feignait plus encore de croire à une de ses plaisanteries habituelles. On engageait autour de lui des paris sur l'issue de cette guerre.

L'un des plus dévoués au marquis était le banquier Hermanoz.

Dépositaire des fonds considérables appartenant à Hector, il lui restait fidèle autant par intérêt que par affection ; mais si nous en venions à sonder les mobiles de ceux qui nous aiment, l'amitié sombrerait aussitôt contre l'écueil de l'égoïsme, pour parler le langage de l'hôtel de Rambouillet.

Hermanoz qui souffrait de voir ce fier et indomptable gentilhomme réduit au rôle de *patito* auprès d'une fille de théâtre, le prit un jour à part, l'engageant à ne point s'afficher ainsi.

— Te voilà garrotté, lui dit-il. Elle a le pied sur ta tête. Coralie de Fresnaye fait des mots sur ton compte. On en rit, mon bon, on en rit. C'est plus fort, cela, que les mots de Coralie, quand on songe qu'il est question du marquis de Sainte-Croix.

— Eh ! s'écria Hector, que l'on rie à l'aise, je m'en soucie peu ! L'important est que je rie le dernier. Et j'aurai mon tour.

— Tu sais bien que non. Asie affirme à toutes ses camarades de théâtre que tu ne lui seras jamais rien. Elle est vraie, cette fille-là. On lui rend justice.

— Je la ferai marquise, s'il faut, dit Hector. C'est peut-être ce qu'elle souhaite, au fond. Je me vengerai ainsi des uns par les autres, murmura-t-il.

Hermanoz, consterné ne répondit rien. Seulement écrivit une première lettre à Gontran.

Cependant Hector n'osait compter sur cet argument suprême. Il savait par expérience que ce qui touche les autres femmes n'avait guère de prise sur celle-là. Ce tempérament à part défiait tout raisonnement.

Sa surprise fut donc très-grande lorsque, après une rebuffade, Asie lui dit tout à coup :

— A quoi bon toutes ces protestations dont je ne crois pas un mot? Si j'avais la faiblesse de revenir à vous, vous épouseriez demain quelque héritière de votre monde, et vous vous vengeriez ainsi de mes refus.

— Je ne veux épouser personne Asie.

— Je pense que vous eussiez épousé mademoiselle de Kérallan l'année dernière, si vous eussiez cru être accepté de son père.

— Qui vous le fait supposer ?

— Ce que je sais... je ne m'exposerai pas à vos rancunes.

— Et, dit Hector, si je faisais de vous ma femme, Asie, que diriez-vous ?

— Je demanderais à réfléchir.

— Mais vous ne me repousseriez point ?

— Je ne dis pas cela, je réfléchirais, voilà tout.

A partir de ce moment, Hector fut pris. Asie ne le découragea point.

Elle n'eut simplement qu'à douter de lui, pour lui faire accomplir toutes les folies auxquelles un jeune homme de vingt ans sans expérience peut se laisser aller.

Jusque-là si désintéressée, Asie accepta d'Hector la mise en son nom de sommes considérables.

Pour deux heures de tête à tête en l'absence ou à l'insu de Cardaillan, le pauvre marquis de Sainte-Croix se fût dépouillé d'une ferme. Pour une de ces privautés innocentes qu'Asie lui accordait aisément au faubourg du Roule, pour une promenade au bois en voiture découverte, il eût peut-être donné sa plus belle forêt.

L'amour-propre de cet homme le conduisait à de pires folies que l'amour vrai. En attendant, Asie le ruinait ; en une année, près d'un million avait passé dans ses mains.

Elle traînait l'affaire en longueur, usant parfois vis-à-vis d'Hector d'une coquetterie savante que plus d'une courtisane eût enviée. Avec un art infini, elle trouvait le moyen de se faire chaque jour désirer davantage et renvoyait le marquis plus esclave et jamais plus heureux.

C'eût été pour un analyste qui eût deviné la vérité un spectacle bien singulier, que ces deux acteurs, jouant cette grande comédie, l'un vis-à-vis de l'autre, et poursuivant un but net, défini, positif, bien étranger certainement à l'amour.

Hector se retrouvant passionné, impétueux, ardent comme à vingt ans, Asie feignant quelquefois l'émotion, semblant prête à céder, simulant jusqu'au

trouble, tandis qu'au fond elle le poussait froidement et sans merci jusqu'aux abîmes.

De fait, au train dont le marquis courait à sa perte, il se trouverait bientôt ruiné. Asie le lui disait quelquefois avec cette audace glaciale qui laissait le marquis désarmé vis-à-vis d'elle.

— Mon cher Hector, si vous continuez à m'accabler de vos bienfaits, je serai quelque jour forcée de vous épouser pour tout de bon, ne fût-ce que pour vous épargner la misère.

Ces propos circulaient, et bientôt Hermanoz, auquel le marquis avait demandé des remboursements considérables et qui voyait cette belle fortune fondre comme la neige, crut devoir avertir de nouveau Gontran.

On a vu les conséquences de ce second avis.

Le Korigan comprenait difficilement cette tactique. Il ne pouvait se faire à l'éternelle présence d'Hector au logis. Il entrait en colère lorsque le marquis laissait entre les mains d'Asie des sommes énormes, des diamants et des titres de propriétés et apostrophant sa fille :

— Tu salis ma vengeance, lui disait-il. Veux-tu donc le dépouiller? On pensera que nous avons voulu d'abord nous assurer une fortune. Tu vas rendre ce misérable intéressant.

— Laissez-moi le ruiner, répondait Asie, et nous n'aurons pas besoin de couteau. Il se tuera tout seul le jour où je le chasserai.

Un soir, Hector rentra chez lui dans un découragement profond. Il se sentait perdre pied.

— Où vais-je? murmura-t-il. Ce démon se joue de moi, je le vois bien, et je ne puis me défaire de lui. J'ai perdu ma vie!... Est-il heureux, ce Gontran!

Le marquis prononça tout haut ces paroles et les ponctua d'un profond soupir.

Il rentrait d'un souper où l'on avait été fort gai, hors lui seul. Il se sentait accablé de fatigue. Après

avoir reconduit Asie jusque chez elle, elle l'avait renvoyé sans pitié.

— Et ce sera toujours ainsi ! pensait-il, je mourrai à la peine après avoir dévoré mon patrimoine jusqu'au dernier louis.

Aucune lumière n'éclairait le vaste salon où se trouvait le marquis. Il s'était jeté dans un fauteuil et tentait de se retrouver lui-même.

## II

De temps à autre il se levait fébrilement et se promenait avec agitation.

Son monologue entrecoupé disait assez son trouble.

— Je ne puis dormir ! Je ne puis lire ! s'écria-t-il enfin en rejetant loin de lui un livre qu'il avait pris. Qui pourrait donc m'arracher à cet enfer !

Il sonna. Mais personne ne vint.

— Jusqu'à mon valet de chambre ! fit-il avec un sourire triste.

Il alluma lui-même les candélabres, et apparut tel que ces dix-huit mois l'avaient fait, avec ses cheveux devenus gris, ses rides accusées et son beau front déjà dévasté. Cependant il gardait toujours son grand air, et sa fière tournure ; il n'avait rien perdu de sa svelte élégance. Mais avec la lumière, il eut une vision.

Une jeune femme vêtue de noir, le voile à demi baissé, était assise ou plutôt à demi enfoncée dans une bergère et le regardait. Hector recula de surprise.

— Madame ? interrogea-t-il.

Mais la jeune femme se leva en s'avançant en pleine clarté, lui tendit la main avec un sourire d'une ineffable douceur.

— Hector, lui dit-elle, je vous attendais ; ne me reconnaissez-vous pas ?

— Hermine ! cria le marquis en s'élançant vers elle comme un homme qui sombre au-devant d'une planche de salut.

Car de ce coup d'aile qui nous prouve à nous-mêmes l'immatérialité de notre âme, il avait vu, il avait compris que cette femme, celle-là seule, pourrait sinon le sauver, du moins combattre pour lui.

Il fût assurément tombé à ses pieds si la jeune femme ne l'eût arrêté d'un geste.

— C'est votre sœur, Hector, qui vient à vous, lui dit-elle avec un accent de dignité suprême. J'ai voulu vous attendre ici, pour que nous causions un peu de vous, mon frère.

Il se précipita sur la main de la jeune femme qu'il couvrit de baisers.

— Vous à Paris ! s'écria-t-il, vous ici, sans que j'en sois prévenu !

— Nous sommes arrivés, Gontran et moi, ce soir même. J'ai laissé mon...

Elle se reprit :

— Votre frère se repose, et j'attendais dans ce salon votre retour. Vous êtes bien changé, Hector. Vous menez une terrible existence !

Hélas ! la pauvre femme ne voyait pas sur elle-même les ravages de sa propre pensée. Hector s'aperçut alors de cette maigreur diaphane, des filets bleuâtres qui marbraient ses tempes, du cercle de bistre qui entourait les yeux de la comtesse.

— Tous deux nous avons souffert, dit-il d'une voix grave.

— Ne parlons jamais de moi, mon frère, dit Hermine ; mademoiselle de Kérallan est morte pour

vous. J'ai écarté les domestiques, je ne voulais point que notre conversation eût des témoins. Hector, j'ai juré de racheter mes fautes d'un moment en vousarrachant à votre perdition. Vous voulez épouser une femme indigne, marquis, vous le chef de notre famille. Vous vous ruinez pour elle, assure-t-on.

— C'est vrai, dit noblement Hector.

— Vous l'aimez donc, cette femme? interrogea-t-elle d'une voix un peu tremblante, malgré ses efforts.

Hector ne répondit point.

— Voilà donc comme vous êtes, vous autres ! dit-elle après un silence, en laissant tomber ses mains par un geste abandonné.

Puis, sentant qu'elle se trahissait :

— Hector, ce mariage ne se peut point, vous le savez ; j'ai décidé Gontran à venir vous chercher ici. Nous vous guérirons. Vous n'avez point vécu de la vie de famille, revenez avec nous ; vous verrez avec quel cœur je vous rendrai les Aigues agréables ; oubliez ces agitations qui vous ont vieilli en quelques mois autant qu'en dix années.

— Je ne le puis pas. Moins qu'ailleurs j'habiterai aux Aigues, répondit le marquis d'une voix grave.

— Je ne puis croire que cet amour vous tienne, fit-elle doucement, au point que vous reniiez tous les vôtres.

— Et pourquoi suis-je ici? Pourquoi me suis-je remis aux détestables filets de cette femme, Hermine ? demanda le marquis avec force en saisissant la main de la comtesse. Ne le savez-vous pas ? Oui, certes, je serais resté là-bas, je vous l'ai dit, en une nuit mémorable, j'aurais rompu avec cette vie de désordre où je vais à l'aventure, poussé par toutes sortes de passions qui certes ne conduisent pas au bonheur. Il est trop tard, enfant, pour parler encore

de tout cela. Il faut que nous l'oubliions, puisque vous l'avez voulu.

Eh bien, Hermine, j'oublie, voilà tout. Chacun oublie à sa manière ; je m'étourdis, et ne pouvant aspirer, paraît-il, aux femmes honnêtes, mes égales, au foyer sain et paisible que je vois à autrui, je m'attable aux festins pimentés, j'épouse une fille. Tant pis pour ma destinée qui m'a si mal conduit.

— Vous êtes injuste, Hector. Ce n'est pas moi qui vous ai fui. Qui donc a créé les épouvantables obstacles qui nous ont séparés? Quelles convenances autorisaient désormais notre union? Le spectre de Mariannic se fût dressé entre nous deux, pour ne parler que de nous-mêmes.

— Je ne vous blâme pas, Hermine, dit Hector, j'étais seul coupable.

Et il pensa que si la comtesse en était à discuter son crime avec sa conscience, le pardon devait être proche.

— Au surplus, ajouta Hermine, n'ajoutons rien de plus. Mon mari et moi nous sommes venus vous chercher ici. Ce mariage ne convient à personne. Il faut trancher dans le vif, pendant qu'il en est temps encore. Pas de demi-mesures, une résolution. A cette condition, vous retrouverez Hermine si vous l'avez aimée, non plus comme femme, mais comme la meilleure et la plus dévouée des sœurs.

Cela vaut mieux, croyez-moi, il n'y a derrière les affections honnêtes ni remords, ni soucis, ni déceptions.

Je pourrai vous tendre, sans jalousie rétrospective, sans honte de vos erreurs, sans appréhensions qu'elles se renouvelassent, une main dévouée.

Vous ne sauriez plus aimer, vous, Hector. Votre cœur, rassasié de fantômes, est implacablement vide. Vous l'avez tué. Moi, je n'ai jamais... véritablement aimé, et j'aurais été malheureuse, si j'avais connu l'amour, car j'aurais sans doute immensément souf-

fert. Mon mari est aussi tendre, aussi dévoué, aussi bon que possible. J'ai résolu d'être heureuse négativement. Faites comme moi, Hector. Ayez l'énergie de rompre, et vivez en honnête homme.

— Cela se peut sans doute, Hermine, lorsque le cœur n'a jamais battu. Vous ne vous fussiez pas résignée ainsi, femme véritablement éprise. La vie négative, la belle fable, en vérité ! On n'oublie pas, on ne se résigne point. Il n'y a que les tièdes, les faibles, les indécis, les êtres vulgaires, les âmes sans ressort, qui se résignent à cette négation d'eux-mêmes. On fortifie son espoir ou l'on meurt à la peine. On attend sous le froissement de l'injure. Tel est le véritable amour, il ne connaît le renoncement que dans la mort. Pour moi, je me grise afin d'oublier. Ne peut-on me laisser à mon vin bleu, si celui-là seul me peut étourdir?

Nul pinceau ne peut rendre le visage d'Hermine durant ce discours. La jeune femme comptait sur son courage, et, tout enflammée de ses généreuses illusions, se croyait sûre d'elle-même.

Mais à mesure qu'il parlait, le simple charme de la voix d'Hector opérait; elle se sentait gagnée, envahie, domptée, et ce fut avec une vertigineuse terreur qu'elle se vit soumise de nouveau à cette dangereuse influence.

L'important au moins fut qu'Hector ne pût voir son trouble. Peut-être était-ce là la vérité! Peut-être la douleur de l'avoir perdue l'avait-elle rejeté dans le désordre! Alors ce n'était plus d'un devoir de famille qu'il s'agissait. Elle se sentait responsable de la chute d'Hector. Elle se disait qu'elle eût pu, qu'elle eût dû le sauver. Elle retrouvait au fond de son cœur des trésors d'indulgence pour celui qu'elle avait repoussé. Elle condamnait à la fois Mariannic et Alberte.

En quelques minutes elle eut fait sur cette route un chemin immense.

Elle avait tant cherché à se persuader elle-même

durant ces longs mois sans pouvoir trouver de réelles excuses au marquis.

L'excuse! quel besoin désormais d'excuses? c'est elle, elle seule, Hermine, qui avait besoin de pardon.

Aussi fût-ce avec une douceur infinie qu'elle lui dit, en s'asseyant dans un fauteuil et lui faisant signe de venir auprès d'elle :

— Il y a un abîme entre nous, Hector, mais nous pouvons faire que ce qui est ne soit pas. L'offre d'une éternelle affection ne saurait-elle vous suffire? Le renoncement ne saurait-il avoir ses charmes? Vous avez souffert, lui dit-elle, pensez-vous donc être le seul?

Elle écarta du geste ses bandeaux blonds et laissa entrevoir ses tempes amaigries.

— J'ai eu beaucoup de peine, dit-elle, j'ai bien pleuré. Nous ne nous séparerons plus. Vous serez heureux, je vous le promets, Hector, plus que vous ne l'eussiez été si vous m'aviez épousée, créature fantasque et jalouse telle que je suis. Vous reviendrez avec nous, n'est-ce pas?

— Non, lui dit-il, je ne vous ferai pas de promesses que je n'aurais pas la force de tenir. Je n'aurais pas la vertu nécessaire pour être un frère, un ami pour vous. Je ne puis trahir la confiance de Gontran.

— Oh! jamais, jamais, je le jure! fit-elle en se voilant le visage de ses mains.

— Vous l'avez voulu, ma sœur, lui dit-il; nous suivrons l'un et l'autre des routes différentes.

— Hector, s'écria Hermine, c'est impossible cela. Vous m'obéirez, je le veux!... Entendez-vous? Hermine de Kérallan le veut!

Elle s'était levée et lui avait pris les mains dans ses mains frémissantes...

— Vous avez perdu le droit de commander au plus respectueux de vos esclaves, répondit Hector en lui baisant les doigts. Je vais vous reconduire à votre

appartement. Il ne sera plus entre nous question de tout ceci. Ma destinée s'accomplira. Mais vous êtes mes hôtes, et je désire que votre séjour ici vous soit agréable, ma chère petite sœur.

— Vous me refusez, Hector, fit Hermine, tandis que deux grosses larmes lui tombaient des yeux. Vous me refusez! Oh! c'est mal, Hector!... bien mal!...

Combien en ce moment sa fierté patricienne était loin! Mais que de grâce touchante dans cet abandon, dans son attitude désolée!

— Comment vous vaincre, mauvais? lui demandait-elle les mains jointes. Quel étrange bonheur trouvez-vous donc à m'humilier? Pourquoi me faire subir la honte d'une lutte entre cette femme et moi? Vous lui obéissez, et moi je vous supplie!! Un mot d'Hermine ne suffit-il pas? Allez-vous me dire en face que vous me repoussez?

— Il le faut bien, entêtée Bretonne, puisque vous m'y forcez, fit Hector avec un sourire.

— Ainsi vous la reverrez? interrogea-t-elle.

Il inclina la tête en signe d'aveu.

— Et rien n'y fera, ni le serment que j'ai fait de vous ramener aux Aigues, ni mes larmes, les premières que je verse en suppliante, rien ne vous touchera?

— Encore une fois qui l'a voulu? ma chère enfant? On ne remonte pas sa destinée. Je descends la mienne à force de rames.

— Dans un courant qui vous mène aux plus mortels récifs, Hector.

Il fit un geste insouciant qui acheva de briser l'âme d'Hermine.

Elle débordait de raisons excellentes, elle se sentait si profondément émue qu'elle allait être éloquente, mais elle tremblait de s'attendrir et redoutait l'énervement.

Elle s'en alla donc à pas lents espérant qu'il la rappellerait.

Mais il la reconduisit silencieusement jusqu'à la porte de son appartement.

— Voulez-vous réveiller Gontran ? lui dit-elle doucement. Il serait heureux de vous revoir.

— Demain, chère sœur, il sera temps.

Et d'un geste qui semble dire combien cette entrevue dans une mise en scène conjugale était peu de nature à lui plaire, il prit congé.

Le lendemain, l'entrevue des deux frères fut aussi cordiale que possible.

Du côté de Gontran, qui ignorait tout ce qui s'était passé, elle fut affectueuse ; Hector dissimula tant bien que mal le sentiment d'envie que la vue du comte avait ranimé chez lui.

Gontran lui exposa de nouveau ses craintes. Il lui représenta que ce serait désespérer sa famille et se séparer absolument d'elle. Que, voulût-il lui, Gontran, passer outre tôt ou tard, Hermine et le marquis de Kérallan s'opposeraient à son désir, que le monde n'accepterait jamais cette personne, etc. Les arguments ne manquaient pas.

— Je ne parle pas de votre fortune, mon cher Hector, qui vous appartient en propre ; mais on affirme que vous l'aventurez. Assurément, vous ruiner est un droit égal à celui que vous avez de posséder, et vous trouverez toujours personnellement votre place à mon foyer, quoi qu'il arrive. Mais il était de mon devoir de vous avertir encore une fois, quels que soient votre âge et le respect que je n'ai jamais cessé de vous porter.

J'ai encore un autre devoir plus cruel à remplir en ces circonstances, et que votre retour en Bretagne et la rupture de votre liaison qui en serait la conséquence reculerait indéfiniment. Je réclame que les biens indivis entre nous soient partagés le plus tôt

possible. La possibilité d'avoir quelque jour des enfants m'oblige à cette pénible mesure, et mieux vaut la prendre au temps de notre amitié sans nuage.

Hector l'écouta jusqu'au bout.

— Ce n'est pas encore fait, Gontran, lui dit-il. Nous avons le temps d'aviser.

— Plaise à Dieu, Hector, que cela n'ait jamais lieu. J'avais pensé que l'influence de la famille serait bientôt venue à bout de détruire celle qui vous domine.

Je me suis trompé, mais permettez-moi d'espérer encore. A peine avez-vous vu Hermine hier soir, et j'ai sa promesse de chercher à vous séduire. J'ai dans l'esprit qu'elle y parviendra.

— Je ne veux pas vous ôter ce dernier espoir, Gontran, répondit le marquis de Sainte-Croix avec un sourire énigmatique, j'espère que vous me restez quelques jours.

C'est presque un voyage de noces que celui-ci. Je vais vous installer un appartement complet dans l'hôtel, et vous y serez désormais absolument chez vous, avec vos équipages et vos gens. Votre franchise m'a touché. C'est l'acte d'un véritable ami et d'un sage.

Durant quinze jours, Hector accompagna le comte et la comtesse à toutes les pièces en vogue et dans les quelques raouts qui se donnaient encore çà et là dans le monde officiel ou dans les salons que le printemps de 1869 ne fermait pas encore.

Le marquis fut d'une convenance parfaite vis-à-vis de sa belle-sœur. Il lui fit les honneurs de la ville avec une politesse courtoise et un peu froide qui ne donna prise à aucune médisance dans cette société parisienne où les plus hautes corruptions n'étonnent personne, parce qu'elles amusent tout le monde.

Ce fut à cette époque que la comtesse de Montfort fut tant admirée par tout le *high life*. Le marquis renouvela avec un luxe magnifique ses équipages afin

de montrer dans tout son éclat la merveille bretonne aux Parisiens éblouis.

Qui ne se souvient de ce magnifique attelage à quatre de chevaux bais bruns qu'il fit venir d'Angleterre tout exprès pour Hermine, et qu'il paya soixante mille francs chez Drake, et de cette splendide calèche rechampie de jaune et doublée de satin bleu, dans laquelle la comtesse de Montfort assista cette année-là au grand prix de Paris.

Cette splendide blonde qu'on apercevait à l'Opéra, aux Bouffes, aux Français, et que personne n'avait vue jusque-là, intrigua toute la ville. Son air indifférent et quelquefois ennuyé tentèrent ces papillons attardés qui ne quittent le boulevard que pour aller aux eaux. Elle ne manqua ni de triomphes, ni d'adorateurs.

Le marquis de Sainte-Croix semblait avoir abandonné Asie, il ne quittait guère ses hôtes et ne cessait d'inventer de nouvelles distractions. Affectueux envers Gontran, il était avec Hermine simple, obséquieux et empressé.

Aussi la pauvre jeune femme passait le plus souvent au milieu de ces merveilles, sans sortir de son cœur endolori. Elle cherchait le regard d'Hector, ne voyant que lui dans cette foule d'importuns, ne jouissant de ce luxe, de ces applaudissements, que pour les reporter à l'homme qu'elle aimait.

Et dans ces enivrements, lorsqu'un brouhaha flatteur s'élevait autour d'elle dans les salons, elle couvrait de son beau regard humide, attendri, soumis surtout, son vainqueur, cherchant l'impression que son orgueil en pouvait ressentir.

Hector, lui, semblait ne rien voir. Il accomplissait la tâche qu'il s'était imposée en parfait gentleman, mais rien ne laissait pressentir qu'il fût retombé sous l'influence de la jeune comtesse.

Vers le mois de juillet, il n'y a plus personne à Paris. Gontran avait retrouvé plusieurs compagnons

d'école et de voyage et s'intéressait à différentes entreprises. Hermine reculait de jour en jour l'idée d'une séparation nouvelle et d'un retour aux Aigues. Cette vie si pleine, si agitée, si diverse en même temps, lui plaisait. Elle échappait, grâce à elle, à son tourment. Et puis Hector était là : chaque jour elle pouvait l'entourer de soins, tenter de le gagner à sa cause.

Déjà elle avait pris la direction de sa maison et sous le couvert de la raison sociale Montfort-Sainte-Croix on recevait à l'hôtel de la rue Caumartin. Un matin Hector annonça qu'il partait pour l'Angleterre.

— Il s'agit d'un voyage d'affaires, dit-il à la comtesse. Je ne serai guère absent plus d'une ou deux semaines.

— Dites-vous vrai, Hector? interrogea Hermine, qui devint très-pâle. J'avais espéré que vous ne nous quitteriez pas durant notre séjour ici.

— Ce serait assurément mon plus vif désir, mais qui donc est maître en ses propres affaires de ne faire que ce qu'il lui plaît?

— Ce n'est point là la vérité, Hector, quelque chose me le dit.

Le marquis hésita, ou feignit un instant d'hésiter.

— Eh bien, je ne mentirai pas, Hermine, je vous quitte parce que ce supplice de cette vie commune m'est odieux, parce que je ne peux plus vivre davantage auprès de la femme de Gontran en maintenant mon cœur et mes yeux; parce qu'au milieu des adulations et des hommages auxquels vous êtes en butte, vous ne savez pas combien je souffre. Votre mari! Hermine, vous ne savez pas ce que j'éprouve quand, hors de sa présence, j'ôte ce masque d'indifférence trompeuse.

En vain j'ai lutté contre ces souvenirs qui me rendent fou, en vain j'ai voulu me dominer et rester ce

que je dois être, un bon frère : je ne le puis pas. Que serait-ce donc si j'étais aux champs, là-bas, dans notre Bretagne, en tête à tête éternel avec votre beauté, votre sourire, votre regard? Ici le monde était entre nous, votre mari vous sauvegardait et sa qualité le protégeait absolument. Là-bas, je succomberais à la tentation, je vous adorerais encore, et tout serait perdu. Adieu, Hermine, je voulais vous écrire ce que je vous dis-là, je vous l'exprime de vive voix; ce n'en est, je pense, que plus sincère. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

— Vous n'allez pas en Angleterre, Hector, vous retournez vers cette femme; ne mentez pas, je le sais, je le sens.

— Eh bien! oui, j'y retourne, c'est là mon préservatif, mon antidote. Nous allons, si je l'y décide, elle et moi, voyager. Demeurez ici jusqu'à ce qu'il vous plaise d'en partir. Vous êtes et demeurerez la reine de ma maison.

— Ainsi, vous ne reviendrez plus! C'est presque un congé que vous me signifiez, hélas! le savez-vous?

Il me faut donc retourner aux Aigues? Sans vous, seule! et seule pour toujours. Je me retrouverai sur ces grèves, dans ces bois, où je vous cherchais alors, où je vous espérais toujours!

Vous me condamnez à l'éternelle solitude : y avez-vous pensé, mon ami, mon frère! N'est-il donc point pour vous de chastes affections, n'en saurait-il être?

Faut-il être coupables pour s'aimer, dites-le. Si l'on peut s'adorer devant Dieu, sans crime, c'est vous que j'idolâtre, mon bien-aimé, vous seul que j'ai jamais chéri. Promettez-moi de me respecter, de nous respecter Gontran et moi, et je vous appartiendrai là-bas tout entière, dans la liberté des plaines et des champs, sous le regard de Dieu, qui m'a donné cet amour et ne saurait l'avoir créé mauvais. Ce renoncement nous élèvera, nous purifiera tous deux. S'il me vient des enfants, ami, ne t'appartiendront-

ils point par le sang, ne seront-ils point à toi par le cœur, par l'âme, par tout ce que tu éveilles en moi! Hector, je t'en supplie, reviens aux Aigues, quitte ce Paris où tu laisseras ta vie, ta fortune, ton honneur en lambeaux. Laisse-moi t'emmener, je t'en conjure!! Hector!! je t'en supplie par ta mère, qui voulait que je fusse sa fille, au nom du Dieu qui nous entend!

En parlant ainsi avec une véhémence toujours croissante et toute ruisselante de larmes, Hermine était la plus splendide incarnation de la passion douloureuse.

Qu'on nous pardonne une irrévérencieuse comparaison : elle montait, audacieuse et superbe, à ce calvaire humain des renonciations dans les cœurs vraiment touchés.

Elle y montait sûre d'elle-même, détachée d'ici-bas, épurée par la flamme même dont elle était brûlée, elle attirait après elle Hector, le jugeant d'après son âme à elle, et si plus tard elle eut des fautes, des crimes même à expier, Dieu les lui pardonne, car elle s'éleva ce jour-là, non dans les faibles paroles que nous avons rapportées, mais dans le geste et dans l'accent jusqu'au plus sublime pathétique.

Mais si le marquis de Sainte-Croix était assurément fort capable de l'admirer en artiste, il était impuissant à la suivre sur le terrain où elle se plaçait. Ce viveur, habitué à se railler de toutes choses, ce sceptique avait usé en lui les puissants ressorts qui vibraient chez son amante.

Cependant il fut un instant profondément ému.

— Comme vous savez aimer! lui dit-il avec admiration.

— Ah! mille fois mieux que vous! Hector, car ma cause est perdue, je n'ai pu vous toucher.

— Si c'était possible, répliqua-t-il, c'eût été fait par vous, Hermine.

En ce moment Gontran rentra.

Il remarqua l'émotion d'Hermine et conclut que la jeune femme ne réussissait point à entraîner selon leurs vœux le marquis de Sainte-Croix.

— C'est assez, Hermine, lui dit-il. Nous avons fait ce que nous avons pu. Aller plus loin serait de l'indiscrétion. Faites ce que vous croirez devoir faire, Hector, nous n'en parlerons plus. J'ai entamé ici une affaire qui me retiendra quinze jours encore, selon toute apparence ; après ce délai, nous repartirons pour les Aigues, ravis de l'hospitalité que nous avons reçue, mais navrés de notre insuccès.

Hector, le soir même de ce jour, demanda sa voiture. Au fond, il se sentait troublé, enivré, emporté aux extrêmes.

— Je ne me sens pas capable, pensait-il de me résoudre à cette platonique existence. Je ne résisterais pas à la tentation de couper les ailes à ce bel ange, lui eussé-je, cent fois, promis le contraire.

Il alla rue d'Assas, où il n'avait point paru depuis près de six semaines. Asie n'était point encore rentrée du théâtre.

Il faisait ce soir-là une chaude soirée d'été, mais sans lune et tout imprégnée de cette électricité qui sent l'orage. Le ciel se couvrait de grandes plaques noires et les arbres du Luxembourg paraissaient plus sombres encore par les clartés pourpres des candélabres lointains.

Le marquis erra quelques instants dans le jardin de la maison et s'assit dans un massif, contemplant le ciel rouge et fumeux, et les rares passants attardés dans ce paisible quartier.

Il était là depuis quelques minutes, lorsqu'une forme voilée, qui semblait avoir attendu son arrivée, se détacha de l'ombre d'une porte-cochère, entr'ouvrit à son tour la grille entre-bâillée de la maison et se glissa sans bruit sur ses traces.

Cette ombre, c'était la comtesse de Montfort.

Elle causait avec Gontran à l'une des fenêtres de

l'hôtel, lorsqu'elle vit le coupé du marquis s'arrêter devant le perron. Hector y monta, donna au cocher, à voix basse, une indication qu'elle n'entendit pas, et la voiture s'éloigna rapidement.

— Gontran, avait dit Hermine d'une voix sèche et sifflante, le moment est venu de repartir pour les Aigues. Notre place n'est plus ici. Je vais faire mes préparatifs de départ. Nous prendrons le railway demain à la première heure.

— Je sais, chère femme, que vous avez fait pour l'honneur de notre nom tout ce qu'il commandait. Je vous remercie de tant d'efforts perdus et de peines. Je vous reconduirai demain.

Lorsqu'il fût sorti, Hermine tira de sa poche une carte d'Hermanoz, sur laquelle le banquier avait écrit pour Gontran quelques renseignements sur Asie, entre autres l'adresse de la comédienne.

— Rue d'Assas..., où trouver cette rue ? murmura-t-elle. Dix heures !

Elle courut à une table où les journaux du jour étaient déposés, arracha vivement la bande et courut aux spectacles.

— Elle joue ce soir, fit-elle, dans la grande pièce. Donc il l'attend, j'y serai avant elle.

Mais une difficulté l'arrêtait, elle ne connaissait point Paris. Elle n'était jamais sortie que dans les équipages du marquis de Sainte-Croix. Jamais seule surtout.

Quel prétexte donner à une telle fugue ? Que penseraient les gens du marquis, la voyant sortir seule à pied, en grande toilette, à dix heures du soir !

Et qu'importait, après tout, puisqu'il y allait de la vie !

Elle courut chez elle, renvoya Betsy, sa femme de chambre, sous un prétexte, se revêtit d'une robe noire très-simple, s'enveloppa le visage d'un voile de crêpe épais, descendit par l'escalier de service de l'hôtel, passa sans être reconnue devant le con-

cierge, qui la prit pour quelque femme de fournisseur.

Elle courut ensuite en longeant les murs au hasard jusqu'à la Madeleine, où elle trouva un fiacre, qu'elle arrêta rue d'Assas, quelques numéros avant la maison d'Asie.

Lorsqu'elle vit le petit coupé du marquis stationnant devant la porte, le cœur lui battit violemment dans la poitrine.

— Moi ! s'écria-t-elle, le poursuivre jusqu'ici, malheur sur moi, pauvre femme !

Elle demeura quelques instants de l'autre côté de la rue, dans un recoin sombre, et put voir les pourparlers d'Hector avec le concierge. Puis elle l'aperçut se dirigeant vers le jardin.

— Ah ! s'écria-t-elle, encore une chance du Ciel.

Ainsi que nous l'avons dit, elle profita de la porte restée ouverte pour pénétrer à son tour dans le jardin, couvert de grands arbres qui épaississaient encore la nuit.

Hector la vit tout à coup venir au-devant de lui dans une allée.

On ne pouvait distinguer les visages.

— Est-ce vous, Asie ? demanda-t-il.

— Non, Hector, dit Hermine à voix basse, ce n'est pas elle, c'est moi, toujours moi. Je ne veux pas vous perdre sans combat, sans vous avoir disputé jusqu'à la fin...

— Mais, malheureuse, qu'êtes-vous venue faire ici ? Vous vous perdez !

— Peu m'importe, Hector, pourvu que je vous sauve. J'ai suivi votre trace, je vous retrouve à temps ! Que m'importe le reste !

Elle lui prit le bras à deux mains :

— Ecoutez-moi, je vous en supplie, Hector. Quel sacrifice faut-il faire pour vous gagner à ma cause ? Est-ce celui de moi-même ? Est-ce ma vie que vous voulez ? Est-ce ma flétrissure éternelle ?

Eh bien, je suis à vous, faites de moi ce que bon vous semble! J'aime mieux, entendez-vous, puisqu'il faut tout dire, la honte et l'infamie pour moi que vous perdre. Vous ne voulez pas retourner en Bretagne, y faire souche des gens de race et d'honneur, vous ne voulez pas de mon affection chaste, de mon dévouement. Que souhaitez-vous de moi? Que je sois à vous, au mépris de mes serments, de notre parenté, de tout ce qu'il y a de sacré dans le monde? Eh bien, Hector, je suis à vous, tout entière, la pourpre au front, la honte au cœur, je suis votre esclave. Vous ne voulez pas retourner dans notre Bretagne, où de telles infamies tueraient mon père et feraient reculer tous les miens. Soit, demeurons ici. Tous les crimes me semblent y être permis. Il en est qui sont à la mode.

Ici du moins mon infamie sera, pourra être secrète. Je jouerai ce rôle ignoble, moi la fille des Kérallan, d'une femme qui trompe son mari, j'aurai des enfants qui tromperont leur père. Tout sera mensonge chez moi. Mon front, mes lèvres, ma vie. Tant pis! je vous obéirai, je serai heureuse par vous de cet âpre et violent amour qui déshonore et qui vivifie. Je m'en prends à la destinée.

Puisqu'il vous faut une maîtresse, il vaut mieux que ce soit moi qu'une autre. Celle-là sera de race fidèle, et que vous puissiez avouer. Vous m'avez pris mon cœur et mon repos, monsieur de Sainte-Croix, qu'importe le reste, qu'importe la femme! Ah! que je comprends la pauvre Korigane, aujourd'hui! je l'ai détestée un jour, j'ai cru qu'elle m'avait volé votre passé.—Hélas! je vois bien aujourd'hui que la seule puissance en tout ceci c'est la fatalité. La fatalité qui fait qu'une femme aime sans avoir le droit de choisir, sans pouvoir compter les sacrifices.

Elle s'agenouilla, la figure cachée dans les mains.

Hector était vaincu. Il la releva d'un geste brusque.

— C'est fini, dit-il, vous êtes victorieuse, mon Hermine adorée, je suis votre esclave désormais, et me voilà fixé pour toujours.

Ce roué joua-t-il par entraînement ou par rancune cette comédie? fut-il vrai? Nul des contemporains qui ont connu quelque chose de ce drame n'en pourra rien dire.

Il l'entraîna, l'œil rayonnant, vers sa voiture.

Elle se laissa faire, inerte et comme accablée. Lorsqu'ils furent assis, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule d'Hector avec un abandon plein de grâce.

— Je suis une misérable, c'est vrai, mais je suis heureuse, mon bien-aimé. Nous ne nous quitterons plus, n'est-il pas vrai?

— Non, répondait Hector, je ne veux désormais aimer que toi, qui m'as tout sacrifié.

— Ah! s'écriait-elle par instants, l'abjecte créature que je suis!

— C'est le destin, disait le marquis, on ne peut rien contre ce qui fut décidé de nous; sèche tes larmes, Hermine.

On arrivait à l'hôtel. Le coupé passa, stores baissés, dans la cour. Hermine regagna son appartement sans que ce voyage nocturne eût été trahi.

Le lendemain Hector déclara qu'il rompait avec la comédienne. Il fut décidé qu'on vivrait tous ensemble, six mois aux Aigues et à Sainte-Croix, six mois à Paris.

Pour que le marquis pût garder une ombre de liberté, il fut décidé que la vie ne serait complétement en commun qu'à la campagne.

Hector possédait la maison contiguë à son hôtel. Il y installa Hermine et Gontran dans le magnifique appartement où nous avons, au commencement de ce récit, introduit nos lecteurs. Ils menèrent dès lors la vie parisienne dans ce qu'elle a de plus large et de plus mondain.

Non qu'ils courussent beaucoup les fêtes et les bals, Hermine préférait la solitude au bruit et au mouvement de la grande ville. Cependant, comprenant le plaisir d'Hector à se parer d'elle comme du plus rare joyau, la comtesse l'accompagnait lorsqu'il plaisait au marquis de la vouloir produire.

Gontran heureux de voir sa femme hors de ses tristesses, avait accepté joyeusement cette nouvelle existence.

Il ne craignait plus pour Hector l'influence d'Asie, le voyant obéissant et presque soumis à sa femme.

Il attribuait à la raison d'Hermine et à son savoir-faire le changement qui s'était opéré dans son frère et la vie désormais régulière qu'il paraissait mener.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Comme la vie mondaine ne lui agréait en rien, il s'était, suivant ses goûts et ses aptitudes d'ingénieur, lancé dans les hautes affaires, où bientôt sa lucidité d'esprit et son expérience lui avaient assigné un rang assez élevé.

Il voyageait souvent et laissait volontiers Hermine sous la sauvegarde du marquis.

On allait entrer dans l'hiver de 1870, qui fut, on se le rappelle, exceptionnellement brillant.

La jeune femme y resplendit de sa beauté sans rivale, de son luxe. Le comte Gontran ne tarda pas à se faire d'énormes revenus dans les entreprises qu'il dirigea. Chacun d'eux s'habitua à sa vie.

Hermine endurcit peu à peu sa conscience. Elle prit l'habitude du mensonge, et bientôt, enivrée, folle d'amour, elle offrit un front serein aux lèvres du comte, qui continua de la croire la plus chaste des créatures qu'il y eût au monde.

Autour d'eux, personne nesoupçonnait le mystère. On s'étonna peut-être que la passion flamboyante du

marquis pour l'actrice eût sitôt passé ; mais on était habitué de sa part à tant d'inconstance, qu'on ne s'en inquiéta pas longtemps. On admirait la comtesse, on venait volontiers chez elle, où l'on trouvait toujours Hector, si l'on n'y rencontrait point quotidiennement Gontran.

Mais ces deux heureux s'étaient promptement habitués à cacher leur bonheur. Rien sur leur visage ne le disait, rien dans leurs regards, qui ne se cherchaient jamais.

Peut-être, pour un observateur, un frémissement de la comtesse de Montfort eût-il eu son langage, lorsque le marquis lui parlait ou posait son bras sur sa taille charmante, aux préludes d'une valse. Peut-être se fût-il aperçu que lorsque disparaissait Hector, une sorte d'inquiétude ou d'ennui passait sur le visage d'Hermine.

Il eût peut-être surpris quelque dialogue court et nerveux dans le sens de celui-ci :

— Demain ?

— Libre de huit à dix. Conseil d'administration des schistes. Viendras-tu ?

— J'irais te reprendre aux enfers ?

Ou encore cet autre :

— Hector, je t'aime.

— Hermine je t'adore... Fais-toi belle pour le bal du ministre... Je veux qu'ils en sèchent de jalousie... Le petit de Mandres m'a dit qu'il te trouvait délicieuse. Cela ne prouve rien ; mais Ervilly, le secrétaire d'ambassade, a eu toute la soirée dans son gant un billet qu'il n'a pas osé mettre en ton bouquet.

— Que m'importent tous ces hommes, Hector ! je ne vis que pour toi, je suis à toi tout entière, et si je veux que l'on me trouve belle, c'est parce que je porte ton pavillon, mon beau, mon cher corsaire !

— Que tu étais charmante avant-hier, mon cher cœur, au bal costumé de la Marine ! Que ce costume de « Fleur de corail, » dessiné par Grévin tout exprès pour toi, te séyait à merveille ! Gontran était accablé sous les fleurs.

— Que m'importe Gontran, mon bien-aimé ! Tu étais heureux, si l'on enviait Gontran ! ne sais-tu pas que cet encens te revient, mon maître et mon Dieu !

Et tous ces discours s'échangeaient avec un masque de convention et le sourire indifférent que le monde stéréotype sur les lèvres.

La démarche à la fois hautaine et nonchalante d'Hermine faisait dire d'elle que c'était une Galathée de marbre que nul Pygmalion ne parviendrait à animer.

Gontran, heureux de ces résultats obtenus, satisfait de voir sa femme radieuse, épanouie comme une rose de mai, prêtait ses mains sans défiance à leur intimité. Il en jouissait comme d'un résultat inespéré, inattendu.

Cependant, ces dangereuses amours avaient çà et là leurs jours de péril. Souvent quelque retour inopiné du comte venait troubler leurs entrevues.

Bien qu'il fût absolument sans soupçons de la vérité, Gontran aimait sa femme passionnément et se passait difficilement de sa présence. Certes, il ne lui faisait point l'injure de la soupçonner, mais il veillait sur elle.

Comme le mari de toutes les très-jolies femmes à Paris, il était beaucoup moins connu que la comtesse dans les salons où ils allaient l'un et l'autre.

Quand au marquis, la réputation de proverbiale élégance de ce moderne d'Orsay était si dûment établie dans la haute vie parisienne, qu'il était, pour ainsi dire, populaire dans ces hautes régions.

Aussi arrivait-il bien souvent au comte de surpren-

dre des conversations entre gens sans défiance, qui ne soupçonnaient pas son existence et moins encore son voisinage.

Les uns croyaient la comtesse la femme du marquis de Sainte-Croix, les autres en faisaient une veuve.

— Lui connaît-on quelque liaison? demandait à voix basse dans l'embrasure d'une porte un jeune prince russe nouvellement débarqué de Saint-Pétersbourg.

— Aucune, le marquis ne la quitte point. Il s'est fait son Sigisbé très au sérieux, et ne souffre autour d'elle aucune assiduité.

— Il en est ridicule, ajouta un autre.

— Est-ce véritablement sa parente?

— J'ai ouï dire que la comtesse de Montfort est sa belle-sœur.

— J'ai bien envie de me mettre sur les rangs, c'est un vrai miracle de beauté que votre comtesse de Montfort, et déjà je crois que j'en suis épris. Qui me présentera?

— Moi, monsieur, dit tout à coup Gontran, apparaissant tout pâle au milieu du groupe. Mais faites-moi la grâce de me donner votre carte pour que je sache qui j'aurai l'honneur de nommer... Je suis le comte de Montfort.

Pousser plus loin les choses eût été de mauvais goût. Mais chacun avait vu l'effort du sourire, et chacun comprit que cet homme était mal fait encore aux compromis du monde.

Les excuses du prince firent rire toute la galerie, Hermine et Hector les premiers. Mais le lendemain, au dîner, Hector demanda tranquillement à son frère:

— Tu es donc bien terriblement jaloux, mon cher Gontran?

— Moi, répondit le comte, pas du tout ; je croirais insulter ma femme par un simple doute.

— Mais enfin, si quelqu'un lui faisait la cour, comme il arrive à tant de jeunes femmes de notre monde, bien innocentes des feux qu'elles allument?

— Je laisserais à Hermine le soin de faire justice elle-même, si l'affront se passait entre gens de bonne compagnie. Je n'ai point votre nature, Hector, je ne prends pas les choses à la légère, et j'ai dû me tenir à quatre pour ne pas souffleter ce gentilhomme, qui ne méritait pas, pour un propos en l'air, un tel châtiment. Cela ne veut pas dire que pour ne m'émouvoir qu'à la longue je ne sente pas vivement, aussi vivement que vous-même. Je sais aimer, Hector.

— Peste! vous êtes prévenue, Hermine, et voilà une grosse raison de plus de mettre les galants en fuite.

Il y eut à ce moment un instant de silence. La comtesse de Montfort releva soudain les yeux sur son mari.

— Gontran, lui dit-elle lentement, si votre femme vous trompait et que vous possédiez les preuves, que feriez-vous?

— Justice immédiate, répondit-il, j'en fais le serment. Mais il me semble que ce sujet de conversation est épuisé et qu'il est superflu d'insister.

Le coup était porté. L'éclair qui passa dans les yeux du comte Gontran lorsqu'il prononça cette parole, prouva qu'il disait vrai.

Lorsque les deux amants se retrouvèrent seuls :

— Eh bien, fit Hector, vous avez entendu Othello?

— Et Desdémone est satisfaite, mon ami. S'il savait un jour la vérité, je mourrais avec joie de sa main. Nous serions quittes. Si tu savais quelle horrible chose c'est pour moi que cette incessante et odieuse tromperie! Et le crime est ici trop grand pour oser l'afficher! L'inceste nous écrase, Hector, nous sommes emprisonnés dans notre crime. Non,

nous ne pouvons pas même fuir. C'est une robe de Nessus, nous arracherions avec elle l'honneur des deux familles. Et pourtant je ne puis renoncer à toi, mon bien-aimé. Ce sacrifice, vois-tu, est au-dessus des forces d'une femme !

Si tu savais, lorsque je me retrouve devant lui, toujours si bon, si patient, si dévoué, si plein d'une confiance absolue, comme je me trouve avilie, indigne !

Il est des jours où je le hais pour mon abaissement. Mon orgueil saigne par toutes les plaies qu'à chaque instant du jour lui cause sa bonté, sa faiblesse même pour moi.

Il est des heures où je voudrais me débarrasser de la vie, parce que je ne puis supporter à la fois une si grande félicité jointe à tant d'infamie.

Hector, à force de caresses et de sophismes qui ne la persuadaient point, parvenait à l'endormir pour quelques instants. Mais souvent cette âme à la fois fière, impatiente et subjuguée, échappait à son influence et se livrait aux mêmes désespoirs.

C'est à ce moment que Gontran fut introduit par le banquier Hermanoz dans une série d'affaires industrielles où sa haute capacité fut bientôt reconnue.

C'est dans cet hiver de 1869-1870 que fut conclue l'affaire des mines russes, dont il fut nommé directeur, et dont le siége, placé à Genève, nécessita de fréquents voyages du comte jusque dans les montagnes de l'Oural.

Ces absences prolongées laissaient aux deux amants une liberté absolue, dont ils usèrent bientôt avec toute l'imprudence que donne une trop complète sécurité.

Leur situation de parenté écartait d'eux tous les soupçons. Pour les éloigner plus encore, Hector afficha quelque liaison de rencontre.

Enfin arriva le fameux bal paré d'Hermanoz. Le

lecteur connaît l'épouvantable drame qui le suivit et qui eût trouvé sa place ici même, si nous n'avions pris les faits au moment même de leur retentissement et tout entourés de l'impénétrable mystère qui intrigua Paris durant un mois.

Heureusement la fatalité qui joue le rôle de la Vengeresse se montra clémente. Nul ne put savoir que le comte fût rentré cette nuit chez lui, puisque le banquier Hermanoz, le seul témoin, mourut le matin même, sans avoir repris connaissance.

Enfin, dans la minutieuse instruction qui suivit la mort de la comtesse et qui aboutit à différentes ordonnances de non-lieu vis-à-vis de quelques individus que l'on crut coupables, on ne découvrit, si les soupçons s'arrêtèrent un moment sur le comte, que des preuves de l'admirable affection qui le liaient à sa femme.

Le corps d'Hermine fut transporté aux Roches-Vertes, où l'inconsolable marquis de Kérallan lui fit construire un tombeau dans la chapelle même où reposait la Korigane et qu'on releva de ses ruines.

Le comte de Montfort, vieilli de vingt années, les cheveux blancs depuis cette nuit affreuse, avait donné sa démission de tous ses emplois ; il était rentré aux Aigues, où il vivait dans le plus farouche silence.

Madame de Kérallan le visitait seule et ils demeuraient ensemble de longues heures.

Jamais Alberte dans ses entretiens ne parla des soupçons qu'elle ne pouvait s'empêcher de garder sur le mystérieux amant d'Hermine. Elle ne dit jamais un mot de tout ce que nous avons raconté.

Elle laissa les suppositions de Gontran s'égarer au hasard.

Bien souvent, dans ces conversations secrètes, le comte revenait avec acharnement sur le même sujet. Il ne rêvait que vengeance, et sa déception fut cruelle lorsqu'il apprit que la justice elle-même renonçait à trouver le fil de cette étrange affaire.

— Le lâche! murmurait-il alors, le lâche qui s'est enfui la laissant seule en victime à ma colère!!! S'il fût resté, je l'eusse tué sans doute, mais à armes égales. Voilà pourquoi j'avais sauté sur les épées. Par où donc est-il sorti? Dans quel enfer ce scélérat s'est-il englouti pour se rire ainsi de moi? Le vrai meurtrier d'Hermine, c'est lui. J'eusse épargné cette pauvre femme, et peut-être il m'eût tué, ce qui leur eût épargné le supplice de ma vie. Il s'est enfui!

Alberte, continuait-il, je n'ai rien épargné pour le rejoindre. Les murs sont restés muets, je n'ai trouvé nulle part son passage. Et pourtant il existe! Si je parlais, des gens plus habiles retrouveraient assurément ce que je n'ai pas découvert. Je serais vengé.

Je ne le serai pas, nous ne le serons pas! Malheur sur nous. Je ne veux pas que cette honte vienne de moi sur nos familles. Il faut nous taire, il faut dévorer notre insulte et notre deuil en silence.

Telles étaient leurs conversations intimes.

Tout le pays respectait cette immense douleur. Cet assassinat prenait les proportions d'une légende.

## IV

On arriva ainsi vers le commencement de l'été. La tombe granitique de la comtesse de Montfort se couvrait de fleurs nouvelles chaque jour. Le pèlerinage quotidien de ses proches était tout aussi fervent, lorsque la nouvelle de la guerre, presque aussitôt suivie de l'annonce des premiers désastres de l'armée, vint réveiller tout ce monde engourdi dans la douleur.

Une sorte de joie grandiose illumina les traits de

Gontran, lorsqu'il apprit la réunion immédiate de toute la garde mobile et son entrée en campagne.

Il partit aussitôt pour Rennes, demanda et obtint, comme ancien élève de l'Ecole polytechnique, un commandement dans les nouvelles troupes ; on le nomma chef de bataillon.

Il partit avec ses hommes et fut immédiatement dirigé vers l'armée de Paris.

M. de Kérallan eut assurément voulu le suivre. Sa vie, à lui, était aussi brisée. Mais la force physique n'était plus à la hauteur de la volonté. Le vieux marquis ne put accompagner les gens plus loin que la première étape.

— Allez, leur dit-il, je voudrais vous suivre, et je ne le puis pas. Allez donc seuls, enfants, et montrez que vous n'avez pas besoin d'exemple pour bien faire.

— Ah! s'écria Cloannec, qui portait la vareuse bordée de rouge et le pantalon à bandes de la mobile, comme s'il n'eût fait autre chose. Tas de terriens, de gueux d'Allemands! S'il le faut, monsieur le marquis, nous chouannerons.

Alberte avait voulu accompagner Gontran jusqu'à ce même lieu. L'air presque joyeux du comte en un pareil moment, cette sorte de contentement intime qui rayonnait sur sa figure froide et attristée, donnaient fort à penser à la jeune femme.

— Au revoir, Gontran, lui dit-elle, le cœur gonflé, bon courage, Dieu vous protégera.

— Adieu, Alberte, lui répondit-il avec un triste sourire.

— Vous voulez mourir, Gontran! lui dit-elle en éclatant en sanglots.

— Et que ferais-je désormais de la vie Alberte?

— Promettez-moi que vous ne ferez pas d'une mort possible et glorieuse un détestable suicide!

— C'est Dieu qui nous garde! fit le comte avec un geste solennel, en levant ses mains vers le ciel. Il

sera fait de moi ce que Dieu voudra. Adieu, Alberte.

Les tambours battaient la marche, le cheval du comte piaffait, tenu par Cloannec.

Il s'élança en selle en jetant un regard sur le magnifique paysage qui s'étendait sous ses yeux, sur le vieux marquis qui lui tendait ses mains un peu tremblantes, sur la jeune femme éplorée.

— Il est une autre patrie, dit-il, où tous se retrouvent, où les larmes sont séchées, où l'on est pardonné de tous, lorsque soi-même on a pardonné en ce monde. Adieu, mes amis.

Il prit la tête des mobiles, et bientôt le tourbillon de poussière que souleva la marche du bataillon le déroba à tous les regards.

Le marquis et madame de Kérallan prirent place dans la calèche.

— Je n'ai plus d'enfants, dit tristement M. de Kérallan, Gontran est touché au cœur. Nous ne le reverrons plus.

Le bataillon de mobiles des Côtes-du-Nord fut désigné par la défense pour occuper l'espace entre les forts de Montrouge et ceux de Bicêtre.

Ce bataillon contenait un grand nombre de volontaires de l'excellente noblesse bretonne qui avait voulu faire ses preuves sans phrases. Beaucoup de Bretons qui habitaient Paris vinrent se joindre à eux.

Lorsqu'on désigna le bataillon pour l'attaque du plateau de Châtillon, par les pentes qui vont de Bagneux et Châtillon au sommet où se trouvait la redoute, Gontran de Montfort fit venir Cloannec.

— Je peux être tué aujourd'hui, lui dit-il ; je désire que les objets que l'on trouvera sur moi soient enterrés avec moi-même.

— Mon commandant, dit Cloannec fortement ému, tout le monde n'est pas tué, et il ne faut pas prévoir les choses de si loin. Mais je ferai ce que vous m'ordonnez. Faillis chiens, gueux d'ennemis ! C'est égal,

nous en laisserons tout à l'heure quelques-uns par terre; foi de Cloannec, j'ai promis un casque paratonnerre au vieux père, qui n'a pu venir, contre son gré.

— Laisse-moi seul, Cloannec.

Puis, Gontran s'apercevant que le gars restait en place, embarrassé et tortillant sa coiffure dans les mains :

— As-tu donc encore quelque chose à me demander?

— Dame oui, mon commandant. J'ai retrouvé un pays qui fut au service du château et que nous croyions tous mort depuis déjà deux ans. Il est arrivé au bivouac hier soir.

— Cloannec, qu'il me dit, tu ne me reconnais pas?

— Si fait, que je lui réponds, bien que tu sois fièrement changé : tu es Pierre Brûlart, de Plougastel. D'où sors-tu comme cela, mauvais gars?

Et comme de juste je restais en défiance de ce terrien du diable, qui n'a jamais rien valu de bon. Mais voilà qu'il me dit :

— Cloannec, je voudrais faire le coup de feu avec les gars, ça ne serait-il pas possible?

— Possible, c'est possible, que je lui dis; mais faut être des bons, et d'une!! Malgré que tu fus *bedeau* après avoir été *bouc*, ça ne veut rien dire, c'est toujours le premier qui prime.

Alors voilà qu'il me raconte je ne sais quelle histoire dans laquelle il prétend qu'il s'est rangé depuis qu'il a vu la dame de Gadigneu, par une belle nuit, aux Roches-Vertes.

— La dame! que je lui crie, la Revenante, tu l'as vue, toi!

— Oui, qu'il me répond, comme je te vois.

— Et comment ça, bonne sainte Vierge?

— Ça, dit-il, c'est mon affaire. Mais j'ai eu tellement peur que je m'en suis sauvé jusqu'en Espagne.

Il me demanda des nouvelles de mademoiselle Hermine.

— Comment! tu ne sais pas?

— Ma fine, non, mon gars; là-bas, je travaillais dans les mines.

Alors, je lui dis tout ce qui a rapport à la pauvre madame.

— Voilà donc ce que la Dame venait annoncer cette nuit-là... Tu vois bien, me dit-il, que les histoires sont vraies!

Je n'ai pas pu en tirer davantage, et j'ai pris sur moi de vous l'amener. En tout cas, c'est un brave soldat, si c'est peut-être un menteur.

— La dame de Cadigneu! fit Gontran avec un triste sourire! Encore un souvenir! Que de frissons accueillaient autrefois cette fable!

— C'est vrai, vrai comme Notre-Dame.

— Allons, Cloannec, fais entrer ce Pierre Brûlart.

Le Plougastelais se présenta.

— Vous voulez servir dans le bataillon breton?

— J'y consens, lui dit-il.

— Vous pouvez contracter votre engagement.

Le Plougast' sortait militairement sans rien répondre, lorsque, après un peu d'hésitation, Gontran le rappela.

— Qu'est-ce que cette histoire de la dame de Cadigneu dont vous avez, paraît-il, l'esprit troublé, mon pauvre gars, lui demanda Gontran. Vous êtes, ce me semble, un homme trop sensé pour y croire réellement.

— Pour y croire! s'écria le Plougastelais; mais, monsieur le comte, j'ai vu l'esprit, moi qui vous parle; il a passé près de moi à me frôler. Du reste, je n'étais pas seul : Mademoiselle de Kérallan était là, et aussi le marquis Hector.

— Mon frère au château des Roches-Vertes en compagnie d'Hermine! s'écria Gontran qui se leva

comme mu par un ressort. Comment cela s'est-il fait? Dans quel lieu, à quelle heure as-tu vu cela ? mauvais homme?

Et comme le Plougastelais, comprenant qu'il avait dit une sottise dangereuse, se taisait, il courut à la porte qu'il ferma. Puis revenant sur Pierre Brûlart il lui saisit le bras avec une extrême violence.

— Dis-moi tout, malheureux, lui dit-il, si tu tiens à vivre. Hector n'est jamais venu aux Roches-Vertes. Tu en as menti, il ne connaissait point Hermine. Parle donc. Ne vois-tu pas que mon sang bout dans mes veines. Ah! parle, parle, Pierre Brûlart. Il est temps!

Une lueur de vérité lui était tout à coup apparue. Le voile était soulevé, mais cette lumière épouvantable l'aveuglait.

— Quelle heure était-il, misérable ? réponds-moi.

— Minuit, monsieur le comte.

— Qui t'avait placé aux Roches-Vertes ? Ah ! je me souviens... mon frère. Et le repoussant avec une violence inouïe, il l'envoya trébucher contre le mur. O mon Dieu ! ce serait horrible !

— Ce n'est pas la peine de me frapper, monsieur le comte; par repentir, je vais tout dire. Aussi bien, madame Hermine est morte et je ne serai pas damné puisque j'aurai parlé ; dès que la Dame revient, nous pouvons tous revenir. Tout ce qu'on dit est vrai. Il faut faire pénitence.

Il raconta de la scène de la chapelle ce qu'il en avait vu; enfonçant mille pointes aiguës dans le cœur du malheureux Gontran.

Celui-ci l'écoutait haletant. Il semblait assister à cette scène que décrivait le Plougast. Il avait passé la main dans sa poitrine comme s'il eût voulu comprimer son cœur qui battait à tout rompre, et ses ongles traçaient dans la chair leur sillon sanglant.

— Toi seul as vu cela, lui demanda-t-il enfin d'une voix sifflante et toute changée ?

— Moi seul, répondit le Plougast. Moi seul ; j'en jure Dieu !

— Ma tête se perd, ô mon Dieu! Ayez pitié. C'est horrible, cela! c'est infâme! Ils m'auraient tous deux trompé! Mais je ne crois pas à ton apparition. C'est un rêve, une folle hallucination de ton cerveau, Pierre Brûlart. Ils l'eussent vue, eux aussi.

— Ils l'ont vue, monsieur le comte, mademoiselle a poussé un cri, un cri terrible, et c'est alors que je me suis sauvé dans une frayeur que jusque-là je ne connaissais point.

— Ma raison s'y perd!! Tu me jures que tu ne mens point?

— Je le jure, monsieur le comte.

— C'est bien, fit enfin le comte qui sembla avoir arrêté sa résolution. Tu vas coucher dans cette chambre, auprès de moi. Je te défends de me quitter.

— Je vous obéirai, mon commandant.

Et le Breton obéissant se roula dans son manteau et demeura immobile, tandis que le comte continua toute la nuit de marcher dans la salle.

A onze heures du soir le canon des forts, balayant les routes de l'Hay et de Chevilly et la grande route de Versailles, par dessus les hauteurs, annonça que l'attaque s'organisait.

On attendait impatiemment le signal depuis deux heures de l'après-midi. Les hommes impatients et heureux se levèrent du champ où ils dormaient pêle-mêle la tête appuyée sur leurs sacs, et vinrent se ranger en silence en avant du fort de Montrouge, sur les premières pentes qui mènent au village de Bagneux.

Gontran vint se mettre à leur tête.

— Je te défends de me quitter, répéta-t-il au Plougast, d'un ton qui n'admettait point de réplique.

Presque aussitôt l'attaque commença. Les Bavarois s'étaient fortifiés dans le village et avaient crénelé

les maisons et les clôtures. On voyait de loin leurs noires sentinelles trancher, immobiles, sur le crépi des murailles. Les baïonnettes étincelaient au soleil levant.

Les vignes, entremêlées de châtaigners, montaient d'étage en étage jusqu'à la tour désormais célèbre qui dominait au bord du bois tout le paysage, et qui se nommait la Tour à l'Anglais.

Cette tour, fabrique de quelque jardin particulier, servait d'observatoire à l'ennemi et donnait une vue magnifique sur toute la rive gauche.

Quoique déjà écornée par les obus de marine des forts de Vanves et d'Issy, cette construction gardait encore une attitude superbe au milieu des constructions détruites par l'artillerie.

Elle devait servir d'objectif aux troupes de droite dont le bataillon de Gontran faisait partie.

Un joyeux soleil d'octobre illuminait le paysage déjà rougi par l'automne, et les légères brumes attardées sur les coteaux s'attachaient encore à leurs flancs comme des écharpes flottantes, laissant entrevoir par échappées les pentes désertes chargées encore de leurs ceps croûlant sous les raisins mûrs.

Un silence de mort s'étendait sur toute cette nature à peine éveillée. Les oiseaux eux-mêmes avaient fui le champ de bataille, effarouchés par l'épouvantable canonnade de la nuit.

Ces bois joyeux de Verrières et de Clamart, dont on apercevait à droite et à gauche les cimes empourprées, ces maisonnettes que cinquante ans de paix et de prospérité, qu'une sécurité si fière avaient élevées, regardaient la plaine avec leurs volets entr'ouverts, derrière lesquels l'ennemi guettait, l'arme prête.

Pas une âme sur ces sentiers, dans ces champs d'ordinaire si peuplés.

Le clocher de Bagneux détachait en gris sa silhouette romane sur le ciel encore chargé de vapeurs.

Plus de cloches matinales, plus rien qu'une attente nerveuse qui semblait planer sur toutes choses.

Les mobiles bretons escaladèrent rapidement les sentiers abrités par les vignes au bord même des jardins qui de Clamart vont rejoindre la plateau de Châtillon.

On les laissa venir jusqu'au mur d'une propriété qui touche la Sablière. Lorsqu'ils y furent, la sentinelle tira son premier coup de feu et se replia aussitôt dans la maison, après avoir refermé la grille.

Ce coup de feu unique, cette légère fumée qui le suivit, semblèrent être le signal qu'on attendait pour déchaîner le combat. De tous les points de l'horizon le feu commença, courant le long des haies et des murs crénelés, en lignes de vapeur bleuâtre déchirées par des éclairs.

Ces lignes s'en allaient, montant échevelées dans le ciel matinal, puis le canon mêla sa basse profonde à la claire fusillade.

Les mobiles avançaient en tirailleurs à travers les vignes, et le gros du bataillon suivait, en s'abritant tantôt d'une maison, tantôt d'un pli de terrain, attendant les progrès des premières lignes. Gontran de Montfort à cheval, ayant auprès de lui Cloannec et Pierre Brûlart, marchait en avant de ses hommes.

Bientôt on atteignit le village, et le feu devint extrêmement violent. On vit s'écrouler çà et là dans les pampres un képy bleu qui ne se relevait plus.

On commença bientôt à apercevoir défilant les brancards portés par les frères, et les pauvres blessés qui saluèrent leur chef de la main ou du regard. Gontran mit pied à terre.

— Ramène ce cheval, Cloannec, lui dit-il.

— C'est un métier de terrien, ça, mon commandant. Je ne vous quitte pas.

— Yvon! cria-t-il, sans toi ta mère et ta sœur mourraient. Va promener ce cadet-là derrière la ferme.

La première maison qui s'offrit était un pavillon italien à stores chinois. Les liserons d'automne multicolores pendaient en grappes des grands vases de la terrasse ; la végétation de cette époque de l'année, si puissamment odorante, s'en donnait à cœur joie, débarrassée qu'elle était des jardiniers.

Cela était ombreux, frais, charmant. Un vrai nid de famille où les jeunes filles abondent.

— Allons, enfants ! cria Gontran.

Et se précipitant vers la grille, il essaya de l'ouvrir d'un fort coup d'épaule. Mais Cloannec arrivait.

— Vous n'en viendrez pas à bout comme cela, mon commandant. Voilà comme on fait des visites.

Avec une agilité de vrai marin, l'ancien piqueur de Kérallan escalada la porte grillée et sauta de l'autre côté.

Une grêle de balles salua son entrée.

Deux Bavarois se précipitèrent sur lui, le voyant isolé et sans armes, car son fusil était demeuré aux mains de Pierre Brûlart.

Mais il avait gardé son sabre baïonnette, et, se précipitant au-devant du premier, il lui ouvrit le ventre d'un coup de pointe. L'homme tomba comme une masse.

Ce résultat sembla décourager son compagnon. Mais cette retraite n'eût pas fait le compte du Breton. Il s'élança sur lui, saisit, avec la vigueur herculéenne dont il était doué, le fusil du Bavarois par le canon le lui arracha des mains, et jeta l'arme au-dessus de la grille aux Français.

La présence de leur camarade empêchait les Bavarois de tirer. Cloannec profita de cet abri humain pour ouvrir la grille, dont il fit sauter le pène.

Alors tout le bataillon se précipita, Gontran en tête, comme un torrent dans le petit parc, où la plus terrible lutte s'engagea.

Les Bavarois, barricadés dans la maison, avaient

entassé tous les meubles charmants de cette élégante demeure contre les portes et faisaient à travers un feu meurtrier.

V

Le comte, entouré de Pierre Brûlart, de Cloannec et de quelques autres enfants du domaine, qui n'avaient point voulu quitter leur chef, pénétrait de chambre en chambre, Cloannec brisant à coups de merlin les plus solides cloisons.

Les habits de Gontran étaient criblés de balles, mais il demeurait sans blessures. Quatre de ses Bretons étaient morts, une dizaine d'autres blessés, quand on fut maître de la maison.

Cette lutte n'avait guère duré plus de temps qu'il n'en faut pour la retracer. Sous l'effort de cette trombe humaine qui s'engouffra derrière le comte, et par la résistance désespérée des Bavarois, la maison éventrée n'était plus qu'une ruine. Les jalousies arrachées pendaient à quelque clou, les meubles n'existaient qu'à l'état de débris, jonchant les parquets ensanglantés.

On releva les blessés et les mourants.

L'ordre arriva au même instant d'attendre dans cette position les progrès des mobiles de la Côte-d'Or dans l'intérieur de Bagneux.

Il fallut demeurer l'arme au pied durant trois longues heures, entendant la fusillade monter dans les rues du village et les hurrahs des Allemands qui tiraient de tous les hauts étages des maisons et du clocher de l'église, faisant à nos troupes qui arrivaient à découvert un mal épouvantable.

A cinquante mètres environ de la maison italienne se trouvait une barricade élevée avec des pavés, des voitures de ferme et de gros meubles.

C'était là que s'était arrêtée la retraite de l'ennemi, et l'on apercevait de temps à autre, au-dessus de l'obstacle, la pointe des baïonnettes.

Lorsque la place de Bagneux et l'église seraient occupées, l'ordre était donné de pousser en avant et d'enlever la barricade avec la plus grande vigueur.

On sait le peu de résultat qu'obtint cette vigoureuse attaque, dans laquelle nous déployâmes le plus magnifique élan. Il nous fut impossible de déboucher sur les premières pentes du plateau.

A trois heures de l'après-midi, la retraite sonna sur toute la ligne.

Durant toute cette journée, Gontran montra une gaieté qui, depuis la nuit du bal, ne lui était pas habituelle. Il s'entretint avec la plupart de ses Bretons, les encourageant au devoir. Il demeura calme, de ce calme froid et sublime des gens résignés aux événements.

Quand il entendit le clairon, il ne put cependant s'empêcher de manifester quelque ennui. Mais il dirigea lui-même dans leur marche en arrière les compagnies qui se repliaient. C'est ainsi qu'il resta le dernier dans la maison italienne, Cloannec et le Plougast l'attendaient le fusil sur l'épaule.

En ce moment les Bavarois, voyant que les nôtres se repliaient, reprirent l'offensive, et commencèrent à sortir de derrière la barricade pour inquiéter notre retraite.

— Cloannec, cria à cet instant Gontran d'une voix forte, mon cheval !

Le piqueur hésita ; monter à cheval au milieu de la fusillade qui allait suivre serait donner un but aux balles de l'ennemi. Mais sur un geste énergique de Gontran, il obéit.

Pierre Brûlart et le comte Gontran demeurèrent seuls dans la maison italienne. Le masque d'indifférence dont le visage de M. de Montfort s'était couvert tomba tout à coup.

— Pierre Brûlart, lui dit-il, tu as joué un rôle odieux. Je te pardonne, à une condition : je ne veux pas que ce que tu as vu dans la chapelle des Roches-Vertes quelqu'un le sache après moi. Il y va de l'honneur des deux familles. Nous allons mourir ensemble.

Peut-être le comte, qui avait armé son révolver, s'attendait-il à quelque violente résistance du Plougast. Il fut alors singulièrement trompé.

— Quand je vous disais que la dame de Cadigneu portait malheur au pauvre monde! s'écria l'ancien zéphyr en jetant d'un geste insouciant son fusil sur l'épaule ; c'est un grand honneur que vous me faites-là, et puisque décidément il y a un paradis, allons-y de compagnie, mon brave commandant, vous allez voir que je ne boude pas.

Les Bavarois rentraient alors de toutes parts dans la cour et dans la maison.

— Rendez-vous, cria-t-on de tous côtés à ces deux hommes qui demeuraient seuls, la tête haute, au milieu de cent ennemis.

Pour toute réponse, Gontran s'adossa à la cheminée de marbre et déchargea son révolver sur les assaillants.

On lui répondit par une effroyable décharge qui remplit la pièce de fumée et de fracas.

Quand cette fumée se dissipa, on vit que le comte Gontran était couché calme et souriant dans la mort ; à côté de lui le Plougast avait foncé la baïonnette en avant sur le groupe qui se trouvait à sa portée.

Il avait piqué contre le mur un grand sous-officier bavarois, le sabre-baïonnette traversait l'homme de part en part et s'était enfoncé dans la boiserie de la muraille où il tremblait encore.

Mais Pierre Brûlart gisait à terre lui aussi, criblé de balles à bout portant.

Désormais le marquis de Sainte-Croix possédait seul le secret de la chambre d'Ébène.

Quand les mobiles qui s'étaient arrêtés pour attendre leur chef entendirent cette fusillade soudaine, ils s'élancèrent en avant. Cloannec ne courait pas, il volait. Ne trouvant pas sa course assez rapide, il sauta sur le cheval qu'il tenait en bride et entra avec cinquante mètres d'avance sur ses compagnons.

Heureusement pour le pauvre garçon, qui eût payé cher son audace, les Bavarois s'étaient arrêtés devant cette furie, qui ramenait nos soldats à eux, ils fuyaient de toutes parts.

Cloannec releva le corps du comte Gontran, et le laissa retomber :

— C'est fini, dit-il, tandis que deux larmes coulaient sur ses joues hâlées. Je suis arrivé trop tard. Il y a longtemps que je me doutais de quelque chose !

On releva aussi Pierre Brûlart, qui respirait encore.

— Eh bien, fit-il avec effort, lorsque le piqueur de Kérallan s'approcha de lui. Qu'est-ce que je te disais, mon gars ? Est-ce que je l'ai vue, oui ou non ?

Ce furent ses dernières paroles. Il expira aussitôt.

On rapporta, sur des fusils en croix, les deux cadavres.

On trouva sur la poitrine du comte un médaillon représentant Hermine. — Le médaillon ne le quitta point dans le cercueil. — Il avait pardonné.

Le corps de Gontran, placé dans un caveau provisoire, fut transporté, après la guerre, aux Roches-Vertes, où il repose auprès d'Hermine, dans l'apaisement de la mort et au-dessus de nos misérables passions.

Nul ne sait la vérité, que la marquise de Ké-

rallan dont la piété les couvre de fleurs et de regrets.

Le vieux marquis s'est éteint doucement quand il a su la capitulation de Metz.

On dit dans le pays que le comte s'est fait tuer par le chagrin qu'il gardait de l'étrange trépas de sa femme.

Quand on parle de cette bataille de Châtillon, Cloannec a coutume de dire :

— C'est égal, on ne m'ôtera pas de l'idée que ce maudit cheval était une ruse pour demeurer seul dans la maison. Le Plougast a eu plus d'esprit que moi, le pauvre gars, il est resté, lui.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

## VI

Lorsque la porte du cabinet de toilette s'ouvrit, durant la nuit du meurtre, dans la demi-obscurité de la chambre aux sombres tentures; la comtesse aperçut la figure pâle de son mari; elle poussa un cri terrible.

Hector se retourna vivement, reconnut son frère, et, avec une rare présence d'esprit, jeta sur sa tête le capuchon de soie noire du domino, qu'il n'avait pas encore quitté.

Grâce à ce costume le comte n'avait aperçu qu'une ombre noire et, l'on se rappelle que, malgré toutes ses recherches, il n'avait pu trouver par où le larron d'honneur s'était enfui.

La police n'avait pas été plus heureuse.

On sait ce qui s'en était suivi.

Gontran s'était enfui. La chambre était demeurée

dans l'état où les domestiques la trouvèrent le lendemain.

Une heure après le meurtre, Hector rentra dans la chambre d'ébène. Ce silence affreux l'arrêta sur le seuil.

Au premier abord il ne vit point cette forme blanche étendue sur le sol, il appela doucement.

— Hermine !

Il avait dépouillé son domino et apparaissait en habit de bal, mais dans un désordre insensé. On voyait ce que lui avaient coûté les tortures de cette heure terrible, et l'incertitude du sort de la comtesse.

Il était sûr de n'avoir point été reconnu.

Il revenait pour savoir ce qui était arrivé. La curiosité le poussait, cette terrible curiosité du malheureux qui a participé à un meurtre et qui retourne, comme le fauve au lancé, sur l'endroit où le crime s'est accompli.

En avançant, comme la soubrette Betsy, il aperçut le cadavre.

Cette vue le fit reculer jusqu'au mur.

— Le misérable ! cria-t-il, il l'a tuée.

Puis il lui parut que ce misérable, c'était lui, lui seul. Alors, il se voila le visage de ses mains, et, tombant à genoux auprès du cadavre, il pleura, pour la première fois de sa vie peut-être.

— Elle n'est peut-être pas morte encore, pensa-t-il tout à coup.

Et se raccrochant en désespéré à ce dernier possible, il souleva le corps dans ses bras, et chercha aux sources mêmes de la vie, dans ce cœur qui s'était arrêté, quelque battement affaibli, quelque souffle sur ces belles lèvres.

Le corps demeura inerte.

— Horreur !!! fit-il, elle n'est plus !

Il se rappela qu'il possédait à l'hôtel de puissants révulsifs, et s'élançait déjà pour les aller chercher,

lorsqu'il crut entendre dans la maison quelque bruit qui lui fit craindre d'être surpris.

Ce fut alors qu'il courut à l'antichambre, roula avec une force nerveuse que la passion décuplait et qu'on n'eût certes point attendue de lui, l'énorme meuble contre la porte d'entrée, l'immobilisa, barricada toutes les issues par lesquelles on eût pu pénétrer jusqu'à la comtesse.

Puis il alla prendre des cordiaux et tenta durant deux grandes heures, sur ce cadavre déjà refroidi, leur inutile action.

— Mais c'est affreux cela ! murmurait-il avec angoisse.

Et ne pouvant croire à ce trépas foudroyant tandis qu'il tenait entre ses bras le corps charmant et encore souple d'Hermine, il reprenait désespérément ses tentatives.

Le temps s'écoulait ; bientôt le jour commença de poindre. Betzy venait d'ouvrir la porte et le marquis accourait pour fortifier sa barricade si la chose était urgente.

On a vu que ces obstacles étaient solides.

Hector, redoutant qu'on ne vînt à les forcer, abandonna sa tâche désormais sans espoir, et disparut au moment même où le concierge et le cocher forçaient le passage.

Quand il se retrouva chez lui, il s'aperçut au jour qu'il avait les mains teintes de sang. Alors il s'évanouit.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand il revint à lui, le bruit de la foule assemblée devant la maison voisine le rappela à l'affreuse réalité. Il pensa qu'on allait le voir avec cette terrible pourpre aux doigts et poussa un cri de douleur.

Durant les quelques jours que dura l'instruction et les funérailles, il ne rentra point chez lui. Il s'en fut aux champs, dans quelque auberge de village, où

ses allures le firent, non sans raison, prendre pour un fou.

On a vu son apparition aux obsèques.

Sa douleur parut assez peu naturelle à la plupart de ses amis, et quelqu'un dit, à ce sujet, ce mot cruel :

— La comtesse de Montfort est morte à temps. Hector a décidément trop de chagrin.

Mais qu'importait désormais au marquis le qu'en dira-t-on ? Cette catastrophe inattendue l'avait terrassé. Il lui sembla reconnaître la puissante main d'un Dieu vengeur.

Aussi dès que les funérailles furent accomplies, il prétexta d'une maladie causée par le saisissement et n'accompagna pas le corps aux Roches-Vertes.

Dans l'accablement où il se trouvait, Gontran remarqua à peine son absence. Huit jours après, Hector de Sainte-Croix partait pour l'Italie.

Il passa le reste de l'hiver dans une solitude absolue. Au printemps il prit passage pour l'Egypte, dans l'intention de revenir par la Palestine et la Syrie jusqu'en Grèce.

Plus il se sentait loin de Paris, plus il respirait à l'aise. L'effroyable événement lui apparaissait comme un cauchemar.

— J'ai rêvé, se disait-il quelquefois, ces choses horribles n'existent point.

Aucune lettre ne lui arrivait de France. Gontran était trop accablé pour écrire, Hector n'osait demander des nouvelles. C'est ainsi que la guerre le surprit à Smyrne.

Il crut d'abord, comme la plupart des Français, qu'il s'agissait d'une promenade militaire jusqu'à Berlin. Les désastres le réveillèrent de ses illusions, il accourut, mais Paris était depuis longtemps fermé lorsqu'il arriva.

Il ne voulait à aucun prix retourner au château de Sainte-Croix. Il vint donc à Nantes, où il cherchait à

prendre du service dans la légion de Charette, quand, par suite de ses émotions et d'une existence surmenée, il tomba malade.

Le délire le tint quelques jours.

Il était, tant bien que mal, soigné dans un hôtel de la ville dont une partie était transformée en ambulance.

En proie à une fièvre terrible, *le bel Hector*, dans ce lit d'auberge, la barbe longue, le teint flétri, les cheveux entièrement gris, n'était plus qu'un fantôme rappelant le marquis de Sainte-Croix.

Une nuit, il eut une vision.

Une femme, portant le brassard blanc à croix rouge des ambulancières, était assise auprès de son lit et lui préparait une potion calmante.

Il crut à quelque hallucination de la fièvre succédant au sommeil.

— Asie ! fit-il.

— Oui, c'est Asie, mon cher Hector, ne me regardez pas avec ces grands yeux effarouchés. C'est bien moi, et je ne suis ni un vampire, ni une apparition, je suis votre ancienne amie.

— Asie ! répéta Hector, comment vous retrouvé-je ici ?

— Recouchez-vous et écoutez-moi patiemment, mon histoire est courte — et peu intéressante.

J'ai quitté Paris pour aller jouer en province avec la troupe du Vaudeville. Nous étions en représentations à Nantes lorsque la guerre est arrivée. Plus de théâtre ; naturellement, à quoi voulez-vous que s'occupe désormais une pauvre actrice sans famille ?

Je me suis faite ambulancière. Et j'y réussis assez : mes malades sont raisonnables — mes blessés trouvent que j'ai la main légère. En parcourant les salles où sont mes malades, j'ai vu par hasard cette porte entr'ouverte, je vous ai pris sans vous voir pour un de nos pauvres soldats. Ce n'est qu'en approchant de votre lit et vous voyant endormi, que j'ai reconnu

le très-haut et très-puissant marquis de Sainte-Croix.

Cela m'a rappelé notre ancienne amitié, vos malheurs; votre isolement m'a touchée, je me suis assise auprès de votre lit et je vous ai veillé. Si cela vous est désagréable, mon cher Hector, je suis prête à retourner dans la salle qu'on m'a confiée.

Dans l'état d'abandon et d'isolement où se trouvait le malade, cette voix et ce sourire si connus le ravirent. Il étendit sa main affaiblie vers la comédienne.

— Asie, lui dit-il, je vous en prie, restez.

— Mais je ne demande pas mieux, répondit la fille du Korigan en le couvrant de son regard, qui devint une seconde noir et dur. Buvez ceci, vos médecins n'y connaissent pas grand'chose, mon ami; vous avez une fièvre d'épuisement. Ma mère avait une foule de recettes qu'elle m'a laissées dans une manière de grimoire. J'avais emporté cela de notre baraque. Vous souvenez-vous de notre baraque, Hector? C'était le bon temps!

Hector fit signe en souriant qu'il se souvenait.

— Voilà bientôt six ans que tout cela s'est passé, fit Asie. Que de choses se sont accomplies, Hector! Je sais pour quelle cause vous m'avez quittée.

Le marquis ne put s'empêcher de frissonner.

— Je ne vous ai point quittée, Asie. Vous avez repoussé mes offres.

— Chut! fit-elle, je voulais savoir si vous étiez sincère, et je vous faisais surveiller. Vous aimiez madame de Montfort. C'est inutile de le nier, mon pauvre garçon, aujourd'hui surtout qu'elle est morte, nous savons tous de quelle affreuse façon.

La comédienne fit une pause. Elle ne quittait pas le marquis des yeux. Hector était pâle, il devint blême.

— Tout le monde vous a plaint, continua l'impitoyable Asie; on connaissait l'affection qui unissait entre eux tous les membres de votre famille. Quelle étrange histoire que celle-là! Je ne la sais que par les

journaux, et aussi un peu par le cocher du comte de Montfort, lequel est aujourd'hui à mon service... A moins qu'il ne soit mort, le pauvre diable. Car, en vérité, on ne sait qui vit ni qui meurt en ce singulier temps.

La malheureuse comtesse est bien heureuse dans son repos. Savez-vous, Hector, qu'elle était charmante !

Je l'ai vue et beaucoup admirée un soir aux Bouffes. J'étais avec Cardaillan dans une baignoire d'avant-scène. Quelle aimable sœur cela vous a fait, trop peu de temps, hélas !

— Laissez cela, fit Hector en se dressant sur son lit, laissez cela. Vous ne voyez pas que vous me tuez !

Les cheveux droits sur la tête, la sueur perlant aux tempes, le marquis étendait vers l'ex-danseuse ses mains agitées d'un tremblement involontaire.

— Calmez-vous, Hector, prenez cette potion que j'ai préparée de ces mains que vous baisiez autrefois avec tant de ferveur, des mains de courtisane cependant ! Madame de Montfort avait aussi, m'a-t-on dit des mains superbes. Que me racontait donc Cardaillan, qui le tenait de ce pauvre Hermanoz, encore un à qui vous n'avez pas porté bonheur, mon cher marquis...

— Je ne vous comprends pas, balbutia Hector qui buvait, durant ce temps, à longs traits, la boisson rafraîchissante que Asie lui avait préparée.

Il se renversa ensuite sur ses oreillers.

— Que m'avez-vous donc donné, Asie, qui me réconforte ainsi ?

— C'est mon secret, mon cher, vous avez bien les vôtres. Gardons-les de part et d'autre.

— Que me disait-on, Hector, que cette malheureuse comtesse ne m'aimait point et vous avait détourné de moi ? Avouez qu'il y avait dans sa méfiance une grosse injustice. Avouez que je ne vous ai ja-

mais poussé à votre ruine et que je n'ai accepté le million que je tiens de vous, que contrainte et forcée. Est-ce donc moi qui ai voulu vous épouser! Nul mieux que vous ne sait le contraire.

— Oui, certes, Asie, je rends justice à votre désintéressement.

— Je vous assure que vous aviez terriblement l'air épris de votre belle-sœur. Je vous connais, sous ce rapport, vous m'avez montré tout votre savoir-faire. Je sais bien que devant une salle de théâtre on ne peut être aussi à l'aise que nous l'étions autrefois au faubourg du Roule. Mais dans votre attitude, dans votre regard, dans ce je ne sais quoi qui tient à votre façon d'être quand vous souhaitez une femme, je vous ai retrouvé. C'est pourquoi je vous ai plaint doublement, mon ami, comme frère de la comtesse et comme... dirais-je amant?

— Asie, taisez-vous, je vous en supplie pour la seconde fois. Laissez les morts tranquilles. Vous insultez cette victime.

— J'ai tort de tourmenter mon malade et je me tais. Quand à insulter la victime (Asie appuya sur le mot), vous vous trompez absolument ici. Vous ne savez jusqu'à quel point je portais intérêt à madame Hermine de Montfort, vous voyez que je sais son petit nom, et à toute la famille de Kérallan. Ils ont été nos bienfaiteurs. Je l'aurais assurément mise en garde contre vous, si j'eusse cru la chose possible. Mais on n'évite point, hélas! sa destinée. Mais vous saurez les choses en leur temps.

Je vois bien que vous voulez m'interroger. C'est inutile, dormez à présent, mon cher marquis. Ma potion opérera durant votre sommeil, et dans quelques jours vous pourrez revenir à Paris. La nouvelle d'un armistice conclu entre les Allemands et le gouvernement français est arrivée cette nuit; la guerre va finir et vous pourrez rentrer rue Caumartin.

— Rentrer rue Caumartin, Asie, jamais!

— Si le souvenir de celle qui n'est plus vous est si pénible, il faut aller à Sainte-Croix. Vous en trouverez d'autres plus doux, Mariannic, par exemple. Une jolie fille que vous avez aimée, m'a-t-on dit.

— Asie, vous êtes un démon ! Qui a pu vous renseigner ainsi ?

— Dormez, mon cher Hector, dit Asie en se levant, vous saurez cela en d'autres temps. Vous êtes malade et je dois vous guérir avant tout. J'ignore si je suis le diable, mais il semble se mêler de mon instruction, car il m'a renseignée sur bien des choses.

Guérissez-vous, et comme on ne détient pas inutilement et gratuitement un million à quelqu'un, vous viendrez me réjoindre, et certes, il ne dépendra pas de moi que vous n'oubliiez bientôt ces fantômes qui vous ont chassé en Orient, et qui vous couchent en France impitoyablement dans un lit banal, avec la fièvre, le délire et le reste. Dormez, Hector.

Elle posa sa main fraîche sur le front brûlant du marquis, et bientôt, sous cette magnétique influence, celui-ci s'endormit d'un sommeil lourd et agité.

Cependant la convalescence d'Hector s'avançait rapidement. On le voyait, appuyé sur le bras de la comédienne, descendre les berges de la Loire lorsque le temps permettait cette promenade. Le plus souvent, on le prenait pour quelque officier blessé, et on le saluait avec respect.

Asie avait reconquis tout son empire sur le gentilhomme affaibli par la maladie, rassasié de son existence vide, et cherchant autour de lui à qui la relier.

Ce fut Asie qui lui apprit, par les journaux que l'on reçut dès que Paris fut ouvert, la mort héroïque de Gontran de Montfort.

Quoi qu'il voulût, un profond soupir de soulagement sortit de la poitrine du marquis, lorsqu'il ap-

prit cette nouvelle. Le fatal secret lui appartenait désormais, et il ne craignait plus que celui-ci vînt quelque jour à le découvrir et à lui en demander compte.

## VII

Comme tout riche capitaliste, Hector se trouvait, par suite de la guerre, dans une situation difficile. Il pouvait être à demi ruiné. Il accourut donc au commencement de mars 1870 à Paris, aussitôt que les communications avec la province furent rétablies.

Il retrouva ses immeubles, protégés par leur position centrale, absolument intacts, mais il ne put se résoudre à rentrer dans l'appartement d'Hermine.

Il ne demeurait à l'hôtel que le moins de temps possible. Absorbé par les affaires, par ses visites rue d'Assas, le mois s'écoulait sans qu'il y prît garde.

C'est ainsi qu'il arriva aux mauvais jours ; au 18 mars 1871.

Le marquis était le seul peut-être de son monde qui fût alors à Paris.

Le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré, la noblesse et la finance n'étaient point de retour et chacun pansait ses plaies de fortune ou de famille.

On comprenait que la ville n'était point pacifiée. On la sentait frémir, et le rugissement de la populace grondait déjà sourdement sur les hauteurs de Belleville et de Montmartre.

On attendait le désarmement de cette écume qui, dans les temps de trouble, n'ayant rien à perdre et tout à gagner au désordre, se soucie comme des

vieilles neiges de la patrie, de la famille et de la propriété, éteint avec du pétrole les incendies qu'allume l'ennemi, et tue derrière des murailles ceux de nos soldats que les balles et les pontons prussiens ont épargnés.

Cardaillan était à l'armée du Nord. Il avait eu les jambes gelées après la bataille de Bapaume ; d'Outhorn était mort à Reischoffen.

Aussi le marquis de Sainte-Croix qui, vivant au milieu des préparatifs de l'émeute, ne voyait pas l'orage monter, fut-il étrangement surpris lorsque le coup de tonnerre du 18 mars éclata tout à coup et qu'on le prévint le soir à l'hôtel de la retraite de l'armée de Paris.

Il ne tarda pas d'ailleurs à être instruit des dangers de la situation. Il fut officieusement prévenu, à la fin de mars, qu'on l'arrêterait dans les vingt-quatre heures, pour l'un de ces délits que l'on commettait en occupant une grande position dans le monde avant les événements.

Ainsi prévenu, il essaya de sortir de Paris. Quelqu'un l'en dissuada en le prévenant, à tort ou à raison, que son signalement était donné à toutes les portes.

Alors il se réfugia tout à fait rue d'Assas, où Asie le cacha durant toute la durée de la Commune.

Cette vie pleine de déguisement et d'aventures ne déplut pas au marquis. Hâtons-nous de le dire : il y retrouva sa passion d'incognito qui le conduisait autrefois, vêtu d'une blouse et d'un chapeau de paille, aux environs et même aux barrières de Paris.

Hector était, dans un plus mauvais sens, de l'école du prince Rodolphe des *Mystères de Paris*. Il avait seulement plus de philosophie dans le caractère, et ne s'avisait point de rien redresser, persuadé que le mal existant avant lui survivrait à sa disparition, quelque effort qu'il fît pour l'attaquer, au détriment de ses propres satisfactions.

Il se contentait donc de rire quand le mal se contentait d'être drôle. Dans sa jeunesse, il avait fait pis encore. Ennuyé des plaisirs quintessenciés de son monde, il avait aimé les grosses gaietés et le vice en bourgeron, sans fard et sans hypocrisie, l'attira sans qu'il essayât de résister à sa curiosité.

Cette explosion des mauvaises passions si longtemps comprimées par le droit et par la force, ce curieux et à la fois immonde épanouissement de la débauche prenant possession du lit social, la transformation instantanée de l'homme en brute, le déchaînement furieux des instincts, tout ce qui caractérisa, aussitôt que la répression cessa d'être à craindre, ce règne de l'orgie, lui parut le plus merveilleux spectacle que pût offrir l'univers à un blasé tel que lui.

— J'aurais payé disait-il quelquefois à sa compagne, qui ne le cédait point à Hector en audace et en esprit d'aventures, cent mille francs une loge au spectacle fantastique auquel j'assiste aujourd'hui. En vérité, les tristes événements par lesquels j'avais passé m'avaient assommé. Il fallait ce coup de fouet splendide et inouï de la révolte d'un monde, de cette bataille des anges déchus contre les Ariel de l'ordre, pour me tirer de cette torpeur morale, où je serais mort assurément.

La Providence m'a donné une place de faveur qui ne me coûtera que la peine d'ouvrir les yeux. En vérité Asie, je renais, je vis, je me retrouve.

En attendant, ils couraient ensemble, lui vêtu en ouvrier, elle en grisette, les clubs des églises et les banquets des faubourgs. Il déposait çà et là son pavé sur les barricades, au passage, et n'hésitait point à vider avec sa *citoyenne* un verre de vin bleu au cabaret du coin.

Il se disait ouvrier lithographe, lorsqu'on lui reprochait la blancheur aristocratique de ses mains.

On allait, par ce beau mois des lilas et des pre-

mières roses, accompagner un bataillon de Vengeurs, hurlant un « Ça ira » de circonstance arrangé contre les Versailleux, qui *n'y allaient* jamais sans mettre ces choristes en fuite.

On portait un brancard, et *la citoyenne* ne dédaignait pas la cocarde rouge. Un gaillard de soixante ans environ les suivait ordinairement. Cet homme, qui ne plaisait point à Hector, portait toute sa barbe et ne quittait jamais ni sa vareuse de garde national, ni son fusil.

Le marquis se plaignait bien souvent à la jeune fille de cet ennuyeux garde du corps.

— J'ai déjà vu cette figure-là, disait-il, mais je ne sais plus où et je ne puis remettre sur ce visage le nom qui lui appartient.

— S'il nous arrivait quelque mauvaise rencontre, disait Asie, ce bonhomme-là, qui m'est tout dévoué, nous tirerait d'embarras. Il connaît beaucoup de chefs de cette canaille et répondrait de vous et de moi.

— C'est égal, répliquait le marquis, je l'aimerais mieux derrière une barricade que sur mes talons. Cette ombre ne me dit rien qui vaille. C'est peut-être quelque espion.

Alors Asie faisait signe au Korigan de s'éloigner un peu, et Hector recouvrait sa sérénité.

Mais le père d'Asie entrait chez elle lorsque tout le monde était endormi.

— Tâche qu'il ne s'échappe point, ma fille, avait-il coutume de dire, parce qu'à la première tentative, je lui loge une balle dans la tête.

— Mon père, répondait Asie, cela n'est pas à craindre. Il s'amuse au milieu de ce désordre. Rira bien qui rira le dernier, et vous verrez que le rire sera terrible. L'instant approche où je vous le livrerai.

Etrange époque que celle-là, dont aucune histoire ne donnerait le pendant.

Le grotesque coudoyait l'affreux, le rire et les larmes se mêlaient, l'enthousiasme épique des gobeurs et la parade foraine des queues-rouges de l'hôtel de ville se faisaient concurrence auprès des badauds. Jamais on ne se grisa tant de folles paroles et de vin bleu.

Jamais cette ville, qui fut un instant l'orgueil du monde, ne prouva mieux qu'elle en était devenue le Bicêtre.

Tous les cabanons de l'univers avaient vomi sur l'asphalte leurs énergumènes et leurs fous furieux. Jamais l'émancipation des impures ne fut si complète.

Les Prussiens d'Enghien, les Wurtembergeois de Romainville pouvaient se croire à Lesbos, tant les troupeaux de drôlesses sortaient dru de Paris pour courir à leurs cantonnements.

Au retour, gorgées de l'or des hautes-payes, ivres et hurlantes, elles encombraient les clubs des églises et marchaient devant les bataillons de Belleville, levant en l'air le drapeau rouge en promenant leurs guenilles et dansant une bacchanale insensée. On entendait, par-dessus les clairons avinés, leurs voix grêles, et, qu'on nous pardonne l'expression en faveur de son exactitude, leur *engueulement* à la galerie.

La galerie, c'étaient les timides, les asservis ; c'était cette honnête et laborieuse population parisienne qui joint, pour son malheur, à la plus nette intelligence de ses intérêts et de sa grandeur, une foi de charbonnier pour tous les marchands d'orviétan, qui escorte et applaudit toutes les formes du charlatanisme, qu'on séduit en l'attaquant, qu'on fascine alors même et surtout quand on le hait.

La galerie, c'était la foule qui acclamait, railleuse, tous les tribuns de sac et de corde de cette époque, qu'ils s'accrochassent aux balcons, ou qu'ils se contentassent de la première borne venue.

Ces gens-là, vêtus d'oripeaux de théâtre, de plumets et de clinquants, puant l'eau-de-vie, suant la crasse, avaient bien compris le peuple ; ils tiraient leur sabre pour couper leur pain, et brandissaient à tout propos de grands mots aussi peu dangereux que leur arme. Lame et langue leur étaient aussi étrangères l'une que l'autre.

On avait vu durant le siége ces bataillons des faubourgs, les sacro-saints, les purs, venir ivres morts aux avant-postes, et retrouver leurs jambes pour s'enfuir au premier obus tombé dans leurs environs.

Mais qu'ils étaient crânes alors, couronnés de fleurs, applaudis en triomphateurs par l'émeute ! Comme ils occupaient magnifiquement les boulevards ! Quelle attitude citoyenne sous ce maintien de bravaches !

On se demandait comment les corps prussiens pouvaient se croire en sûreté si près de ces invincibles ! N'étaient-ils pas armés jusqu'aux dents, barricadés jusqu'au premier, chargés jusqu'à la gueule, minés, contre-minés, cinq cents canons dans les mains, unis à tous les aventuriers de l'univers ?

Il n'allaient faire qu'une bouchée des Versaillais.

Comment a-t-il suffi de quelques milliers d'hommes fatigués, mais animés par l'honneur, comment a-t-il suffi de trois jours pour ramasser à toute course les fusils, les ivrognes et le reste, et pour faire rentrer dans l'ombre et dans le silence cette écume du monde ?

La population les trouvait alors amusants. Le peuple veut rire quand même. Tout lui est spectacle, et quel spectacle touchait de si près la réalité ! Les Parisiens transportent mieux que personne le théâtre dans la vie, le drame dans la rue. Quel drame plus saisissant !

Rien n'y manquait d'ailleurs : le comique abondait, de toutes parts l'insurrection croulait de grotesque.

Voilà pourquoi le marquis de Sainte-Croix se plaisait au milieu de ces saturnales.

Chose singulière, la vie ordinaire ne s'arrêta pas autant qu'on l'aurait pu supposer. Le siége lui-même avait été impuissant à enrayer certaines habitudes. On finissait par s'accoutumer aux canonnades et l'on vivait au milieu de la guerre comme la Salamandre au milieu du feu.

Le peuple de Paris, s'il n'avait son navire si bien blindé d'insouciance qu'aucun désastre semble ne pouvoir le faire couler, pourrait reprendre l'emblème cher à François Ier.

Après ce dur hiver il était bien pénible, en vérité de laisser passer le radieux printemps sans aller lui faire accueil.

Les fêtes que donnent aux portes de Paris les dieux d'avril sont si charmantes ! Et qu'importait aux lilas des tonnelles de Billancourt ou d'Asnières que la terre tremblât sous les batteries de Clamart ou de Gennevillers? Il fleurissait quand même.

Au lieu de hâcher les branches d'arbre dépouillées de leurs feuilles, les balles et les obus arrivaient à travers les haies vert tendre fleuries d'églantines, et secouaient sur les plats de fritures des boules de neige et des grappes d'acacias.

Ce mélange de dangers et de joies champêtres était pour beaucoup un charme de plus.

Et puis ces guinguettes qui se cachaient sous les flancs couronnés d'éclairs, comme un Sinaï, du mont Valérien, était le lieu de rendez-vous des gens de Versailles et des gens de Paris. On venait dîner sous les bombes.

Une foule de petites voitures filaient le soir dans toutes les directions, les indulgentes batteries les laissaient passer, elles emportaient de jeunes femmes en fraîches toilettes qui venaient embrasser, qui un frère, qui son mari. Des mères jetaient çà et là leur

note respectable et attendrie au milieu de ces amours qui sentaient la poudre.

Un lapin destiné à la casserolle mourut d'un éclat de bombe et n'en fut pas moins sauté. La gaieté ne manquait point à ces fêtes, et l'on n'inonda jamais Paris de tant de bouquets que dans cet effroyable temps où, pour les Parisiens sans travail, ce fut deux mois dimanche et Cirque toute la journée.

C'est à cette orgie dont on ne saurait peindre le pittoresque qu'assistaient, prenant chaque jour un aspect nouveau de la grande ville, Hector et Asie.

Ils menèrent ainsi une véritable vie d'étudiants; l'ambulancière et le brancardier ne se quittaient guère. Tantôt on les voyait au nord et tantôt au midi.

On avait fini par les connaître aux avant-postes, et certes si le marquis eût voulu s'échapper, nul doute qu'il n'eût pu le faire sauf à compter avec le Korigan. Mais il y songeait bien vraiment! Cette vie extraordinaire l'arrachait à ses pensées. Or, ce que M. de Sainte-Croix redoutait avant tout, c'était ce tête-à-tête avec lui-même.

Il rentrait donc dans la fournaise, et pour des motifs que lui seul pouvait peut-être invoquer, il eût souhaité que le triomphe de l'ordre fût indéfiniment retardé.

Il errait bravement sur les boulevards, peuplés désormais d'une foule qui lui était inconnue et qui ignorait que ce blousard, vêtu de laine brune, était l'un des plus élégants gentilshommes de l'ancien régime.

Cependant, les bonnes comme les mauvaises choses prennent un jour une fin. On ne pouvait à perpétuité vivre de cette vie chauffée à blanc. Au moment où chacun commençait à en avoir assez, où l'on se lassait de cette mascarade de gredins, on apprit un matin que les troupes étaient entrées dans Paris.

Ce fut le Korigan, qui semblait avoir adopté plus sérieusement que sa fille et surtout que le marquis le mouvement insurrectionnel, qui vint l'annoncer secrètement à Asie.

— *E finita la commedia*, dit l'actrice, dont les traitsreprirent soudain l'expression farouche qu'Hector y découvrait quelquefois, lorsqu'elle cessait de s'observer. Notre jour est arrivé. Il a fait assez de mal. Saviez-vous que cet homme, qui a tué ma sœur Mariannic a causé la mort d'Hermine de Kérallan?

— Quoi! s'écria le Korigan, le marquis de Sainte-Croix serait l'assassin de la comtesse! C'est impossible.

— Je ne dis pas qu'il l'ait tuée, il l'a aimée. Cela doit avoir suffi pour que la pauvre femme ait subi son malheureux destin.

— Mais, s'écria le Korigan, j'ai suivi avec plus de curiosité que tous les autres les détails de cet attentat. Nul n'a rien découvert. Ç'a été la bouteille à l'encre. Il n'y a sur tout ce crime que des ordonnances de non lieu.

— Si vous n'avez rien trouvé, c'est que vous n'avez pas réfléchi, mon père. Il y a longtemps que je soupçonne la vérité, moi, et cette vérité, nous la connaîtrons aujourd'hui, si Dieu le permet.

— Oh! Dieu! murmura le Korigan.

— N'y croyez-vous pas?

— Me faut-il donc croire à Dieu qui aurait ainsi condamné mon enfant. Continuez, Asie, je ne sais ce que vous pouvez avoir découvert.

— Il n'y a pas de mystères, répondit la comédienne. Tout s'explique par des moyens humains.

— Mais comment expliquez-vous cette énorme armoire contre la porte d'entrée? Comment expliquez-vous les circonstances extraordinaires de ce meurtre qui déroute la justice?

— Ce ne sont point des voleurs, puisque les bijoux et l'argent se sont retrouvés.

— Evidemment, non.

— Ce ne sont point des assassins à gages, ils apporteraient leurs armes habituelles avec eux.

— Il est vrai qu'on s'est servi de l'une des épées du comte.

— Dès lors qui cela peut-il être?

— Eh ! c'est justement ce qu'on demande !!!

— Du moment où les gens de la maison étaient tous dehors et qu'aucun étranger ne semble avoir eu intérêt à exécuter cet attentat, il faut bien que ce soit quelque autre. Dès lors ce doit être une personne de l'intimité... peut-être même de la famille. Je n'en veux d'autre preuve que celle-ci : par où l'assassin s'est-il enfui ?

S'il y eût eu un moyen extérieur de le faire, la justice l'eût trouvé après lui. Donc c'est un moyen intérieur. Quel est-il ? Je l'ignore. Mais la chambre de la comtesse est adossée à l'hôtel du marquis de Sainte-Croix. Il en est de même du boudoir, d'après la description que vous m'avez faite de la maison. Je pense qu'il faut chercher de ce côté. Comment ? cela n'est pas mon affaire. A quoi pouvait servir un passage secret de la chambre de la comtesse Hermine à l'hôtel de Sainte-Croix ?

Il ne faut pas connaître le personnage tel que je le connais et ne pas savoir à la fois son tempérament et sa vie pour hésiter un instant. Le marquis était l'amant de sa belle-sœur. L'a-t-il tuée ? Pourquoi l'aurait-il fait ? On ne tue pas lorsqu'on est blasé comme l'est Hector, par jalousie ou par colère.

Donc ce n'est pas lui.

— La comtesse ne s'est-elle pas tuée elle-même?

— L'instruction a démontré le contraire. Quand on a pris ainsi toutes ses sûretés, l'adultère, selon moi, n'a plus rien qui répugne et qui effraye. Il faut que le comte soit revenu.

— Mais il était à Genève, à deux cents lieues de Paris ?

— Qui le sait ?

— Tout le monde !

— Autant dire personne. La dépêche a trouvé le comte à Genève, mais il lui est facile, au milieu de ses déplacements continuels, de se procurer un alibi. Ils ont été surpris, vous dis-je, et par lui. Maintenant que monsieur de Montfort, si j'en crois ce qu'on raconte, s'est fait tuer à Bagneux pour échapper à son chagrin, il n'est plus personne qui sache la vérité sur le drame, sauf le marquis de Sainte-Croix.

— Le marquis n'est pas homme à le confesser jamais.

— Je le crois. Je veux cependant en arriver à ceci, que le marquis nous révèle son secret. Ce secret, c'est le passage qui doit exister entre son hôtel et l'appartement de la comtesse.

— Cela me semble impossible, Asie.

— Vous verrez cependant que j'y parviendrai. Cela nous permettra, dans ces temps où il n'y a plus de lois ni de justice humaine, de jouer le rôle du Ciel, qui punit les coupables. Votre vengeance sera complète, mon père, vous serez alors son juge.

— Dépêche-toi, ma fille, je ne veux pas que tous ces événements, qui le mettent absolument à ma merci, aient pris fin sans m'être vengé de cet infâme.

Les événements marchaient effectivement avec une grande rapidité. Une nuit, comme Hector accompagnait Asie rue d'Assas, ils trouvèrent les formidables barricades de la rue Vavin complétement armées, toutes les maisons voisines occupées et crénelées, et l'habitation de la danseuse inhabitable.

En même temps le bruit se répandait sourdement que les troupes de Versailles étaient entrées dans

Paris et arrivaient rapidement par la rue de Vaugirard.

— Cela commence, dit Asie à Hector, à cesser d'être une plaisanterie. Sans danger je ne puis habiter davantage ici, et je suis obligée de vous demander l'hospitalité rue Caumartin. S'il y a quelque inconvenance à cela, nul ne s'en apercevra de vos amis ; puis c'est un cas de force majeure.

— J'allais vous le proposer, dit Hector.

Ils traversèrent de nonveau Paris, en proie aux fiévreux préparatifs de la défense. Ils mirent trois grandes heures pour venir de la rue d'Assas aux boulevards.

La fusillade retentissait de toutes parts, enserrant Paris sur tous les points du Sud.

Le canon grondait de Courbevoie à la Bastille, sur le cercle immense des boulevards extérieurs. On entendait distinctement se rapprocher le crépitement des chassepots.

L'insurrection se battait corps à corps.

— Il est évident, dit tout bas Hector, que cela ne peut durer bien longtemps. Je m'attends à chaque minute à voir, au bout de quelque rue, les képis rouges de la ligne.

— Pourvu, murmurait Asie, les dents serrées, que nous arrivions chez vous avant eux! Je n'aimerais guères à me trouver au milieu de la bagarre.

Et l'on se hâtait.

Ils furent obligés de passer par le boulevart Malesherbes et la rue d'Anjou pour gagner la rue Caumartin.

On apercevait de la rue d'Anjou-Saint-Honoré la barricade de la Pépinière, et sur le péristyle, aux combles et dans le clocher de Saint-Augustin, des tirailleurs qui faisaient un feu continu sur le parc Monceaux, où la troupe commençait à arriver.

— Dans une heure ils seront ici, pensa la comédienne.

On touchait à l'hôtel. La rue Caumartin était en-

core à cette heure tout à fait tranquille. Quelques sentinelles erraient devant la barricade de l'extrémité de rue, barricade régulièrement faite de pavés et qui, avec son fossé carrément coupé, sa banquette et son talus, semblait une construction militaire destinée de tout temps à demeurer là.

Autour de la Chapelle expiatoire, beaucoup de gardes nationaux. On tenait conseil à l'intérieur, conseil d'officiers généraux, sans doute, car à tout instant des estafettes sortaient rapidement des grilles et s'éloignaient au galop dans toutes les directions.

On s'attendait évidemment à une attaque et l'on s'apprêtait à se défendre dans ce monument assez semblable à un blockaus. Ses abords dégagés paraissaient devoir en faire un centre, une résistance.

Aussitôt que la lourde porte de l'hôtel se referma Asie courut à l'étage supérieur suivie par le marquis. Du balcon elle aperçut toute la scène et entendit distinctement les progrès de l'attaque.

De temps à autre des groupes de fuyards traversaient les rues adjacentes, criant comme il est d'usage à la trahison. Les mitrailleuses, des formes les plus diverses, rentraient au galop, *rappliquaient*, pour me servir de l'expression argotique du temps, dans l'intérieur de la ville, pour se porter sur des points compromis.

— Les Versaillais! criait-on.

— Où cela?

— Plein le faubourg.

— Nous sommes f...ichus.

— C'est bien probable.

L'un jetait son uniforme sous une porte cochère, l'autre son fusil et ses cartouches dans un soupirail, et s'en allait en manches de chemise.

Des cris, des chants, des voix de femme surtout, perçantes, suraiguës, qui hululaient à travers le silence des rues désertes.

On commençait à voir dans le ciel gris le reflet des incendies. Une effroyable odeur de brûlé saisissait à la gorge. L'angoisse des dernières crises montait au cerveau.

On en avait tant vu qu'il ne restait plus de place pour la crainte.

La crainte, d'ailleurs, ne servait à rien.

Une sorte d'attente douloureuse, de résignation stupide étreignaient tous les cœurs honnêtes.

Nul ne pensa à cacher ses objets précieux, à dissimuler ses meubles et souvent même ses valeurs. A quoi bon? A vrai dire, on crut à un choc plus terrible et à une résistance plus désespérée.

On croyait la ville minée de toutes parts et cette populace en armes prête à la faire sauter sans pitié.

Voilà ce que racontaient autour du marquis les domestiques et les femmes réunis dans une salle basse et cherchant le secret de ce qui allait suivre.

Asie était demeurée sur le balcon. Quand Hector eut rassuré ses gens de son mieux, elle l'appela.

— Hector, lui dit-elle, la bataille commencera dans un quart-d'heure.

— Et dans une demi-heure, je pense, nous serons délivrés, répondit le marquis.

— Peut-être serons-nous tout à l'heure pris d'assaut. Songez donc, Hector, un hôtel privé! Un aristocrate tel que vous! Et puis vos façons vous ont créé dans les petits théâtres un grand nombre d'ennemis. Ce qui est pire, beaucoup d'ennemies. Ne craignez-vous pas que l'heure des vengeances n'ait enfin sonné?

— Je ne sais, répondit Hector, qui se retrouva gentilhomme des pieds à la tête : pareil aux vieux Gaulois, je ne crains qu'une chose, que le ciel ne tombe.

— Mais enfin que ferez-vous si ce que je vous dis arrive.

— D'abord, qu'appelez-vous attaque? L'hôtel est

solide, la porte est blindée de fer. Le rez-de-chaussée grillé ; mes domestiques mâles résolus, s'il le faut. On ne nous forcera pas du premier coup.

— Bah! les portes, on en vient à bout avec des pétards, et de plus solides que celle-ci. Nous serons tous tués tout à l'heure peut-être.

— Laissez, Asie, quand nous en serons-là, nous verrons à quelque expédient.

L'œil d'Asie, à cette énigmatique réponse, brilla comme un éclair.

— Un expédient!!! fit-elle, vous croyez qu'il en existe? Quel expédient peut-on utiliser devant ces fous furieux, saoûls de sang et de vin? Avez-vous quelque cave mystérieuse où nous pussions nous réfugier? Car ce n'est pas à vos domestiques qu'ils en voudront, mais à vous, et peut-être à moi, car ils me feront peut-être l'honneur de me prendre pour la marquise de Sainte-Croix.

— Je n'ai pas de caveau, ni de souterrain, les vieilles machines romanesques sont usées. Pour les avoir dans nos maisons modernes, il faut les faire construire, et cela devient aussitôt le secret de polichinelle. Immobilisez donc la langue de quinze maçons! Mais ne vous inquiétez point, Asie, je ne vous ai pas amenée ici pour exposer sérieusement votre vie. J'avoue, en outre, qu'il m'en coûterait beaucoup, si peu que je tienne à l'existence, de laisser la mienne entre les mains de ces coquins-là.

Asie ne répondit point.

En ce moment la fusillade éclata vers la rue d'Anjou, les insurgés y répondirent à travers les grilles de la Chapelle expiatoire, et tout aussitôt une troupe débraillée de citoyens en ceinture rouge, garnie de révolvers, le fusil ou le sabre au poing, commença de parcourir la rue.

— Ouvrez vos persiennes et fermez vos fenêtres! criaient-ils, appuyant leur injonction d'un coup de

fusil tiré à travers les croisées de ceux qui ne se hâtaient point.

Dans une armoire vitrée de la chambre d'Hector, Asie aperçut des fusils de chasse. Avant qu'Hector, préoccupé de ce qui se passait au dehors, eût pu l'en empêcher, elle ouvrit le meuble sans bruit et s'empara d'un Lefaucheux et de quelques cartouches placées sur une tablette. Puis ouvrant rapidement la fenêtre elle s'avança sur le balcon.

Le marquis s'élança aussitôt vers elle.

— Asie, ma chère, cria-t-il, que faites-vous? Rentrez. En vérité, vous allez vous faire massacrer!

— Laissez donc, répondit-elle, je veux aussi ma petite bataille. N'avons-nous pas trop longtemps vu tirer les autres? A mon tour.

En parlant ainsi, résistant au marquis, elle avait chargé l'arme et, la dirigeant avec la tranquillité d'un vieux soldat sur le groupe des fédérés, surpris de son audace et lui intimant avec des injures l'ordre de rentrer, elle fit feu sur eux des deux coups.

— Asie, dit le marquis très-pâle, vous nous avez perdus, peut-être.

— Bah! s'écria froidement Asie qui rentra dans la chambre, escortée par une grêle de balles en réponse aux siennes, vous m'avez dit que vous aviez un moyen de me tirer d'affaire. N'avez-vous pas juré de satisfaire à toutes mes fantaisies? Si j'ai tué deux de ces gredins, ou seulement un seul, n'ai-je pas fait une action d'éclat?

Tout en parlant ainsi avec un rire qui, malgré son empire sur elle-même, avait sur le visage de la jeune femme quelque chose de forcé, Asie couvrait le marquis de Sainte-Croix de son regard aigu, froid et acéré comme une lame d'épée.

Le moment était venu et la haine, haine magnifique que les fortes natures resssentent au même point que l'amour et que l'amitié, allait entrer en scène.

Rien ne pourrait rendre dans son calme à ce moment suprême la fière figure de la bohémienne. Elle sentait son triomphe et commençait à en jouir. Les narines dilatées, pâle et l'œil enflammé, elle attendait.

Les gens de la rue faisaient contre la façade de l'hôtel du marquis un feu de peloton qui brisait toutes les vitres et criblait les plafonds, ricochant çà et là sur les cuivres.

— Vous allez vous faire tuer, malheureuse ! cria le marquis. Venez au moins dans les appartements qui sont sur le jardin.

— A quoi bon ? Croyez-vous que votre porte blindée résistera longtemps à cet assaut ?

En même temps que les insurgés sommaient les domestiques d'ouvrir, ils lançaient contre la porte d'énormes pavés et commençaient à glisser des leviers en dessous d'elle.

— En vérité ! ne put s'empêcher de dire Hector, vous avez commis, ma chère, un acte de démence. Vous allez faire massacrer mes domestiques.

— Faut-il ouvrir ? demandaient ceux-ci, ou résister ?

Il y avait là quelques anciens militaires qui, après avoir été gardes, prenaient à l'hôtel un service plus facile. Ceux-là eussent souhaité batailler. Mais les autres, plus timides, ou à demi gagnés aux idées de la rue, et les femmes surtout, voulaient qu'on ouvrît.

— Ouvrez la porte, cria le marquis.

Les valets obéirent, et une sorte de houle humaine, indescriptible en sa fureur, se précipita dans le vestibule.

— Le marquis de Sainte-Croix ! criait-on. Il nous faut le marquis de Sainte-Croix ! On a tiré sur le peuple. A la potence le marquis ! Fusillons-le !

Hector se tourna vers Asie.

— Venez, lui dit-il. Hâtez-vous.

Il s'approcha d'une panoplie sur fond de velours rouge. Cette panoplie couvrait tout un pan de muraille de la pièce où ils se trouvaient.

Il appuya sur un des boutons de cuivre ciselé qui servaient d'ornement au cadre.

Le panneau tourna aussitôt sur lui-même jusqu'à ce qu'il fût perpendiculaire au mur, dépliant dans sa course un escalier de quatre marches. Par l'ouverture, on apercevait le boudoir de l'appartement du comte de Montfort, et dans le fond le crucifix d'ivoire de la chambre d'ébène.

Le marquis monta vivement les marches recouvertes de velours de l'escalier, tendant la main à la comédienne qui le suivait.

Dès qu'ils furent dans l'appartement du comte, Hector appuya sur le panneau, et la glace de la cheminée du boudoir referma hermétiquement l'ouverture.

— Voilà, dit Asie, un merveilleux travail et une belle invention.

Puis se tournant vers le marquis.

— A quoi cela peut-il servir, seigneur ?

Le visage d'Hector se couvrit d'une pâleur livide.

— Peu importe, dit-il, ces deux maisons m'appartiennent.

On entendait, à travers les murs, l'invasion hurlante des fédérés qui cherchaient le marquis.

— Sifflez, vipères, dit-il, on vous a limé les dents.

— Fermez la porte du boudoir, vous autres, dit derrière Hector, une voix puissante.

Le marquis se retourna ; la chambre d'Ébène était occupée par une dizaine d'hommes armés à figures patibulaires.

Au-devant d'eux se tenait le Korigan, vêtu comme eux et tenant un chassepot à la main.

— Eh bien, mon père, interrogea la comédienne, vous ai-je tenu parole ?

— Tu es une brave fille, mon enfant. Tu nous as vengés. Nous avions notre honneur nous aussi. Celui-là nous l'avait volé, comme à d'autres d'ailleurs qui n'ont pas pu l'atteindre... ou qui peut-être ne l'ont pas voulu.

Puis d'un ton brusque s'adressant au marquis, en le poussant dans la chambre d'ébène :

— D'où venez-vous? demanda-t-il.

Le marquis de Sainte-Croix comprit qu'il était tombé dans un piége. D'une intuition lucide il devina le complot et vit bien qu'il était perdu.

D'un coup d'œil sombre il embrassa toute la scène. Asie s'était assise dans un fauteuil et assistait impassible à ce dénouement.

— Celui-là, dit le Korigan se tournant vers les insurgés, est le marquis de Sainte-Croix.

On entendait distinctement les cris : A mort !!! que vociféraient dans la rue et dans l'hôtel voisin les fédérés furieux.

— A mort le marquis! il a tiré sur le peuple! à mort!

— Vous entendez, continua le Korigan, qu'il est accusé par les frères d'avoir tiré sur le peuple.

— Comment est-il là ? demanda l'un d'eux, le chef, d'après les galons qui ornaient ses manches.

— Il comptait sur un passage secret qu'il a créé entre son hôtel et cette maison. Si nous n'eussions été dans cette chambre nul doute qu'il n'eût échappé. Mais le peuple veille, n'est-il pas vrai?

— Oui, le peuple veille. A mort! crièrent-ils d'une voix.

— Ce n'est pas tout, ce débauché à séduit ma fille sous un nom d'homme du peuple, il l'a endormie pour abuser d'elle. L'enfant est devenue folle et le fils né d'elle et de lui, après cette profanation, est mort de faim dans l'asile où je le fuyais, car ce fut, dans son pays, un homme puissant.

— A mort, le lâche! crièrent les fédérés, à mort

— Ce n'est pas tout, continua le Korigan ; on ne compte pas ses autres crimes. Cette chambre a été le théâtre de sa plus affreuse trahison.

— A mort le marquis ! hurla-t-on de toutes parts.

— Ainsi, vous le condamnez. Ce n'est pas un assassinat déguisé, comme ceux qu'il commettait au temps de sa fortune et de sa puissance. C'est une exécution.

— Oui, c'est une exécution ! !

Hector se tourna vers la comédienne. Elle demeurait impassible. Seulement elle se leva.

— Tout ce que vient de dire mon père est l'exacte vérité.

— Vous aussi, fit amèrement Hector, du ton dont Jules César dut prononcer le « *Tu quoque, fili.* »

— Mariannic était ma sœur, monsieur de Sainte-Croix.

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ? interrogea le Korigan.

Hector demeura un instant immobile, réfléchissant à cette bizarrerie du destin qui allait le faire périr au même lieu qu'Hermine.

Puis, prenant bravement son parti, dédaigneux de s'humilier devant de pareils hommes, il alla se mettre en face du christ d'ivoire, à la place même où la comtesse de Montfort était tombée quinze mois auparavant.

— Si je me défendais, dit-il avec une froide intrépidité, vous pourriez croire que je vous accepte pour juges. J'imagine que vous ne le croyez pas. Vous êtes d'infâmes drôles, qui pouvez faire de la guenille du marquis de Sainte-Croix tout ce qu'il vous plaira. Quant à l'homme il est au-dessus de vos atteintes.

— Feu ! ! ! cria le chef de la bande. Dix coups de feu retentirent, le marquis tomba percé de balles.

Cette fusillade intérieure se perdit au milieu du fracas de la bataille de la rue.

La troupe de ligne chassait devant elle les fédérés.

Elle s'était durant le court laps de temps qu'avait pris l'événement que nous venons de raconter, rendue maîtresse de la Chapelle expiatoire et commençait à pénétrer de cour en cour dans les maisons de la rue Caumartin.

— Les Versaillais, cria l'un des exécuteurs, nous sommes pris !

Avec une rapidité qui faisait le plus grand honneur à leurs jambes si ce n'est à leur courage, ils détalèrent dans l'escalier et s'enfuirent par dessus les murs qui séparaient la maison de l'hôtel Sainte-Croix.

Le corps du marquis de Sainte-Croix demeura à la place même où il était tombé.

Lorsque les insurgés eurent disparu tant de l'hôtel que de l'appartement du comte Gontran, Asie poussa le ressort de la glace et disparut avec son père par le passage secret.

Lorsque la troupe arriva quelques minutes après, le père Paturaud, le concierge qui s'était caché durant ce tapage, la guida dans toute la maison.

— Il n'y a plus personne, dit-il, tous les oiseaux de nuit sont partis. Vous êtes dans la maison du marquis de Sainte-Croix. Un bon, un vrai, un fidèle, comme bien vous pensez.

— Où est le marquis ? demanda l'officier.

— Dame ! je n'en sais rien ! A son château, sans doute.

On arrivait à l'appartement du premier après avoir visité les sous-sols et les caves sans y trouver personne.

— N'est-ce pas ici, continua l'officier, qu'a eu lieu le crime l'hiver précédent?

— Si fait, monsieur, la belle-sœur de M. le marquis a été trouvée assassinée.

— Et l'on n'a point découvert le meurtrier.

— Jamais, monsieur. C'est la plus étonnante affaire du monde. Après ça, dans les temps où nous

vivons, c'est bien peu de chose qu'un assassinat. Il s'en commet dans Paris durant une journée comme celle-ci !

On entra dans l'appartement du comte, Paturaud, marchant le premier, un peu à contre gré, mais sans trop se faire prier. Il n'était pas sûr que tous les fédérés se fussent enfuis.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans la chambre d'Ebène. La première chose qu'on vit fut le marquis étendu sur le tapis, à l'endroit précis où Paturaud avait aperçu le cadavre de la comtesse. Il recula d'étonnement et d'épouvante.

— Tiens dit un soldat, un homme tué.

On en avait tant vu de ces *hommes tués* depuis 1870 que cela ne faisait plus d'impression.

— Vous le connaissez? dit vivement l'officier au concierge.

— Eh oui ! monsieur, je le reconnais. C'est mon maître, le marquis de Sainte-Croix! Mais pour l'amour de Dieu, comment est-il venu se faire tuer là par les insurgés? Voilà encore un meurtre, un mystère de plus. Décidément cette chambre est maudite !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Malheureusement, l'officier et ses soldats avaient mieux à faire qu'à écouter ses jérémiades. On inscrivit le nom de la victime et l'heure probable de sa mort, puisque le corps était encore chaud, avec cette mention :

« Fusillé par les insurgés. »

Ce fut la seule oraison funèbre du marquis de Sainte-Croix.

## VIII

Il est, près de Dinan, à six ou sept lieues des Roches-Vertes, un établissement de petites-sœurs des pauvres qui reçut, à la fin de l'année 1871, un superbe présent anonyme.

Cela consistait en une somme de *un million* à toucher à la Banque de France...

Cette maison, unique en son genre, sert de noviciat aux saintes filles qui se dévouent aux vieillards pauvres.

On y vit de la vie champêtre, occupé de prière et de travaux manuels.

Le domaine est immense et sa richesse est encore inférieure à sa charité. Cette maison mère approvisionne les différents établissements hospitaliers qui lui appartiennent et l'avoisinent.

De la chasteté, de l'humilité et du dévouement, voilà ce que l'on demande aux novices, quel que soit le monde qu'elles quittent pour y chercher un refuge. Au delà de cette porte l'espoir quitte la terre et s'attache à la vie ultérieure ; le seul bien ici-bas auquel on aspire est une petite tombe ombragée de pensées et d'arbustes, toute pareille à celles qu'on voit aujourd'hui dans leur vert cimetière.

Quelques mois après ce magnifique don, une voiture de poste s'arrêta dans le village voisin. Une jeune femme, en babits élégants, accompagnée d'un jeune homme de grande mine en descendit.

— Ainsi, vous êtes résolue, Asie, à ce sacrifice affreux. Rien ne vous retiendra, ni l'amour d'un homme, ni les biens que ce monde peut donner ?

— Détrompez-vous, Cardaillan, ce n'est point un sacrifice. Rien ne m'attire ici-bas et je ne ferais le bonheur de personne. Tout entière à la passion, je souffrirais trop, à moins que le bonheur ne me tue par son excès même. Je ne veux courir ce risque ni dans un sens ni dans l'autre; puisque votre loyauté m'a permis de choisir...

Elle étendit la main vers le monastère dont on apercevait par la fenêtre la tour gothique :

— Là, je serai tranquille, mon ami. Puisque j'ai su rester chaste dans un monde où ce n'est pas la commune vertu, c'est que Dieu me réservait sans doute une place dans ce calme, dans ce repos, dans cette force qui est ici et qui correspond à la mienne.

Et puis j'ai à faire pénitence, Cardaillan. J'ai été cruelle. Je ne chercherai pas d'excuse. Peut-être mon sang oriental sait-il mieux haïr qu'aimer. Les vertus chrétiennes que je viens chercher dans cette maison n'étaient pas les miennes.

Quittons-nous ici, mon cher Cardaillan; je vous coûte cher, dit-elle avec un sourire charmant, le plus doux qui ait jamais effleuré cette bouche un peu sévère. Mais je veux prier Dieu qu'il couronne votre belle jeunesse par quelque mariage digne de votre bonne foi. Ne m'oubliez pas...

Elle descendit le sentier encadré de bouleaux et d'églantiers qui menait au couvent, d'un pas à la fois ferme et léger. On voyait que la fille du Korigan ne regrettait pas notre mauvais monde.

Cardaillan la vit disparaître derrière la porte énorme du monastère, qui se referma avec un bruit de tombe sur la jeune femme.

— C'était écrit, murmura-t-il, avec un soupir. Hector s'étonnerait beaucoup ce soir, s'il vivait, le pauvre garçon !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il y a six mois, le courrier de la Nouvelle-Calédonie apportait en France la nouvelle de la mort d'un

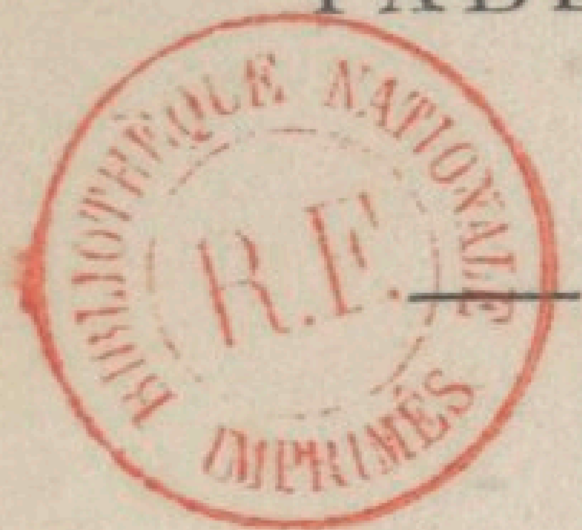
vieux frère des écoles chrétiennes, qui était venu se fixer à Nouméa volontairement depuis la fin de la Commune. Il avait créé avec quelque succès une école d'adultes et venait de succomber à la suite de fatigues considérables.

Ce frère s'appelait, en religion, frère Anselme. Il n'était autre que le Korigan de notre récit.




FIN

# TABLE






Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

BIBLIOTHÈQUE
DU THÉATRE MODERNE

# UNE ÉPREUVE

COMÉDIE EN UN ACTE
EN VERS

PAR

FÉLICIEN DESCLERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Cercle Lyrique-Dramatique, le 22 juin 1875.



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS



